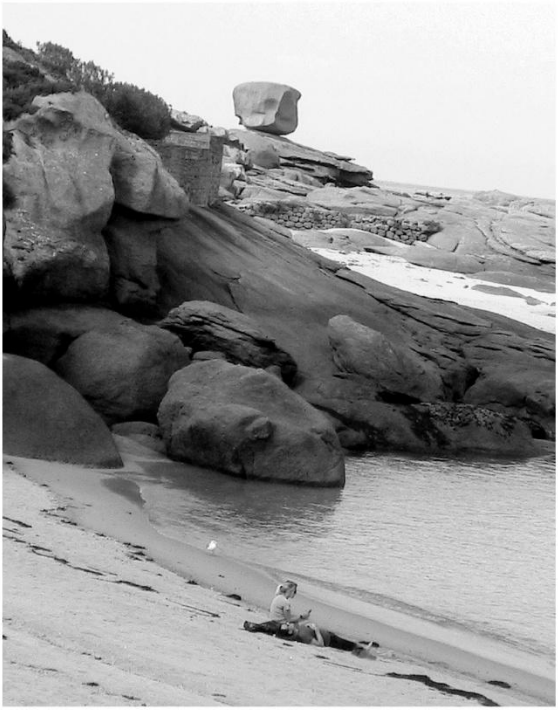
Charles-Érick LABADILLE

LES NOCES DE SAMAIN

ROMAN



Les passagers de la Saint-Simon 3

Charles-Érick LABADILLE

LES NOCES DE SAMAIN

ROMAN

LES PASSAGERS DE LA SAINT-SIMON 3

PDF en téléchargement gratuit

© Éditions le l'Inconnu 2024
CE Labadille Tous droits réservés /
Tous droits réservés pour tous pays
Dépôt légal mai 2024 ISBN 978-2-9548518-8-4

« Hola ! Hola ! C'est les chercheux qui passent
Donnez ! Donnez ! Simon s'en va mourri
Tertous donnez aux chercheux qui ramassent
L'automne est là, Simon s'en va pourri… »
Charles-Jacques Labadille

Table des matières

1 DES JOURNALISTES EN HERBE 7
2 RENCONTRE À L'OUEST TÉLÉGRAMME 10
3 LES CHRONIQUEURS DU CM2 15
4 ZURBARITZE, VOUS AVEZ DIT ZURBARITZE ? 22
5 LA CONFRÉRIE DES SIMONEUX 27
6 UN APRÈS-MIDI À LANN KERDEVEN 40
7 LOGIDE RETOURNE À L'ÉCOLE 54
8 DE L'EAU OU DES LARMES 57
9 ZURBARITZE DE LOGIDE A 116 ANS ! 74
10 LE PRÉSENT DU GRAND DRUIDE 99
11 L'ÂNE À ROULETTE 115
12 AU GRAND LOUP DE MER 119
13 RUE DES THERMOPYLES 128
14 L'APPEL D'ICART 137
15 EN ROUTE POUR LES CORNOUAILLES *(KERNOW)* 148
16 LE SOLENMER QU'ON VOIT DANSER 159
17 UNE PARISIENNE À LANNION 165
18 UN CŒUR QUI BAT LA CHAMADE ? 172
19 L'ERMITE DE COR TOULIC 178
20 UN OURAGAN SANS NOM 199
21 DEUX ROUNDS, DEUX UPERCUTS 211
22 ZURBARITZE EST EN ARRÉE 222
23 BONNES HERBES ET CLEF DE SOL 257
24 UN DIMANCHE DE CONFIDENCES 267
25 LA GUERRE DES ÉCOLES 277

26 DEUX INCIDENTS DE PARCOURS 281
27 LE BÂTON D'ESCULAPE 287
28 LES VIEILLES PIERRES DE BIHIT 300
29 UNE CRÉMAILLÈRE CHEZ GALICE 315
30 AU STUDIO LAMBDA 329
31 UN SYNDROME DU QT LONG 338
32 THE WELSH PROJECT 348
33 AN HAPPY BEGINNING 357
DES GENS 368

1 DES JOUNALISTES EN HERBE

Mardi 8 septembre 1987

— « S'informer et informer ». En quoi ces actions vous semblent relever des devoirs de citoyen ? demanda la jeune femme assise sur un coin de bureau.

— Si on n'est pas informé, eh bien on ne pourra pas en discuter et ça c'est grave, répondit une fillette aux tresses brunes.

— C'est surtout grave pour toi, Fanny, coupa un petit blondinet rigolard. Si tu peux plus causer tout le temps, qu'est-ce-que tu vas bien faire de tes journées, c'est ça qu'est un drame…

— Armel, restons un peu sérieux si tu veux bien, reprit la jeune femme, et comme tu es si malin, donne-nous donc ton avis sur la question.

Un gloussement collectif traversa la classe.

— Eh bien, sans information, on ne peut pas savoir ce qui se passe chez nous et même dans le monde. Alors, on ne peut pas décider quoi faire, on peut aussi laisser faire des trucs qui sont répugnants, pas honnêtes…

— Avec l'information, on peut également apprendre des choses très intéressantes, utiles, mêmes drôles et joyeuses, poursuivit Trifin, une petite blonde sentencieuse installée au premier rang, la tête baissée pour mieux pouvoir regarder par-dessus ses lunettes.

— Moi, quand mon père m'a informé que j'étais privé de sorties pendant un mois, ça m'a pas fait rigoler, annonça dans l'hilarité générale un petit rouquin rondouillet.

— Comme tu le vois, Erwan, répondit la maîtresse, l'information fonctionne à tous les niveaux, personnel, local, national… et tout le monde est concerné. Mais est-ce un devoir et peut-on en parler en éducation civique ?

— Ben oui c'est un devoir, claironna une fillette aux cheveux bruns courts et à l'air très décidé. Par exemple, les journalistes sont là pour présenter tout ce qui se passe dans le monde. Les hommes politiques, eux aussi, doivent informer les citoyens sur ce qu'ils font et comment ils le

font.

— Tu as raison, Solenn, c'est un devoir mais c'est aussi un droit. Alors ici, en classe, qu'avons-nous comme possibilités pour traiter ce sujet. Il me semble que nous en avons deux : soit je vous en parle au travers de textes qu'on lit, de documents qu'on étudie… ; soit on procède de manière plus participative. Qu'est-ce que ça veut dire, participative ?

— Eh ben tiens, qu'on participe ! répondit Armel de façon péremptoire.

— En effet, si vous êtes décidés, vous pourriez participer, jusqu'à Noël, à faire un journal de l'école, avec des articles sur tout ce qui s'y passe, reportages photos… Qu'est-ce-que vous en dites ?

— Oh non ! s'exclama Solenn accompagnée par le murmure d'approbation de quelques enfants. On en a déjà fait un l'année dernière avec Madame Prouët, le « journal du primaire » et qu'est-ce qu'on s'est barbés.

— Oui, il ne se passe jamais rien ici, continua Armel. On tourne toujours autour de la photographie scolaire, des menus dégoûtants de la cantine, de l'épisode du car qui ne passe pas pour cause de neige, du voyage de fin d'année et des potins sans intérêts répandus par Fanny !

— Oh, mais il m'enquiquine, celui-là, mêle-toi de tes…

— Ça va, ça va maintenant ! coupa la maîtresse. Réfléchissez plutôt et dites-moi ce qui vous plairait à la place, mais bien sûr toujours sur le thème de l'information. Sinon, on repart sur les traditionnelles fiches de lecture… Aujourd'hui, c'est le jour de la rentrée, on discute, on discute, après, il va falloir se mettre au boulot… Alors ? Que fait-on ?

— Moi, j'ai une idée super, mais je ne sais pas si c'est faisable, proposa Fanny.

— Je crains le pire…, ajouta Armel en aparté.

— Ne t'occupe pas des mauvais esprits, conseilla la jeune femme en fixant Armel droit dans les yeux. Dis-nous à quoi tu penses Fanny…

— Eh bien, on pourrait faire les vrais journalistes et couvrir de vrais événements, des trucs qui se passent dans le coin, aller interviewer les gens à qui c'est arrivé…

— Mais on n'est pas journalistes, opposa Trifin. Comment on va savoir ce qui se passe ? Et pis, on n'a pas de carte de presse, les gens vont nous mettre dehors, surtout si on se pointe chez eux à une quinzaine !

— Ça, je sais, répondit Fanny, c'est le plus gros problème… Mais, tout compte fait, il suffirait de trouver un journaliste sympa qui veuille bien nous prendre de temps en temps avec lui et ça serait réglé, n'est-ce pas, madame Lankerloc'h ?

La maîtresse prit un air pensif et, saisissant son menton entre pouce et index, fixa l'allée qui séparait deux rangs de tables. C'était une très jeune femme, dans les vingt vingt-cinq ans, plutôt élancée mais d'allure sportive, en fait une fille-garçon aux cheveux châtains assez courts. Au premier regard, ce qu'on remarquait surtout dans son visage fin, aux grands yeux marron et aux pommettes hautes et saillantes, c'était surtout ce sourire éblouissant qui aurait fait la fierté de n'importe quel dentiste. Il se dégageait de ce visage et de ce sourire une sorte de bienveillance naturelle, de joie de vivre qui donnaient envie de la rencontrer, de mieux la connaître. Dès le premier regard, les garçons de la classe en étaient déjà tous amoureux et les filles rêvaient toutes d'avoir une grande sœur comme elle. Ce jour-là, comme bien d'autres, elle portait simplement un jean et une tunique légère qu'autorisaient encore les jours cléments de cette fin d'été.

— L'idée n'est pas insensée et on ne prend pas beaucoup de risques à vouloir essayer. Et puis, ça me plaît bien de ne pas faire semblant. Vous n'êtes plus des bébés et l'année prochaine vous allez passer en sixième, il faut s'y préparer. Je vais donc essayer de prendre rendez-vous avec un journaliste pour parler du projet. Il y a justement une agence locale de l'Ouest Télégramme tout à côté de l'école, à Lannion. Mais je ne vous promets rien, ils ne seront peut-être pas d'accord car, vous savez, les gens qui travaillent n'ont pas beaucoup de temps… Au pire, ils ne pourront pas refuser de venir en classe nous parler de leur métier. Ça sera déjà ça de pris et puis, s'il y a de futurs reporters parmi vous, ils pourront s'informer, ce qui est le but de notre démarche.

À la première récré, Gwen téléphona donc et fut surprise d'obtenir si facilement un rendez-vous pour le lendemain après-midi. Son correspondant lui avait confié, devant l'étonnement qu'elle avait manifesté, qu'il venait de prendre la direction de l'agence et que son prédécesseur avait tenu la « boutique » en bonne ménagère jusqu'à sa retraite. Tout était en ordre et il n'était donc pas débordé. Il avait ajouté que c'était bien différent à Paris, dans son job précédent, mais qu'il n'y avait pas d'inquiétudes à avoir, les affaires allaient vite reprendre car on ne manquait pas de meurtres dans la région.

Gwen avait tout de suite apprécié cet humour qui augurait d'une rencontre sans faux-semblants. Mieux encore, elle avait trouvé dans la bonne humeur du journaliste une promesse de réussite pour le projet de sa classe. C'est donc avec une certaine impatience qu'elle avait attendu le mercredi et, à dix-sept heures, elle s'était donc présentée à l'accueil, au premier étage de l'Ouest Télégramme.

2 RENCONTRE À L'OUEST TÉLÉGRAMME

Mercredi 9 septembre 1987

— Bonjour, je suis mademoiselle Lankerloc'h. J'ai rendez-vous avec monsieur Rotram, dit Gwen.

— Redescendez au rez-de-chaussée, ce sera le deuxième bureau sur votre droite, ou il y a l'ascenseur… répondit la secrétaire.

— Merci, par l'escalier, ça sera très bien… et, avec l'énergie qui la caractérisait, elle avait repris les marches quatre à quatre en sens inverse.

Quand Simon Rotram, sortant de son bureau pour monter à l'étage, croisa Gwen qui, en pleine descente, le gratifia au passage d'un large sourire, il crut défaillir devant la vision qu'il venait d'avoir. Il dit bonjour en bredouillant et continua son ascension sans se retourner. Voilà exactement le genre de fille qu'on ne revoit jamais, se dit-il en lui-même,

alors qu'on pourrait passer la vie entière à ses côtés. Tout en arrivant sur le palier, Il pensa aussitôt à quelques vers des passantes, le poème d'Antoine Pol chanté par Brassens :

« À celles qu'on connaît à peine
Qu'un destin différent entraîne
Et qu'on ne retrouve jamais »

Il se dirigea vers Juliette, une jolie brunette qui officiait derrière le bureau d'accueil.

— Dis-moi Juliette, mon rendez-vous de dix-sept heures n'est pas arrivé, mademoiselle Lankerloc'h ?

— Mais, vous ne vous êtes pas croisés ? Elle vient tout juste de descendre à votre bureau.

— En effet, j'ai bien croisé une jeune femme mais on ne se connaissait pas, alors chacun a poursuivi son chemin. Merci Juliette, j'y retourne. Simon sourit en pensant que le hasard lui donnait une seconde chance. Il allait revoir celle pour qui son cœur s'était arrêté un instant de battre, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant…

Il la retrouva bien qui attendait devant la porte de son bureau, s'excusa de son retard, et l'invita à entrer tout en lui serrant la main.

— Je suis Simon Rotram, c'est moi que vous avez eu au téléphone et que vous avez également croisé dans l'escalier à l'instant… Mais installez-vous et dites-moi ce qui vous amène.

— Moi, c'est Gwen Lankerloc'h, dit-elle en s'asseyant sur une chaise disposée de l'autre côté d'un bureau surchargé de paperasses. Je vois que les meurtres ont déjà repris, ajouta-t-elle en souriant.

— Ça ! Oui, ce sont quelques tueurs en série, mais rien d'inquiétant pour le moment, dit-il en désignant les papiers et les livres amoncelés autour d'un espace de travail réduit au minimum. Plus sérieusement, il s'agit de beaucoup de chiens écrasés… Mais vous ? J'espère que ce n'est pas le chat de l'école que vous avez perdu. Alors ?

— Rassurez-vous, ce n'est pas ça. Voilà, j'enseigne à des CM2 et hier, pour notre premier jour de classe on a travaillé sur les notions d'informer et de s'informer. L'an dernier, ils ont déjà fait un journal dans le cadre de l'école, mais comme c'était un peu fictif, ils se sont ennuyés. Alors cette année, jusqu'à Noël, ils aimeraient participer à un vrai journal et ils m'ont demandé d'être leur ambassadrice auprès de vous. Pensez-vous que cela soit possible et si oui, comment ?

— Tout d'abord, avoir la parole d'enfants dans un vrai journal, comme vous dites, non seulement ça me semble possible mais, en plus, c'est plutôt original. Ça nous changerait un peu de tous ces articles de pigistes sur les tournois communaux, les fêtes paroissiales, les matchs dominicaux et, ne les oublions pas, les chiens écrasés ! Un regard neuf, ça ne peut pas faire de mal. Je pense qu'on pourrait créer une rubrique hebdomadaire où, après s'être informés sur l'actualité, ils pourraient la commenter.

— Vous nous comblez, monsieur Rotram, ils vont vraiment être ravis de votre proposition…, affirma Gwen en affichant un si large sourire que Simon crut défaillir.

— Mais il me vient peut-être une meilleure idée. Plutôt que de tout commenter en vrac, ce qui n'est pas évident, ils pourraient se focaliser chaque semaine ou tous les quinze jours sur un sujet bien choisi ; la classe pourrait le traiter sans être débordée, des petits groupes se partageraient en alternance interviews, reportages photos, rédaction d'articles, le tout avec notre aide, bien entendu. Dans ce cadre, nous pourrions privilégier quelques événements qui les concernent directement, quelques enlèvements d'enfants, une ou deux poussettes écrasées… Qu'en pensez-vous, mademoiselle Lankerloc'h ?

Quand il y réfléchit par la suite, Simon ne sut dire s'il avait fait cette proposition par envie de travailler avec des enfants ou simplement pour lui permettre de la revoir régulièrement.

— J'en pense qu'avec eux, il faudra faire attention à votre humour, monsieur Rotram. Moi, j'apprécie mais eux, ils ne sont pas tous au « second degré » ! Quelques-uns comprennent vite, c'est sûr, mais

seulement quelques-uns et c'est là toute la difficulté d'enseigner.

— Je ferai attention à mes propos, c'est promis. Mais en attendant, si nous sommes amenés à nous revoir régulièrement, on peut peut-être se tutoyer et s'appeler par nos prénoms ? Qu'en dites-vous ?

— C'est d'accord, on peut essayer. Mais j'ai toujours un peu de mal à tutoyer les gens que je ne connais pas encore bien…

— Mais pourquoi n'est-on pas anglo-saxon ! Cela simplifierait tout, non ? À Paris, au boulot, c'était encore autre chose : on se tutoyait immédiatement en s'appelant par le nom de famille, c'était paraît-il plus pro, du genre : alors Rotram, cette pige, tu l'as finie ?

— Et si je vais jusqu'au bout de mes pensées, reprit Gwen, sans vous…, euh…, sans vouloir te gêner, il y a peut-être aussi la différence d'âge qui me freine…

— C'est la barbe qui fait illusion, ça me donne l'air plus mûr ! En réalité, je pense qu'on a environ le même âge, la quarantaine, non ?

— La quarantaine ? Eh bien, heureusement que je n'ai pas la barbe moi aussi car je serais bonne pour la maison de retraite !

— Non je plaisantais et c'est vrai qu'il ne faut pas plaisanter avec l'âge des dames, ni le leur demander, sauf quand elles sont jeunes dit-on. Alors quel âge ?

— 25 ans, répondit Gwen.

— Et moi 42, dit Simon.

— Tu ne les fais pas…, dit Gwen.

— Merci du compliment dit Simon, on me le dit souvent. Mais c'est normal, je fais beaucoup de sport et je prends soin de mon corps, crèmes, lotions antirides, un peu de chirurgie esthétique mais pas de soins capillaires, car comme mon paternel qu'on surnommait « Rotram le lion », j'ai une crinière d'enfer qui n'est pas prête de blanchir…

Simon était bien ce qu'on appelle un solide gaillard, le mètre quatre-vingt-dix à qui on évite de chercher noise dans les soirées arrosées, tout en charpente et en muscles, mais sans aucune lourdeur. L'impression de force qui se dégageait du personnage tenait aussi à sa barbe fournie, mais taillée

courte, et à sa lourde chevelure blonde coupée en carré qui encadrait un visage qu'on aurait dit, du fait de l'opulente toison, presque inscrit dans le prolongement des épaules. Mais ce qu'on remarquait surtout chez Simon Rotram, c'étaient ses grands yeux bleus, un bleu un peu délavé de demoiselle, comme celui qu'on avait jadis connu à son père, Jean Rotram dit « le Lion ».

— Ça n'a pourtant pas l'air d'être votre…, ton genre, les crèmes et la chirurgie, s'étonna Gwen.

— Non, tu as raison, ce n'est pas mon genre. C'est juste du second degré pour broder sur ma jeune vieillesse…

— Mon cher vieux Simon, après cette parenthèse sur le temps qui nous meurtrit tous, on procède comment, en définitive ? Tu serais d'accord pour venir présenter aux enfants le métier de journaliste et le projet ?

— Ma chère jeune Gwen, je pense que, pour le moment, je peux encore dégager dans mon emploi du temps une demi-journée par semaine. Quel jour serait le mieux pour vous ?

— Le jeudi après-midi serait parfait, est-ce que ça irait, Simon ?

— Oui ça m'irait et je te dis, je vous dis donc, je ne te vouvoie pas mais je m'adresse à toi et tes élèves, à demain, donc le 10 septembre à 14 heures, date qu'il nota aussitôt dans son agenda.

— Mais demain, ça fait peut-être un peu juste pour toi. Pour nous c'est possible, mais il y a la préparation de ton intervention…

— Tu sais, je connais mon métier et d'ici demain, j'ai tout le temps de penser à la question… Plus tard, il y aura peut-être trop de chiens écrasés…

Et dans un sourire partagé, ils se serrèrent la main.

— Je te donne peut-être mon téléphone perso ? demanda Gwen. On ne sait jamais…

— Oui, c'est sûr, répondit Simon, je peux en avoir besoin s'il y avait un problème. Voici le mien, tu as déjà celui du journal mais attention, je suis souvent sur la route et le téléphone de poche, ce n'est pas encore pour aujourd'hui…

Gwen partit heureuse, ravie de voir le projet de ses élèves aboutir si

rapidement et sous des auspices qu'elle entrevoyait prometteurs. Elle était également contente de s'être fait un nouvel ami, aussi intéressant que spirituel.

3 LES CHRONIQUEURS DU CM2

Jeudi 10 septembre 1987

Pour le jour de sa grande première à l'école, Simon arriva avec un petit quart d'heure d'avance : il aimait prendre son temps pour découvrir ses nouvelles destinations. Il pénétra dans les lieux par une petite barrière en tubes verts, couinant à l'ouverture. Il s'arrêta au bord d'un immense préau sans que personne ne s'inquiète de cette présence étrangère : seuls quelques petits groupes d'enfants se chamaillaient ou discutaient en attendant la reprise des classes de l'après-midi. C'était une école assez ancienne en pierre de pays, en « dur » comme on disait. Il regarda d'un œil attendri la cour plantée des traditionnels platanes dont quelques feuilles commençaient à jaunir. Il se rappela alors celle de son école, à La Ferrière, somme toute pas très différente, du moins dans son souvenir. Il y avait aussi, en retrait des grands arbres, plantés aux deux extrémités d'un espace en terre battue colonisé par des touffes de mauvaises herbes, deux antiques buts de hand-ball dont les filets avaient disparu. Simon était tout à sa rêverie quand on lui tira vivement sur la manche.

— Eh ! Monsieur ! Vous seriez pas le journaliste ? lui lança un petit blond coiffé en brosse.

— Oui, c'est moi, ça se voit tant que ça ?

— Non, pas trop, répondit le môme sans aller plus loin.

— Et toi, tu es qui ? demanda Simon un peu amusé.

— Moi, c'est Armel Lessouzic, un élève de la classe de mademoiselle Lankerloc'h. C'est comme ça que je vous ai reconnu parce qu'un journaliste doit venir nous voir cette après-midi et que vous êtes pas un

des instits d'ici…

— Ben dis donc, tu as le sens de la déduction, toi ! Par hasard, tu ne voudrais pas des fois faire inspecteur de police quand tu seras grand ?

— Non, répondit une fois encore Armel de façon laconique.

— Bon je vois…

— Faudrait peut-être qu'on s'active, ajouta le gamin, parce que Mademoiselle Lankerloc'h, c'est pas le genre à rigoler quand on arrive en retard et ça a déjà sonné…

— Et tu peux me guider ?

— Oui, suivez-moi…

Ils montèrent quatre à quatre les escaliers pour accéder au premier étage du bâtiment où se trouvait la classe de Mademoiselle Lankerloc'h. En y entrant le premier, Armel alla tout droit vers l'institutrice :

— C'est le journaliste, dit Armel à la maîtresse, pensant que cette introduction éviterait tout commentaire désagréable sur leur léger retard.

— Oui, tu es gentil, Armel, je le connais. Bonjour Simon, vous…, tu… as trouvé facilement, dit-elle en lui serrant la main. Il fallait que j'installe le rétroprojecteur. Ça m'a retardée et je n'ai pas eu le temps de descendre t'accueillir.

— Ce n'est pas grave, Gwen, j'ai trouvé un excellent guide pour me conduire, dit Simon en fixant Armel gonflé par la fierté.

Pendant que Simon s'installait au bureau et préparait quelques documents et transparents qu'il voulait montrer aux élèves, Gwen le présenta à la classe :

— Les enfants, voici monsieur Simon Rotram, journaliste et nouveau directeur de l'édition locale de l'Ouest Télégramme à Lannion. Nous pouvons le remercier car non seulement il a bien voulu nous présenter aujourd'hui son métier, mais il est aussi d'accord pour encadrer jusqu'à Noël cette séquence sur l'information. Nous le verrons donc chaque jeudi après-midi. C'est donc beaucoup de son précieux temps qu'il est prêt à nous consacrer, alors que bien des affaires sordides peuvent l'accaparer à tout moment, dit-elle en affichant un large sourire à l'égard du journaliste.

On peut donc vraiment lui dire un grand merci.

— Merciiiii…, monsieur Rotram ! s'exclamèrent en chœur les enfants.

— Et nous aussi on pourra traiter des affaires sordides ? demanda Armel a priori intéressé par le sujet.

— Non, pas d'histoires sordides, répondit Simon en rendant son coup d'œil à Gwen, je crois que mademoiselle Lankerloc'h plaisante un peu. Elle doit le faire assez souvent, les enfants, non ?

— Siiiii…, répondirent les enfants.

— Pas toujours…, répondit Armel songeur.

— Quoi qu'il en soit, j'ai d'autres sujets à vous soumettre et qui, je crois, vous intéresseront…

Et Simon présenta, documents à l'appui, son métier de journaliste : quelles études il avait suivies ; comment il avait été rapidement dépêché dans de nombreux pays ; comment il avait couvert des événements internationaux, quelques insurrections et guerres civiles ; comment il était revenu à Paris travailler dans un quotidien, puis dans un magazine de voyage ; comment il avait rencontré sa compagne qui était, elle, reporter pour la télé…

— Aouhhh…, la télé ! s'exclama Ronan, un grand échalas assis à la même table qu'Erwan, son meilleur copain. C'est autre chose que le journal. Le journal, y'a que les vieux qui le lisent. La télé, tout le monde regarde, même les infos, et ça fait du monde…

— Pour sûr ! continua son voisin. Et puis les présentatrices, elles sont un rien canon, d'ailleurs mon père y r'garde les infos rien que pour la speak'rine, la météo aussi d'ailleurs…

— Vous êtes un rien macho dans la famille, coupa Enora, une gamine plutôt mignonne que les garçons agaçaient tout particulièrement. Il y a aussi des présentateurs à la télé et nous, on ne regarde pas les infos pour voir leurs bobines !

Pas gêné le moins du monde par cette intervention, Erwan continua sur son idée :

— Elle est connue, vot' femm' ?

— Non, elle n'est pas connue. Mais elle n'est pas présentatrice non plus. Elle est reporter, c'est-à-dire que certaines chaînes lui commandent des sujets, elle s'informe, elle les prépare, réfléchit aux interviews puis elle part sur le terrain avec un cameraman pour les filmer. Après, il y a le montage, c'est-à-dire qu'on ne garde que le meilleur et on mixe le son et les images. Enfin seulement, le reportage passe sur les écrans et c'est au tour de la présentatrice de faire son travail, c'est-à-dire…

— Qu'elle présente ! Dit Armel avec aplomb.

— Ou plutôt qu'elle informe, reprit Simon. Mais note que tu n'as pas tout-à-fait tort. Et savez-vous ce qui se passe quand l'audience est importante ?

— Et bien, on essaye d'en avoir encore plus ! répondit Solenn. Mes parents disent qu'à force de vouloir satisfaire le plus grand nombre, la qualité et la quantité des informations ont bien baissé et qu'ils ne veulent plus regarder les journaux-télé qui ne sont plus que des émissions de variétés.

— Ben moi, j'aime bien les émissions de variétés, annonça Erwann visiblement dépassé par le tour qu'avait pris le débat.

— En effet Solenn, reprit Simon, c'est le risque avec la télé qui est un média très populaire. C'est pour cette raison que, pour ma part, j'ai choisi de rester dans la presse écrite qui est un peu mieux préservée. Mais ça peut aller beaucoup plus loin, car l'information peut même être déformée, détournée voire totalement falsifiée.

— Comment ça ? demanda Ronan un peu inquiet car, de nature docile, il avait toujours cru tout ce qu'on lui disait, en particulier les adultes qu'il ne pouvait soupçonner d'aucun mensonge.

— Eh bien, imagine que tu sois un puissant, un homme politique, un président, un prince qui a le pouvoir de nommer et de licencier les journalistes. Tu as alors à ta disposition un formidable outil pour affirmer tes idées et gommer celles de tes ennemis. Ça arrive régulièrement durant les guerres civiles où tel dictateur prend la presse en otage pour diffuser « son » information… Et qu'est-ce qui vous dit que chez nous le président,

le gouvernement, les riches industriels ne se servent pas de cet outil pour faire passer certaines idées. Voilà donc le mot de la fin : il y a plusieurs presses, plusieurs actualités, aucune information n'est véritablement objective, c'est pour cela qu'il y a des journaux de droite, de gauche…

— Et du centre, ajouta Armel content de lui.

— Alors ça voudrait dire que lorsqu'on va faire nos interviews, on pourra en changer le contenu ? demanda Solenn malicieuse.

— Ah bien je vois que vous ne perdez pas le nord ! s'exclama Rotram. Dans les faits, on pourrait répondre que oui, mais vous n'allez tout de même pas vous comporter en tyrans dès votre premier article ! En revanche, il serait intéressant que le point de vue de jeunes comme vous transparaisse dans vos premières lignes, que vous fassiez état de votre avis car, vous aussi, vous avez votre mot à dire.

— En fait, ajouta Gwen, ce type de journalistes qui abordent de façon régulière des sujets précis en donnant leur opinion, ça porte un nom : on les appelle des chroniqueurs.

— Aouahhh ! s'exclama Fanny. C'est bien plus cool que le journal de l'an dernier… On pourrait s'appeler « Les chroniqueurs du CM2 », les chroniqueurs du CM2 ça sonne, non ?

— Ça sonne…, admit Gwen, qu'est-ce que vous en pensez les autres ?

Devant l'assentiment général, il fut décidé que les articles seraient signés « Les chroniqueurs du CM2 » et paraîtraient le lundi tous les quinze jours à la page de Lannion, ce qui donnait plus d'une semaine pour leur préparation.

— Monsieur Rotram, demanda Trifin, vous avez un sujet à nous proposer pour jeudi prochain ?

— Oui, je crois bien que j'ai trouvé quelque chose qui devrait vous plaire, mais il faut d'abord que j'en parle avec mademoiselle Lankerloc'h pour voir si c'est réalisable. Et puis, il faut un peu de temps pour mettre tout ça en place, disons que quinze jours, ça semble plus raisonnable pour commencer. Si l'idée est bonne, elle vous la présentera le moment venu.

L'heure de la récréation venait justement de sonner et, après que la

marée d'enfants se fut déversée dans les escaliers, Simon et Gwen restèrent seuls dans la classe.

— Alors, cette idée ? demanda Gwen.

— Eh bien voilà. Je viens de revoir il y a une semaine un vieil ami de mon père, à l'époque où ils vivaient en Bourgogne. Il vient de s'installer ici pour quelques temps.

— Ah ! s'exclama Gwen. Tu n'es pas Parisien, tu es Bourguignon ? Moi, je suis une Parisienne née à Paris, mais mes grands-parents ont toujours habité en Cornouaille, vers Quimper, comme toute la famille du côté de mon père.

— Je m'en serais douté… Gwen Lankerloc'h…, ils t'ont marquée à la culotte !

— Oui, c'est sûr, mais ce n'est pas pour me déplaire… D'ailleurs, cette année, pour ma première nomination, j'avais demandé la Bretagne, entre autres choix, et je me suis retrouvée ici. Mais excuse-moi, je t'ai coupé…

— Eh bien, imagine-toi ! Cet ami de mon père, il est vraiment très vieux. Pour le moment, je ne te dis pas son âge, ce sera ma surprise. Mais il va fêter son anniversaire ici et ça doit être annoncé dans le journal. Ce serait un article terrible : des jeunes d'une dizaine d'années, les « Chroniqueurs du CM2 » qui annoncent l'anniversaire d'un patriarche !

— Alors là, ça va leur plaire ! s'esclaffa Gwen contenant difficilement sa joie.

— Et j'ai encore mieux mais pour cela, je voudrai ton avis avant de l'annoncer à tes élèves. C'est quelqu'un de très particulier et, si tu es d'accord, on pourrait aller le voir ensemble pour que tu te fasses une idée. Je ne pense pas qu'il puisse effrayer tes enfants, mais je ne voudrais pas que ses idées soient déplacées dans une classe de CM2. Si tu trouves que ce n'est pas le cas, on pourrait lui demander de venir témoigner dans ta classe et de répondre aux questions, comme je l'ai fait aujourd'hui.

— C'est à ce point ? demanda Gwen redevenue sérieuse. Mais c'est qui ton bonhomme ? Pourquoi ferait-il peur aux enfants… Il est trop vieux, trop moche ? C'est un monstre…?

— Pas tout-à-fait... Mais il est tout de même un peu sorcier, magicien, rebouteux, faiseur et défaiseur de sort…

— Tu es sérieux, là, tu ne plaisantes pas ?

— Non non Gwen, il est vraiment sorcier.

— Ouahhh… Mais c'est passionnant au contraire, ils vont adorer ! On est en Bretagne, la terre des légendes, des fées, des korrigans, de l'Ankou… Ils baignent là-dedans depuis qu'ils sont petits ! Bien sûr, ça mérite d'être cadré à l'amont.

Elle marqua un temps de réflexion et demanda :

— Mais toi personnellement, tu en penses quoi ? Tu y crois au surnaturel, aux sortilèges, aux envoûtements, et tu penses que ton ami a de réels pouvoirs ?

— Oh moi tu sais, je suis plutôt rationaliste alors non, je ne crois pas à tout ça. Mais j'aime bien ce petit côté hétérodoxe, frondeur, mâtiné d'insolite qui apporte un peu de rêve, d'imaginaire dans nos sociétés matérialistes… Je devrais pourtant y croire car j'ai rencontré dans mes voyages des hommes très surprenants qui feraient douter plus d'un cartésien : chamanes de Sibérie, heyokas des grandes plaines d'Amérique du nord, saltigués du Sénégal, marabouts islamiques, gurus indiens… La liste est longue et ne compte pas que des charlatans, loin de là. Comme nos druides l'étaient, la plupart de ces sacerdotes sont surtout des détenteurs de la connaissance, mais pas la même que celle qu'on enseigne dans nos collèges et nos lycées. Pour ma part, si je ne crois pas, je respecte tout du moins. En ce qui concerne notre centenaire, il a des talents incontestables de guérisseur, il connaît parfaitement les plantes. Il voue également un culte plus discutable à Simon le magicien, pour le reste, je ne me prononce pas…

— Simon le magicien…, Simon tout court…, tiens, tiens… dit Gwen.

— Eh oui, c'est une glorieuse idée de mon père qui appartenait à la même confrérie que ce guérisseur-rebouteux, confrérie dédiée à Simon de Samarie. C'est d'ailleurs comme ça qu'ils se sont connus, et c'est comme ça que je porte le prénom du mage…

— Si je comprends bien, toi aussi tu es marqué à la culotte ! ajouta Gwen.

— On peut le dire, on peut le dire… Un à un, tu égalises ! Bon pour finir, on y va ou on laisse tomber ?

— On y va, on y va, répondit Gwen. Une affaire comme celle-là ne peut pas se rater, même si je ne te cache pas avoir les mêmes sentiments que toi sur toutes ces pratiques. L'intérêt c'est qu'avec les enfants, on peut aussi amener tout ça en douceur, sous le couvert de l'imaginaire, du conte, du fantastique. Pour moi, c'est OK.

— Bon, alors je le contacte et je t'appelle pour te dire quand on peut passer le voir, pas ce week-end car je suis pris mais le suivant, ça doit être le samedi 19, tu seras là ?

— Pas de problème, je n'ai rien de prévu en ce moment, répondit Gwen. Et au fait, il s'appelle comment le grand sorcier ?

— Zurbaritze de Logide.

— Tout un programme… conclut Gwen songeuse.

4 ZURBARIZTE, VOUS AVEZ DIT ZURBARITZE ?

Vendredi 4 septembre 1987

En effet, quelques jours auparavant, la secrétaire de l'Ouest Télégramme avait reçu un appel quelque peu déconcertant.

— Allô…, Allô… ! Je suis bien à l'Ouest Télégramme… Bon, alors, c'est bien… Pourrais-je avoir votre nouveau directeur, oui, oui…, c'est bien cela…, monsieur Simon Rotram.

— C'est de la part de qui ? demanda la voix à l'autre bout du fil.

— De la part de monsieur Zurbaritze de Logide.

— Monsieur Zu…, Zu…, vous pouvez répéter, je vous entends très mal…

— Zur-ba-ritze de Lo-gide, c'est mieux…, non ? Vous pouvez annoncer Logide, juste Lo-gide, monsieur Rotram comprendra.

— Monsieur Rotram ? questionna la secrétaire après avoir actionné un bouton du standard, il y a un certain monsieur Logide qui veut vous parler… Je me demande si ça n'est pas une plaisnterie, un type avec un nom saugrenu, un je-ne-sais-quoi de zubaderlogid… Je vous le passe tout de même ?

— Juliette, vous voulez dire Zurbaritze ? Un monsieur Zurbaritze de Logide…,

— Oui, quelque chose comme ça, je n'ai pas très bien compris, je vous le passe ?

— Oui, oui ! Passez le moi, c'est incroyable…

Et c'est ainsi que le 4 septembre 1987, Simon Rotram et Zurbaritze de Logide se retrouvèrent. Il fut décidé d'une rencontre le soir-même, à 18 heures, au domicile de Rotram, un pavillon en location dans un lotissement de la sortie ouest de Lannion. À l'heure dite, Zurbaritze frappa à la porte d'entrée qui s'ouvrit sur un Simon dont la stature étonna le visiteur :

— Waouh ! s'exclama Logide. Qu'est-ce que tu ressembles à Jean, mon bon vieux Rotram le Lion : les mêmes yeux, la même tignasse et cette carrure, peut-être pas celle de ton père mais quand même ! Tu as bien forci depuis la dernière fois qu'on s'est vu, il y a combien ?

— Un bail, Logide, c'était à la mort de papa, répondit Simon en étreignant son visiteur à pleins bras. Tu as eu du mal à trouver la maison ?

— Pas le moins du monde ! dit Zurbaritze. Impasse des Primevères à Bel Air, ça n'est pas sorcier, le premier passant m'a renseigné.

— Mais dis-moi, mon vieux Logide, qu'est-ce-qui t'amène en Bretagne, et justement à Lannion, c'est incroyable ?

— Comme tu le dis c'est incroyable, répondit Logide en s'asseyant sur un sofa avachi de tout son long au centre de la pièce. Je m'installe et je te raconte tout…

— Vas-y, vas-y, mets toi à ton aise ! Je t'offre quelque-chose ? Mais au fait, j'ai manqué à tous mes devoirs. Je t'ai invité sans même te demander comment tu allais venir !

— Oui, je veux bien un doigt de whisky, répondit Zurbaritze en pliant sa gabardine sur l'accoudoir de l'antique canapé au cuir certainement lacéré par un chat indélicat. Et tu sais, s'il y avait eu un souci, je t'en aurais parlé ce matin. Non, je suis en Bretagne car j'ai une réunion importante la semaine prochaine avec des gars de La Ferrière que tu n'as certainement pas connus. Il s'agit, entre autres, des frères Bouteloup qui habitent aujourd'hui dans les Côtes-du-Nord et qui ont organisé ce rassemblement de notre confrérie. Comme *a priori* il y a beaucoup de préparation, des recherches à mener et des rencontres à programmer, ils m'ont prêté, le temps de mon séjour, une grande maison de famille à deux pas d'ici, à Lann Kerdeven sur la côte : d'ailleurs, il va falloir que tu viennes me visiter, c'est splendide… Bref, le cadet des Bouteloup, le Tintin, il est garagiste à Tréguier et il m'a également prêté une vieille 4L pour que je puisse me déplacer, et c'est avec elle que je suis venu.

— Incroyable ! Ça dure encore vos histoires… lança Simon sidéré. Et tu m'as retrouvé comment ? Parce que j'ai pas mal bourlingué depuis mes études de journalisme, à l'étranger dans plusieurs pays, puis près de dix ans à Paris et aujourd'hui ici…

— C'est toujours le Tintin ! Fin août, il a vu dans l'Ouest Télégramme l'annonce de ta nomination à Lannion. Il m'a aussitôt passé un coup de téléphone du genre : *« Logide, Logide, je viens de retrouver un Rotram ici en Bretagne… Rotram, Rotram, ça court pas les rues comme nom de famille… Là, c'est un certain Simon Rotram, environ quarante ans… Tu m'avais pas dit qu'il avait un fils, Rotram le Lion ? T'en penses quoi ? Ça pourrait coller ? »* Et en effet, ça collait tout-à-fait ! Un vrai miracle même, parce que je te cherchais déjà depuis un bon bout de temps. Même en début d'année, quand des amis de La Ferrière m'ont appris pour le décès de ta mère, c'était trop tard, l'enterrement était passé. Après, j'ai eu beau demander à droite à gauche, en vain.

— Alors là, reprit Simon, suite au message de ton informateur bourguignon-breton, tu t'es dit que tu n'allais pas rater l'occasion de revoir le fils de ton grand ami Rotram le Lion, non ?

— Exactement Simon, car tu sais que je lui ai promis, sur son lit de mort, de toujours garder un œil sur toi !

— Je sais, je sais… Et en apprenant la disparition de maman, tu as dû penser : là, c'est à mon tour de veiller sur le petit…

— Tout-à-fait, tout-à-fait, acquiessa Zurbaritze. Tant que Paulette était là, je dois avouer que je ne m'en suis pas trop fait, c'était une vraie maman poule. Mais aujourd'hui…

— Aujourd'hui tu prends le relai et crac ! Tu déboules après 20 ans sans nouvelles pour me chaperonner… Tu m'épates vieux filou de Logide, tu ne changeras jamais !

— Jamais en effet ! Et dès ce soir, je commence la surveillance des moindres faits et gestes de mon unique filleul !

— Mais tu sais, sourit Simon, je suis un grand garçon maintenant, je vais bientôt avoir 42 ans…

— Et moi je suis beaucoup plus vieux, coupa Zurbaritze, et pourtant ça ne m'empêche pas de faire encore des bêtises et d'avoir besoin de quelques conseils à l'occasion…

— Va pour les conseils, Logide, je les accepte volontiers, surtout venant d'un sage comme toi. Mais j'espère que tu as prévu autre chose pour t'occuper car ma vie est loin d'être extraordinaire comme la tienne. En tout cas, rien qui mérite la présence d'un garde du corps à plein temps, tu vas vite t'en rendre compte !

— Garde du corps ? reprit Zurbaritze, vu ta taille, c'est plutôt toi qui pourrait être le mien. Mais ne t'inquiète pas pour mes occupations, elles ne vont pas se limiter à t'espionner et à te remettre à ta place si tu le mérites ! Comme je te l'ai dit, la Confrérie va me prendre pas mal de temps car il nous faut trouver rapidement des solutions pour soutenir nos convictions. Elles en ont bien besoin car notre mouvement est au plus bas. Ma visite d'aujourd'hui n'est d'ailleurs pas totalement désintéressée : je souhaitais en profiter pour t'inviter à cette réunion prévue chez les Bouteloup dans une semaine. C'est le week end, ça te dirait ? Tu sais, on manque cruellement de bras…

— Désolé, Logide, j'aurais bien aimé rencontrer quelques gars du pays, quelques solides Bourguignons de La Ferrière, mais le week-end en huit je suis à Paris. Ma compagne Claire y travaille toujours, le temps de trouver dans le coin un job dans ses compétences. Il faut bien que je la voie de temps à autre et, dans une semaine, je monte à la capitale. Tu vois comme je suis raisonnable et comment ton travail de surveillance commence mal ! Et puis, sans vouloir te peiner, je n'ai jamais trop adhéré à vos histoires, à toi et papa. Pour moi, c'est toujours resté du grand folklore, un bon trip entre copains et rien de plus…

— Pas de problème, Simon, je respecte ton opinion mais je ne désespère pas de te convertir un jour ! Alors, comme ça, tu es en couple… Pas d'enfants ?

— Pas d'enfants, répondit Simon, ça n'est pas évident quand on est toujours à droite, à gauche. Claire aussi bouge beaucoup dans son travail, elle est reporter à la télé et c'est d'ailleurs comme ça qu'on s'est rencontrés. Mais à force d'attendre le bon moment, le calme dans la tempête, le temps est passé, et l'habitude de vivre à deux s'est installée.

— À chacun son destin, Simon, voulu ou pas…, philosopha Zurbaritze.

— Mais puisque l'on parle de vie, reprit Simon, parlons un peu de la tienne, Logide. Il y a tout de même quelque chose qui m'a effrayé quand tu m'as appelé…

— Ah bon, et quoi donc ? questionna Zurbaritze moqueur.

— Eh bien, si je fais les comptes, tu avais déjà plus de 80 ans à la mort de papa, alors aujourd'hui…

— Alors fais bien les comptes et sache que je suis également venu pour t'inviter à mon anniversaire, le 30 septembre, toujours chez les Bouteloup. J'espère que tu peux venir, cette fois, c'est un mercredi ?

— Je pense que ce doit être OK, attends…, dit Simon en sortant de sa poche un petit agenda qu'il feuilleta jusqu'à la date annoncée. Oui, c'est bon pour moi, c'est en semaine et je suis libre. D'ailleurs, je ne raterai pour rien au monde un pareil événement. À chacun son destin, comme tu l'as dit tout à l'heure et le tien est tout de même singulier. La nouvelle mérite

même d'être annoncée dans mon journal, qu'en dis-tu ?

— Pourquoi pas, pourquoi pas…, répondit Zurbaritze songeur, tout en peignant de ses longs doigts sa barbe blanche. Ça pourrait être une bonne carte de visite pour annoncer ma venue auprès de mes collègues bretons…

5 LA CONFRÉRIE DES SIMONEUX

Samedi 12 septembre 1987

En ce soir encore doux de fin septembre, la mer rongeait les sables d'une petite anse située à l'embouchure du Léguer et les longues houles écumantes frappaient régulièrement les roches sombres et ciselées du bas de falaise. De-là, d'imposantes murailles schisteuses s'évadaient de l'ambiance vaporeuse de la crique. Elles grimpaient à l'assaut des ressauts supérieurs, juste habillés de buissons d'aubépines façonnés en drapeau par les embruns, et piqués des floraisons tardives jaune d'or de quelques ajoncs d'Europe. De certains points de la plage, dans la pénombre qui s'installait, on pouvait apercevoir, tout en haut, trois fenêtres teintées d'orange par l'éclairage fragile de lampes déjà allumées. Lann Kerdewen n'était pas une grande demeure, à vrai dire, pas une petite non plus... Mais ce qui donnait surtout son envergure à la vieille bâtisse, c'était sa situation en haut de falaise, pas tout au bord mais assez proche pour qu'on la devine d'en bas. L'édifice bénéficiait bien d'un cadre « imprenable » : au nord, la mer à laquelle on accédait par une sente raide accrochée aux rochers ; sur deux côtés, une lande à bruyère digne du cycle arthurien ; au sud, un bois clair de pins maritimes. Lann Kerdeven, c'était l'archétype parfait de la maison de campagne d'une vedette de cinéma ou de la chanson, d'un magnat du pétrole ou d'un armateur chinois. Pourtant, elle avait été héritée par le Tintin et le Zèphe Bouteloup d'une vieille tante presque bretonne, hors d'âge et têtue ; sa vie durant, elle s'était fait un malin plaisir à « enquiquiner » les promoteurs immobiliers venant la visiter

pour des offres immanquables. Depuis, les deux frères ne venaient ici que les week-ends ou pour les vacances.

Ce soir-là, à une dizaine de kilomètres de Lannion, dans ce coin perdu des Côtes-du-Nord où l'on accédait que par une petite route défoncée et seulement avec un peu de chance ou une bonne carte routière, ils s'étaient retrouvés à cinq expatriés pour parler du passé. Dans ce passé, il était question de la Bourgogne en général et de La Ferrière en particulier, un trou paumé mais tout de même proche des célèbres vignobles de Blachis, Noterre, Saint-Pris… Ils étaient là pour célébrer un événement particulier. Quatre d'entre eux, des amis d'enfance à les entendre parler, semblaient avoir dépassé la cinquantaine ; le dernier était bien différent et beaucoup plus âgé, un vrai barde, barbe et longs cheveux blancs. Ce Zurbaritze de Logide, au nom incroyable et arrivé récemment de Suisse, aurait certainement plu à Merlin : il était justement rebouteux, barreux de sorts, souffleux de feu, sourceux, soigneux des plantes, diseux d'aventures, donc un peu sorcier, un rien enchanteur et surtout Grand Faiseux de la Saint-Simon. Autour de lui, il y avait tout d'abord les frères Bouteloup : le Tintin, maigre comme un fil de haricot et garagiste à Tréguier ; le Zèphe dont les rondeurs cadraient mieux avec une profession plus « assise », en l'occurrence celle de pharmacien, installé également dans les Côtes-du-Nord, à Guingamp. Ensuite et enfin, Adrian Kowarski et Wojtek Techsielski dit Vovo, aux physiques plutôt passe-partout, étaient surtout Polonais comme si, pour leurs amis, cette origine lointaine suffisait à les caractériser. Ils étaient arrivés jadis bien jeunes à La Ferrière, dans les paquetages noircis de leurs pères, mineurs de fond et n'en étaient jamais partis.

La confrérie de la Saint-Simon, ou du moins ce qu'il en restait, était réunie là, à Lann Kerdewen, pour débattre de sujets importants. Pourtant, en ce début de soirée, c'était plutôt une ambiance bon enfant qui régnait, faite d'une franche cordialité due aux retrouvailles et de conversations bourdonnantes. Les souvenirs fusaient et chacun y racontait « sa guerre »,

car en effet les affaires évoquées dataient de la fin des années trente, date de la dernière célébration de la Saint-Simon.

On parlait donc, dans le plus grand désordre et sans retenue, du pays, un petit coin de vigne et de fer accroché aux marges occidentales de la Bourgogne, des vieilles connaissances locales, mais aussi des Simoneux — Grande Ravaudeuse, Chercheux, Porteux, Galibole, Vergeux et Carillonneux…— et donc de l'ultime procession, celle du 28 octobre 1938.

— Eh bien vous savez quoi, s'exclama Zurbaritze, je ne regrette pas d'être venu en Bretagne ! Bon, quand j'ai reçu l'invitation des frères Bouteloup, il y a deux mois, j'ai un peu hésité : la Suisse, la Bretagne, ça fait tout de même un bout… Eh bien non, tout compte fait, je ne regrette pas le déplacement ! D'abord tous vous revoir, quel plaisir… C'était quand la dernière fois, il y a six ou sept ans à La Ferrière pour les 50 ans de Vovo ? Que le temps passe… Mais en plus, vous n'allez pas me croire, je viens de retrouver ici, à Lannion et grâce au Tintin, Simon Rotram, le fils de Rotram le Lion !

— Le fils de Rotram ? C'est pas croyable…, s'étonna Adrian. Il avait un fils Rotram, tu t'en souviens toi, Vovo ?

— Ça ne me dit rien, reconnut Wojtek Techsielski dit Vovo pour les intimes. Jamais croisé ce Simon-là à La Ferrière…

— Normal mon Vovo, répondit Zurbaritze, il est bien plus jeune que vous, il est né fin 45.

— En revanche son père, poursuivit Wojtek, à l'époque, c'était presque le nôtre ! Rotram nous emmenait souvent en virée et c'est lui qui nous a appris à regarder autour de nous, les paysages, les animaux, les plantes…

— C'est surtout grâce à lui surtout qu'on a bouffé autre chose que des topinambours pendant l'Occupation, un sacré braco Rotram le Lion, ajouta Adrian, bonjour les lapins, les truites...

— Parmi les Simoneux, c'était également notre meilleur Chercheux, soupira Zurbaritze songeur. C'est bien loin tout ça et je le regrette, lui et les autres : Tanesrauft le sonneur-tambour-de-ville, Tanesrauft Pinaguet, Peipaüss, Zonguet le Bossu… Ah, la fine équipe et la belle époque… Et

Krivaï-Vulgue, vous vous en souvenez les gars ?

— Bien sûr qu'on s'en souvient ! s'exclama le Tintin. Elle n'était déjà plus toute jeune à l'époque et peu parmi les plus vieux se souvenaient d'avoir connu d'autre Grande Ravaudeuse ! Petite et courbée comme un vieux cep, elle trottinait pourtant encore sur ses trois pattes. Je crois qu'elle est morte dans les années cinquante, cinquante-cinq.

— Moi, pendant la guerre, j'ai même été cueillir régulièrement des herbes avec elle, poursuivit le Zèphe. Ça m'a bien aidé par la suite dans mes études de pharma ; elle en connaissait un sapré rayon dans les plantes médicinales, peut-être même bien plus que Rotram…

— Plus que Rotram ? Mais c'est sûr, coupa Zurbaritze. Ça faisait pas longtemps qu'il s'y était mis, Rotram, j'en sais quelque-chose, c'est moi qui lui ai tout appris !

— Pas les arbres en tout cas, parce qu'il s'y connaissait dans les arbres, Rotram ! ajouta Vovo. Pas un nom qui lui échappait, la couleur du bois, la forme des bourgeons pour les reconnaître en hiver…

— C'est vrai, c'est vrai, pas les arbres… reconnut Zurbaristze.

— D'un autre côté, malin, il était bûcheron Rotram, alors les arbres, sûr qu'il les connaissait, il vivait avec… conclut le Tintin. Vous vous souvenez les gars, du temps des fridolins, quand on partait tous les quatre avec lui battre la campagne des après-midi entières ? On montait à la croix Rougeaud en posant des collets, on pêchait dans le Pisse autour…

— Eh oui, Logide…, continua le Zèphe Bouteloup en se levant pour resservir un verre aux invités, faut dire que ça ne date pas d'hier, presque cinquante ans, tu te rends compte ! Et nous quatre à l'époque, on était encore que des gamins, on avait quoi ? Dix-douze ans ? Mais dire que c'était le bon temps, c'est autre chose… Il y a tout de même eu la guerre et avant, la saprée affaire de 38, avec la dernière Saint-Simon que l'on connait tous ! Et toi, Logide, tu l'as vraiment échappé belle…

Zurbaritze tourna les yeux vers l'âtre où une bûche venait de s'écrouler dans une gerbe d'étincelles, lui rappelant un autre feu brûlant quelques cinquante années plus tôt...

— Oui, échappé belle…, on peut le dire. Il a même fallu que je m'éclipse dare-dare. Je me suis caché pendant quelques temps, Rotram m'y a d'ailleurs bien aidé. Puis avec les années, les choses se sont tassées, et avec la guerre aussi. Je vous passe les détails mais c'est comme ça que je me suis retrouvé en Suisse : et vivre de l'autre côté de la frontière, même si on en n'est pas très loin, ça aide à se faire oublier… Je me suis donc installé dans le canton de Vaux où j'ai retrouvé une bonne clientèle avec mes activités de guérisseur. Depuis, je n'ai jamais été inquiété, d'autant que l'affaire a rapidement été classée à la Libération. Comme il n'y avait pas plus de cinq heures de route jusqu'à La Ferrière, on a continué à se voir régulièrement avec Rotram le Lion. C'est comme ça qu'un jour il m'a présenté sa femme, une infirmière rencontrée sur le tard, et puis que je suis devenu le parrain de leur fils, Simon que j'ai bien connu. Ces déplacements réguliers étaient aussi l'occasion de retrouver mes vieilles racines, la croix Rougeaud, Tue-Chien mon ancien repère, et quelques bons amis que j'allais aider sur leurs quelques ares de caillasses et de ceps, pour les vendanges...

— On t'a vu aussi à la maison, avec Rotram d'ailleurs, donner la main au père quand il est revenu des camps en Allemagne, dit le Tintin.

— Oh, mais là, y'avait de la surface chez vous les Bouteloup, et du monde pour cueillir et ramasser. On lui donnait surtout la main, à ton père, pour lever le coude. Vous auriez pu rester là-bas, toi et le Zèphe ? Pourquoi n'avez-vous pas repris la vigne ?

— Eh bien parce que le vin chez nous, on ne te l'a jamais dit Logide mais curieusement, c'est surtout une affaire de femmes, répondit le Tintin. Aujourd'hui c'est plus courant : on voit de plus en plus de filles intéressées par la production et qui reprennent l'exploitation viticole de leurs parents à leur départ en retraite. À l'époque, je parle de notre enfance et des années trente-quarante, c'était le domaine réservé des hommes. Pour Coralie, notre mère, tout a commencé pendant la guerre : elle a dû, vaille que vaille, faire tourner le domaine pendant l'absence du père. À son retour des camps, il avait pris un sérieux coup de vieux et un bon coup de

mou, alors elle a gardé les rênes de la propriété. Bien sûr, avec le temps, il s'est rétabli, mais il avait perdu un peu la main et surtout le droit à la parole. Faut dire que sa redoutable énergie avait déjà imposé notre mère à la coopérative ; même les membres les plus récalcitrants à l'arrivée d'une femme dans le métier avaient fini par l'accepter. Pourtant, not' père n'était pas au bout de ses peines : quand Coralie s'est mise en semi-retraite, c'est une de nos sœurs, la Ninine qui a repris le pouvoir, avec une organisation dont le régime stalinien n'aurait pas à rougir. Alors, pour éviter les histoires et peut-être le goulag, moi et le Zèphe, on a laissé faire. De toutes manières, personnellement, ça ne m'intéressait pas trop. Depuis tout petit, j'avais toujours dit qu'un jour « je serai garagiste comme Faussadard », le mécano-autocar de La Ferrière. Eh bien, c'est arrivé ! Mon CAP en poche, j'ai d'abord travaillé comme mécano dans diverses places autour d'Auxerre pendant une vingtaine d'années. En 70, quand notre tante m'a appris qu'un garage était à vendre un bon prix à Tréguier, près de chez elle en Bretagne, j'ai sauté sur l'occasion, surtout qu'elle voulait bien m'aider à m'installer. Elle-même avait quitté sa Bourgogne familiale en 37 pour suivre un officier de corvette breton vers des terres inconnues. Lui, il s'était trop rapidement abîmé en mer avec le bâtiment qu'il commandait lors d'un bref débarquement manqué vers Dunkerque. Veuve depuis, et sans enfants, elle s'épuisait à découvrir, du côté de Paimpol, une falaise que seul l'auteur de la chanson avait remarquée. J'ai vite réalisé que son soutien n'était pas désintéressé et que, s'ennuyant fort de sa famille, elle cherchait surtout de la compagnie. Celle de ses neveux répondait à sa stratégie de rapprochement, ce que je compris lorsqu'elle lança une seconde offensive sur le Zèphe.

— Pour ma part, reprit ce dernier, je voulais « faire pharmacien », certainement à cause de toutes ces herbes que vous m'aviez mis dans la tête, toi, Rotram et Krivaï-Vulgue. Une fois mes études terminées et après des emplois dans diverses officines, j'ai aussi cherché à m'installer. C'est encore tante Eulalie qui m'a rapproché du Tintin. Elle a largement contribué à dénicher et à acquérir ma pharmacie à Guingamp, à 25

kilomètres du garage du frangin et surtout, à la même distance de chez elle ! À l'époque, quand je lui répétais qu'il ne fallait pas, elle me répondait que « comme ça, tu pourras bien me soigner pour mes vieux jours ». On s'est bien occupé d'elle, on allait régulièrement la voir pour jouer aux dominos ou au scrabble. On la sortait le dimanche : elle aimait tout particulièrement qu'on aille à Dinard, marcher le long de la Promenade au Clair de Lune où son beau capitaine l'emmenait jadis. Mais ce qu'elle adorait surtout, c'étaient les restos ; maigre comme un clou, la tantine, mais un sacré coup de fourchette ! Et elle ne crachait pas non plus sur le jaja, pas du Kiravi ou autres Postillon, —c'est elle qui offrait—, et « on n'est pas de Bourgogne pour rien ! » qu'elle disait. À sa mort, elle nous a légué à tous les deux, cette grande maison sur la falaise à Lann Kerdeven ; Ninine a eu son appartement à Dijon et notre mère, sa sœur, ses économies. Faut dire que du côté des deux frangines Vaupassy-Grignon, y'avait du monde côté compte en banque !

— C'est pour ça aussi que not' père, il n'a pas toujours eu le droit à la parole…, ajouta le Tintin.

— Ah, dit Zurbaritze tout sourire, je comprends mieux maintenant l'abandon furtif de leur Bourgogne natale par les deux frères Bouteloup ! Ça m'avait toujours intrigué…

— Non mais ! C'est tout de même pas un nouveau Suisse qui va nous donner des leçons de chauvinisme ! coupa le Tintin en jetant un regard plein de connivence à son frère.

— Parfaitement, un nouveau Suisse, confirma le Zèphe, mieux encore, un faux Suisse du canton de Vaux qui ne parle même pas le Suisse mais le français, peut-être même un espion helvète…

— Bon, votre vie est palpitante les Bouteloup, j'en conviens, mais nous n'avons pas que ça à faire…, lâcha Vovo coupant cours à la discussion.

— Oui Logide, Logide ! continua Adrian en rechargeant le feu avec une nouvelle bûche de pin, il faut ouvrir, il faut ouvrir…

— Ah bon…, ah bon… C'est à moi ?

— Oui Maître, il faut y aller, si on veut manger un jour…

D'un bond de jeune danseuse, le vieillard amusé se détendit d'un coup pour se lever et jeta ses deux bras ouverts vers la tablée déconcertée par cette manifestation soudaine de dynamisme :

— *« À la Saint-Simon d'automne, déclama Zurbaritze, on ne brûle pas Papa Simon comme c'est la tradition au solstice d'été, à la Saint-Jean ; à la Saint-Simon d'automne, on enterre Simon, magicien dans le sable ferrugineux où rien ne pousse que les bouquets de gratte-culs rabougris qui ne donnent jamais d'églantine. Et on ne chante pas, sauf quelques écoliers, vêtus de chemises d'hommes, coiffés de vieux gibus, le visage caché sous des masques ».* Amis Simoniens, moi, Zurbaritze de Logide, Grand Faiseux de la Saint-Simon, je déclare la séance ouverte.

Le Zèphe se leva à son tour et, son sérieux retrouvé, prit la parole :

— Nous voilà réunis ce soir pour deux choses : l'avenir de la Confrérie et l'intronisation d'Adrian ce qui, l'un dans l'autre, est assez proche. Car, chers amis, l'heure est grave pour les Simoneux. Sauf Logide, tous les anciens ont disparu. Aujourd'hui, il n'y a plus que nous trois qui ayons repris le flambeau, quatre maintenant avec Adrian, qui a tout de même mit près de cinquante ans à se décider à nous rejoindre comme Chercheux, c'est dire si la situation est tendue !

— Moi, c'est uniquement pour vous faire plaisir, marmonna l'intéressé, alors si c'est déjà pour se faire engueul…

— Mais tout n'est pas perdu, coupa le Zèphe avec l'air de ne rien avoir entendu, car nous avons toujours notre Grand Faiseux, capable dans le respect de la tradition de confectionner un nouveau Papa Simon…

— Peut-être, encore que je sois bien vieux ! constata Zurbaritze. Mais il va falloir trouver une Grande Ravaudeuse, car ce n'est plus Krivaï Vulgue, paix à son âme, qui pourra remplir cet office. Et c'est un art délicat de coudre le suaire et de confectionner les sacs à sel et farine. Ça ne va pas être simple de dénicher une telle première main ! En revanche, la tâche sera plus facile pour trouver les porteux, quelques solides bons gaillards feront l'affaire… Et puis nous avons désormais nos quatre Porteux…

— Justement, enchaîna Vovo, il est grand temps de porter le toast au

nouvel élu. Alors, à Adrian, futur Chercheux parmi les Chercheux, Simoneux parmi les Simoneux. Que Simon le Mage veille sur lui en tous lieux et en tous âges !

Et, sans plus de cérémonie, ils levèrent promptement leurs verres pour trinquer à ce nouveau Confrère, avant qu'il ne change encore une fois d'avis...

— À Adrian, et à la Confrérie des Simoneux ! s'écrièrent-ils tous d'une même voix, après avoir lampé une franche gorgée d'un Blachis que les Bouteloup avaient sorti pour l'occasion. Trempant son index dans le breuvage, le Tintin en signa le front d'Adrian.

— Te voilà marqué du sceau des Chercheux, cher confrère, tache d'en être digne ! Et, tandis que le Tintin sonnait furieusement de la corne d'os, les quatre autres entonnèrent à tue-tête la fameuse antienne :

« *Hola ! Hola ! C'est les chercheux qui passent*
Donnez ! Donnez ! Simon s'en va mouri
Tertous donnez aux chercheux qui ramassent
L'automne est là, Simon s'en va pourri... »

Et, sans plus attendre, ils se levèrent de table pour se diriger comme le Zèphe vers la grande cheminée. Dans ce mouvement de sympathique confusion, Zurbaritze saisit le Tintin par le cou :

— Tu sais Tintin, je ne te remercierai jamais assez de m'avoir fait retrouver mon filleul ! Et avec un prénom comme le sien, je ne désespère pas de le rallier un jour à notre cause… Tu imagines : Simon Rotram, un jour Grand Maître des Simoneux ! On touche à la perfection, au divin, non…?

— Bon ! Ce n'est pas tout ça mais il commence à se faire faim, dit le Zèphe en s'approchant de l'âtre pour faire tourner d'un doigt expert le magnifique gigot « à la ficelle » qui pendouillait grassement au-dessus des braises. La bouffe est prête, y'a plus qu'à se mettre à table !

Le cadre rustique de la pièce, poutres et solives au plafond, pans de pierres apparentes et tomettes rouges au sol, se prêtait bien à ce dîner qui ressemblait fort à un repas de chasse : il n'y avait d'ailleurs là que des hommes. Seul un grand tableau accroché au-dessus d'un large buffet bas et représentant un officier de corvette en pied et en habits d'apparat, apportait un petit air marin à cet ensemble plutôt sylvestre. C'est donc dans une ambiance « argoat » teintée « d'armor » par le portrait du défunt mari de tante Eulalie, que s'affairait maintenant le Zèphe installé devant une imposante planche à découper. Le gigot n'ayant pas opposé de résistance particulière au couteau du Zèphe, ce dernier servit enfin les convives qui avaient pris place autour de la grande table de ferme. La discussion, un instant retardée par ces préparatifs, reprit.

— Mais me dira-t-on enfin pourquoi avoir choisi la Bretagne comme cadre de notre rassemblement ? demanda Vovo. Zèphe et Tintin, vous habitez ici maintenant, mais la Suisse pour Logide et la Bourgogne pour Adrian et moi, ce n'est pas la porte à côté. Donc, à trois contre deux, on aurait dû faire ça à La Ferrière ! Vous seriez venus chez moi ou chez Adrian…

— Oui mon petit, coupa le Tintin, mais c'est pas toi qui as eu l'idée de cette réunion le premier, nananère…

— De vrais gamins…, soupira Zurbaritze.

— Et puis, reprit le Tintin, vous n'êtes pas bien à Tréguier tous les deux ? Regarde ça Logide : j'ai été les chercher au train et depuis leur arrivée jeudi, je les héberge à la maison, Fanny leur apporte les croissants au petit-déj', je leur prête une bagnole pour leurs sorties…

— Tu prêtes des voitures à tout le monde, à ce que je vois…, sourit Zurbaritze.

— Eh ! C'est pas pour rien qu'on est garagiste ! Mais tu vois, mon vieux Logide, ça suffit pas, ça vient se plaindre, ça pose des questions, et pourquoi que ci, et pourquoi que ça…

— On se plaint pas, réagit Adrian, on se renseigne, on a le droit tout de même ! Car non seulement on se plaint pas, mais en plus on te remercie :

ce petit coin des Côtes-du-Nord, ça vaut bien le déplacement et puis, ça occupe notre retraite. Bon, on est un peu jaloux de Logide que vous avez installé ici, à Lann Kerdeven mais c'est le chef, il a le droit à des égards, lui…

— Oui c'est le chef, répondit le Tintin agacé, mais en plus on ne pouvait pas vous loger tous les trois ici. Il n'y a que deux chambres en état, le reste est resté dans son jus, un jus un peu jauni, vieille demeure, crève-coeur et porte-feuille toujours ouvert ! Faut dire aussi qu'on n'est pas retraités, le Zèphe et moi, on n'a pas le temps de se lancer dans les travaux qui n'en finissent jamais. Un jour peut-être… Quant aux égards, si tu continues Adrian et tout chercheux que tu sois maintenant, tu vas bientôt passer aux pâtes et à l'eau fraîche !

— Logide s'est aussi décidé à rester le temps qu'il faut pour régler nos affaires, ajouta le Zèphe plus sérieux. Alors, ici au moins, il sera autonome…

— Et nous, demanda Vovo, pourquoi avoir prévu qu'on reste trois semaines ? Bon, un miracle, nos épouses qui ne pouvaient pas venir nous ont donné quartier libre jusqu'à la fin du mois ! Et on ne va pas se plaindre ! Jusqu'ici la pension est bonne, croissants chaque matin et le soir, potée et bœuf bourgnignons arrosés de la main même du chef Tintin. On n'est pas contre, bien au contraire, mais pourquoi jusqu'à la fin du mois ?

— Tu vois, ça recommence Logide…, souffla le Tintin. Et pourquoi que ci… Eh bien tu vas le savoir bientôt, Vovo, patience, patience…

— Et encore une fois surtout, pourquoi la Bretagne ? insista Vovo.

— Pourquoi la Bretagne et pourquoi trois semaines ? reprit le Zèphe. Eh bien, parce qu'aujourd'hui c'est là que tout se passe, et parce qu'il y a du pain sur la planche… Pour la réunion de ce soir, c'est vrai qu'elle aurait pu se faire à La Ferrière : rassemblement de la Confrérie, communiqués, échanges divers, intronisation d'Adrian, l'ordinaire quoi !

— S'il s'agit de moi, merci pour l'ordinaire ! réagit Adrian faussement offusqué.

— Ne fais pas l'idiot ! poursuivit le Zèphe. Tu sais bien qu'il ne s'agit pas de toi. Mais pour le reste, l'essentiel dira-t-on, le cadre de la Bretagne s'est rapidement imposé à nous. Car, chers confrères, il faut bien se rendre à l'évidence. Comme vous le savez, les traditions sont aujourd'hui moribondes en Bourgogne. Notre mouvement y est quasi éteint, du fait de la disparition de presque tous les grands anciens, hormis notre vénéré Maître, ici présent. C'est pourquoi nous vous avons invités en Bretagne car il nous a semblé que cette terre se prête mieux aujourd'hui à l'accueil de nos idées et à la renaissance de notre institution.

— En effet, poursuivit Zurbaritze, ce qui m'a également incité à ce voyage, c'est que la Bretagne est un lieu de traditions où le passé est toujours ancré dans le présent, ce qui d'ailleurs n'empêche pas la modernité

— Pour creuser notre idée, dit le Tintin, nous avons commencé depuis déjà quelques temps des investigations dans la région et les premiers résultats ont été prometteurs. Imaginez : partir de la forêt de Paimpont pour recréer Brocéliande, la fontaine de Barenton, le Val sans retour, Morgane, Merlin…, c'était gonflé ! Il fallait là une bonne dose d'inventivité et beaucoup de culot pour construire à partir d'un trou d'eau, d'un vallon encadré de mauvaises landes, de quelques pierres levées et de grands bois noirs une véritable légende.

— Le succès touristique d'un petit village d'une centaine d'habitants, Tréhorenteuc, en est bien la preuve, continua le Zèphe. On peut ne pas croire au cycle arthurien, à Lancelot et aux péripéties du Roman de la Rose, mais Tréhorenteuc et ses nombreux visiteurs, je devrais dire ses nombreux fidèles, existent bien. C'est tout bonnement de la magie ! Et ce n'est pas une exception, on retrouve Merlin à Huelgoat, Dahut à la cité d'Ys, le roi Marc'h au Ménez Hom, Ar Santig Kozh au Roc'h Trévézel et le prophète Gwenc'hlan vers Saint-Michel-en-Grève… La liste est longue et la Bretagne n'a pas oublié les grandes forces qui l'ont construite. Elle a gardé une mémoire, une âme qui devrait pouvoir porter également nos espérances, somme toute, assez voisines…

— Sachant votre venue imminente, enchaîna le Tintin, nous avons poursuivi l'enquête mais dans un domaine qui nous concerne plus directement. C'est là qu'il va falloir chercher d'autres infos et, puisque vous le demandiez chers Adrian et Vovo, voilà vos devoirs de vacances qui devraient pouvoir occuper les deux semaines à venir !

Le Zèphe, plus doué pour les explications, reprit la parole.

— Vous savez qu'il y a un lien temporel entre la Toussaint, célébrée le 1er novembre ; la Fête des morts, le 2 novembre ; la Saint Simon, le 28 octobre. Vous savez aussi qu'il y a Samain, la fête celtique qui a lieu vers le 1er novembre, en fait sur une semaine située autour de la pleine lune de novembre. Comme moi, vous avez sans doute remarqué que les noms de Simon et Samain se ressemblent, on ne peut le nier. Et vous savez enfin que le Halloween anglo-saxon dérive vraisemblablement de Samain. Il est donc clair que toutes ces fêtes sont liées. Eh bien, avec nos premières petites investigations, nous avons tout d'abord retrouvé ici, en Bretagne, les traces d'une Samain fêtée vers Saint-Brieuc, à Saint-Quay-Portrieux. Ensuite, la Garsett, assemblée des druides et bardes de Bretagne, eh oui rien que ça, commémore encore chaque premier novembre ce passage de la saison claire à la saison sombre, passage également vers l'Autre Monde pour les anciens Celtes. Cette fête appelée *Heven* en breton correspond à Samain. Quand j'en ai parlé à Logide et au Zèphe, on s'est tout de suite dit qu'il allait falloir programmer une petite visite au « chef » de la Garsett, le Grand Druide de Bretagne. On l'appelle Gwenc'hlan, en hommage au barde de Saint-Michel-en-Grève que Logide a évoqué tout à l'heure…

— Et puis il y a aussi de nombreuses « troménies », s'enthousiasma le Tintin, à Locronan, à Saint-Briac-sur-Mer, Locmaria, Landeleau, Plouzané… Ce sont de longues processions « giratoires » qui suivent la course du soleil et s'inscrivent dans la mémoire d'un saint. Adrian et Vovo, y'a donc de la recherche à faire, et je ne vous prête pas une bagnole pour rien ! Il va falloir crapahuter les amis et peut-être qu'un jour prochain, notre procession de la Saint-Simon d'automne retrouvera parmi ces célébrations bretonnes la place qui lui revient. En attendant, je crois donc qu'on est sur

la bonne voie : avec l'arrivée du Grand Faiseux en Bretagne, avec celle de son filleul Simon, un nom comme ça, ça s'invente pas ! avec toutes ces commémos, avec ces druides et ces bardes…, c'est le cas de le dire, ça va barder les p'tits gars et la Confrérie va pouvoir relever la tête ! Ça méritait bien une réunion au sommet et même un séminaire de trois semaines dans les Côtes-du-Nord !

— De trois semaines, car il y a quelque chose de plus incroyable encore, annonça le Zèphe plein d'entrain : à la fin du mois, le 30 septembre, on se remet à table pour fêter un événement d'importance. Dans quinze jours, on va fêter l'anniversaire de Logide qui aura, qui aura… ?

— …vous n'allez pas le croire, termina le Tintin, tout juste… 116 ans !

6 UN APRÈS-MIDI À LANN KERDEVEN

Samedi 19 septembre 1987

Deux jours après avoir fait son exposé à l'école de Gwen, Simon passa prendre la jeune femme en début d'après-midi à l'adresse qu'elle lui avait indiquée. Elle habitait sur les hauteurs de Saint-Michel-en-Grève. Quand il arriva au sommet de la falaise, il découvrit le large panorama qui s'ouvrait sur la côte et la mer. On voyait sans difficulté jusqu'aux pointes de l'Armorique et de Locquirec, de l'autre côté de la baie. Il se mit à regretter d'avoir choisi à la hâte le pavillon qu'il occupait depuis trois semaines : ici, dans ce cadre magnifique, on n'était qu'à peine à dix kilomètres de Lannion et du journal… D'un autre côté, Claire lui avait bien dit que si elle le rejoignait en Bretagne, elle ne voulait pas vivre dans un trou ! Mais un trou avec la mer, des falaises et des plages à n'en plus finir, était-ce vraiment un trou ? Il gara la 205 grise au numéro 9 de la rue de Beg ar Hoat, devant une jolie maison bretonne traditionnelle, —murs blancs et toit d'ardoise à deux pans, porte voûtée encadrée de granit, volets bleus

Majorelle et croisée d'hortensias—, la maison des propriétaires. Comme lui avait indiqué Gwen, il fallait suivre à gauche de l'habitation le court passage au mitan enherbé, longer sur 50 mètres le jardin. Passé un clapier à lapins puis un petit hangar à vélo sur la gauche, le chemin s'élargissait en courette gravillonnée séparée du potager des propriétaires par une charmille assez haute. Le logement de plain-pied fermait l'autre côté de l'enclos, également ponctué de brassées d'hortensias bleus et roses encore fleuris. Au coin, un figuier déjà âgé était accompagné à son pied de grosses touffes de lavande et autres aromatiques, sauge officinale, romarin… Une Golf noire, un peu déplacée dans cet univers végétal, était garée à côté de la porte d'entrée, rivalisant avec une bignone partie à l'assaut d'une marquise et du mur.

— On peut à peine garer deux voitures dans la cour, c'est pour cela que je t'ai dit de venir à pied, dit Gwen qui l'avait vu arriver et l'attendait. Entre, je finis de me préparer…

— Tu es vraiment bien installée ici, dit Simon en regardant par la baie vitrée du salon la pelouse qui couvrait tout l'arrière de la maison exposée plein sud.

— Oui, répondit une voix éloignée venue d'une pièce du fond, ce n'est pas très grand mais c'est super sympa ! J'ai eu de la chance de trouver cette location mais c'est vrai que j'ai cherché un moment. Au début, j'avais vu un studio à Lannion, mais je me suis vite dit que je ne venais pas de Paris pour m'enfermer dans quinze mètres carrés ! Bon, ici ce n'est pas vraiment donné mais avec le boulot, c'est tout de même là que je passe le plus clair de mon temps, non ?

— C'est vrai, répondit Simon, au bout d'un mois seulement, je commence moi-même à me demander si je ne devrais pas chercher autre chose…

— Parce que ça n'est pas bien, chez toi ?

— Oh, il y a pire, c'est un pavillon très standard dans un très classique lotissement à la sortie de Lannion. Mais comparé à ici…

— Bon voilà, je suis prête. J'avais pris un bloc, mon appareil photo mais

je voulais aussi un petit enregistreur. Pas moyen de mettre la main dessus… Mais ça y est, je l'ai retrouvé, on peut y aller ! Je t'emmène ou tu m'emmènes ?

— Oh, on va y aller avec ma voiture, dit Simon, elle est déjà dehors ! J'ai regardé la carte, ça n'est pas très loin, juste une quinzaine de kilomètres, ça ne me gêne pas de te ramener.

Ils prirent la route vers le nord et longèrent la côte en direction de la pointe de Séhar. Ils traversèrent de nombreux villages pris dans un écheveau complexe de petites routes et de multiples intersections qui obligeait Gwen à consulter régulièrement la carte étalée sur ses genoux. Après s'être trompés deux à trois fois, ils commencèrent à souffler un peu à l'approche de la baie du Léguer car la route était plus droite, les hameaux moins fréquents. Mais ce court répit ne dura pas car il fallut tourner à gauche pour couvrir les derniers kilomètres par une voie étroite et sinueuse qui s'enfonçait dans de grands bois rongés par les landes. En plus d'être tortueuse, la petite route grimpait, puis s'enfonçait dans des vallons serrés dont les pentes parfois raides laissaient apparaître des pans de roche nue, un granite hésitant entre le gris et le jaunâtre. Par endroit, des fenêtres visuelles s'ouvraient dans la végétation, —des grands pins aux troncs rosis piqués de bouquets d'aiguilles bleu-vert ; des cépées de chênes tortueux pénétrées de langues d'ajoncs, de callunes et de blondes fétuques—, et laissaient apparaître de larges pans de mer et de ciel céruléen. Il faisait beau, comme bien souvent en ces jours de la mi-septembre et une agréable brise diffusait les parfums mélangés des résineux, des bruyères encore en partie fleuries et des embruns. Ils firent un arrêt en haut d'une éminence un peu plus pelée que les autres, dans un virage à la berme élargie par le stationnement sauvage de visiteurs déjà venus contempler le panorama. D'ici, on voyait le vaste estuaire du Léguer se perdre dans la mer de la Manche et l'on distinguait clairement la pointe Servel ; de l'autre côté de la baie, on apercevait les falaises et les premières habitations de Trébeurden.

— Quel paysage, c'est vraiment beau ici ! s'exclama Simon. Ciel bleu, grand soleil, la mer, on se croirait en vacances…

— On se croirait, on se croirait…, parce que lundi, on remet ça ! ponctua Gwen. Mais c'est vrai que je ne regrette pas d'être venue m'installer ici.

Ils remontèrent en voiture et, toujours au travers des bois, des landes et des rochers granitiques, ils parcoururent le dernier kilomètre. Après un dernier croisement, ils passèrent une vieille pancarte indiquant : « Lann Kerdeven, voie sans issue ».

— Ben mon cochon ! Ici, c'est pas mal non plus…, dit Simon en descendant de la petite 205, bientôt imité par Gwen qui venait de replier la carte routière pour la ranger dans la boîte à gants.

Zurbaritze de Logide qui les attendait, apparut pour les accueillir sur le haut du perron dont la dizaine de marches étaient encadrées de deux lourdes rambardes en granite.

— Tu ne m'avais pas dit qu'il avait aussi le look, glissa Gwen en aparté à Simon, en s'étonnant de la barbe fuselée et des longs cheveux blancs du rebouteux. Il ne lui manque plus que le chapeau pointu et c'est Merlin tout craché. Il sait tirer parti de son personnage… Les enfants vont adorer !

Pourtant Zurbaritze était habillé sans recherche, velours brun et col roulé vert bouteille assorti, mais l'aura qui se dégageait de la tête chenue semblait masquer tout le reste.

Zurbaritze descendit prestement les quelques marches et après les poignées de main et les présentations d'usage, dit en prenant Simon et Gwen par les épaules pour les entraîner vers l'arrière de la maison :

— Venez, je nous ai dressé une petite table là-bas, sous la tonnelle en bordure de falaise. On y voit la mer au travers des arbres et il faut profiter de ce temps radieux, l'automne va bientôt arriver. Quand nous aurons fini, je vous ferai visiter le parc. Tu vois, Simon, les frères Bouteloup m'ont vraiment gâté. Et se tournant vers Gwen : « Oui, mademoiselle, c'est une maison qu'on me prête… ».

— C'est magnifique ici, dit Simon, te connaissant, tu dois être aux

anges, isolé, au calme en pleine nature…

— C'est vrai que la baie du Léguer est vraiment splendide. J'y croise parfois des promeneurs, car le tour peut se faire à pied, par le GR34, le chemin de Grande Randonnée qui passe au pied des falaises : d'ici on peut y descendre par un court layon qui a été aménagé, ça m'arrive d'en emprunter un bout ; ou alors je longe les grèves, car vous savez, j'ai passé l'âge de me faire bronzer !

Ils s'installèrent sous le couvert des chèvrefeuilles autour d'une petite table en fer forgé où Zurbaritze avait déposé un plateau avec trois verres et un grand pichet d'orangeade.

— Si on en venait justement à cet âge, interrogea Simon, en s'installant à la table ronde. Toi et moi, on s'était mis d'accord pour un avis dans mon journal car, j'ai fait le calcul comme tu me l'as demandé et 116 ans, ça mérite bien qu'on en parle.

— Cent…, cent… neuf ans ! bégaya Gwenn stupéfaite.

Simon, fier de sa sortie et de l'effet qu'elle avait produit, poursuivit :

— La nouveauté, je t'en ai touché un mot au téléphone, c'est que depuis Gwen est venue me trouver et qu'on a décidé ensemble de faire participer sa classe de CM2 à la rédaction des nouvelles locales. Et l'annonce de ton anniversaire nous paraît être tout-à-fait appropriée pour qu'ils fassent avec succès leur premier pas de journalistes : des enfants qui parlent d'un ancien, ton âge invraisemblable et tes activités qui ne le sont pas moins, ça devrait les passionner. Qu'en penses-tu ?

— Mais pourquoi pas, et puis j'aime bien les enfants, déclara Zurbaritze de Logide, alors, si je puis être utile… Comment voyez-vous les choses ? Vous avez déjà réfléchi à la question ?

— Pourriez-vous venir à l'école jeudi prochain après-midi ? demanda Gwen.

— Pas de problème, je n'ai encore rien de prévu, répondit Zurbaritze en souriant, et je suis à la retraite depuis si longtemps que je ne veux pas perdre une occasion de l'occuper. Mais attention, c'est donnant donnant ! Vous, pouvez-vous venir à mon anniversaire ici même, à Lann Kerdeven,

dans une dizaine de jours, mercredi en quinze ? Simon, j'en suis sûr, pourra passer vous prendre…

— Eh bien, monsieur Zurbaritze, votre invitation me touche beaucoup et je pense être disponible. Et puis, à ce que vous me dites, je n'ai pas le choix ! Donc, puisque nous sommes d'accord, revenons à votre visite dans mon école. Vous pourriez venir témoigner sur vos activités, comme Simon l'a fait jeudi. En s'appuyant sur vos déclarations, les enfants présenteraient alors l'anniversaire d'un…, je ne sais pas comment dire, d'un magnétiseur, d'un guérisseur de cent-neuf ans. Ce qu'ils peuvent penser de votre métier devrait être intéressant, non ?

— Certainement, certainement, mademoiselle…, permettez-moi de vous appeler Gwen, ce sera plus simple. Moi, vous pouvez m'appeler Logide, c'est plus simple aussi. Ceci dit, mes pratiques ne peuvent pas véritablement s'appeler un métier. Je n'y étais pas spécialement préparé. J'y suis arrivé avec le temps, au fil de divers incidents survenus par hasard, suite à quelques expériences qui m'ont fait réfléchir à d'éventuelles aptitudes, après des circonstances et des rencontres particulières. Je n'y crois encore qu'avec une certaine réserve, une certaine circonspection. Mais quelques événements m'ont également fortement troublé, je dois le dire.

— Je crois, reprit Simon, que le plus important serait de faire sentir aux enfants tout le côté étonnant, prodigieux qui s'attache à tes interventions. Je pense qu'une histoire serait la bienvenue, une histoire qu'ils pourraient interpréter à leur guise, comme un conte ou la réalité.

— Oui Logide, vous devez bien avoir vécu une histoire qui sorte de l'ordinaire ? poursuivit Gwen. Et vous êtes sans doute un peu conteur aussi ?

— J'ai bien vécu certaines histoires incroyables et, pour le coup, je pense en particulier à deux d'entre elles, répondit Zurbaritze. Je pourrai en présenter une qui s'est passée il y a une cinquantaine d'année, celle du Sixte, qu'en penses-tu Simon ? Tu la connais bien, ton père t'en a tellement rabattu les oreilles quand tu étais petit…

— Oui en effet, je m'en souviens… Mais Logide, elle est peut-être un peu trop dure pour une première approche avec des enfants, tu ne crois pas ?

— Tu as sans doute raison. Moi-même, je n'en garde pas un très bon souvenir… Je vais donc raconter la seconde, pour vos élèves, et pour toi Simon qui ne la connait pas car, à la réflexion, elle est assez morale même si elle est tout aussi folle et incroyable que la première. Il faut bien reconnaître que ces faits divers surprenants et pourtant bien réels, ces aventures inattendues peuvent facilement prendre l'apparence de contes. Et avant de s'endormir, les enfants aiment les histoires un peu cruelles, celles qui font peur, les histoires d'ogres, de mauvais génies, de démons fourchus, juste pour trembler de rire… Dans mon cas, l'effroi a bien été réel puisque dans les deux affaires, mes incantations se sont soldées par des morts accidentelles. À la réflexion, il s'agissait vraisemblablement de maléfices dépassant mes pouvoirs personnels. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que je suis persuadé que ces diableries sont en partie la cause de mon âge plus que respectable !

— Comment ça ? questionna Simon.

— Eh bien mon cher Simon, pour que vous compreniez, il faut d'abord que je commence par le début. À chaque fois que des événements de ce genre se sont produits, c'était toujours autour du 28 octobre, c'est-à-dire de la Saint-Simon d'automne. Or la Saint-Simon, chez les anciens, c'est la période du passage entre la saison claire et la saison sombre, entre l'époque des cultures et le repos hivernal et, si l'on poursuit l'allégorie, bien entendu entre la vie et la mort… C'est le temps où les trépassés peuvent venir visiter les vivants, et vice-versa… Ce « passage » peut prendre des formes différentes ; je l'ai moi-même expérimenté lors d'occasions si convaincantes qu'aujourd'hui je suis bien obligé de croire au phénomène. Pourtant, je peux bien vous l'avouer, je suis plutôt d'un naturel sceptique… Voulez-vous que je vous en présente quelques cas pour essayer de vous prouver ma bonne foi ?

— Bien sûr, répondit Simon, même si je reste plutôt méfiant devant ce

genre d'histoire, ça vaut la peine d'en savoir plus.

— Et puis, poursuivit Gwen, c'est tout de même nous qui sommes venus vous chercher. La moindre des choses maintenant, c'est de vous écouter.

— Eh bien par exemple, reprit Zurbaritze, le 28 octobre 42, ton père était présent d'ailleurs, on a ramené à la vie un gars brûlé par un lance-flamme. Il était tellement grillé qu'il aurait dû mourir la nuit-même. On lui avait soufflé le feu mais vu son état, c'était mission impossible. Eh bien, croyez-moi si vous voulez, il a survécu et s'en est même bien remis. Qu'est-ce-que vous en dites ?

— J'en dis…, j'en dis rien du tout ! dit Simon. Les miracles, ça arrive, mais ce sont le fruit du hasard…

— Je suis bien d'accord avec toi, acquiesça Zurbaritze dans un sourire, mais il s'agit des miracles… de la Saint-Simon ! Une autre fois, dans les années 50, un bon voisin est venu me trouver. Il avait perdu un jeune enfant deux ans auparavant. Sa femme qui ne s'en consolait pas, consultait régulièrement un radiesthésiste qui avait rapidement compris le parti qu'il pouvait tirer de sa détresse ; l'affaire coûtait une fortune à mon voisin, mais il ne pouvait guère blâmer son épouse. Il était donc venu me demander si je pouvais faire quelque chose. Nous étions en septembre et j'ai demandé à sa femme de venir chez moi un mois plus tard, au soir du 28 octobre. Elle s'est assise dans un fauteuil du salon et je l'ai endormie par hypnose, une pratique que j'exerce de longue date. Elle ne s'est réveillée que deux jours plus tard, mais avec un tel sourire aux lèvres que je n'ai pas osé lui poser de questions. J'ai su par la suite, de la bouche de son mari, qu'elle n'était jamais retournée chez son medium !

— C'est vrai qu'il y a de quoi être troublé, accorda Gwen. Et le rapport avec votre âge ?

— J'allais y arriver. Il faut revenir à mes deux affaires de tout à l'heure qui se sont également passées à la Saint-Simon mais, la différence, c'est qu'elles se sont chacune soldées par une mort. Eh bien, vous allez me prendre pour un cinglé, mais dans ces deux histoires, j'ai eu l'impression…,

non, la certitude d'en ressortir avec des années de moins ! C'est comme si le démon, parce que ça ne peut pas être autre chose qu'une diablerie, m'avait payé ces vies que je lui avais offertes par maladresse. C'est comme si il m'accordait, à moi, les années qui restaient à vivre à ces deux hommes. À chaque fois, il m'a semblé rajeunir d'une bonne vingtaine d'années, je l'ai senti dans ma chair et dans ma tête. En 38, j'avais 67 ans cette année-là, je me suis tout de suite senti en meilleure forme et les gens me disaient que je ne faisais vraiment pas mon âge. En 59, après la seconde affaire, je me suis remis à presque 90 ans, je dis bien 90 ans, à des occupations que je ne faisais plus depuis longtemps : couper du bois pendant de longues journées, partir pour des courses interminables en montagne… Aujourd'hui, à près de 116 ans, je me porte comme un charme, c'est le cas de le dire, et physiquement, c'est comme si j'en avais cinquante de moins !

— Mais qui pourrait croire ça ? demanda Simon.

— Je ne vous demande pas de me croire, répondit Zurbaritze, mais simplement de constater : n'ai-je pas l'allure d'un homme dans la force de l'âge ? Et pourtant, vous voulez voir mes papiers d'identité ?

— Non, non, intervint Gwen. On vous croit sur parole, mais c'est simplement inouï, j'ai encore du mal à m'y faire… Et les deux fois, ça s'est passé de la même manière ?

— Oui, si l'on peut dire, répondit Zurbaritze. À quelques détails près, le protocole n'était pas très différent et je me suis retrouvé embarqué dans des incantations qui m'ont vite dépassé. Je raconterai l'histoire de 59 à vos élèves jeudi prochain. Cette aventure devrait leur plaire car elle ressemble à un récit à la Pagnol, avec une sorte de Manon des sources, pas provençale mais helvétique cette fois ! Mais en attendant, si ça vous dit, je peux reprendre celle de 38, pas pour toi Simon mais pour que cette jeune demoiselle se fasse une meilleure opinion sur le sujet…

— Oui, vas-y pour Gwen, répondit Simon. Et puis pour moi, ça me rappellera papa et ses histoires un peu folles !

Et Zurbaritze parla donc longuement d'une de ses plus délirantes

mésaventures. Encore plein de terreur, il raconta la fin de cette soirée infernale où l'Enfant, sans doute possédé, avait crié : « Crève Sixte Utah ! » ; cette nuit où il y avait eu le vent, le froid, et puis comme un coup de tonnerre, et une énorme pluie chaude qui s'était mise à tomber… ; cette nuit où l'Enfant et lui avaient vu Sixte Utah, recroquevillé, le nez dans la terre, à moitié nu et tout roussi, projeté à dix mètres du feu, comme enfoudré ; cette nuit où Zurbaritze avait fait promettre à l'Enfant de ne rien dire, sinon que le Sixte n'était jamais venu en Tue-Chien et que lui, Zurbaritze, allait s'en occuper, du Sixte….

Zurbaritze resta quelques instants songeur, regardant droit devant comme absorbé par des pensées lointaines. Puis, se passant lentement la main dans la barbe et tournant doucement la tête vers Gwen et Simon :

— Eh bien, les enfants…, il y a de quoi se poser des questions, non ? Sachez que moi-même, je n'ai pas tout compris cette nuit-là… Si ce n'est pas une diablerie, dites-moi ce que c'est !

— Peut-être tout bonnement l'orage, la foudre, risqua Simon pensif…

— Le ciel, la foudre, les anges ou les démons, ça je n'en sais trop rien…, grommela Zurbaritze. Mais lors de l'envoûtement du Sixte Utah, quelque chose est arrivé qui a complètement dépassé mon discernement, mes prédispositions aussi… D'ordinaire, ce genre de cérémonies, on s'y colle parce que c'est écrit, la tradition quoi et, en gros, c'est incontournable dans la profession. On sait surtout que ça influence le client, qu'il est alors bien plus réceptif et qu'inconsciemment, il fera tout pour que les choses arrivent. Et elles arrivent toujours quand on y croit ! En fait, l'incantation agit sur celui qui la commande comme un effet placebo. Pour nous, en revanche, l'envoûtement ce n'est qu'une routine, c'est l'habitude et on y croit sans y croire… Mais ce soir-là, ce soir-là ! Il est vraiment arrivé autre chose…

— C'est une véritable histoire de dingues, de la pure folie ! ne put retenir Gwen effarée.

— Que ce soit un rêve ou la réalité, un maléfice ou un accident, et tout

sorcier que tu sois, embraya Simon, j'ai bien l'impression qu'en effet ce soir-là, Logide, tu as été dépassé par les événements, tu as réellement perdu les pédales…

— C'est que je dois être meilleur rebouteux que sorcier, confessa Zurbaritze dans un sourire forcé, et si je ne comprends pas vraiment, pourtant je me souviens encore de tout !

En effet, près de cinquante ans plus tard, Zurbaritze se souvenait seconde par seconde du déroulement vertigineux de cette nuit où l'Enfer s'était entrouvert, vomissant la puante multitude de ses démons.

— Je suis convaincu que sans le vouloir réellement, nous avons libéré, l'Enfant et moi, une puissance dont nous n'avons pu nous rendre maître. Je sais que cela fait bien longtemps, que je suis un vieil homme… Mais je sais bien aussi que mes yeux se sont emplis de terreur et j'ai encore vrillant dans les oreilles le hurlement que j'ai poussé lorsque Sixte Utah, quant à lui, est tombé les bras en croix près du brasier, fou d'une véritable épouvante.

— C'est vrai que l'histoire du Sixte est halucinante, mais moi je n'en démords pas, ajouta Simon toujours circonspect : c'est peut-être tout simplement le hasard, la chance ou la malchance, un concours de circonstances, appelez ça comme vous voulez…

— Un concours de circonstances qui s'est reproduit vingt ans plus tard, toujours autour de la Saint-Simon d'automne…, et qui se reproduira certainement encore ! s'exclama Zurbaritze. Moi j'appelle plutôt ça un coup du sort, un sortilège, la destinée, la fatalité, *Fatum*, la divinité aveugle, inexorable, échappée de la nuit du chaos…

— Sans aller jusque-là, il y a peut-être un peu des deux, intervint Gwen. Et puis Logide, il faut bien admettre que vos aventures sont dérangeantes pour des esprits comme les nôtres bercés dans la logique de nos sociétés modernes dès le plus jeune âge. Ceci étant, jeudi prochain avec les élèves de ma classe, il ne faudrait pas que les enfants soient perturbés par votre histoire. Ils doivent pouvoir s'en tenir à une sorte de conte auquel ils croiront ou non, selon leur conviction : la porte doit rester ouverte. En

aucun cas, vous ne devez leur faire partager vos convictions, même si, dans ce domaine précis, on sent bien que vous avez encore quelques doutes. Alors, surtout pas de lien avec votre âge, pas de spéculations sur le réel et l'au-delà, sur la vie et la mort ; sur Dieu ou le Diable ; un conte, juste un conte, peut-être un peu cruel, une histoire d'ogre, mais juste un conte ! On est bien d'accord, Logide, les enfants doivent eux aussi conserver leur libre-arbitre…

— Je vous le promets, Gwen, ce n'est pas mon genre de profiter des petits, de leur candeur, de détourner leurs rêveries. Et puis je ne suis pas là pour me faire de nouveaux clients, j'en ai déjà bien assez comme ça ! dit Zurbaritze pour clore la conversation. Et si on allait faire le tour du propriétaire ?

Le parc, en cette fin septembre, avait encore sa tenue estivale : ciel bleu au travers des ramures et des bouquets d'aiguilles glauques des pins élancés ; grandes herbes jaunies par les soleils d'août, piquées de millepertuis, d'achillées et balancées par la brise aux abords des chemins ; étoles de fougères-aigles qui mordaient les pelouses en regain et jalonnaient les lisières. On sentait néanmoins se préparer de grands changements : les tapis des landes tiraient maintenant sur le gris-brun, ponctués ça et là de tardives touffes rose-pâle de callunes ou violettes de bruyères cendrées ; quelques pieds d'ajoncs, à nouveau refleuris, rehaussaient par endroits les haies basses et les murets de pierres sèches ; et surtout, les fourrés et les taillis entamaient sur leurs palettes feuillues le lent mélange des verts, des jaunes, des ocres. Le sol commençait à se couvrir des vestiges colorés d'une saison révolue. Zurbaritze emmena ses invités en bord de falaise, jusqu'à l'étroit chemin qui plongeait vers la plage au travers des rochers, des pelouses littorales et des fourrés d'aubépines et de prunelliers sculptés par les vents.

— Si vous voulez aller jusqu'à la mer avant de partir, c'est par là… Moi, je l'ai déjà fait ce matin, ce sera pour une autre fois. Je vous attendrai sur la terrasse où je vais bouquiner un peu.

Le soleil était encore haut, une brise tiède caressait leurs visages. Ils n'étaient pas pressés et décidèrent donc d'aller se tremper les pieds dans l'eau. En regardant Gwen descendre devant lui et dévaler le layon de bon cœur, sauter d'une pierre à l'autre avec entrain, écarter une ronce du pied ou relever une branche basse à la hâte pour faciliter son passage, Simon se rappela leur première rencontre, dans l'escalier du journal. Il avait été frappé instantanément par cette énergie débordante, cette bonne humeur si naturelle, sans parler de ce sourire rayonnant accroché en permanence aux lèvres de la jeune femme. Était-ce cela le coup de foudre ? À n'en pas douter, pensa-t-il, car depuis, il avait toujours cette envie irrépressible de se rapprocher d'elle, de la regarder et de l'écouter pour mieux connaître son parcours, sa vie, ses envies, ses passions… Depuis, il avait aussi ce désir de la frôler, de la toucher du bout des doigts… Une pierre roulant sous son pied faillit le faire tomber et le ramena soudain à la réalité. Gwen était déjà loin devant et, tout en accélérant le pas, il se dit que se déclarer n'était vraiment plus de son âge. D'autant qu'avec le tempérament de la demoiselle, il risquait fort d'essuyer un refus un peu trop péremptoire.

— Alors Simon, on rêvasse ? lui lança-t-elle en se retournant au niveau de la brèche de la dune où elle venait de parvenir. Je t'attends là, dans le sable.

— J'arrive, j'arrive…, répondit-il en regardant d'un air songeur la lointaine silhouette de la jeune femme en jean et sweat bleu qui le hélait.

La dune bordière, ébouriffée par les colonies d'oyats et mouchetée de rares touffes de chiendent, était adossée au bas de la falaise. Elle lui faisait, à perte de vue, comme un traversin gigantesque et moelleux où s'inscrivaient en creux les pas de Simon dans ceux de Gwen. Il s'assit à ses côtés sur le haut de plage, face à la mer de la Manche qu'on voyait blanchir au-delà des miroitantes grèves sableuses. Bien plus loin, à main droite, on pouvait distinguer le dessin de l'estuaire du Léguer.

— Alors, tu en penses quoi ? demanda Gwen tout sourire.

— Eh bien, c'est tout de même très troublant, répondit Simon, et

personnellement, je suis à deux doigts d'y croire. Je connais bien Logide, depuis que je suis enfant, et je ne l'ai jamais vu mentir. Non, il n'est pas menteur, ni mythomane. Ce n'est pas non plus un prétentieux qui cherche à se faire valoir, il est même en général plutôt discret. S'il a raconté cet accident du Sixte, c'est qu'il s'est réellement déroulé, comme sans aucun doute celui de 59 qu'il racontera jeudi prochain. Maintenant, est-ce que j'adhère aux théurgies, aux goéties ? Est-ce que je crois aux autres pratiques visant à commercer avec les bons ou les mauvais esprits ? C'est une autre affaire… L'histoire très morale du vilain mais gentil démon qui foudroie le dégoûtant Sixte, ça semble presque trop beau pour être vrai…

— Oui c'est sûr mais, pour jouer l'avocat du diable, que fais-tu de tous ces phénomènes qui ne s'expliquent pas ? On ne peut pas oublier que jadis ces pratiques paranormales étaient beaucoup plus répandues, presque naturelles chez les anciens. Qui sait ! Une forme d'esprit chasse peut-être l'autre. Il se peut que nous ayons perdu certaines aptitudes, nous, les femmes et les hommes du 20ème siècle. Je suis assez pour croire au magnétisme de certains individus, aux pouvoirs de l'hypnose et de la suggestion, et je dois admettre que ce « passage » de la Saint-Simon dont parle Logide me trouble. Il me trouble d'autant que ses expériences semblent bien réelles…

— C'est vrai qu'on peut se poser des questions, dit Simon en mâchonnant pensivement un long brin d'oyat. En tout cas, pour tes élèves, tu n'as rien à craindre : Logide est un fameux conteur, il sait s'arrêter quand il faut et il ne manque pas d'humour.

Ce jour-là, Simon ne trouva pas d'opportunité pour engager la conversation plus personnelle qu'il désirait et redoutait tout à la fois. Ils allèrent jusqu'à la mer, marchèrent longuement au bord de l'eau qui commençait à remonter. Ils discutèrent de choses et d'autres, de ces touts et de ces riens qui meublent l'essentiel de l'existence. Plus tard dans la soirée, alors que le soleil commençait à accrocher ses teintes fauves au pignon ouest de Lann Kerdeven, ils retrouvèrent Zurbaritze sur la terrasse, allongé sur un transat, un livre à la main. Il se redressa à leur arrivée :

— Alors, les enfants ! Bonne balade ?

— Alors, le retraité ! répondit Simon. Bonne lecture ? Nous, on va y aller si on ne veut pas se faire prendre par la nuit…

Après avoir pris congé de Zurbaritze, Gwen était descendue à la voiture où elle attendait que Simon la rejoigne. Le vieux sage s'approcha de son filleul et, tout en lui tapotant l'épaule, lui dit en aparté :

— Mignonne, la petite ! Tu vois, Simon, que tu vas avoir besoin de moi pour te surveiller. Parce qu'à ce qu'il me semble, je crois bien que tu n'es pas si raisonnable que ça…

7 LOGIDE RETOURNE À L'ÉCOLE

Jeudi 24 septembre 1987

Cinq jours plus tard, Zurbaritze se tenait devant les élèves de Gwen réunis pour le second débat d' « informer et s'informer ». Simon l'avait accompagné, ne perdant pas une occasion de revoir Gwen. C'est en tout cas ce que lui avait fait remarquer Logide, d'un ton moqueur. Sans se démonter, Simon lui avait répondu s'être engagé à suivre l'intégralité de la séquence réservée aux petits journalistes. Tous les enfants étaient également présents car pas un d'entre eux n'aurait voulu rater une occasion pareille : voir de près un véritable guérisseur.

— Ouahhhh, le look d'enfer ! fit discrètement remarquer Armel à son camarade de table, un petit blondinet rigolard et plein de taches de rousseur prénommé Youenn. Merlin n'a plus qu'à se rhabiller !

— Armel…, dit Gwen d'un air faussement sévère, si tu as une première question à poser à notre invité, monsieur Zurbaritze de Logide, fais-le tout haut pour en faire profiter tout le monde !

— Ouahhh, la classe du blase, murmura Youenn à l'oreille de son voisin qui pouffait déjà de rire, les deux mains jointes sur son visage pour le cacher. Toi, tu pourrais te faire appeler Armel Lessouzic de la table carrée,

non ?

— Armel, Youenn ! reprit Gwen. Ça y est ? C'est fini ? Et toi, Armel, tu la poses ta question ?

— Euh…, fit Armel qui ne savait pas par où commencer. Vous allez bientôt avoir 116 ans ? Ça doit être fatigant, non ?

— Oui, je vais bien avoir 116 ans mercredi prochain. Plus précisément, je suis né le 30 septembre 1878 à Lons-le-Saunier, chef-lieu du département du Jura, au pays du gruyère ! Ça me ferait plaisir que vous l'annonciez dans le journal, parce que ce n'est pas tous les jours qu'on fête ses 116 ans.

— Oui, répliqua Armel très méthodique. C'est juste une fois cette année, l'année prochaine, ça sera 117 !

— Tu as raison, c'est très juste…, reprit Zurbaritze en souriant. Et pour répondre à la fin de ta question, je me porte comme un charme… C'est pourtant vrai que je suis vieux, mais je fais toujours du vélo, des longues promenades en montagne, du ski et de la luge en hiver… Car en fait, j'habite en Suisse et je suis pour ainsi dire en vacances ici.

Pendant que le reste de la classe studieuse prenait des notes en vue de l'article à rédiger, Armel et Youenn, pour leur part, alimentaient la conversation :

— Ben vous avez de la veine, parce que nous, on n'y est plus en vacances…, grommela Armel.

— Alors pour le vélo et les sorties, c'est tintin ! poursuivit Youenn. Même le jeudi, on nous colle des devoirs à faire…

— Oh, regardez la petite victime ! s'exclama Gwen en ébouriffant les cheveux de Youenn qui, par réflexe, avait rentré la tête dans les épaules.

Puis, les choses devinrent plus sérieuses car Sollen et Trifin, surnommées par les garçons les « intellos du collège », prirent le relais et posèrent à Zurbaritze de nombreuses questions sur son activité : quelles études fallait-il faire pour être guérisseur ? Est-ce qu'inséminateur c'était plus dur ? Comment était-il devenu rebouteux ? C'était quoi la différence ? Est-ce qu'apprendre les plantes c'était difficile ? Autant de questions

auxquelles Zurbaritze répondit du mieux qu'il put.

— Et ça rapporte ? demandèrent Ronan et Erwan presqu'à l'unisson.

— Ah, ça les gars, c'est secret professionnel…, répondit Zurbaritze en riant. Mais on se débrouille, on se débrouille…

— Ça, ça veut dire qu'il se fait plein de thunes, déclara Erwan sentencieux à son voisin de table. Mon père, il dit toujours à tout le monde « on se débrouille, on se débrouille », et je peux te dire qu'il en est cousu, de tunes !

— Et on peut envoûter les gens ? demanda soudain Armel qui avait l'art de poser les questions insidieuses.

— Certains l'affirment mais c'est un sujet bien délicat. Moi-même qui suis un peu de la partie, si je puis dire, je n'ai pas de réponse toute faite à vous offrir. Et vous, qu'en pensez-vous ?

— Moi, je pense que ça n'existe pas ! déclara Solenn. Ce sont surtout les naïfs et les arriérés qui croient aux sorcelleries et aux maléfices.

— Eh bien moi, ma grand-mère, elle y croit et ce n'est pas une arriérée ! affirma Erwan en colère. Elle dit que ses voisins, des malveillants, suite à une histoire de limites de champ, lui ont fait jeter un sort et qu'elle a déjà perdu une bête et que d'autres ne donnent plus autant de lait. Elle a même trouvé, à l'entrée de l'étable cachée sous deux pierres, une figurine tressée de vache sans tête…

— Les enfants, si ça peut vous mettre d'accord, proposa Zurbaritze, je vais vous raconter une histoire qui m'est réellement arrivée autrefois. Mais je vous préviens qu'à la fin de mon récit, vous ne saurez pas vraiment si cette tragédie, car ce fut une tragédie, a été le fruit d'un sortilège ou alors d'un simple concours de circonstances. Moi-même, je me pose toujours la question et, ce dont je suis sûr, c'est que depuis j'essaie d'éviter ce genre de situation. Voilà mon aventure :

8 DE L'EAU OU DES LARMES

Samedi 24-Jeudi 29 octobre 1959

« Pour commencer, resituons cette affaire. Il était une fois la Suisse. Je m'y suis établi après la guerre dans un coin montagneux, à une quarantaine de kilomètres de Lausanne, dans une petite cité quasi frontalière, Vallorbe. J'avais acheté là, en sortie de ville, une grande maison que j'occupe encore. Quelques années après mon installation, la bâtisse en pierres calcaires mangées par une imposante vigne-vierge était connue dans tout le canton de Vaud. On venait surtout trouver le rebouteux pour ses bonnes herbes, ses tisanes, ses baumes et ses tours de main qui parfois faisaient des miracles… Bref, j'avais pignon sur rue. Ma salle d'attente ne désemplissait pas et, échaudé par de funestes expériences passées, j'évitais du mieux que je pouvais les demandes d'envoûtements, de philtres et d'occultisme en tous genres. Et c'est là qu'un soir, en dehors des horaires de consultation, on frappa à ma porte. Je l'ouvris sur une jeune femme dont l'accoutrement —bonnet, écharpe épaisse et long imperméable— ne laissait voir qu'un triangle de visage éclairé par deux grands yeux verts.

— Bonsoir monsieur Zurbaritze, j'aurais aimé vous parler d'un problème que j'ai…

— Mais c'est qu'il est bien tard, vous ne pouvez pas prendre un rendez-vous et passer aux heures d'ouverture ?

— C'est qu'il ne faudrait pas que je sois vue ici…, murmura-t-elle avec embarras.

À ces premiers mots, la méfiance aurait dû germer en moi mais, tout au contraire, son maigre sourire et ses mains croisées dans le dos en signe de timidité m'attendrirent. J'endossais donc mon habit de chevalier servant :

— Allez…, entrez et asseyez-vous à la table. Je vous écoute. J'espère que l'odeur des pommes de terre et des poireaux ne vous gêne pas, je me prépare une soupe…, dis-je en poussant de la main mon bol et mes couverts qui étaient déjà installés à la place habituelle.

— Oh non ! Je cultive moi-même des légumes et des fruits que je vends sur les marchés…, dit-elle en ôtant et pliant avec soin sur le dossier de la chaise une défroque qui n'avait d'autre but que de préserver son anonymat.

Je vis alors qu'elle avait la quarantaine plutôt jolie : grande et frêle, le visage aux traits fins éclairé par deux grands yeux de chat et encadré de longs cheveux bruns coupés en frange sur le devant. Avec ses mains longues aux ongles soignés, elle n'avait rien de l'idée qu'on peut se faire d'une paysanne astreinte à travailler au grand air. Sa peau curieusement blanche et son regard triste donnaient au personnage une impression de fragilité.

— Ah, je me disais bien vous avoir vue quelque part, c'est certainement sur le marché d'Yverdon…

— En effet, j'y suis tous les mardis et je vous y ai déjà croisé. On m'y a également parlé de vos talents et c'est pour cette raison que je suis venue ce soir…

— De mes talents…, c'est vite dit ! Mais très bien, très bien, vous me flattez… Et si vous me racontiez votre problème ?

— Eh bien voilà…

Sans aller plus loin, elle releva les manches de son chandail pour découvrir des bras bleuis par des hématomes. Elle retroussa également le bas de sa longue robe pour montrer ses jambes ourlées de contusions.

— Je ne vous montre pas le reste mais c'est du même acabit…

— D'accord, d'accord…, je vous crois sur parole. Je vais vous donner un baume que vous appliquerez deux fois par jour, il devrait bien faire. C'est un mélange de ma composition, à base de plantes vulnéraires, l'anthyllide, l'arnica, le tamier, la consoude… et j'en passe. Mais tout de même, dites-moi : qu'est-ce qui vous est arrivé ? Vous avez eu un accident ? Vous êtes tombée ? D'où viennent ces ecchymoses ?

— Oui je suis tombée, mais pas toute seule…, en fait, c'est mon mari…, il a toujours eu le sang chaud ! Avant, c'était supportable, il piquait une grosse colère, de temps à autre… Je l'ai vu défoncer une porte à coups de

poings ! Mais il ne me touchait pas. Puis il s'est mis à me frapper, sous de faux prétextes. D'abord des gifles, une à droite, une à gauche, quand ça lui chantait… Aujourd'hui, il ne se contrôle plus : il me secoue à me décrocher la tête, me pousse dans les meubles, me fait tomber. Parfois même, quand je suis à terre, il continue à me frapper, à coups de pieds, en m'injuriant, en hurlant que je suis la cause de tous ses problèmes…

— Mais il faut aller porter plainte à la gendarmerie, m'offusquai-je. Ce n'est pas possible de continuer comme ça, il va vous tuer !

— J'ai longtemps hésité, reprit-elle, je pensais que si j'allais déposer, les représailles seraient pires dès qu'il l'apprendrait. Et puis j'ai pris mon courage à deux mains et j'y suis allée, chez les gendarmes. Ils n'ont pas voulu prendre ma plainte, prétextant que ça allait s'arranger, que s'il me tapait un peu, c'était peut-être parce que je le méritais, qu'une petite remontrance de temps en temps n'avait jamais fait de mal à personne. Néanmoins, ils allaient lui dire de se calmer, lors de leur prochaine partie de cartes dominicale au café, ce qu'ils ont fait.

— Et alors ? questionnais-je.

— Et alors ? Quand il est rentré le dimanche soir, il n'a jamais été aussi violent. Il m'a traité de tous les noms, m'a battue au sang et m'a même poussée dans l'escalier de la cave où j'ai passé la nuit. Le lendemain, je suis remontée toute penaude, il était sorti. Quand il est rentré, il a fait comme si rien ne s'était passé, m'a regardée d'un sale œil et m'a dit : « Que j't'y r'prenne à raconter not' vie privée, que j't'y r'prenne ! » J'ai mis trois semaines à m'en remettre et ce soir, me voilà chez vous… Si ce qu'on dit est vrai, je crois bien qu'il n'y a plus que vous pour mettre fin à ce cauchemar !

— En effet, c'est un cauchemar, répondis-je et un cauchemar, ça peut s'arrêter ! Mais il faut savoir que ce n'est jamais simple, qu'on ne maîtrise pas tout. Il y a toujours une part d'imprévu, de hasard, de risques, d'électrons libres… Un charme, si c'est un charme que vous voulez…, mais est-ce bien ça que vous souhaitez, madame…, madame… ?

— Madame Trépalous, mais vous pouvez m'appeler Justine. Pour vous

répondre, ce que je souhaite c'est ce que vous avez à me proposer : un charme, un envoûtement, un ensorcellement, un sortilège, enfin tout ce que voudrez du moment que ça s'arrête !

— Eh bien, Justine, va pour l'envoûtement mais sachez, comme je viens de vous le dire, qu'il y a toujours une part d'imprévu dans toute divination. Alors, il vaut mieux bien savoir où l'on va… Par exemple, quand vous dites qu'il vous bat comme si vous étiez la cause de tous ses problèmes, de quel genre de problèmes s'agit-il ? Il faut que je connaisse mieux le personnage pour choisir l'orientation de la goétie.

— Son premier problème, dont je suis entièrement responsable à ses dires, c'est pourtant bien moi qui en subis toutes les conséquences : le Trépalous, il est d'une jalousie maladive ! Pourtant, sa suspicion n'a guère de fondement car nous vivons seuls sur le grand versant du Mallendrez, à Costelongue, une ferme établie à l'écart de tout, à mi-chemin sur la pente raide qui n'en finit pas de monter au col. Pour vous donner une idée de l'isolement, au pied du lieu-dit, il y a le potager et les vergers de pruniers ; au milieu, se dressent la maison d'habitation et les bâtiments traversés par un étroit ruisseau qui, sauf l'hiver, charrie plus de caillasses que d'eau ; au-dessus vers les 900 mètres dans la combe au Corbeau, s'étalent de vastes plantations d'épicéas ; tout autour, ce ne sont que taillis et futaies, quelques mauvais défrichements et les premiers voisins se trouvent à deux-trois kilomètres vers le bourg de Mont-le-Village. C'est vous dire ! Faut-il ajouter à cette volonté affichée de s'exclure, de nous exclure, que le Trépalous m'a plusieurs fois refusé l'achat d'un poste de radio, « des fois que ça m'donnerait des idées », des idées de quoi, on se demande ? Alors ne parlons même pas de lui demander la télévision ! Nous vivons comme des reclus. La guerre pourrait bien éclater qu'on n'en saurait rien ! Il y a pourtant de rares exceptions à cette règle monastique. Pour lui, c'est sa sempiternelle partie de cartes du dimanche matin à Mont-le-Village —et, entre autres, avec les gendarmes— où je n'ai même pas le droit de descendre, même pour assister à la messe ! Et pour moi, ce sont les marchés qu'il ne peut m'interdire, car il faut bien vivre. Mais un par

semaine, de juin à octobre, c'est déjà de trop et on sent bien que le bât blesse. Car il ne supporte pas que je côtoie du monde, que je parle à d'autres que lui, que j'échange, en bref, que je vive ! Le moindre client est un galant potentiel, la moindre cliente, une entremetteuse ! Je me demande même, à l'entendre me questionner certains soirs, s'il ne me suit pas parfois !

— Ah…, c'est une maladie difficile, la jalousie, presque autant que l'infidélité, dis-je. Et hormis tous ces amants qu'il vous reproche, se plaint-il d'autre chose ?

— Certes oui, comme tous les paysans de son espèce, il a des problèmes de paysans ! Ici, à Costelongue, moi je m'occupe des légumes et des bêtes, lui il est arboriculteur : vers la vallée, il a plusieurs beaux vergers de pruniers, mirabelliers, quetschiers et, au-dessus de la ferme, plus en altitude, une trentaine d'hectares d'épicéas ; il y a vingt ans, il s'est spécialisé dans la production de sapins de Noël… Alors, comme tous ceux qui travaillent la terre, il redoute et il se plaint des aléas climatiques, hivers à rallonges, gelées tardives pendant les floraisons, pluies interminables ou canicules… D'un sens comme de l'autre, quand les fruitiers vont, ce sont les sapins qui trinquent et vice-versa. Cette année, ce sont ses plantations d'épicéas qui le tracassent car « les bons dieux d'sapins n'aiment pas l'coup d'chaud », alors avec la sécheresse qu'on a depuis avril... Il y a déjà eu de la casse ! Il ne sait plus à quel saint se vouer pour pouvoir amener le restant jusqu'à la vente… Alors, je ne vous dis pas ce que je prends en ce moment ! L'animal est d'une humeur massacrante et je suis à la fête plus souvent qu'à mon tour. J'ai beau l'éviter du mieux que je peux mais, confinés tous les deux là-haut à longueur de journée, on se retrouve forcément nez à nez plus souvent que je ne le souhaiterais…

— Bon, écoutez Justine, il n'y a pas trente-six solutions, répondis-je. Pour qu'il s'arrête, il faut lui coller la trouille de sa vie. Ce que vous me dites me donne une idée, mais il faut la creuser… Ce qui est sûr, c'est qu'il faut l'attaquer sur son terrain. Et son terrain aujourd'hui, c'est qu'il a besoin d'eau pour y faire pousser ses sapins. Il va donc falloir lui offrir ce

qu'il demande en échange de votre tranquillité ! Et pour qu'il se plie à nos exigences, celui qui doit mener la transaction, c'est bien sûr le démon cornu… Mais pour que le sortilège réussisse, il faut que Trépalous lui-même en fasse la demande ! Pour l'inciter à venir me trouver, vous pourriez lui dire qu'on vous a vanté les mérites d'un mage faiseur de pluie dont les incantations ont déjà fait merveille dans certains pays. Vous pouvez faire ça ?

— Oh, je pense que ça ne devrait pas poser de problème. Le Trépalous, malgré sa grande goule, si je puis me permettre, il est plutôt peureux et un rien superstitieux. Je l'ai déjà vu plusieurs fois, à genoux dans ses sapins et les bras tendus vers le ciel, implorer je ne sais quel saint ou quel diable… Si ce n'est pas malheureux d'être naïf à ce point !

— Mais Justine, je vous trouve bien sévère avec lui, affirmai-je avec un large sourire. Sans individus de son espèce, comment pourrais-je conduire mon ministère ? Il y a belle lurette que je serais sans ouvrage ! On ne peut que se féliciter de sa crédulité, c'est très bon pour nos affaires ! Il sera d'autant plus facile à effrayer et à convaincre. Quand il m'aura fait sa demande dans les formes, le Diable y tient, il faudra juste attendre le moment favorable, mais là aussi, j'ai ma petite idée et ça devrait pouvoir se faire assez vite…

Facilement convaincu par son épouse, l'Armand Trépalous n'avait pas mis longtemps à venir toquer à ma porte. Le lendemain de la visite de Justine, il était assis là dans ma petite salle d'attente où je l'avais fait mariner un bon moment, juste pour le principe : à chaque patient que je faisais passer avant lui, je prétextais une urgence et une consultation rapide. Au bout d'une heure et demie, il était à point, assis face à moi dans mon bureau, tout penaud, tanguant d'une fesse sur l'autre et frottant entre pouce et index les bords d'une antique casquette qu'il tenait posée sur ses cuisses. C'était un homme petit, massif et mal dégauchi, comme taillé à l'herminette. Il était engoncé dans une cotte de travail étriquée qui moulait des rondeurs bien visibles malgré un âge qui pourtant ne devait

guère dépasser la quarantaine. S'il était déjà pratiquement chauve sur le dessus du crâne, les côtés poivre et sel étaient coiffés en ailes de corbeau ramenées tant bien que mal vers l'arrière de la tête pour rejoindre des touffes de cheveux raides et graisseux qui descendaient jusqu'à la base d'un cou épais. Comme le poil qui sortait par le col ouvert de la cotte, des sourcils drus et broussailleux surplombaient de petits yeux marron sans intelligence. Néanmoins, la face rondouillarde aux joues couperosées conférait au visage un air de bonhomie, accentuée par un sourire candide qu'on aurait pu croire bienveillant. Au premier regard, je pensais en moi-même que le mari et la femme étaient bien mal assortis : mariage d'argent, mariage forcé, union entre familles ? Je songeais également que, malgré ses actes intolérables, celui-là n'avait curieusement pas l'air méchant pour deux sous.

— Alors, monsieur Trépalous, c'est bien ça, monsieur Trépalous ? Qu'est-ce qui vous amène ? Quelque-chose de cassé, de foulé, de luxé, une bonne indigestion, une grippe qui s'accroche ? demandai-je sur un ton faussement curieux puisque je connaissais le but de sa visite.

— Oh non, Maître Zurbarizte, c'est du fait de ma femme que je viens vous trouver… On lui a dit que vous avez de grands pouvoirs en matière d'eau. J'ai pensé que vous êtes l'homme de la situation pour faire venir la pluie à Costelongue car j'en ai bien besoin. Ça fait six mois qu'il ne pleut guère, en tout cas pas assez pour mes épicéas. Car le sapin de Noël, on ne le sait pas, mais c'est gourmand en flotte. Moi, je le savais quand je me suis lancé dans c'te commerce et j'ai fait construire deux grandes réserves au-dessus des parcelles. Mais aujourd'hui, elles sont presque vides malgré le fait que j'économise les arrosages depuis deux mois en espérant l'arrivée d'une bonne saucée. Mais rien, rien que des pissous de rien ! Et toujours ce grand ciel bleu et c'te soleil qui écrase tout et qui fait dépérir mes jeunes plants. J'ai bien prié…

— Oh mais monsieur Trépalous, vous savez bien que les prières ne suffisent pas, renchéris-je l'air désolé, pour une petite sécheresse peut-être, mais pour l'aridité qui sévit chez nous depuis plusieurs mois,

certainement pas !

— Je sais bien, je supplie, je supplie et mes plants continuent de jaunir ! Ceux à couper en novembre pour les fêtes, mais aussi ceux des années prochaines, cause qu'y faut plus de cinq ans pour faire un sapin de Noël, plus de cinq ans ! Et comme mes épicéas sont pas en forme avec ces chaleurs, ben l'hybole s'y met, un scolyte qu'y disent, une saloperie d'insecte qui fait pas de cadeau aux jeunes arbres… Mais qu'est c'que je vais d'venir ! Qu'est c'que je vais d'venir ! Y'a que vous Maître qui puissiez m'apporter votre secours, vous voulez bien, Maître, hein ? Vous voulez bien ?

— Moi, je le veux bien, répondis-je, si vous me le demandez… Mais vous, êtes-vous prêt à vous lancer dans un ensorcellement ?

— Moi, je suis prêt à tout, s'écria l'Armand Trépalous au bord des larmes. Prêt à tout, ensorcellement, ce que vous voudrez…, du moment que mes arbres y crèvent plus !

— Oui mais êtes-vous prêt à payer le prix, Trépalous ? Car il faudra certes me payer, un demi-Vreneli et deux litres d'eau-de-vie. Mais une goétie, il faut aussi en payer le prix au Diable, et parfois, il est plus gourmand que moi ! Êtes-vous prêt à payer le Malin, quel que soit le montant qu'il demande, car son tarif, c'est lui qui le fixe le jour de l'incantation ?

— Je paierai, je paierai et je veux votre intervention, il me faut de l'eau, toute l'eau que vous pouvez, remplir mes réserves, sauver mes arbres, à tout prix…

— Bien Trépalous, vous allez avoir ce que vous demandez, répondis-je. Laissez-moi juste le temps d'entrer en contact avec les forces célestes, il me faut quelques jours, mais tenez-vous prêt et préparez mon dû. Quand le moment sera venu, je monterai à Costelongue pour invoquer les seigneurs des ténèbres, les maîtres des éléments…

J'avais bien sûr mon idée en tête. Le beau temps ne pouvait pas durer éternellement, nous étions en octobre, les grandes dépressions

approchaient et, avec elles, leurs cortèges de vents, de frimas, de lourds nuages et de pluies automnales. À cette époque, je disposais déjà d'un poste de TSF et, chose peu commune, d'un récepteur télé où je suivais les premières émissions de la Télévision Suisse Romande, les actualités et, entre autres, la météo : on annonçait pour le surlendemain, un premier épisode pluvieux qui devait mettre fin à des décades d'ensoleillement ininterrompues. Par chance, je savais également que Trépalous n'avait pas la radio et, qu'isolé comme il l'était, il y avait peu de chance qu'il soit informé de l'arrivée de la pluie. Je décidai sur le champ de téléphoner à Jean-Daniel Tréhal, un climatologue réputé et ancien condisciple qui avait jadis usé ses fonds de culotte à côté des miens, sur les bancs d'une école privée de Lausanne. En 59, il travaillait à une cinquantaine de kilomètres de Vallorbe, à la station météorologique de la Môle.

— Allo, Jean-Daniel ?

— Oui, oui, qui est à l'appareil ?

— C'est Zurbaritze…

— Logide, ce vieux Logide ! s'exclama Jean-Daniel. Ça fait un bail… Quel bon vent ?

— Voilà bien une expression de météorologue, Jean-Daniel ! Eh bien, il me pousse, il me pousse ce vent, il faudrait bien qu'il me pousse vers toi, qu'on puisse se voir, mais tu sais, il y a toujours quelque chose à faire…

— Oh, c'est pareil pour moi, on repousse, on repousse et le temps passe. Alors, qu'est-ce qui t'amène ?

— Eh bien voilà, Jean-Daniel, j'ai une question qui concerne ta spécialité. C'est pour renseigner un agriculteur que je connais. J'ai entendu à la météo qu'il allait enfin se remettre à pleuvoir après-demain. Pour chez nous, Boutavent Fessus, Pré de Noux, le Haut du Mallendrez, tu peux m'en dire plus ?

— Très localement, c'est difficile… Mais c'est sûr que ça va drôlement rincer sur les hauteurs de La Môle au lac de Noux, le relief va bloquer les nuages. C'est une importante dépression qui se creuse actuellement sur l'Atlantique et va traverser la France. En revanche, on sait maintenant, vu

sa vitesse de progression, qu'elle ne va pas arriver ici dans deux jours mais à coup sûr dans trois, dans la soirée du 28.

— Ah oui, le 28 octobre, dis-je pensif…

— Oui, c'est ça, mercredi certainement en fin de soirée.

J'attendis donc le mercredi après-midi et je pris ma voiture pour couvrir la vingtaine de kilomètres qui séparait Vallorbe de Mont-le-Village. Passé le bourg, la petite Dauphine bleu-clair ahanait fort pour gravir les trois derniers kilomètres qui la séparaient encore de Costelongue. L'endroit portait effectivement bien son nom : montée raide à n'en pas finir, petite route étroite et virages en épingle à cheveu. Arrivé aux bâtiments de ferme, je fis demi-tour et une manœuvre délicate pour mettre le véhicule dans le sens de la pente et du retour : le terre-plein de stationnement était étroit, coincé entre le mur d'une grange d'un côté et, de l'autre, un petit talus raviné par le lit d'un ruisseau. Je me garais devant une camionnette 203 grise bâchée, elle aussi prête à partir. Je n'avais pas mis pied à terre que Justine vint m'accueillir.

— Ah monsieur Zurbaritze, que je suis contente de vous voir, s'exclama-t-elle en venant à ma rencontre pour me saluer, vous ne m'avez donc pas oubliée…

— Je n'oublie jamais ceux qui s'en remettent à moi, Justine. Vous a-t-il à nouveau frappée ?

— Oui, mais j'ai réussi à éviter le plus gros de l'orage… Et puis, il est de plus en plus là-haut, à distribuer ses dernières gouttes d'eau, à ajouter au pied des arbres de l'humus et du paillage qu'il va chercher en forêt, à lutter pied par pied contre les scolytes qui gagnent la plantation, un vrai travail de fourmi ! Pendant ce temps-là, j'ai un peu de répit…

— C'est tant mieux, assurai-je. Je me faisais du mauvais sang pour vous, le temps que je puisse intervenir ! Aujourd'hui, ça y est, la météo est de notre côté : il est prévu qu'il pleuve dans la soirée. C'est donc le grand jour, et j'espère être à la hauteur ! Quand j'aurai dit toutes les incantations, quand la cérémonie sera terminée, tenez-vous prête. Nous

partirons ensemble car on ne sait jamais, il pourrait être encore teigneux un moment : on ne change pas un caractère difficile en un claquement de doigts. Et puis, qui sait ? La possession pourrait rater et notre Trépalous garder son caractère de cochon ! Ne vendons pas la peau du cochon avant de l'avoir… Par sécurité, vous décamperez donc avec moi ! Je vais tenter de l'effrayer…, enfin c'est le Diable cornu qui va lui faire peur, afin de lui faire passer ses sales manies… En attendant, connaissez-vous quelqu'un de confiance qui puisse vous héberger quelques nuits ? Mieux vaut vous mettre à l'abri, le temps que la tempête passe et que son caractère s'adoucisse…

— Oui, j'ai une bonne amie à Yverdon, elle fait aussi les marchés où nous nous sommes connues. C'est d'ailleurs elle qui m'a conseillé d'aller vous trouver.

— Je vous y déposerai ce soir, Justine, en rentrant sur Vallorbe. En attendant, restez là, je m'en vais retrouver votre mari. C'est par où ? questionnai-je.

— Montez toujours tout droit en suivant le chemin, me répondit-elle.

Elle montrait du doigt une étroite sente qui longeait un ruisseau presqu'à sec ; son lit encaissé et caillouteux grimpait fort au travers des taillis de hêtres et des bouquets de houx.

— Et après ?

— Dans 600 mètres, arrivé au petit pont qui enjambe le Toutouren, tournez à droite et vous verrez l'entrée de la plantation. Trépalous y est, comme tous les jours. Mais êtes-vous vraiment sûr qu'il va pleuvoir ? On n'a pas l'impression, le ciel est toujours grand bleu…

— Là-dessus, faites-moi confiance, je le sais de source sûre ! dis-je en me retournant, alors que je commençais à arpenter le raidillon.

Arrivé au petit pont de pierre, je m'assis dans l'herbe, adossé à la margelle. Il faisait encore beau et j'avais décidé d'attendre la montée des premiers nuages, à l'horizon, avant d'aller trouver Trépalous : le sortilège serait d'autant plus impressionnant qu'il serait rapide. Je sortis de la musette où j'avais placé, entre autres, quelques poudres et réactifs utiles à

l'incantation, mon couteau, un fromage de bique et un quignon de pain. Tout en grignotant, je commençais à rêvasser devant le vaste paysage qui s'ouvrait devant moi : à mes pieds, les pentes boisées percées de chicots calcaires ; au bas, la large vallée de Mont-le-Village aux prés vert tendre bordés de fruitiers ; très au loin, les premières hauteurs de l'Oberland Bernois. Le soir arrivant —m'étais-je assoupi ?—, les premiers nuages firent leur apparition au-dessus du col. Je me levais à la hâte pour rejoindre Trépalous. Après quelques recherches fastidieuses car la parcelle en forte pente était vaste, je le trouvais enfin dans le haut de la pessière, tentant d'extraire les derniers litres d'un de ses bacs bétonnés.

— Ah Maître Zurbaritze, dit-il en m'apercevant au-dessus de lui penché au bord de la cuve, je vous attendais avec grande impatience ! Comme vous voyez, l'eau manque cruellement, il vous faut faire la divination au plus vite !

Il s'était hissé à la force des bras pour sortir de son trou et, après m'avoir salué d'un geste rapide, se tenait maintenant à mes côtés. Tout en me tirant régulièrement par la manche, ivre d'impatience et de frénésie, il répétait :

— Il faut faire quelque-chose…, il faut faire quelque-chose tout de suite, oui tout de suite…, sinon c'est foutu ! Mes sapins sont foutus ! Hein, Maître, faites quelque chose, tout de suite !

— Avez-vous ce que nous avons convenu ? lui demandais-je sans prêter attention à l'affolement dont il faisait montre.

— Oui, j'ai les dix francs et les deux litres de mirabelle, ils sont là dans ce sac que j'ai monté en votre attente, prenez-les, ils sont à vous…, me dit-il en désignant un cabas visible à l'entrebâillement de la porte d'une sorte de local bas séparant les deux cuves.

J'ouvris ma musette pour y déposer la goutte. Je mis le demi-Vreneli dans ma bourse, sous mon mouchoir, et j'en profitais pour mettre quelques réactifs dans l'autre de mes poches.

— Eh bien, commençons, Trépalous ! Mais, es-tu prêt à donner au Diable son dû ?

— Je suis prêt, Maître, je suis prêt… Mais je vous en conjure, commencez, commencez !

— Alors, à genoux, Trépalous, tête au sol et répète après moi : Diabállô, Lucifer, Astaroth…

Armand Trépalous avait obtempéré et, genoux et tête posés sur la caillasse blanche, vautré entre ses deux fosses vides, répétait :

— Diabállô, Lucifer, Astaroth…

— Asmodée, Amdusias, Orobas, il veut la pluie, pouvez-vous la lui offrir ? scandais-je les bras au ciel et jetant mes premiers réactifs colorant l'air de jaune, de bleu, de violet…

— Asmodée, Amdusias, Orobas, il veut la pluie…, répétait Trépalous de plus en plus terrifié, le nez et la gorge brûlés par l'odeur âcre des poudres retombant au sol.

L'incantation à peine commencée, d'épais nuages noirs, gris et blancs s'étaient déjà accumulés au-dessus de nos têtes, portés par le vent qui s'était levé, roulés sur le grand versant où les cimes des arbres déchiraient des fragments aux nimbes. Les premières gouttes, énormes, avaient commencé à tomber, annonçant une pluie d'orage, et éclataient comme des œufs jetés sur la terre desséchée.

— Il pleut, il pleut…, Maître Zurbaritze, s'était écrié Trépalous tout excité en se redressant.

— Rabaisse-toi, malheureux, avais-je hurlé en lui appuyant rudement sur la tête pour la ramener au sol déjà détrempé. Les Maîtres des ténèbres n'ont pas encore demandé leur dû et tout pourrait s'arrêter là !

— Oh non ! Oh non ! Encore de la pluie…, avait-il imploré docile en s'enfonçant la face dans le limon presque mou.

Il pleuvait déjà plus fort, une pluie serrée et froide qui mouillait la terre, contournait les jeunes plants pour s'évacuer en de multiples rigoles, emplissait le fond des deux réserves dans un fort bruit de clapot. Les bourrasques de vent, le balancement des branches et des feuilles froissées ajoutaient encore aux grognements de la tempête naissante. Profitant de ce vacarme et sachant que Trépalous, le nez dans la glaise, ne pouvait pas

voir mon visage, je masquais ma bouche de mes deux mains pour hurler :

— Trépalous ! La pluie contre les larmes, c'est notre prix !

— Comment, comment ? demanda Trépalou dans un étrange gargouillis, la tête toujours rivée au sol que de larges flaques recouvraient déjà. Quelles larmes, quelles larmes ? Je ne comprends pas…

— La pluie contre les larmes, Trépalou ! Si tu violentes encore ta femme, moi Astaroth, je te reprendrai l'eau du ciel et ta terre sera à jamais sèche comme le vent du désert. As-tu compris ? Si tu bats encore ton épouse, tu n'auras plus que ses larmes pour arroser tes arbres ! As-tu compris ?

— Oui j'ai compris, Maître Astaroth, la pluie contre les larmes, c'est juré… Je ne battrai plus ma femme et pour vous en assurer, vous pouvez même la prendre, du moment que je garde votre eau, toute l'eau dont j'ai besoin. Elle, vous pouvez la prendre…

Et l'eau continuait à couler, à verse maintenant, —les cuves étaient déjà emplies à moitié—, à ruisseler sur le sol raviné jusqu'au Toutouren qui absorbait goulûment ces excédents liquides venus de la montagne.

Justine, inquiétée par les heures d'attente sans nouvelles de ma part, avait remonté comme une furie le cours du torrent en crue. Elle était entièrement protégée d'une longue pèlerine sombre dont la capuche, rabattue sur les yeux, donnait au personnage une allure fantasmagorique.

C'est comme ça que je la vis, ruisselante et échevelée, postée derrière le Trépalous qu'elle aiguillonnait du bout d'une longue pique ferrée, l'enfonçant sans ménagement dans les côtes, le ventre et les fesses…, le Trépalous qui se tortillait comme un ver dans sa boue salvatrice. La voix de Justine était rauque, méconnaissable :

— Te la prendre, bougre de pourriture, mais elle nous appartient déjà ! C'est la fille d'un incube aux pieds de bouc qui engrossa sa mère. Seul son père a des droits sur elle ! Et toi, misérable souillure, tu crois pouvoir lever la main sur elle ?

— Non, non ! Je vous jure…, je ne le ferai plus, je vous le promets…, je

ne savais pas qu'elle…, marmonnait Trépalous vautré dans la fange qui lui scellait les paupières, lui entrait dans la bouche et le nez pour en ressortir dans un mélange de terre, de bave et de bulles.

— Parce qu'en plus, tu crois savoir quelque chose, bête brute ! poursuivit Justine de plus en plus excitée par la revanche qu'elle pouvait enfin prendre. Tu n'es qu'un triste crétin, Trépalous, un pauvre dégénéré et en plus, tu es méchant comme une teigne ! Crève dans ta flotte, Trépalous de misère, CRÈVE !! Je te souhaite de la boire, ta flotte, par tous les trous qu'un Bon-Dieu trop complaisant t'a faits !

À ces derniers mots, je crus bien que la pluie redoubla d'un coup, c'était un véritable déluge déchaîné sur le Mallendrez, une véritable trombe s'abattant sur Costelongue. Le Toutouren, devenu un torrent effroyable, vidangeait toute cette eau venue de la montagne entière, charriait sans ménagement les blocs, les branches et les troncs.

Justine m'attrapa par la main et me tira au travers des jeunes plants d'épicéa en me disant :

— Venez Zurbaritze, laissons ce fou à ses sapins et ses réserves d'eau !

Nous redescendîmes vers la ferme, laissant un Trépalous en pleine agitation. Il courait de ses deux réserves d'eau déjà quasi pleines aux répartiteurs des tuyaux d'irrigation, redressait de jeunes épicéas couchés par le flux, canalisait en vain les coulées de pluie indésirables par des digues de fortune qu'il construisait de ses mains, allait et venait en pleine folie dans une mer peu profonde percée de milliers de mâts verts…

Au passage du petit pont, nous remarquâmes que les flots grondants avaient presque atteint le tablier de l'ouvrage. Nous prîmes en toute hâte le chemin où nous faillîmes tomber à plusieurs reprises car lui aussi n'était déjà plus qu'un ruisseau longeant les flots écumants du Toutouren.

Arrivée aux bâtiments, Justine me cria :

— Je vais chercher les clés et je vous suis avec la 403, elle va me servir à Yverdon. Pour une fois, le Trépalous, il n'a qu'à se dém…

La petite Dauphine suivie de la commerciale descendit à la nuit tombante, pleins phares mais presqu'à l'aveuglette tant l'eau tombait dru,

la « longue côte » menant à Mont-le-Village.

Le lendemain, nous apprîmes que le Toutouren avait fait des siennes. Il avait emporté la grange et la remise de Costelongue, rasées comme fétus de paille. Fort heureusement, la maison d'habitation était toujours debout mais avait été gravement inondée : le flot boueux était monté jusqu'aux corbeaux de la cheminée —par la suite, il avait fallu presque un mois à Justine pour tout nettoyer—. Le torrent, après avoir inondé les prairies et quelques vergers plus à l'aval, démoli deux ou trois bâtiments d'exploitation, avait disparu dans deux pertes qu'on lui connaissait, aux Trous du Renard et de la Vieille, avant de ressortir, calmé, à sa résurgence juste à l'amont de Mont-le-Village.

Quant au Trépalous, on ne retrouva son corps que quinze jours plus tard, enseveli sous une importante coulée de pierres, de limons et de boues qui s'était décrochée de la montagne. Le glissement de terrain avait également entièrement enterré les deux réservoirs et recouvert la moitié des sapins qu'on ne verrait pas briller dans les chaumières helvétiques le soir de Noël.

J'appris plus tard, dans le journal, que « Toutouren », dans l'ancien patois local, signifiait « Tout ou rien ».

Quand la voix de Zurbaritze s'arrêta, il régnait un grand calme dans la salle de classe : le récit avait passionné les enfants. Même Armel, qui d'ordinaire avait toujours quelque chose à ajouter, restait ébahi de stupeur.

— Un ange passe…, dit Gwen en brisant le silence.

— Ou un démon ? demanda Simon en souriant. Alors les enfants, vos impressions ? Le métier de sorcier, ça vous tente ?

— Oh ben non ! s'exclama Fanny. C'est trop dangereux… Vous vous rendrez compte, un mort !

— Oui, mais ces types qui battent leurs femmes, assura Erwan très sûr

de lui, ils méritent bien d'être punis, non ? Alors, quand la justice ne fait pas son travail, les incantations, ça peut servir…

— Et vous, monsieur Zurbaritze, vous en faites souvent des sortilèges ? questionna Youenn

— Non, depuis cette affaire, j'essaie de les éviter car comme je viens de vous le dire, ça peut mal finir. Et puis, ce n'est jamais trop rassurant. Moi, je suis plutôt guérisseur, rebouteux, hypnotiseur… Mais j'ai des collègues qui s'en sont fait une spécialité.

— Mais vous, vous y croyez aux histoires de magie, d'ensorcellement, de diables ? demanda Armel redescendu sur terre. Ici, on en raconte souvent, les aînés à la veillée, les plus jeunes dans les fêtes…

— Eh bien j'aimerais pouvoir te répondre non mais je dois reconnaître que dans certains cas, je me pose des questions…, admit Zurbariste.

— Bon, les enfants ! coupa Gwen, est-ce que vous avez toute la matière pour rédiger votre article ?

— Si oui, enchaîna Simon, Morgane a apporté son appareil et je vais pouvoir vous prendre tous ensemble avec monsieur Zurbaritze.

Et, comme pour la photo de classe, ils se rassemblèrent autour de Logide sur trois rangs, Gwen sur un côté du mage, Armel de l'autre. Le cliché accompagnerait le reportage à paraître le lundi suivant dans l'Ouest Télégramme. Une fois la photographie prise, Armel proposa gentiment de raccompagner Zurbaritze et Simon jusqu'à la cour de l'école, ce que Gwen accepta sans sourciller. Avant de partir, Simon fit un petit signe de la main aux élèves. Le sorcier, lui, salua l'assemblée avec déférence, salut que l'ensemble des enfants lui rendit, à la manière de mousquetaires se prosternant devant le roi de France.

Vendredi 25 septembre 1987

— Allo…, Simon…, c'est Gwen. Je t'appelle pour le cadeau de Logide, tu sais on en a parlé hier. J'ai beau réfléchir, moi je ne trouve rien, je ne le

connais pas assez… En revanche, ton idée est excellente, humoristique comme d'habitude et, ce qui ne gâche rien, utile. On pourrait peut-être l'acheter ensemble, faire moit moit ?

— Bien entendu, pas de problème, à deux on pourra en acheter de plus belles, répondit Simon. Mais il faut que tu viennes les choisir avec moi. Les filles sont plus douées que les garçons pour ce genre d'achat. Il y a deux magasins à Lannion. Tu es libre demain ?

— Désolée, non… Je suis à Paris tout le week-end. Je prends le train dans deux heures. Mais lundi ou mardi dans la soirée, si tu es disponible ?

— Va pour lundi, disons 17 heures au journal, c'est OK ?

— Ok Simon, à lundi.

9 ZURBARITZE DE LOGIDE A 116 ANS !

Lundi 28 septembre 1987

Dans l'édition de l'Ouest Télégramme du 28 septembre, en page 6, on pouvait lire l'article suivant :

LE SORCIER ZURBARITZE DE LOGIDE
VA FÊTER SES 116 ANS… QU'ON SE LE DISE !

Monsieur Zurbaritze de Logide, tout droit venu de Suisse pour passer ses vacances en Bretagne, y fêtera mercredi 30 septembre son 116ème anniversaire. L'affaire n'a rien d'exceptionnel car cet homme de 115 ans est un grand mage qui nous fait l'honneur de sa visite en Trégor. En effet, il est tout à la fois guérisseur, rebouteux, souffleur de feu, sourceux, magnétiseur, hypnotiseur. C'est-à-dire, pour ceux qui ne le sauraient pas, il guérit les malades, redresse les os et les articulations, soigne les brûlés en soufflant dessus, trouve de l'eau, magnétise et hypnotise ses clients. Il s'y connaît aussi en plantes ce qui en fait un herboriste. Mais il peut aussi, sur

demande, pratiquer des envoûtements et barrer les sorts bien qu'il n'aime pas trop ça car c'est dangereux. Il y a parfois des morts. Nous, à la majorité des voix, nous pensons que les maléfices sont plutôt de « malheureux concours de circonstances » bien que parfois il puisse s'agir de véritables sorcelleries. Nous souhaitons préciser, à la demande d'une d'entre nous, que cet article n'est pas une plaisanterie. Monsieur Zurbaritze de Logide nous fait dire aussi qu'il aimerait rencontrer en Bretagne des hommes et des femmes partageant ses convictions. Le contacter au journal qui fera suivre.

Les chroniqueurs du CM2

L'article était illustré en bas de page par une photo où l'on aurait pu croire voir le Père Noël entouré de trois rangs de korrigans. À la droite du druide à la longue barbe blanche, se tenait une jeune femme au sourire étincelant, princesse qui n'aurait fait honte ni à Blanche-Neige, ni à ses nains. Sous la photo, on trouvait la légende suivante : Zurbaritze de Logide et la classe de Mademoiselle Lankerloc'h.

Mercredi 30 septembre 1987

— Allo…, Gwen…, c'est Simon. Changement de programme pour cette après-midi… Ce n'était pas prévu, il faut que j'aille chercher quelqu'un pour l'emmener à l'anniversaire de Logide, c'est une surprise ! Saint-Michel-en-Grève n'est pas sur ma route, peux-tu aller à Lann Kerdeven avec ta voiture, sinon je passe te prendre tout de même ?

— Il n'y a pas de problème, Simon, et puis ça n'est pas très loin, une quinzaine de kilomètres. C'est à seize heures, je crois ?

— Oui, seize heures, seize heures trente. Pendant que j'y suis, puis-je te demander un autre service ?

— Vas-y Simon, qu'est-ce c'est ?

— Pourrais-tu passer chercher Armel ?

— Armel…? Armel Lessouzic ?

— Oui, Armel Lessouzic, confirma Simon. C'est un sacré numéro ! Jeudi dernier, il a été trouvé Logide en douce, à la fin de la séance pour lui demander s'il pouvait venir à son anniversaire. Bien sûr, notre sorcier a accepté et a même téléphoné à ses parents pour avoir leur autorisation. Comme la préparation de la fête allait lui prendre pas mal de temps, il m'a prié de prendre Armel et de le ramener. Moi ça ne m'arrange plus trop avec mon invité surprise. Pourrais-tu t'en occuper ? Ça ne devrait pas te rallonger, il faut juste prendre la direction de Loupelec comme lorsque tu vas à l'école, il habite sur le bord de la route le hameau de Kerlan Meur à Ploumilliau.

— Pas de problème, Simon, je vais faire le chauffeur, et puis c'est mon élève tout de même. Mais il ne manque pas de toupet, celui-là !

Quelques heures plus tard, Gwen et Armel étaient dans la Golf noire qui s'enfonçait dans un bocage disparate. Il était tour à tour touffu puis dégarni, fait de petits bois et de haies arborées, de talus à peine buissonnants et de fossés jalonnés de vieilles souches, de prés et de labours, de parcelles en regain et de champs de maïs hérissés de tiges coupées, de hameaux ventrus et de chétifs écarts, de fermes isolées écrasées de hangars monumentaux, un bocage changeant ou profané, selon les goûts...C'était le lot de la majorité des plateaux de Bretagne, mis à rude épreuve par des siècles d'exploitation. Dès que les pentes s'affirmaient, au passage d'un vallon, à l'affleurement de rochers bousculant le relief, une autre campagne reprenait ses droits et offrait au regard des espaces plus fermés, presque forestiers. Armel, totalement hermétique à ces préoccupations paysagères, n'avait d'yeux que pour la voiture de mademoiselle Lankerloc'h.

— Ça c'est de la bagnole ! Comme dirait mon père : GTI, 1 800 cm^3 et 112 chevaux, ça rigole pas, affirma Armel tout excité. Nous, on a une vieille 404, c'est nul…

— Eh ben dis donc, tu as l'air de t'y connaître en mécanique, peut-être

même mieux qu'en orthographe…, dit Gwen amusée.

— Un peu que je m'y connais ! affirma Armel d'un ton hâbleur. À la maison, mon père me laisse même conduire le tracteur.

— Pas sur la route, j'espère ?

— Non, non, à la ferme et dans les champs. Mais j'ai déjà pris la mobylette à ma mère…

— De ma mère…, rectifia Gwen.

— …la mobylette de ma mère pour aller jusqu'à Locquémeau acheter du pain ou des bricoles et y'a presque cinq kilomètres, à fond les manettes ! répliqua Armel très fier de lui. Et vous, vous avez déjà collé l'aiguille ?

— L'aiguille ? Du compteur ? demanda Gwen. Sur le petit signe de tête affirmatif d'Armel, elle continua : Non, non ! Je n'ai pas collé l'aiguille… 190 ! Tu rigoles… Mais toi, à dix ans, tu sais que tu n'as pas le droit de conduire une mobylette. Et si tu rencontres les gendarmes ?

— Les gendarmes, c'est des…

— Les gendarmes, ce sont…, rectifia Gwen.

— …les gendarmes, ce sont des copains de mon père, répliqua Armel très fier de son père. Et la mobylette, je l'ai déjà réparée plusieurs fois, alors c'est pour ça que ma mère me laisse en faire…

— Avec un casque au moins ?

— Avec un casque, répondit Armel, ça fait plus pilote de course !

— En tout cas, Armel, tu n'es pas gêné de t'être fait inviter par monsieur Zurbaritze à son anniversaire…

— Mais, mademoiselle Lankerloc'h, ce n'est pas moi, c'est ma mère. Quand je lui ai dit qu'on allait interviewer à l'école un guérisseur qui allait fêter ses 116 ans, elle m'a dit : « S'il est si vieux, ton herboriste, c'est qu'il s'est soigné lui-même et qu'obligatoirement, c'est un bon. Et puis Lann Kerdeven c'est pas loin, faut profiter de l'aubaine. Peut-être qu'en allant à son anniversaire, tu pourrais tâter le terrain pour moi et lui demander discrètement s'il peut faire quelque chose pour les varices à ta mère… »

— De ta mère…, rectifia Gwen.

— …les varices de ta mère, reprit Armel. Alors, comme elle souffre beaucoup et qu'elle dit que les varices c'est un peu de ma faute, qu'elle les a eues après ma naissance, je suis allé trouver monsieur Zurbaritze pour voir si je pouvais me faire inviter.

— Ah, je comprends mieux, dit Gwen, je savais que tu étais curieux, mais un pareil sans-gêne, ça m'étonnait un peu. En fait, tu es en mission secrète… Et ce gros paquet, sur le siège arrière, j'espère que ce n'est pas une bombe au moins ?

— Mais non, maîtresse ! s'exclama Armel condescendant, c'est un cadeau, un cadeau d'anniversaire que j'ai emballé moi-même. C'est moi qui ai eu l'idée, je l'avais vu accroché dans l'appentis, c'est un vieux truc au grand-père mais il est en parfait état. Maman me l'a donné en disant que si ça peut favoriser les bonnes ondes avec mon guérisseur. Vu ce que nous a raconté monsieur Zurbaritze, ça devrait lui plaire…

— Qu'est-ce que c'est ? Demanda Gwen curieuse.

— Une surprise…, et une surprise, ça ne se dit pas ! répondit Armel rigolard. Et vous, vous lui avez fait un cadeau ?

— Oui, en commun avec monsieur Rotram qui connaît bien ses goûts. C'est lui qui va l'apporter.

— Et c'est quoi ? demanda Armel.

— Une surprise…, et comme tu l'as si bien dit…

— Et c'est gros ? insista Armel.

Ils entrèrent bientôt dans la dernière partie du trajet. L'influence de la mer commençait à se faire sentir, au travers de bois clairs surmontés de hauts pins espacés, de terres de bruyères mangées par la pierraille granitique et de bouquets d'arbustes épineux, prunelliers et aubépines en tête. Des fourrés d'ajoncs encore fleuris dessinaient un liseré imparfait à la petite route. En la regardant, on devinait la marque de l'isolement et de l'entretien insuffisant : la voie étroite devenait de plus en plus cahoteuse, allant de nids-de-poule en effondrements de bas-côtés ; des portions entières retournaient, sous les croûtes de goudron soulevées, aux sables et galets originels.

Quand ils arrivèrent à Lann Kerdeven, un attroupement bourdonnant était posté au bas du perron de la grande bâtisse. Il y avait là une petite dizaine d'invités fraîchement débarqués. Ils discutaient bruyamment, manteaux encore sur le dos. En passant près du groupe pour aller garer la voiture, Gwen chercha des yeux Simon mais ne le vit pas. *A priori*, il n'était pas encore arrivé, c'est du moins ce qu'elle pensa en ne voyant pas non plus sa 205 grise stationnée avec les autres véhicules. Dès qu'il les aperçut, Zurbaritze de Logide se précipita bras tendus vers Gwen et son petit chevalier servant chargé de son paquet encombrant. Il les conduisit aussitôt vers le reste des invités pour les présenter :

— Mes amis, voici une amie de Simon, Gwen, nouvelle institutrice à Loupelec. Et lui, c'est Armel, un de ses élèves que je connais depuis peu et qui semble bien gêné par son lourd fardeau, dit Logide en frottant amicalement la tête du garçonnet rétif sous la caresse à rebrousse-poil. Pose ton paquet avec les autres au bas du perron et va rejoindre Abel et Boubou. Je t'explique : Boubou, c'est un surnom qu'ont donné à Clément ses copains de classe ; ça vient de son nom de famille, Bouteloup. Abel, on l'appelle aussi Bébel, comme Belmondo, car c'est un rigolo et un petit dur. Ils vont te faire découvrir la maison. Ils sont faciles à reconnaître mais je te donne un indice : ce sont les seuls qui ont ton âge et, à un an près, ils sont quasi jumeaux ; ce sont les petits-fils de mon vieil ami Tintin ici présent, ajouta Zurbaritze en lançant une bourrade amicale dans le dos de son voisin le plus proche.

— D'abord mon paquet, il est pas lourd et votre indice il est nul, monsieur Zurbaritze, parce qu'il est trop facile, rétorqua Armel en désignant deux petits blonds, l'un coiffé en brosse, l'autre à lunettes.

— Ah bien au moins, avec toi, on sait à quoi s'en tenir ! dit Zurbaritze en souriant. Bon Gwen, je vous présente la vieille garde des Simoneux…

— Des Simoneux ? demanda Gwen.

— Oui des Simoneux, on va vous expliquer tout à l'heure. Voilà Joseph dit Zèphe et sa femme Murielle, propriétaires pour moitié de cette maison. Voilà son frère Quentin, Tintin pour les intimes et son épouse Fanny,

propriétaires de l'autre moitié. Et voici Adrian et Wojtek dit Vovo, sans leurs épouses restées à La Ferrière, une jolie bourgade d'où nous venons tous, aux portes de la Bourgogne. Nous attendons encore un invité de marque et Simon ne devrait pas tarder avec, m'a-t-il dit, un invité surprise.

— Eh bien, cela fait quelques mains de Simoneux et de Bourguignons à serrer, dit Gwen avec un sourire rayonnant.

— Attention ! s'exclama Fanny Bouteloup en regardant Murielle. Nous, nous sommes Bretonnes pure souche ! Et la qualité d'épouses ne nous élève pas au rang de Simoneux…

— …Confrérie, soit dit en passant, particulièrement machiste ! reprit Murielle. À quand la parité ?

— Et la Grande Ravaudeuse ? intervint le Tintin, mesdames, vous oubliez la Grande Ravaudeuse ?

— La Grande Ravaudeuse ! s'esclaffa Fanny. Une femme pour près de dix bonhommes, tu parles d'une parité ! Et en plus, Krivaï Vulgue est morte depuis belle lurette et vous n'en avez même plus, de Grande Ravaudeuse…

— Et si on rejoignait la tonnelle où le buffet est dressé, coupa Zurbaritze. En ce jour festif, cela nous éviterait les sujets délicats et les querelles récurrentes.

Par chance, une fois encore, la journée était belle. Ils marchèrent à travers le parc et s'installèrent auprès de la tonnelle qui embaumait le parfum des dernières fleurs de chèvrefeuille. Ils étaient tous attroupés autour d'une longue table chargée de plats colorés et de verres encore vides, quand Simon arriva en compagnie d'un couple qui devait avoir dans la soixantaine d'années. Le Zèphe, qui avait aidé Logide à la préparation de la fête, venait de mettre un CD sur la platine laser, *Kind of blues* de Miles —car comme Zurbaritze, c'était un amateur de jazz—. Dans cette ambiance très « cool », Simon prit aussitôt la parole, afin de présenter lui-même ses « invités-mystère » :

— Bonsoir tout le monde… À vrai dire, je ne connais pas grand monde ! Bonsoir Logide, bonsoir Gwen… Pour les autres qui certainement devez

être des Simoneux, —Logide sera toujours Logide et ses amis, toujours des Simoneux—, je suis Simon Rotram ou, si vous préférez, le fils de Rotram le Lion. Quant à mes amis que voilà, c'est à Logide de se creuser les méninges pour trouver qui des deux est une vieille connaissance, car je me suis permis d'inviter aussi sa compagne ou son compagnon. Alors, Logide, tu as une idée ? L'homme, la femme ?

— Non, non, je ne vois pas…, dit Zurbaritze en scrutant longuement les traits des deux visiteurs très souriants. Et ça fait longtemps qu'on se connaît ?

— Un sapré bail, répondit la femme, on pourrait dire en gros une cinquantaine d'années et, pour vous simplifier la tâche, c'est de moi qu'il s'agit…

— Alors…, c'est de La Ferrière…, une cinquantaine d'années, vous deviez avoir, vous deviez avoir…, une vingtaine d'années… ? s'enquit Zurbaritze.

— Moins d'une vingtaine, mais Logide, ça ne se fait pas de demander l'âge des dames…

— Moins d'une vingtaine… ? Ces cheveux… ? Non ce n'est pas possible, Év…, Évan…

— Eh oui, Évangéline conclut la femme à l'opulente crinière rousse attachée en arrière et retombant jusqu'aux reins. Je vois que je suis démasquée… Mais avec ma tignasse rouge, en général, on se souvient de moi. Après une longue accolade emplie par l'émotion des retrouvailles, elle reprit : et voici Goulwen, mon compagnon, patron-pêcheur de son état, pas très loin d'ici, à Locquémeau.

Évangéline Tanesrauft, certainement la soixantaine bien sonnée, était encore une très belle femme : plantureuse sans être épaisse. Sa grande taille, son maintien solide et sa tenue à la mode lui donnaient une allure moderne et sportive. Elle était habillée d'un jean délavé et d'un cardigan vert à motifs bleus, manches remontées, largement ouvert sur un maillot blanc moulant. Zurbaritze, en un flash, revit, cinquante années en arrière, la fille du Tanesrauft Tête de Flammes. Cette Évangéline-là, dix-sept ans à

l'époque, c'était bien l'Évangéline au Sixte, cette gamine délurée qui avait tourné les sangs au Sixte, ce Sixte Utah de malheur enfoudré un soir de 1938… Cette Évangéline-là, comme il se le répétait en lui-même, avait tourné la tête à bien d'autres par la suite, lorsqu'à vingt ans elle avait racheté le bistrot du Dudule. Elle y trônait, derrière le bar, comme un soleil enflammé se couchant sur les misères du monde et les concupiscences humaines.

L'homme qui l'accompagnait était d'un tout autre genre. Goulwen Guézennec, la casquette vissée sur la tête, la gitane maïs pendante au coin des lèvres, était une force de la nature, mais une force tranquille et simple. Tout chez lui était simplement bleu : cotte à bretelles en serge bleue ; pull bleu marine à col roulé ; casquette de marin bleu nuit ; et surtout une paire d'yeux bleu-ciel d'où rayonnait toute la bonté du monde. On voyait au premier coup d'œil que c'était un arbre, un poteau, une béquille, une bitte d'amarrage sur laquelle on pouvait s'appuyer sans compter.

— Mais qu'est-ce que tu fais en Bretagne et comment nous as-tu retrouvés ? demanda Zurbaritze avec empressement.

— Oh, en Bretagne j'y suis depuis une bonne vingtaine d'années maintenant et je ne suis jamais retournée en Bourgogne. J'ai quitté le bar, La Ferrière et tout le tintouin en août 44. Ça commençait à sentir le roussi, mon petit commerce avec la bibine, les filles, les Allemands, ça commençait même à sentir la tondeuse… Moi, je n'ai pas peur de le dire, car je n'ai jamais eu rien à cacher. Ce n'est pas comme tous ces sournois qui m'ont envoyé des lettres anonymes, même des petits cercueils, et qui se sont tous réveillés à la Libération, comme un seul homme… J'ai donc pris mes cliques et mes claques, mes petites économies et je me suis faite oublier, longtemps à Paris où j'ai travaillé dans la mode, dans la restauration... Et puis, comme j'avais envie de calme, de mer, de soleil, je suis venu m'installer dans les Côtes-du-Nord. J'y ai retrouvé mon soleil, le voilà, c'est Goulwen et je tiens une crêperie-resto de poisson à Trégastel. J'aide Goulwen à vendre le produit de sa pêche à Locquémeau ou Trébeurden, je cuisine dans mon boui-boui. On se promène à pied ou en

bateau dans des paysages féériques, Trégastel, Ploumanac'h, Perros-Guirec, c'est magique tout ce rose dans le bleu de la mer…

— C'est vrai que la côte de granit c'est quelque-chose, ajouta le Tintin.

— Mais j'y pense ! s'exclama Zurbaritze en désignant le Zèphe et le Tintin. Ces deux-là, tu les connais, les frères Bouteloup, ça te dit quelque chose ?

— À vrai dire, je ne vous aurais pas reconnus…, dit Évangéline en souriant. À l'époque, vous étiez hauts comme ça et en culottes courtes… Et en se tournant vers Zurbaritze : hauts comme ça, mais précoces… À dix ans, mine de rien, ils venaient déjà reluquer les filles au bistrot !

— Ça ne m'étonne pas d'eux, intervint Fanny en rendant son sourire à Évangéline, puis en opinant du chef en direction de sa belle-sœur Murielle. Les frères Bouteloup, heureusement qu'on les tient serrés, hein Murielle, car la pharmacie vaut pas mieux que le garage !

— Allez, ils sont gentils tout de même…, répondit Murielle en frottant à rebrousse-poil la brosse du Zèphe qui tenta d'esquiver en baissant la tête.

— Ah, vous êtes bien toutes les mêmes, déclara le Tintin. Et ça vous fait rire ?

— Oui, ça nous fait rire ! répondirent en cœur Fanny, Murielle et Évangéline.

— Mais dis donc Évangéline, bougonna le Zèphe, est-ce que tu es obligée de raconter notre vie privée, il y a prescription non ?

— C'est vrai qu'il y a prescription, cinquante ans, poufff…, dit Évangéline en soufflant. Et puis, tout comme moi, vous vous êtes sûrement assagis avec l'âge, rajouta-t-elle en frottant la tête d'Armel qui passait à proximité. C'est celui-là qu'il va falloir surveiller maintenant !

— Moi, répondit l'intéressé, je n'aime pas qu'on me surveille et arrêtez de me frotter la tête tout le temps, j'aime pas ça, je ne suis pas un clébard !

— Et comment nous as-tu retrouvés ? demanda à nouveau Zurbaritze à Évangéline.

— Puisqu'Évangéline est mon cadeau-surprise, dit Simon, c'est moi qui

vais répondre. Avant-hier, l'article de l'Ouest Télégramme annonçant ton anniversaire a eu un succès fou : nous avons eu beaucoup d'appels pour des compléments d'information, des demandes de renseignements sur tes pratiques, même des sollicitations de personnes qui veulent tes coordonnées pour être soignées. Et mardi, j'ai vu débarquer madame au journal qui m'a expliqué son histoire et qui voulait absolument te revoir. Alors, ni une, ni deux…

— Incroyable ! s'exclama Zurbaritze. On dirait que tout se met en place pour la prochaine Saint-Simon : la réunion des derniers Simoneux ici, à Lann Kerdeven ; les retrouvailles avec le digne fils de Rotram le Lion, Simon, et maintenant Évangéline... Allez, servez-vous et on trinque ! Tiens, mais voilà des retardataires et je crois bien savoir de qui il s'agit…

Un vieil homme chenu approchait, soutenu par deux forts gaillards qui l'aidaient à avancer.

— Gwenc'hlan ! Bienvenue ! s'exclama Zurbaritze et, s'adressant à ses convives : voici Gwenc'hlan et ses amis. Lui, c'est le Grand Druide de la Garsett de Bretagne. Vous voyez que je n'ai pas chômé depuis quinze jours car, sur les indications de Tintin, j'ai réussi à le retrouver. Aussitôt j'ai téléphoné et on a discuté. Je l'ai contacté pour qu'il nous parle de l'Assemblée des Druides et Bardes de Bretagne dans laquelle je vois des similitudes avec la Confrérie des Simoneux. Entre autres, la Garsett célèbre encore Samain.

— À notre première vraie rencontre, Zurbaritze, répondit Gwenc'hlan en s'approchant avec difficulté du centenaire pour lui tendre la main. Comme vous le voyez, un problème inattendu m'a retardé et je vous prie de m'en excuser. Je peux à peine marcher, ma colonne est comme soudée et le moindre mouvement est une souffrance. Je me suis fait ça en préparant mon jardin pour l'hiver et, à être trop courbé, je crois que mon corps en a pris l'empreinte, tour de rein, lombalgie, je suis bloqué. Je n'ai plus qu'à patienter dans la douleur…

— Mais en effet, vous m'avez l'air bien embêté, dit Zurbaritze. Laissez-

moi regarder, je peux peut-être vous arranger ça…

— Oh, j'étais médecin et je sais qu'il n'y a pas grand-chose à faire pour les lumbagos, à part attendre ou connaître un bon rebouteux et je n'en connais pas…

— Justement, j'y suis un peu, laissez-moi faire, ajouta Zurbaritze.

Il passa derrière Gwenc'hlan et approcha longuement ses mains osseuses du bas du dos qu'il semblait caresser en de lents mouvements circulaires.

— Eh bien, ça chauffe rudement et c'est bien coincé, dit Zurbaritze. Il va falloir ajouter un petit quelque chose.

— C'est vrai que ça chauffe, dit Gwenc'hlan, mais ce feu vient de vous, ma parole, un vrai brasier !

Zurbaritze, toujours dans le dos de Gwenc'hlan, passa ses deux bras sous les côtes du druide, les noua sur son ventre et l'obligea à se redresser doucement. Le spectacle était plutôt cocasse : les deux hommes, somme toute assez proches dans l'excentricité —longues barbes blanches et costumes de ville noirs— étaient enlacés comme deux vieux amants ou, mieux, deux ceps de vigne noueux assemblés par un rai de lumière. Et soudain, Crac !!! Gwenc'hlam sursauta de surprise et se frotta aussitôt les reins, tout étonné de se retrouver droit et détendu.

— Ah bien ça alors ! s'exclama-t-il en tournant sur lui-même, comme pour danser. Vous avez un sacré coup de main, Zurbaritze. Je sens bien que c'est encore sensible mais je peux à nouveau marcher ! Merci, merci, mille mercis ! Et pour les autres, excusez cet interlude déplacé qui a troublé un moment la fête. Et d'ailleurs, bon anniversaire, monsieur Zurbaritze…

— Appelez-moi Logide, vous me ferez plaisir. Et pour l'interlude, s'il était déplacé, il fallait bien que je le remette en place, non ? Dans un jour ou deux, il n'y paraîtra plus… D'ordinaire, je ne suis pas trop mauvais pour ce genre de choses…

— Pas trop mauvais ? demanda le Tintin. Tu es plutôt bon, oui ! Nous de La Ferrière, on le sait bien : manipulations, magnétisme, hypnose,

traitements par les plantes, qui d'entre nous n'a pas eu recours à tes services ? Je devrais plutôt dire à tes talents !

— Vous ne m'aviez pas parlé de vos dispositions, Logide, c'est impressionnant, dit Gwenc'hlam. Le fait qu'il existe encore des hommes tels que vous me rassure sur certaines de mes recherches, sur certaines de mes aspirations, certains de mes engagements…

— Oh, j'ai également commis des erreurs, répondit Zurbaritze. Il faudra que je vous en parle…

— Allez, trinquons aux 116 ans de notre druide à nous ! reprit le Tintin. Santé, Logide, et longue vie, mais là-dessus, tu n'as plus aucun conseil à recevoir !

Après quelques instants passés à emplir et boire les verres, la discussion reprit :

— Et si vous nous en disiez un peu plus, Gwenc'hlam, sur la Garsett et ses convictions, demanda Zurbaritze. Vous avez là réunis devant vous les derniers rescapés de la Confrérie des Simoneux dont je vous ai parlé au téléphone…

— La confrérie et quelques sympathisants non affiliés…, coupa Simon. Car nous sommes ici quelques-uns à ne pas appartenir à cette corporation à laquelle tu voudrais bien nous voir adhérer.

— Qu'importe, reprit Zurbaritze. J'aimerais que tous, déclarés ou pas, vous puissiez découvrir comment les traditions sont encore vivantes en Bretagne. Gwenc'hlam, nous t'écoutons, ce sera mon plus beau cadeau d'anniversaire.

— Le mien est un rien mieux…, annonça Armel arrêtant un instant au milieu du groupe d'adultes sa folle course-poursuite après Bébel et Boubou.

Gwenc'hlam commença à parler, tout en frottant la tête d'Armel qui, en ronchonnant, déguerpit sans demander son reste.

— La Garsett célèbre solennellement, en relation avec la philosophie de la nature, quatre fêtes : en effet Samain, le 1er novembre, appelée

Heven en breton, qui correspond à l'automne et la mort de la nature ; mais aussi *Delou*, *Emvoualc'h* et *Beltan*. Chaque saison est mise en relation avec une étape particulière du cycle de vie de l'homme et ces fêtes sont l'occasion d'une cérémonie et d'un repas pris en commun. Il me semble, Logide, que la Saint-Simon ou Samain si vous préférez, ait pris dans les rituels de l'Est de la France la plus grande importance, ce qui n'est pas dénué de sens car l'enjeu de la vie et de la mort est certainement primordial. Pour notre part, la Garsett fêtera *Heven* ce 1er novembre et, bien entendu, la Confrérie des Simoniens sera notre invitée.

— Grand merci, Genc'hlam, c'est trop d'honneur ! bafouilla Zurbaritze.

— Mais l'Assemblée des Druides et Bardes n'a pas que ces célébrations comme objectif. Comment pourrais-je vous dire ça, c'est un peu complexe… Depuis plus de 80 ans que nous existons, nous nous sommes enrichis de nombreuses traditions spirituelles, aussi bien passées que présentes, pourvu qu'elles ne soient pas contraires à nos principes de tolérance et de libre-pensée, un peu comme en franc-maçonnerie. Plus précisément, nous sommes attachés à la sauvegarde de la Bretagne, notre patrie, et engagés à en promouvoir la culture, l'esprit et l'environnement. De ce fait, le breton est notre langue officielle et nous nous évertuons à la garder vivante.

— C'est tout à votre honneur, déclara Zurbaritze, mais je dois dire un peu éloigné des préoccupations des Simoneux. J'ai du mal à saisir le lien de ces objectifs avec la célébration des anciennes fêtes. Y-a-t-il des orientations qui y président et pourraient réunir votre quête à la nôtre ?

— J'y viens, j'y viens, poursuivit Gwenc'hlam mais sachez, comme je vous l'ai déjà dit, que le néodruidisme est très varié. Tout d'abord, nous n'avons adopté l'appellation de « druide » que pour montrer que nous nous inspirions de la démarche philosophique des anciens druides. Certains d'entre nous, dont je fais partie, vont plus loin et tentent de retrouver une filiation antique, un fondement authentique à nos pratiques, mais ce n'est pas le cas de tous. Cette référence à une réalité historique est difficile à établir mais me rapproche certainement de vos

aspirations, Logide.

— Eh bien, reconnut Gwen, je ne pensais pas en venant à l'anniversaire d'un guérisseur même un peu thaumaturge avoir droit à un véritable cours de philosophie ! Pour moi, tout ce qui est rituels, superstitions, occultismes me semblait relever d'une démarche d'esprit plutôt réductrice, naïve, en bref simpliste, excusez-moi du mot. Je vois que j'avais tort…

— Et moi je décroche, déclara le Tintin. Ça devient trop intello. Dites-le moi, la prochaine fois, j'apporterai le dico…

— Excusez-moi, reprit le Grand Druide, je vais essayer de faire plus simple mais c'est vrai que ça ne l'est pas, la réflexion de toute une vie, vous comprenez monsieur Tintin…

— Bien sûr, bien sûr, ne vous occupez pas de moi, continuez…

— Bon, pour en venir au cœur du sujet, continua Gwenc'hlam, nous pensons que la terre est sacrée et nous tentons d'être en harmonie avec la nature à laquelle nous vouons un culte. À ce titre, nous reprenons à notre compte les propositions de John Toland, un philosophe irlandais du XVII-XVIII^{e} siècle, vous connaissez, monsieur Tintin ?

— Non, non, je vous écoute…

— Eh bien, c'est simple, sa doctrine selon laquelle « Dieu est tout » nous convient bien car, profondément pacifiste, elle permet d'éviter les affrontements religieux.

— Cher Gwenc'hlam, nous voilà passés au cours de théologie, dit Simon en souriant.

— Mais bien entendu, Simon, philosophie, théologie…, il n'y a qu'un pas vous savez… Un bon nombre de nos frères voit dans le panthéisme tolandien qui peut se résumer à sa devise : *« le ciel est mon père, la terre est ma mère, le monde est ma patrie et tous les hommes sont mes parents »*, un rapprochement avec la croyance celtique traditionnelle. En fait, cette orientation répond à certains de nos engagements majeurs : proposer une solution pacifiste qui enraye les conflits religieux qui ont toujours ravagé le monde ; glorifier la valeur culturelle et spirituelle

d'héritages anciens jusqu'ici méprisés ; introduire au sein d'une réflexion plutôt urbaine et judéo-chrétienne tout un pan oublié de rituels païens et de traditions rurales…

— Et vous, un ancien médecin, vous y croyez ? demanda Gwen déconcertée.

— Moi, dit le Tintin, je crois que je vais aller boire un coup car, n'y voyez pas de malveillance de ma part, mais je décroche de plus en plus…

— Oui j'y crois ou en tout cas, j'y réfléchis et, cher Zurbaritze, c'est là que nous nous retrouvons. Les croyances celtiques envisagent l'Univers comme participant de la Divinité. Ainsi, nous sommes tous des dieux mais libre à chacun de croire en une ou des Entités supérieures. Quoi qu'il en soit, notre vie terrestre n'est qu'un morceau d'une vie universelle qui nous rassemble tous. L'Univers est indispensable à chacun d'entre nous et chacun d'entre nous est nécessaire à l'Univers. Nous ne saurions donc disparaître et la mort n'est qu'un passage d'un état à l'autre, d'un lieu à l'autre, d'un être à l'autre… Nos anciens, pour ne parler que d'eux, appartiennent bien encore à l'Univers.

— On parle bien de métempsychose, là ? demanda Simon.

— Oui, confirma Gwenc'hlam, de réincarnation, mais de bien d'autres choses encore, de métensomatose, passage d'un corps à l'autre, ou encore de palingénésie : c'est la nouvelle naissance, les plantes se nourrissent de lumière et de minéraux, les animaux se nourrissent de plantes…, les animaux et les plantes retournent au minéral, c'est un cycle toujours répété où la vie et la mort échangent et redistribuent leurs composants…

— Ainsi, il se pourrait que notre Saint-Simon se fonde sur ce principe de l'ordre et du recommencement des choses ? demanda Zurbaritze.

— Il se pourrait, il se pourrait… acquiesça Gwenc'hlam. Ce qui est sûr, c'est que l'origine de cette Saint-Simon et celle de Samain sont très proches, tirées d'un même *corpus* très ancien, peut-être même plus ancien que le monde des Celtes. Vous savez que ce dernier ne se limite pas, loin de là, à la frange occidentale de l'Europe. Ces populations indo-européennes ont occupé jusqu'aux rives de la Mer Noire ! Ainsi votre

Saint-Simon venue de l'Est de la France pourrait également avoir des racines celtiques. Mais si l'on remonte encore plus loin, au Néolithique ou même au Mésolithique, on voit que la culture des grandes pierres, elle aussi, est loin de concerner exclusivement l'Ouest de la France et les Îles Britanniques. Les hommes préhistoriques ont dressé des menhirs jusque dans le bassin méditerranéen, en Scandinavie…, même si le berceau du mégalithisme européen pourrait bien être la Bretagne…

— Nous avons également des pierres dressées en Bourgogne, les sept menhirs d'Époigny vers Autun, la Pierre Qui Corne vers Châtillon-sur-Seine, ajouta Adrian.

— Oui, mais à la différence d'ici, ils restent anecdotiques, poursuivit Vovo. Nos célébrations, pourtant ancestrales, les ont d'ailleurs négligées, papa Simon est enterré ou brûlé sans recours à un quelconque mobilier rupestre. En Bretagne, la pierre semble bien revêtir une toute autre importance ?

— En effet, acquiesça Gwenc'hlam, les grandes pierres constituent un lien indéfectible avec les anciens druides, et même avec des ancêtres beaucoup plus éloignés puisque ces monuments ont été érigés bien avant les Celtes. Ils nous permettent de nous replonger dans un passé que nous souhaitons partager avec nos aïeux. C'est pourquoi nous pouvons porter des habits cérémoniels proches de ceux des druides, nous servir de bâtons cultuels. Mais nos rituels se pratiquent également autour d'une fontaine, d'un autel ou d'un grand cercle de billots de bois. Bien entendu, les menhirs et les cercles de pierres, avec leur forte charge culturelle et spirituelle, restent emblématiques.

— Puisque vous en parlez, vous appelez la Garsett Assemblée des Druides et Bardes de Bretagne. Pouvez-vous, Gwenc'hlam, nous préciser les rôles de ces différents participants ? demanda Zurbaritze.

— Eh bien, je vais essayer de faire simple, pour monsieur Tintin, dit Gwenc'hlam

— Oh moi, vous savez, au point où j'en suis…, grommela le Tintin.

— Les druides sont plutôt des philosophes, poursuivit Gwenc'hlam, des philosophes de la nature. Ce n'est pas pour cela qu'ils sont forcément écologues, leur priorité est de réfléchir sur l'Univers, dans la grande tradition de leurs ancêtres druides. Les bardes ont en charge la transmission et donc la mémoire. Ils peuvent être historiens, pratiquer les arts, comme par exemple la poésie orale ou chantée. Enfin, il ne faut pas oublier les Ovates, ou Wates. Ces derniers s'occupent plus particulièrement des transformations de la matière. Ce sont des sortes de prêtres, de devins qui pratiquent la médecine et s'intéressent aux sciences de quelque nature qu'elles soient. Logide, à n'en pas douter, vous êtes bien un vate…

— Un vate, mon dieu ! s'exclama Zurbaritze. Jusqu'ici, on m'a appelé par bien des noms, guérisseur, toucheur, rebouteux, magnétiseur, souffleur de feu, barreur de sorts et même diseur d'aventures, mais là, mon cher Gwenc'hlam, vate, je suis très honoré…

— Et puis vate, reprit le Tintin sortant soudain de sa torpeur, c'est vrai que ça te vate comme un gant, Logide…

— Et moi, puisque je suis prêtre et devin, je crois que je vais m'initier aux sacrifices, ajouta Zurbaritze faisant mine d'étrangler le Tintin.

— Ce que je remarque, à vous avoir écouté tous les deux, dit Simon pensif, c'est que si vos finalités sont assez voisines, —en gros, faire valoir des rituels anciens qui pourraient nous être bénéfiques et réactiver des facultés et des mécanismes oubliés par nos sociétés—, les cheminements pour y parvenir sont très différents : tout est réfléchi, cherché, déductif, organisé, historique et rassurant dans la démarche de Gwenc'hlam ; tout est instinctif, intuitif, irrationnel, inhabituel, impensable et donc troublant dans l'approche de Logide, comme s'il évoluait déjà avec les outils qu'il est encore en train de chercher ! Autant on peut voir vos propositions, Gwenc'hlam, comme l'aboutissement d'un choix raisonné, autant les tiennes, Logide, reposent sur des étrangetés et dépassent l'entendement.

— C'est là toute la différence entre le philosophe et le mage, mon cher Simon, mais en fin de compte, la quête est bien la même, conclut

Gwenc'hlam.

— Tu as raison, Simon. À la différence de Gwenc'hlam, je n'ai pas eu de convictions, juste des rendez-vous fortuits… Toutes les fois où j'ai été confronté à des situations inhabituelles, ce sont des circonstances particulières, somme toute des coïncidences, qui m'y ont amené, avec toutes les interprétations paranormales, occultes qui peuvent en résulter. Par exemple, je ne suis pas devenu Grand Faiseux de la Saint-Simon par choix personnel, c'est mon prédécesseur qui me l'a demandé.

— En tout cas, ajouta Gwenc'hlam, il faut qu'on travaille ensemble sur votre Saint-Simon. Il me semble que la prochaine session pourrait se tenir en Bretagne, en même lieu ou indépendamment de *Heven*, il faut que nous en discutions. Mais cette fois, c'est moi qui vous invite dans mon antre, à Braspard. Il faudra également que j'en devise avec mes bons collègues car je ne suis pas le seul maître à bord à la Garsett. Bien entendu, cette nouvelle célébration ne peut s'envisager cette année : c'est trop juste, à peine dans un mois, mais pourquoi pas dans un ou deux ans…

— C'est parfait, c'est parfait, déclara Zurbaritze, d'autant qu'il me faut encore trouver de nouveaux disciples ! En effet, il nous faut faire le complet dans la Confrérie, il nous manque encore quelques porteux et surtout une Grande Ravaudeuse… Mais je suis optimiste !

— En revanche, reprit Gwenc'hlam, lorsque vous m'avez contacté, vos questions les plus pressantes concernaient ce « passage » associé à Samain, du moins dans sa dimension d'ouverture bien réelle entre vie et mort, de transition vers l'Autre Monde, celui des Dieux et des Mânes. Cette liaison, ce franchissement dépasse, vous l'avez compris, mes compétences personnelles et celles des autres membres de la Garsett. Nous ne pourrons guère vous guider dans ce domaine car nous devons humblement avouer que nos capacités se limitent à témoigner d'un « passage » auquel nous croyons. Mais il y a une marge entre souscrire avec enthousiasme à une allégorie de la renaissance et participer effectivement à ce que la plupart des gens appelle de véritables prodiges. Cependant, une fois cette impuissance admise, je peux néanmoins vous

introduire auprès d'une personne que j'ai connue vers 1970, bien avant d'être Grand Druide et dont le cheminement me semble être voisin du vôtre, du moins à cette époque. C'est un sage très secret, sauvage voire misanthrope, mais le peu de personnes qui ont eu affaire à lui le vénèrent comme un dieu. Il n'en a jamais fait étalage et même, avec les années, s'est isolé de plus en plus. Pour ma part, je le tiens pour un thaumaturge brillant, un peu comme Simon le Magicien que vous honorez, mais il n'a jamais voulu tirer parti de ses dispositions naturelles surprenantes. Aujourd'hui, il vit en ermite, totalement retiré dans les gorges de Cor Toulic mais à vous, comme il l'a fait pour moi dans le passé, je pense que Goarem Boltam voudra bien parler de ses expériences occultes.

— Goarem Boltram ? questionna Zurbaritze.

— Oui, oui, il me semblait vous en avoir parlé, il s'appelle Goarem Boltam. Je vais le contacter, mon cher Logide et, dès que j'ai des nouvelles, je vous en fais part.

— J'écoute vos conversations avec beaucoup d'intérêt, déclara Gwen en s'immisçant dans la conversation, et je me demande si depuis que je vous connais, Logide, je n'ai pas carrément changé de planète ! Bien entendu, comme tout le monde, j'avais plus ou moins entendu parler de toutes ces choses stupéfiantes. Mais pour moi, elles se cantonnaient au domaine de la fiction, de l'imaginaire collectif ou de la création artistique. À la marge, certes il y avait une zone d'inconfort, on y croit ou non, avec ces histoires de voyants, de chiromanciens, de radiesthésistes que l'on traite, selon les points de vue, de charlatans ou de génies. Mais à vous entendre discuter avec Gwenc'hlam, c'est un tout autre monde qui se dévoile. Cet Univers Divin, cette vie universelle qui nous rassemble tous, ce passage d'un état à l'autre, même s'ils peuvent paraître hermétiques au premier abord, me semblent aujourd'hui tout aussi légitimes que la croyance en la Trinité chrétienne ou en Allah. Bien sûr, ces convictions dérangeront toujours les personnes athées. Mais cette dimension que vous ouvrez mérite qu'on y réfléchisse…

— Si nous avons réussi à vous faire douter…, risqua Gwenc'hlam.

— Douter, je ne sais pas, reprit Gwen, mais je suis beaucoup moins réfractaire à l'idée que je n'y étais au tout début. Et toi, Simon, tu en penses quoi ?

— C'est vrai qu'il y a de quoi se poser des questions, d'autant que l'expérience de Logide semble s'appuyer sur plusieurs cas concrets. Ce ne sont peut-être que des coïncidences mais si elles continuaient à se multiplier, elles pourraient bien devenir troublantes. Comme on nous l'a appris à l'école, le cas isolé n'a pas de signification en soi, mais la répétition de ce même cas fait figure de loi… Je dois avouer Gwen, en reprenant tes mots, arriver dans ma zone d'inconfort. Mais le saut n'est pas facile à faire…

— C'est souvent le premier pas qui compte…, dit Zurbaritze en souriant. Et je vais t'aider à le faire en vous racontant quelque chose sur Samain que vous ne connaissez pas encore, du moins Gwen et toi. En 1897, on a découvert dans un champ de l'Ain une table de bronze brisée en morceau : ce calendrier de Coligny daté du II^{e} siècle est le plus long texte écrit en gaulois trouvé jusqu'ici, avec la date des fêtes religieuses, des jours fastes et néfastes... Grâce à lui, on sait que Samonios est le mois qui correspond approximativement chez les Celtes à novembre : alors Samonios, Samain, Simon, voilà notre trilogie du passage livrée par ce calendrier de Coligny, avec la période des célébrations incluse…

— Donc, cette découverte archéologique authentifierait l'existence de Samain. C'est ce que tu veux nous dire, Logide ? demanda Simon.

— Tout à fait, reprit Zurbaritze. Par ailleurs, si je rajoute que certains sages prétendent que le prénom, par sa consonance et sa répétition tout au long d'une vie, marque la personnalité affective et spirituelle de l'individu qui le porte, mon pauvre Simon, je crains que tu n'aies plus tellement d'alternatives, ton père t'a en quelque sorte prédestiné à sauter !

— S'il me faut me résoudre aux volontés paternelles, répondit Simon, laisse-moi choisir la façon de sauter, Logide : pour moi, ce sera le saut du

Gol, tel que je l'ai vu pratiqué par les indigènes au Vanuatu. Lorsqu'ils se jettent dans le vide d'une tour de branchages d'une vingtaine de mètres, ils enroulent deux lianes autour de leurs chevilles. Laisse-moi encore trouver des attaches assez solides, et je me lance…

— Trop malin, Simon ! s'exclama Zurbaritze. Mais attention, la Saint-Simon approche, tu n'as plus qu'un mois pour trouver tes liens : les plus fiables, ce sont des bandes de latex, comme l'ont fait dans les années trente des aristocrates londoniens pour s'amuser à sauter de ponts sur la Tamise.

— Ah tu connais, Logide, dit Simon admiratif. Alors, va pour le saut « à l'élastique ». Je te préviens quand j'ai trouvé, je me jette…, et je reviens bien sûr…

— C'est tout à fait ça Simon, tu te lances et tu reviens…, répéta Zurbaritze songeur.

— On ne peut vraiment pas avoir de conversations sérieuses avec vous, fit remarquer Gwen.

— Eh bien, ça se voit que tu n'as pas connu l'équipe d'il y a cinquante ans ! intervint Évangéline. On était alors dans des sphères bien éloignées, à des milliers de lieues…, et je suis même étonnée du niveau de la discussion d'aujourd'hui…

— Moi aussi, confirma le Tintin, d'ailleurs il faudrait qu'on m'explique des petites choses que je n'ai pas bien comprises…

—Excuse-moi Logide, reprit Évangéline, mais à l'époque, hormis toi et Rotram le Lion, le reste de la bande ce n'était que tout un tas de péquenots ahuris et avinés qu'il fallait que je me coltine à longueur de soirée au bistrot !

— C'est vrai, répondit Logide un peu embarrassé, mais leurs charges étaient antiques et se transmettaient de père en fils, comme les notaires, alors avec l'hérédité…

— Sans doute, continua l'Évangéline, car vos acolytes, ou plutôt vos alcooliques de l'époque, j'ai cité mes oncles Tanesrauft le Sonneur et Tanesrauft Pinaguet, Zonguet le Bossu, les frères Pétréos, les deux Pinons

de Courteille, Faussadier la pompe, le Jauni, la P'tite Paille, le Suze, j'en passe et des meilleurs…, c'étaient tout un tas de bons à rien, saouls comme gorets du midi au soir, sales comme cochons à longueur d'année et misogynes avec ça… À part les trois C : le cul, la chasse et les canons, ils ne connaissaient rien d'autre. Ces abrutis, il n'y a pas d'autres noms, n'ont jamais toléré qu'une seule femme entre dans la Confrérie, à part la Grande Ravaudeuse qui d'après l'abêti de Dudule n'en était pas une puisque c'était la Grande Ravaudeuse, tu vois le niveau !

— Tu ne t'étais pas vanté de ça, Logide ! s'amusa Simon. Ni mon père, d'ailleurs… Heureusement qu'il y a encore des témoins pour nous rapporter cette triste vérité…

— Triste vérité ! Vous êtes marrants, vous les jeunes, s'indigna Logide. Quand on est arrivé chez les Simoniens, on a pris ce qu'on nous a donné ! Et puis c'était la campagne profonde, et aussi la mentalité de l'époque…

— Ta, ta, ta…, reprit Simon, je vois bien que papa et toi vous vous êtes complus dans un laxisme excessif. Preuve en est que si les contenus ont bien évolué, la structure de la Confrérie n'a pas bougé d'un iota depuis cinquante ans ! Tu as intronisé récemment Adrian, encore un homme, et toujours pas une femme à l'horizon ! À titre de comparaison, pouvez-vous nous dire, Gwenc'hlam, combien il y a de femmes dans la Garsett ?

— Eh bien Simon, sur une cinquantaine de membres, il y en a autant que d'hommes, répondit Gwenc'hlam.

— La parité, Zurbaritze, la parité ! s'exclama Simon. Mon vieux Logide, ça ne peut pas durer plus longtemps. Il faut faire un effort et sans tarder, si tu ne veux pas que tes contemporains te rient au nez, et Gwenc'hlam le premier ! Évolution, évolution…, Logide ! Les filles, qu'en dites-vous, puisqu'il semble qu'il faille forcer la main du vieux sorcier un brin conservateur ?

— Eh bien c'est d'accord ! approuvèrent Murielle et Fanny en chœur. Nous sommes candidates aux charges de porteux qui sont vacantes, ou plutôt de porteuses, afin qu'il n'y ait plus d'esprits sexistes capables de croire que de faibles femmes ne sont pas capables de soulever une pauvre

effigie de paille et de branchages ! Tu nous suis Gwen ?

— Pourquoi pas, répondit Gwen, c'est tentant des sorties entre bonnes copines. Et puis, de ce que j'en ai compris, il y a aussi ces rassemblements de la Confrérie où la chère est plutôt bonne et l'aligoté aussi… Et toi, Évangéline, qu'en dis-tu ?

— Moi ? demanda l'intéressée. Eh bien, à tout prendre, puisque l'occasion se présente, je postule au poste de Grande Ravaudeuse, puisque la charge est également libre. J'ai bien connu Krivaï-Vulgue et de 41 à 44, nous étions même voisines dans le bourg de La Ferrière, sa maison était proche du bistrot. À l'occasion, je lui donnais des petits travaux de couture, réparer mes robes, les tenues des filles. En 42, pour la procession qui a été interdite, je l'ai même aidée à confectionner le dernier suaire de Papa Simon, elle ne sentait plus ses doigts… Alors, pour le grand ravaudage, il ne devrait pas y avoir de problème. Et puisque la tradition change, les autres Simoniennes devraient même pouvoir me donner un coup de main. Que pensez-vous de tout ça Logide ?

— Je pense, je pense, répondit Zurbaritze, que c'est la révolution ! Mais il est en effet grand temps que les choses évoluent, et comme Simon me met carrément le couteau sous la gorge… Je dois néanmoins en délibérer avec les membres de la Confrérie. On vous retrouve dans quelques minutes…

Il y avait là en bord de falaise, à deux pas de la tonnelle, un chêne chétif et plutôt bancal, ayant supporté tant bien que mal l'acidité des sols et l'assaut régulier des embruns qui brûlaient ses bourgeons côté mer. Zurbaritze et les quatre chercheux, les deux frères Bouteloup, Vovo et Adrian s'en approchèrent pour se mettre à l'écart. Quelques instants plus tard, prouvant que les débats n'avaient guère été agités, ils revinrent vers le reste du groupe. Zurbaritze reprit la parole, d'un air faussement solennel :

— Eh bien, mesdames, vos candidatures sont retenues, mais il y a tout de même une condition à leur acceptation.

— Laquelle ? demanda Évangéline.

— Eh bien, répliqua le Tintin, c'est que vous vous mettiez toutes nues immédiatement, en guise de déférence !

— N'importe quoi ! soupira Fanny. Ne l'écoutez pas, Il prend simplement ses rêves pour des réalités ! Hein, mon pauvre Tintin, tu ne t'arranges pas avec l'âge...

— Si on ne peut plus rigoler…, maugréa le Tintin en regardant son frère dans l'attente d'un soutien qui ne vint pas.

— C'est en effet n'importe quoi ! ajouta Zurbaritze. Non, la condition, c'est que toi, Simon, qui es à l'initiative de cette proposition paritaire, tu montres également ton implication en acceptant d'être Grand Maître des Simoneux jusqu'à la prochaine célébration. C'est une fonction uniquement honorifique mais j'y tiens : elle consiste, pour l'année choisie, à conduire la procession qui porte Papa-Simon en terre.

— Ah, ah ! Vieille Fripouille, dit Simon, tu es malin quand tu veux arriver à tes fins ! Là, tu me pousses carrément fort dans le dos pour que je saute… Tu sais que je ne peux plus refuser car, en quelque sorte, je me suis engagé auprès de ces dames en défendant leur cause. Alors soit ! S'il le faut, j'accepte d'être Grand Maître pour la prochaine Saint-Simon.

— Parfait, parfait, mes amis ! lança Zurbaritze en se frottant les mains. Nous voilà presque au complet… Alors, au nouveau Grand Maître ! À la nouvelle Grande Ravaudeuse et aux trois nouvelles porteuses ! Que Simon le Magicien leur donne la force de soulever des montagnes ! Et ils soulevèrent leur coupe de champagne pour trinquer, ce qui, disons-le, était beaucoup moins difficile.

10 LE PRÉSENT DU GRAND DRUIDE

Mercredi 30 septembre 1987

Après une seconde coupe, il fallut trouver un peu de nouveauté pour passer le temps qui commençait à s'étirer, maintenant que les grands sujets avaient été abordés puis refermés.

— Le gâteau ! Le gâteau ! s'écrièrent comme un seul homme les invités, à nouveau rassemblés par une quête commune, tandis que Murielle et Fanny allaient le chercher à la cuisine.

— Et n'oubliez pas les bougies, 116, s'il-vous-plaît ! leur lança Zurbaritze tandis que toutes deux s'éloignaient.

Le gâteau revint avec Murielle et Fanny et, comme il était trop petit, on ne put y mettre 116 bougies. De vives discussions s'engagèrent alors pour savoir ce qu'il fallait faire : 11 ou 12, une par dizaine ? ou 11 et 6 bougies plus petites pour les années ? Mais comme il n'y avait que des grandes, pour satisfaire tout le monde, on n'en mit pas du tout. Le Zèphe voulut couper le gâteau et faire des parts égales : ce ne fut guère plus facile que pour les bougies car ils étaient 17 autour d'un fameux « plaisir ananas, poire et myrtilles ». Les affrontements reprirent : 18 avec une double part ? 20 avec 3 parts de plus pour les gourmands ? 16 et 1 puni ? En définitive, on partagea le gâteau comme on put et on le mangea sans autre forme de procès.

— Les cadeaux ! Les cadeaux ! scandèrent d'une même voix les invités repus. Les enfants les accompagnaient, de plus en plus impatients et excités, en reprenant à tue-tête cette même ritournelle.

— Voilà le mien, dit Armel en tendant vivement son paquet à Zurbaritze.

— J'ai eu du mal à le faire attendre, dit Gwen avec un large sourire. Il voulait déjà vous l'offrir dès notre arrivée !

— Alors, voyons ça…, dit Zurbaritze en déchirant le papier coloré. Eh bien, mince alors ! Un panier pour la pêche à pied, et un vrai en osier…

— Un peu qu'il est vrai, monsieur Zurbaritze, il appartenait à mon

grand-père. Je me suis dit qu'ici, vous n'avez que la falaise à descendre... C'est pour pêcher les coques et les palourdes, vous irez ?

— Bien sûr que j'irai ! Avec un tel équipement, ce serait un blasphème de ne pas y aller ! Mais nous irons plutôt ensemble, et tu me montreras…

— Pas de problème, quand vous voudrez monsieur Zurbaritze.

— Tu sais, mon garçon, tu peux m'appeler Logide, on se connaît maintenant !

— Eh bien monsieur Logide, voilà le cadeau de mademoiselle Lankerloc'h et de Simon, vous voulez le voir ? demanda l'enfant en montrant une autre boite posée à côté d'une dix-huitième part de gâteau restée intacte.

— Mais attends un peu, dit Gwen, tu es bien curieux, toi dis donc !

— Laissez-le, laissez-le…, dit Zurbaritze en s'apprêtant à prendre le paquet que venait de saisir Armel. Alors c'est un cadeau commun ? Moi aussi je suis curieux de voir ce que ça peut bien être… Oui, oui…, vas-y Armel, ouvre le… Oh ben ça alors ! Ah ! Ah ! Vous ne manquez pas d'humour au moins… Des chaussures de randonnée…, à 116 ans !

— Tu vois, dit Simon, on a bien écouté tes histoires et elles nous ont inspirés : avec ta forme olympique, tu vas pouvoir marcher en Suisse, arpenter les montagnes…

— …vous promener aussi en Bretagne, ajouta Gwen, par monts et par vaux, la côte est tellement belle ici…

— Mais j'y compte bien ! s'exclama Zurbaritze, et j'espère que vous allez me faire découvrir des coins… Et puis avec Gwenc'hlam, je vais déjà découvrir les Monts d'Arrée, il paraît que c'est magnifique…

— Pas autant que Trégastel et Ploumanac'h…, annonça Évangéline tout sourire. Sans être chauvine, je vous dis tout de même qu'il n'y a que chez nous que vous trouverez des rochers pareils ! Vous verrez, Logide quand vous viendrez au restaurant, hein Goulwen, il faut absolument qu'il vienne au restaurant ?

— Bien sûr ma chérie, bien sûr…, acquiesça le bon géant bleu, la Gitane maïs vissée au coin des lèvres. On voyait au premier coup d'œil qu'il avait

été et serait toujours aux bons soins et aux ordres de sa Dulcinée.

— C'est gentil, je viendrai…, je viendrai avec mes nouvelles chaussures, ah, ah ! En attendant, je suis ravi, ravi…, Gwen et Simon, c'est un super cadeau, et de la qualité. Vous avez dû vous ruiner…

— Oui mais à deux, lança Armel, c'est deux fois moins cher… Et pour la pêche à pied, c'est des bottes qu'il faudrait plutôt, pas des…

— Ce sont des bottes…, reprit Gwen.

— Eh bien nous, reprit Évangéline, on ne s'est pourtant pas concertés avec Armel, mais Goulwen t'a apporté de quoi remplir ton panier de pêche, montre à Logide, Goulwen…

— Ouah, les pépères ! s'exclamèrent Bebel et Boubou, tout en se chamaillant pour arracher des mains du pêcheur deux splendides homards.

— Merci, merci mes amis, vous me gâtez…

— Et nous deux, dirent Vovo et Adrian, pliés sous la table pour en sortir un grand casier en bois, c'est encore un cadeau partagé, donc comme le dit Armel, deux fois moins cher ! Voilà, Logide, quelques bouteilles du pays, dont un aligoté vif et citronné qui fera bonne figure avec les homards.

— Te voilà équipé pour un repas aux chandelles ! s'exclama Simon. Tu n'as plus qu'à trouver la demoiselle qui va avec…

— Mais sacripant, tu me l'as amenée, dit Zurbaritze en saisissant la main de Gwen. N'est-ce-pas, mademoiselle, homard et Bourgogne, ça vous tente ?

— Tout-à-fait, dit Gwen en regardant Simon en riant. Qui pourrait refuser pareille invitation !

— Et pour vous, reprit Zurbaritze, je mettrai mes plus beaux atours, chaussures de randonnée…

— …et, coupa Armel, n'oubliez pas le panier de pêche, monsieur Logide !

— Et le panier de pêche, bien sûr, où avais-je la tête mon cher Armel, dit Zurbaritze en voulant frotter la tête du gamin qui s'était déjà sauvé.

— Nous, ton cadeau, dit le Tintin, il faut qu'on aille le chercher, il est planqué dans le petit bois là-bas. Vous venez avec moi, les enfants ? Vous, vous nous attendez, on en a pour une minute…

La minute passée, on vit arriver une 4L gris-bleu entourée d'un énorme ruban rose. Le nœud qui battait au vent faisait comme deux oreilles majestueuses au toit de la voiture. Armel, très concentré, le nez collé au pare-brise, était au volant ; le Tintin était assis à ses côtés sur le siège passager et, à l'arrière, Bebel et Boubou faisaient les imbéciles en agitant frénétiquement les bras par les fenêtres ouvertes. La vieille 4L s'arrêta net devant Zurbaritze.

— Je te l'avais prêtée à ton arrivée pour tes déplacements, déclara le Tintin en descendant de voiture, elle est à toi maintenant. C'est notre cadeau collectif à Fanny, Boubou, Bebel et moi…

— Et à quatre, crièrent les enfants, c'est moins cher !

— Mais vous êtes fous, il ne fa…, il ne fallait pas, bégaya Zurbaritze. J'aurais très bien pu m'en servir à l'occasion, sans que vous me l'offriez, vous êtes complètement fous !

— Comme ça, dit le Tintin, quand tu viendras ici, tu seras totalement autonome et puis, tu sais, elle n'est pas toute neuve. Ça va te donner l'occasion de venir me voir régulièrement au garage, à Tréguier, c'est à une grosse demi-heure d'ici.

— Et tu en profiteras pour manger à la maison, ajouta Fanny. Tiens, moi je t'ai pris ça au magasin, une paire de gants de conduite en cuir retourné et une casquette vintage à oreillettes pour faire le gentleman driver. D'ailleurs, promets-moi de les mettre à chaque fois que tu prendras la voiture… Car je peux te dire que ça va te servir, parce que la bagnole du Tintin, c'est surtout un courant d'air ! Mais je crois que tu t'en étais déjà aperçu…

— À notre tour, maintenant, dit le Zèphe. Nous, nous t'offrons un garage pour la 4L et la pension à Lann Kerdeven qui va avec ! Tu es l'invité des Bouteloup frère et frère et de leurs épouses à chacun de tes séjours en Bretagne. Tu peux venir quand tu veux et y rester autant que tu veux ! Il

faudra juste nous supporter de temps à autres, quelques week-ends à la belle saison. Mais on ne vient pas régulièrement, le plus souvent juste pour entretenir…

— Si tu veux, coupa Fanny en riant, on peut te vendre la maison en viager car si ça continue, tu vas finir par nous enterrer tous !

— Tu sais aussi qu'à Guingamp, reprit le Zèphe, la pharmacie te tend les bras ! D'ailleurs, je prépare en ce moment une devanture d'automne sur les champignons, si tu veux venir me donner un coup de main…

— Et bien sûr tu as libre accès, ajouta Murielle, au rayon phytothérapie et cosmétiques naturels. Ça serait d'ailleurs bien qu'on y travaille ensemble, j'en ai un peu marre de tous ces produits conditionnés, préparés on ne sait où, lyophilisés… J'ai quelques idées qu'il faudrait que je te soumette, sur le frais et le local...

Murielle était également pharmacienne et, comme cela se produit bien souvent, avait rencontré Joseph, le Zèphe, aujourd'hui son pharmacien de mari, à la Faculté de pharmacie de Lille, au cours de leurs études et, notamment, de leur thèse d'exercice qu'ils avaient soutenue ensemble. Leur intérêt commun pour la flore, mais aussi la faune (le Zèphe était depuis son plus jeune âge entomologiste et fervent disciple de Jean-Henri Fabre) avait fait le reste. Murielle étant bretonne, plus précisément briochine, ils s'étaient installés à Guingamp. Comme il a déjà été dit, rappelons que tante Eulalie Vaupassy-Grignon —qui avait souhaité on ne sait pourquoi reprendre son nom de jeune fille au décès de son capitaine de mari, un certain Troubonec—, avait déjà beaucoup fait pour l'installation du Tintin sur Tréguier. Elle avait également mis la main au porte-monnaie pour l'achat de l'officine de Guingamp et le rapprochement du Zèphe.

— Tout-à-fait, tout-à-fait, acquiesça Zurbaritze, nous irons aux champignons ensemble et ce sont là de beaux projets Murielle. Et si maintenant on allait faire un tour digestif dans le parc pour finir cette merveilleuse soirée ?

— Moi je vais vous laisser, dit Gwenc'hlam. Je suis trop content d'être

décoincé pour aller risquer un nouveau tour de dos en marchant avec vous. Je vais donc y aller avec précaution et puis, à moi, on ne m'a pas offert de chaussures de randonnée…

— Mais, c'est pas votre anniversaire…, contesta Armel d'un ton péremptoire.

— Ce n'est pas votre anniversaire…, corrigea Gwen.

— En effet Armel, repris Gwenc'hlam, tu as raison, ce n'est pas mon anniversaire. Mais comme c'est celui de Zurbaritze, je ne suis pas venu les mains vides et je lui ai apporté moi aussi un petit quelque chose…

L'un des garde-malades (ou gardes du corps ?) de Gwenc'hlam tendit à Zurbaritze un long et fin paquet.

— Mais qu'est-ce que c'est ? remercia Zurbaritze en déchirant le vieux papier de journal qui entourait l'objet. Il ne fallait pas, Gwenc'hlam, c'est trop. Vous nous avez déjà tant apporté avec toutes vos révélations !

— Un bâton de randonnée ! s'exclama Armel. Et pis il est drôlement chouette, avec le serpent qui s'enroule autour…

— C'est vrai que ça peut servir de bâton de marche, dit Gwenc'hlam. Ça peut avoir d'autres utilités… Il me vient de mon père, un artiste, vous verrez quand vous viendrez à Braspart. Il peignait, collectionnait aussi les belles choses, il était aussi très intéressé par nos racines, les traditions populaires. Il avait récupéré deux ou trois bâtons de ce genre que j'ai gardés à la maison. Quand vous m'avez contacté, quand vous m'avez raconté vos histoires, quand j'ai compris que vous étiez un vate, je me suis dit que celui-là était fait pour vous. En fait, c'est un bâton cérémoniel… C'est un bâton de guérisseur et le serpent qui s'enroule autour, c'est la couleuvre d'Esculape. C'est un bâton d'Asclépios, un bâton d'Esculape !

— C'est le serpent qui est représenté sur le caducée des pharmaciens, ajouta le Zèphe, un symbole de guérison et même un porte-bonheur durant l'Antiquité. La couleuvre d'Esculape a même été élevée par les Romains. C'est un de nos plus grands serpents, jusqu'à 1 m 50 et pourtant totalement inoffensif pour l'homme.

— Ce bâton est magnifique, ajouta Zurbaritze…

— Je crois bien qu'il vous revient de droit, dit Gwenc'hlam. Bon, mes amis, ce fut une belle journée, un bel anniversaire et nous vous saluons. À vous Zurbaritze, je vous dis à bientôt et je vous tiens au courant pour Goarem Boltram. Maintenant, il est temps pour vous d'essayer ces chaussures et ce bâton qui ne demandent qu'à retrouver la lande. Et encore merci pour le lumbago, je saurai qui venir trouver dorénavant. D'ailleurs, je vous promets, vu le nombre de clients que je vais vous envoyer, que vous n'allez pas rester en vacances longtemps…

— Mais je ne suis pas en vacances, Gwenc'hlam, je suis en mission…, dit Zurbaritze en souriant.

Sur ces entrefaites, il laça ses nouvelles chaussures, prit son bâton de pèlerin et ils s'en allèrent vers la lande, les trois enfants tournoyant comme des mouches autour du petit groupe.

Le vaste parc qui encadrait Lann Kerdeven n'était pas à proprement parler un parc, ou alors un parc à l'anglaise, c'est-à-dire un bon morceau d'espace où la nature semblait *a priori* livrée à elle-même. *A priori*, car à y regarder de plus près, on remarquait que tante Eulalie Troubonec (née Vaupassy-Grignon) avait certainement demandé à un paysagiste inspiré de mettre en valeur : les grands arbres monumentaux ou les basses cépées aux troncs torturés ; les bouquets d'arbustes aux racines tentaculaires qui enserraient blocs et talus terreux ; le ruisseau qui dévalait les vallons herbeux ; le petit étang et ses mégaphorbiaies à baldingères et phragmites ; les fragments de prairies opulentes et les maigres pelouses naturelles qui couvraient les coteaux secs. Enfin, on sentait que les cheminements n'allaient pas au hasard, mais vers les points de vue pittoresques, les plateformes rocheuses, les éboulis et les précipices qui s'ouvraient sur l'embouchure du Léguer et la mer. Ces petites allées tortueuses parcouraient la nature apparemment indomptée qui offrait, presque à chaque détour de chemin, une nouvelle surprise paysagère à admirer. Ils partirent tous vers l'ouest. Tintin, le Zèphe et Zurbaritze, en tête, longeaient la falaise qui bordait en rive gauche la vaste embouchure

du fleuve. Le soleil, qui commençait à décliner en cette fin d'après-midi, leur faisait face mais sans les éblouir. Il colorait d'une douce lumière orange les frondaisons déjà multicolores des arbres et allongeait les ombres portées au sol. Sans se presser, en discutant et en riant, le groupe s'étirait et se dirigeait vers la grand lande, incontestablement le clou du parc puisque, quel que soit le chemin choisi, chaque visite se terminait invariablement à cet endroit. Armel sentant le moment propice pour remplir la mission que lui avait confié sa mère, s'approcha de Zurbaritze. Comme il conversait maintenant avec Murielle, le gamin tira plusieurs fois sur la manche du rebouteux pour attirer son attention. Ce dernier releva instinctivement la main pour la passer dans les cheveux d'Armel, ce que l'enfant esquiva en se baissant promptement.

— Mais c'est une manie ! protesta Armel.

— C'est peut-être une manie, répondit Zurbaritze, mais si toi tu n'aimes pas qu'on te caresse à rebrousse-poil, moi je n'apprécie guère qu'on me tire sur les vêtements ! Il va falloir que tu apprennes à être un peu plus patient…

— Mais c'est pour que vous m'écoutiez, monsieur Logide !

— Logide tout court, ça suffira Armel…

— Vous, les grands, poursuivit l'enfant, vous êtes tout le temps en train de causer, alors moi, je vais tout de même pas attendre toute ma vie ! Et j'ai quelque chose d'important à vous demander…

— C'est vrai, je reconnais, nous parlons trop, tu as raison. Eh bien, vas-y, raconte…, consentit Zurbaritze résigné.

— Voilà…, dit Armel. Est-ce que vous êtes bon aussi pour les moroïdes ?

Murielle et Zurbaritze se regardèrent et éclatèrent d'un grand rire sonore.

— Je vois pas ce qu'il y a de drôle…, maugréa Armel, moi je demande ce qu'on m'a demandé de demander.

— Et qui t'a demandé de demander ? demanda Murielle les larmes aux yeux.

— Ben c'est ma mère. Elle m'a dit qu'elle a des vaches de moroïdes et aussi un paquet de varices, et de vous demander si vous vous occupez de ça.

— Ah je comprends mieux, dit Zurbaritze. Eh bien tu peux lui transmettre que c'est dans mes cordes et qu'elle peut passer me voir ici. Qu'elle appelle avant pour savoir si je suis là. En attendant, tu vas lui dire qu'il faut qu'elle mange équilibré, légumes, fruits, poisson…, qu'elle bouge aussi, de l'exercice, il faut de l'exercice et pas de bains trop chauds. Elle peut boire en tisane du vinaigre de cidre, ça aide mais ça n'est pas très bon. Elle peut surtout passer à la pharmacie acheter de l'extrait ou de la pommade de marron d'Inde, c'est plutôt efficace, hein Murielle ? Tout ça devrait améliorer ses déséquilibres veineux et hépatiques. Mais tu lui dis tout de même qu'elle doit passer parce qu'avant d'arriver à un stade critique, il faut que je la touche. Tu vas te souvenir de tout ça ?

— Oui, répondit Armel, mais c'est pour les varices ou les moroïdes ?

— C'est pour les deux : les hémorroïdes, ce sont aussi des varices, mais des varices anales…

— À quoi ?

— Anales, ça veut dire au derrière, expliqua Zurbaritze.

— Vous z'allez tout de même pas toucher le derrière à ma mère ! s'offusqua Armel.

— De ta mère, corrigea Zurbaritze. Non, non, je ne touche pas le derrière des dames qui viennent me consulter. Le travail du toucheur, c'est d'approcher les mains et, par le simple magnétisme, d'aider la circulation des fluides, du sang si tu préfères.

— Ah oui, j'aime mieux ça ! Parce que mon père, il aurait pas été trop d'accord. Bon, je vais y dire que ça marche, à ma mère. Mais pendant que j'y pense Logide, c'est long les études pour être rebouteux ?

— Pas si long que pharmacien, hein Murielle ? Mais en revanche, il faut de l'expérience et une certaine habileté et ça, ça peut prendre du temps…

— Et sorcier ?

— À ce que je sais, il n'y a pas encore d'école des sorciers, mais ça

viendra peut-être…, répondit Zurbaritze évasif.

— Je demande ça parce que maintenant que je vous connais, j'hésite à faire comme vous. Avant, je voulais plutôt être garagiste…, dit Armel en s'éloignant pour rejoindre Bébel et Boubou qui jouaient un peu plus loin aux funambules sur un gros tronc de hêtre couché à terre.

— Garagiste… comme Faussadard…, ajouta Murielle en pouffant, ça te dit quelque-chose, Logide ?

Aux abords de la grand lande, le groupe se reforma.

— Allez, tout le monde ici, clama le Tintin, les enfants…! Ça n'a l'air de rien, comme ça, mais on peut s'y perdre, surtout dans la fougère-aigle, là-bas. Ces grands bazars roussis peuvent dépasser les deux mètres de haut et sont à touche touche sur des dizaines de mètres carrés, on rentre là-dedans et on tourne en rond ! Ça m'est arrivé une fois, un vrai calvaire pour en sortir. Donc on reste sur le sentier, d'autant que c'est bien humide par endroit…

— Et ailleurs, ça pique les mollets ou les fesses, tu parles d'un intérêt ! maugréa Bébel.

— Ça, ce sont les ajoncs nains et les ajoncs d'Europe, dit Fanny, il y en a un peu partout. Mais qu'est-ce que c'est beau au printemps ou en été quand ils fleurissent. Leurs jaunes enflamment littéralement les paysages…

La grand lande était pourtant dominée par les bruyères, sur des hectares mais, à l'automne, elles avaient perdu leurs couleurs estivales rutilantes, roses, parme, fuchsias, violets, pour ne plus former qu'un grand tapis bas, grisonnant et branchu. Cette vaste plate-forme végétale, ondulée et bosselée par endroits, s'étalait au soleil du soir. Il allongeait, étirait jusqu'à outrance les ombres des quelques arbres et arbustes. Ces derniers, tels des sujets fantasmagoriques, piquaient, de-ci, de-là, ces étendues régulièrement tourmentées par les pluies et les vents venus de la mer. Des layons étroits, encore frangés de fétuques ondoyantes, creusaient de fines rigoles blondes dans l'immensité des terres qui se mêlaient au ciel. Dans ces grands espaces romantiques au possible, percés

de grosses pierres orphelines et bordés de bois de blancs bouleaux, on aurait pu voir apparaître, sans en être véritablement surpris, la silhouette de Lancelot chevauchant une monture écumante.

— Si la lande a toujours galvanisé les âmes sensibles, clama le Zèphe dans une envolée lyrique, elle peut tout autant séduire les esprits pratiques. Je dois avouer, pour ma part, être pris entre deux feux et, à la vue de ces callunes, je ne peux m'empêcher de penser, et c'est moins exaltant, antiseptique urinaire et anti-inflammatoire prostatique. Toi aussi Zurbaritze, tu penses flavonoïdes, anthocyanes, acides phénols et arbutoside quand tu vois toutes ces fausses-bruyères ?

— Eh oui, il faut bien l'avouer, je pense aussi diurétique et traitement des infections urinaires. Ah, mon pauvre Zèphe, la poésie fout le camp ! soupira Zurbaritze.

— Ceci dit, reprit Murielle, on ne peut pas non plus ignorer que Lan Kerdeven présente, pour quelques plantes, un indiscutable potentiel en matière de phytothérapie. Nous devrions réfléchir plus sérieusement au prélèvement rationnel de certaines espèces particulièrement abondantes, justement comme la callune, le bouleau, le saule. Il va falloir qu'on en reparle, Logide…

— Permettez-moi de troubler votre réunion de travail, coupa Évangéline. L'organisation de votre future petite entreprise peut peut-être attendre, non ? Car tout cela n'a rien de bien emballant ni de très compréhensible pour nous : vos phénols et arbutoside me font l'effet de barbituriques, si vous voyez ce que je veux dire…

— C'est vrai, c'est vrai, reconnut Zurbaritze. On se laisse emporter, c'est une passion commune, excusez-nous… Je me doute que notre jargon doit être bien hermétique ! Mais si les gens apprenaient à mieux connaître les plantes, ils pourraient se soigner par eux-mêmes. Tu vois, Armel, il te faudra étudier leurs vertus si tu veux être guérisseur.

— De toutes les plantes ? s'inquiéta Armel.

— Non, pas de toutes, mon gamin, le rassura Zurbaritze, surtout celles qui sont profitables, qui soignent ou qui sont comestibles.

— Et il y en a beaucoup ? demanda Gwen.

— Un certain nombre, un certain nombre…, mais quelques-unes sont bien plus utiles que les autres. Prenons un exemple classique. Vous voyez ces moutonnements vert-argenté, ces arbustes qui poussent en boule dans ce fond humide ?

— Oui, très bien, acquiesça Vovo, je crois que ce sont des saules…

— Oui, des saules, ce sont des saules, confirma Zurbaritze. Eh bien tu vois Armel, l'écorce ou les chatons femelles pris en infusion sont excellents pour le traitement des douleurs articulaires, le mal de dos, le mal de tête et même pour faire tomber la fièvre. Bref, une plante miracle ! Et pourquoi, d'après toi ?

— Eh bien parce que la tisane c'est bon pour la santé ! répondit Armel avec conviction. Ma grand-mère en prend tout le temps et elle est très vieille. Elle dit aussi que mon grand-père qui est mort, vous savez Logide, celui du panier de pêche, il aurait mieux fait d'en prendre plutôt que d'écluser sa goutte qui lui a fait six roses…

— Moi, je donne ma langue au chat ! dit Gwen en souriant.

— Eh bien, reprit Zurbaritze, c'est à partir des propriétés de cet arbuste qu'on a découvert l'aspirine. Le saule, en latin *Salix*, contient de la salicine, une substance qui dans l'organisme agit comme un anti-inflammatoire et un antalgique. Un dérivé assez voisin mais plus actif a ensuite été trouvé dans une belle fleur des fossés, la reine-des-prés, jadis appelée spirée d'où le nom d'aspirine.

— Oh là là…, gémit Armel consterné, c'est bien plus compliqué que la tisane comme explication ! Sans vouloir vous vexer Logide, je crois que je vais rester garagiste…

— Allez, rien que pour montrer à Armel « qu'il y a de la tune à se faire », dit Murielle en riant, un dernier exemple qui pourrait faire les beaux jours de mon rayon phytothérapie ! Regardez en lisière du bois là-bas, ces beaux arbres très décoratifs, au feuillage léger et aux troncs blancs…

— Ça au moins je connais, dit Gwen avec empressement. Ce sont des

bouleaux !

— Tout à fait, repris Murielle. Eh bien, la plante a des propriétés diurétiques et anti-inflammatoires voisines de celles de la callune et utiles au soulagement des infections urinaires, voire comme traitement d'appoint des douleurs liées à l'arthrose. En médecine par les plantes, on utilise les feuilles, les bourgeons mais aussi la sève dont on peut recueillir au printemps plusieurs litres par jour. Cette boisson salutaire, également rafraîchissante, devient même légèrement pétillante lorsqu'on la conserve en bouteille. Tu vois, Armel… Pas fatigant à recueillir et ça peut rapporter gros !

— Et ça Armel, c'est de la bourdaine, dit le Zèphe en désignant un petit arbuste aux petits fruits rouges et noirs. Moi et le Tintin on connaît bien. Autrefois, à la mine de La Ferrière, on a refilé la colique à quelques fridolins avec ça…

— Oh ça va ! Ça va ! Vous commencez à me saouler avec toutes vos plantes…, renâcla Armel. J'ai pas l'intention de passer ma vie à ramasser des gratte-culs et des herbes de Provence, plié en deux, comme pour récolter les haricots verts à la maison… J'avais juste demandé ça pour savoir, pour m'informer comme le dit mademoiselle Lankerloc'h.

— Laissez-le un peu, ce petit, dit le Tintin d'un ton protecteur, vous voyez bien que son truc, ce n'est pas les herbes…

— Ce ne sont pas les herbes…, reprit Fanny.

— Oh c'est malin, ça ! Allez, nous on rentre, viens Armel, discuter avec des gens sérieux, de vrais professionnels, comme moi et Goulwen, dit le Tintin en s'éloignant avec l'enfant et le géant bleu. Tu sais que sur son bateau, il a un moteur de 700 chevaux !

— Bon les amis, dit Zurbaritze, on va les suivre car il va bientôt faire nuit et il reste la table à débarrasser, vous n'allez pas me laisser faire tout seul, j'espère…

— Tu sais bien que non, dit Vovo.

Et, tout comme Adrian, il passa son bras autour du cou du vieil homme en signe d'affection.

— C’est dommage que mon bâton ne puisse pas nous aider à ranger, vous savez, comme dans Merlin l’Enchanteur…

— Rien n’empêche d’essayer ! dit Adrian en souriant.

Sur le chemin du retour, le petit groupe s’était à nouveau étiré au gré des diverses conversations entamées. Simon avait rejoint Gwen en queue de peloton.

— Pour le prochain article, proposa-t-il, que dirais-tu d’interviewer Gwenc'hlan, ces anciennes traditions celtes, ce cérémonial, ces habits de druides, ça devrait plaire aux enfants ?

— J’hésite un peu, Simon, peut-être plus tard. Pour le moment, je trouve que le thème est trop proche de celui abordé avec Zurbaritze. Il ne faudrait pas non plus que les parents ou ma hiérarchie trouvent mes cours un peu trop orientés, voire sectaires ; nous ne sommes pas dans une école Diwan… Ajoute à cela que je suis en poste pour la première année, qu’on me suit sur le plan pédagogique, je dois faire attention… Et puis, je ne suis pas sûre que la philosophie que dégagent les orientations de la Garsett soit du niveau d’élèves de CM2. Ils me semblent encore trop jeunes pour être interpellés par ce genre de questionnement.

— C’est que tu deviens difficile, Gwen ! s’exclama Simon en riant. Mais tu as raison, je n’y avais pas pensé, il ne faudrait pas que tu passes pour l’illuminée du collège. Je ne voudrais pas qu’on te brûle au milieu de la cour ou sous le préau, devant tous tes élèves !

— Tu dis vraiment n’importe quoi, Simon… Tu ne peux pas rester sérieux cinq minutes ?

— Mais si, je suis sérieux ! Ça me rendrait très triste, qu’on te brûle comme ça… Alors, pour éviter, j’ai une autre proposition dans mes cartons journalistiques. Voilà : j’ai discuté tout à l’heure avec Goulwen de son activité professionnelle, la pêche, ça intéresse toujours les lecteurs. Il m’a confié que demain c’est le début de la coquille Saint-Jacques, et j’ai tout de suite pensé à notre projet. Je lui ai proposé que tes élèves l’interrogent

sur le métier et fassent un article dans lequel ils annonceraient le début de la saison de pêche. Notre géant bleu est ravi, il adore les enfants.

— C'est formidable ! dit Gwen ravie. Et il est d'accord pour venir témoigner à l'école, comme Logide et toi ?

— Mieux que ça ! Si tu peux avoir un car pour l'après-midi, il propose d'emmener les enfants sur son chalutier pour leur montrer sur le tas, ou plutôt sur le pont du bateau, ce qu'est la pêche en mer.

— Mais c'est incroyable, s'exclama Gwen en se pendant au cou de Simon surpris. Tu es un véritable magicien !

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est Goulwen, tu sais, il est vraiment sympa. Et tu crois que sur le plan administratif, ça devrait marcher ?

— Pour le car, répondit Gwen, pas de souci, j'ai d'autres collègues qui en réservent sans problème. En revanche, il me faut l'autorisation des parents et l'aval de mon directeur, sur le principe et aussi pour les assurances. Un voyage en mer, ça n'est pas ordinaire et je n'ai pas beaucoup de temps pour le préparer, une semaine tout juste. Je m'informe dès demain mais j'ai bon espoir.

— Alors, il faut en parler tout de suite avec Goulwen. Viens, il est juste devant avec Évangéline, on va le remercier.

— Tiens Simon ! dit Évangéline en voyant le journaliste et Gwen approcher, il paraît que tu veux pondre un papier sur mon homme. Je te préviens, je veux un article qui tienne la route, ou plutôt la mer, et une belle photo de mon gros loup, grandeur nature !

— Grandeur nature, ça m'étonnerait, mais on va essayer de faire mieux que le timbre-poste, déclara Simon. Quant à la chronique, ce sont les élèves de Gwen qui vont l'écrire.

— Elle sait, elle sait, je lui ai dit…, marmonna Goulwen. Évangéline, elle fait ça juste pour vous charrier, faut l'excuser…

— M'excuser, m'excuser ? Je ne vais sûrement pas m'excuser devant un gamin dont j'ai d'ailleurs fait sauter le père sur mes genoux ! Mais ne t'inquiète pas Simon, c'était avant qu'il ne rencontre ta mère… N'empêche

que mine de rien, je l'ai bien connu ton père, le Rotram le Lion… C'est d'ailleurs un des rares que j'appréciais ! Alors, pour lui et son fils, on va se bouger, hein Goulwen ? C'est normal…

— En tout cas, merci pour votre aide, dit Gwen, c'est vraiment gentil. Les enfants vont adorer la balade en mer, il faut juste que je me renseigne pour les formalités.

— Et qu'est-ce que vous diriez de venir discuter du périple au restaurant, on vous invite ! Est-ce que samedi ça vous irait, on est fermés le midi et comme ça, on pourrait déjeuner ensemble ? En revanche, on devra vous quitter vers les trois heures, boulot, boulot…

— Mais il ne faut pas…, refusa tout d'abord Gwen sans conviction, puis : oui…, oui…, c'est possible, je n'ai rien de prévu ce samedi-là…

— Je suis libre également, dit Simon et ça me fera plaisir de découvrir la cuisine bretonne d'une Bourguignonne !

— Sacré farceur ! Comme ton père ! dit Évangéline. En tout cas, à samedi, vous trouverez le resto facilement à Trégastel, ce n'est pas loin de la mer et il s'appelle « Au grand loup de mer ». Demandez, tout le monde connaît.

11 L'ÂNE À ROULETTE

Jeudi 1er octobre 1987

Le lendemain en début d'après-midi, comme c'était désormais prévu les jeudis, Simon passa à l'école. Il avait prévenu Gwen qu'il ne resterait pas longtemps, juste pour annoncer avec elle aux enfants le sujet de la nouvelle chronique.

— Tout d'abord, commença Simon, bravo pour l'article de lundi. Est-ce que vous l'avez lu au moins ?

— Un peu qu'on l'a lu, répondit Erwan. Ma mère l'a même fait encadrer pour l'accrocher au mur de la cuisine…

— Bien, bien… Bon, pour ceux qui ne l'ont pas eu, reprit Simon, je vous ai apporté un paquet d'Ouest Télégramme. Je les mets sur le bureau, vous pouvez vous servir. La chronique sur Zurbaritze de Logide et l'annonce de son anniversaire ont bien plu. Il y a eu beaucoup de retours positifs au journal, les lecteurs adorent, original, drôle et instructif, ce sont les mots qui ressortent. Alors, il faut garder le même cap et on n'a pas droit à l'erreur. Il faut conserver notre audience et même la faire gonfler. Vous êtes prêts pour la deuxième étape ?

Un grand oui unanime s'éleva dans la salle de classe. Gwen demanda le silence et, quand l'agitation fut retombée, prit la parole à son tour.

— La Bretagne est surtout connue pour la mer, son littoral et qui dit côtes, dit pêche en mer…

— …et homards, ajouta Armel qui, pour une fois, n'avait pas dit un mot, pensant être passé, avec la journée d'hier, du statut d'élève de second plan à celui d'initié béni des dieux.

— Et homards, reprit Gwen, mais en ce qui nous concerne, vous allez voir qu'il s'agit plutôt de mollusques que de crustacés.

— En effet, dit Simon, on vous propose d'informer les lecteurs sur un nouvel événement important au plan local. Il s'agit de l'ouverture, cette semaine, de la campagne de pêche d'un mollusque bivalve renommé et que vous connaissez tous…

— La pieuvre ! s'exclama Youenn, le petit voisin d'Armel.

— Non, corrigea Simon, même si elle est molle, la pieuvre n'est pas un mollusque. Il s'agit de, de…, vous donnez votre langue au chat… lutier ? Il s'agit de la coquille Saint-Jacques !

— L'annonce de cette saison, enchaîna Gwen, sera l'occasion d'interroger sur son métier un marin, monsieur Goulwen Guézennec, qui pratique toutes sortes de pêches en mer. Ça vous plaît comme thème de chronique ?

L'acquiescement général noyé dans un nouveau brouhaha fut la preuve que le sujet faisait bien l'unanimité.

— Il viendra ici jeudi prochain, comme monsieur Zurbaritze ? demanda Solenn.

— Ce n'est pas encore décidé, répondit Gwen. Je dois justement en parler à monsieur le directeur ce soir, dès que j'ai la réponse, je vous informe.

— Et moi, dit Simon, je vous dis à dans une semaine !

— Et nous, ajouta Gwen en s'adressant à ses élèves, nous allons revoir pour commencer la différence qu'il y a entre crustacés, mollusques et céphalopodes, il y en a besoin…

Après la classe, Gwen passa voir le directeur, monsieur Lanerie-Rouette. C'était un homme posé et imposant, la centaine de kilos coincée dans un fauteuil à roulette qu'il occupait dès le matin. Il ne s'en extrayait qu'à la nuit tombée. Cette position lui avait valu, de la part de générations d'élèves, le surnom peu flatteur « d'âne à roulette ». Malgré ce sobriquet qu'il connaissait et dont il se serait bien passé, c'était pourtant un excellent pédagogue, à la fois bon et exigeant qui, après deux décennies d'enseignement, avait pris le poste et donc le fauteuil de directeur qu'il occupait depuis dix ans. Compétent, bon administrateur, monsieur Lanerie-Rouette était à l'écoute de son personnel, affable donc mais avec cette petite pointe d'autorité qu'ont les gens qui ont vécu. La cinquantaine passée, il souhaitait le meilleur pour son établissement, caressant

certainement le secret espoir d'obtenir avant son départ en retraite les palmes académiques.

— Ah, mademoiselle Lankerloc'h, content de votre passage ! Alors, comment s'est déroulée cette rentrée ? Je n'ai pas encore eu le temps de venir vous voir, en début d'année c'est toujours la course… Je suis impardonnable ! Mais monsieur l'inspecteur est déjà passé vous visiter plusieurs fois… Pas trop débordée avec les enfants ? Et vos collègues ? L'accueil est bon ? Pas toujours facile quand on vient d'ailleurs et puis, un premier poste… Votre intégration se passe-t-elle bien ? Dites-moi tout…

— Eh bien, tout va pour le mieux, monsieur le Directeur. Non, non…, je ne vois pas de problème…

— En bien, c'est parfait ! Pour une fois qu'un enseignant n'a pas d'ennuis, nous n'allons pas lui en chercher, n'est-ce-pas ? Vous vouliez me demander quelque chose, mademoiselle Lankerloc'h ?

— Oui, monsieur le Directeur. Voilà : dans le cadre de la séquence hebdomadaire « informer, s'informer », les enfants travaillent avec l'aide de l'Ouest Télégramme et de son nouveau directeur, monsieur Rotram…

— Ah justement ! s'exclama monsieur Lanerie-Rouette. Ça tombe bien que vous en parliez, je voulais justement vous en toucher deux mots moi aussi. Non, non, ne vous inquiétez pas…, monsieur l'inspecteur a validé tout ça, il n'y a pas de problème, bien au contraire… Tous mes compliments, mademoiselle Lankerloc'h, bravo, bravo ! Cet article de lundi, les chroniqueurs du CM2…, que des retours positifs pour notre école de Loupelec. Il y a longtemps que l'on n'en avait pas parlé comme ça dans les environs ! Bon, le sujet, le sorcier et ses 116 ans, un peu limite… Mais je suppose que c'est cela qui a fait le succès de l'opération. Il nous faut des interventions de ce type pour redorer le blason de l'école, vous comprenez, c'est une jungle, et une course aux subventions. Alors, un peu plus de poids, un peu plus de reconnaissance, ça ne peut qu'arranger les choses. D'autant qu'on parle pour l'année prochaine de l'ouverture d'une école primaire Diwan dans le secteur ! Alors, si l'on peut, nous aussi, promouvoir le local… J'y travaille déjà avec la cantine, des producteurs du

coin, des produits plus bio... Voilà déjà une couche de peinture neuve sur l'image de notre école ! Mais la communication, la presse, c'est le nerf de la guerre, mademoiselle Lankerloc'k, encore bravo…

— Eh bien justement, monsieur le Directeur, pour le deuxième article, nous avons choisi avec les enfants, d'annoncer l'ouverture de la saison de pêche à la coquille Saint-Jacques et de parler de la vie des pêcheurs…

— Fantastique, mademoiselle Lankerloc'h, on est en plein dedans, du local, rien que du local. On pourrait d'ailleurs appeler votre équipe « Les chroniqueurs du CM2 Loupelec »…, non, non ? Vous croyez ? Ah bon…

— Dans ce cadre, un patron-pêcheur propose d'emmener la classe sur son chalutier jeudi prochain, juste pour une petite promenade, pensez-vous qu'on puisse avoir un car, et pour l'autorisation et les assurances…

— Alors là, vous y allez un peu fort, mademoiselle Lankerloc'h ! Le voyage de fin d'année au mois d'octobre, c'est une première ! Mais je vous aime bien, je vous aime bien et puis pour l'école… Allez ! Vous avez mon aval, mais il faut bien border tout ça, pas d'amateurisme, si jamais on en perdait un en mer ! Ah…, ah…, je plaisante, mademoiselle Lankerloc'h. Et ils partiraient d'où, pas trop loin j'espère ?

— Non, non, à peine une quinzaine de kilomètres, Trébeurden ou Locquémeau, le bateau est basé là-bas je crois…

— Vous croyez, vous croyez…, il faut être sûre ! Il me faut les lieux et heures de départ et d'arrivée, pour le car et les assurances, bien sûr le nom du propriétaire, l'immatriculation du bateau et la copie de son assurance, une lettre de sa main attestant qu'il s'engage à son bord à la sécurité des enfants et qu'il a le nombre de gilets voulu… Il me faut également l'autorisation des parents pour cette virée… Et il sortira quand le papier ?

— Normalement dans une petite quinzaine, lundi 12. Pour le reste, vous l'aurez, vous pouvez compter sur moi.

— Bien bien, lundi 12, c'est parfait… Pour la suite, il faudra qu'on en reparle, j'aurai peut-être des sujets à vous soumettre, mademoiselle Lankerloc'h…

— À leur soumettre, ce sont les enfants qui décident…

— Oui, bien sûr, ce sont les enfants qui décident… On reverra ça… Ah oui, tant que j'y pense. J'ai reçu une note pour votre première visite médicale le 14 octobre, c'est un mercredi, au Centre Santé au Travail de Lannion, tenez, voilà la convocation…

— Déjà ? s'inquiéta Gwen en saisissant le papier, mais je viens à peine d'arriver…

— Déjà, déjà…, non ce n'est pas déjà, mademoiselle Lankerloc'h ! Ou plutôt si… Cette première visite médicale d'aptitude aurait déjà dû être faite avant votre arrivée, mais aujourd'hui, plus personne n'a le temps de rien, quel bazar…

12 AU GRAND LOUP DE MER

Samedi 3 octobre 1987

Ce samedi-là, c'est Gwen qui était passée prendre Simon chez lui car, avec le Léguer qui formait une barrière naturelle de presque dix kilomètres, c'était bien plus court que ce soit elle qui prenne sa voiture pour rejoindre Trégastel. Elle s'était donc arrêtée à Bel Air dans la banlieue ouest de Lannion pour emmener Simon. Après avoir constaté qu'il habitait un lotissement pire qu'ordinaire, elle était repartie sans s'attarder avec son passager, plein nord vers leur destination maritime.

— Eh bien mon vieux, le taquina Gwen, c'est vraiment pavillon-pavillon chez toi… Il ne te manque que les pantoufles pour faire le retraité ! Heureusement qu'il y a tes photos de voyage au mur, sinon on pourrait déprimer ferme !

— Retraité ? Pourquoi pas ancien combattant ! Tu exagères un peu, Gwen. C'est un pavillon comme un autre, juste un pied à terre pour moi. J'arrive tard le soir, parfois à la nuit et je repars le matin de bonne heure. Et puis l'intérêt, c'est que je suis à deux pas du boulot…

— Et à part le boulot ? demanda Gwen.

— C'est vrai qu'en dehors du boulot, pour le moment, il n'y a pas grand-chose… Mais il y a un bout de jardin, tout de même ! Le week-end, quand je ne suis pas en reportage, je m'y installe et je lis les canards. J'y ai même déjà pris l'apéro, c'est sympa…

— Et la vue est sympa…, pouffa Gwen.

— Pas pire qu'ailleurs et l'année prochaine, je pourrai faire mon jardin en même temps que mes voisines…

— Et il y en aura quelques-unes, c'est sûr !

— Bon, si on parlait d'autre chose, proposa Simon, parce que je vois que mon domicile ne te plaît pas !

— En effet, changeons de sujet, car un pavillon sera toujours un pavillon, et un lotissement, un lotissement. J'ai donc vu le directeur avant-hier. Il est d'accord pour la sortie en mer de jeudi prochain et il est ravi que l'école puisse travailler avec l'Ouest Télégramme. D'ailleurs, il pourrait même devenir un peu gênant. J'ai senti comme des velléités de collaboration dans ses propos. Il voit certainement dans notre projet un moyen de promotion de l'école. Il va falloir qu'on se méfie…

— Ça pourrait être le sujet du prochain article, dit Simon en souriant : « Information ou message personnel ? ».

Ils arrivèrent vers midi à Trégastel, par le boulevard du Coz Porz et garèrent la Golf sur le parking situé près de l'aquarium marin. Ils marchèrent le long de la large voie et, après avoir demandé à quelques passants, trouvèrent le Grand loup de mer dans une impasse située entre la rue des sept îles et la place Saint-Anne. Comme l'avait indiqué Évangéline, le restaurant était fermé. Mais après avoir frappé à la devanture, ils aperçurent bientôt la silhouette massive de Goulwen qui s'approchait de la porte vitrée pour les faire entrer.

— Venez, venez vite, dit-il en les pressant un peu, il ne faudrait pas que des clients croient qu'on est ouvert… Voilà, rajouta-t-il en tirant le rideau, maintenant on est au calme ! Par ici, on va s'installer dans ce coin, à la table que j'ai préparée. Évangéline arrive, elle finit les entrées. En

attendant, je vous sers un petit apéro ?

Vif comme un courant d'air malgré son imposante stature, Goulwen était passé derrière le zinc de l'étonnante gargote. Le Grand loup de mer, comme bien des restaurants à poisson, était décoré pour que le client croie manger dans la cabine d'un bateau : cloisons en bois verni percées de hublots ; filets tendus entre les poutres et anciennes boules de flottage en verre ; bouées de sauvetage accrochées aux murs ; tables blanches aux nappes à carreaux bleus. Au milieu de la pièce, sur un buffet bas couvert de poulies en bois et de manilles, trônait une splendide maquette d'un brick du 18ème. Au-dessus un énorme lustre, en forme de poulpe et d'assez mauvais goût, descendait du plafond. Mais le clou de cette déco marine c'était bien le bar : ce domaine était, semblait-t-il, réservé au géant bleu, tellement le mobilier était colossal. Le comptoir se terminait, face à l'entrée du restaurant, par une proue monumentale qui remontait presque jusqu'au plafond : s'y adossait une sirène en bois sculpté et verni qui tendait les deux bras vers l'avant, grands ouverts comme pour accueillir le chaland ; son opulente poitrine aurait fait traverser les mers à tous les marins, de Camaret jusqu'à Saint-Malo.

— C'est tout de suite plus original que mon pavillon, un peu plus kitsch aussi ! murmura discrètement Simon à l'oreille de Gwen qui eut du mal à ne pas pouffer.

— Ah, je vois…, dit Goulwen, vous êtes en admiration devant ma petite Marie-Morgane.

— Petite, petite…, ça dépend de quel point de vue on se place, répondit Gwen.

— Je sais, je sais…, c'est un peu exubérant. Dahut était déjà là quand on a acheté les lieux, c'était un bar avant. Mais elle était tellement jolie, notre petite sirène, qu'on n'a pas eu le cœur de l'enlever…

— Walt Disney n'en croirait pas ses yeux, souffla Simon.

— Bon alors, vous prenez quoi ? demanda Goulwen à nouveau.

— Pour moi, c'est bon, répondit Gwen, je prendrai juste un verre de vin en mangeant.

— Moi je ne conduis pas, dit Simon, mais je vais tout de même être solidaire. On va attendre Évangéline…

— Ah ben tiens ! dit Goulwen, voilà justement la patronne qui arrive avec l'entrée. Allez, je ne vais pas me faire remarquer non plus, on va passer à table.

— Bonjour, bonjour ! claironna Évangéline. Vous n'avez pas eu de mal à trouver ? Allez installez-vous… Pour ne pas être hors-sujet, je vous ai préparé pour commencer des coquilles à la bretonne. Vous m'excuserez, elles viennent du congélo, c'était juste pour marquer le coup… Il va falloir attendre le début de la saison et la semaine prochaine pour que mon loup de mer en rapporte des fraîches…

— Ton grand méchant loup de mer ? demanda Simon en souriant.

— Non, mon bon gros loup, dit Évangéline en frottant le dos de Goulwen. Celui-là, il n'est pas méchant pour un sou ! On s'est rencontré par hasard il y a une vingtaine d'années à Paris, il était venu souper dans mon resto, il est revenu un soir, deux soirs et depuis, on ne se quitte plus. C'est pour lui que je me suis installée en Bretagne et depuis, notre seul credo c'est amour, poisson et crêpes…

— Il y a déjà de quoi s'occuper, reconnut Simon, et le programme n'est pas déplaisant.

— Et puis ici, c'est beau, c'est beau… La mer bleue, la côte de granite rose… Si vous avez le temps, après manger, allez-vous promener sur la plage, vous n'allez pas regretter… Hein, Goulwen ? Nous, malgré le boulot, on y va au moins deux fois par semaine et à chaque fois, on n'en croit pas nos yeux ! Ces rochers incroyables, le dé, la tortue, la sorcière, le tas de crêpes…, je vais d'ailleurs vous en faire en dessert…

— Délicieuses les Saint-Jacques…, commenta Gwen.

— Ah bien, c'est notre métier, tout de même ! C'est vrai qu'elles ne sont pas mauvaises, confirma Évangéline. Pour la suite, Goulwen vous a préparé des « pavés de bar, crème de moules au safran ». Ça devrait vous plaire, c'est sa recette fétiche. Et les bars ont été pêchés hier, cette fois. Ce sont eux qu'on surnomme les « loups de mer », tellement ils sont voraces.

— Rien que le nom de la recette donne l'eau à la bouche, dit Gwen.

— Et moi, déclara Évangéline, je vais vous trouver un petit blanc de chez nous, hein Rotram ? Pour fêter la coopération de la Bourgogne et de la Bretagne. Et toi, Gwen, avec un prénom comme le tien, tu dois certainement être dans le camp breton ?

— On ne peut rien te cacher, et si tu veux tout savoir, je m'appelle même Gwen Lankerloc'h !

— Ah, mon dieu ! s'exclama Évangéline, Gwen Lankerloc'h ! Gwen Lankerloc'h, Goulwen Guézennec…, vous êtes bien de la même équipe ! Moi, mon nom de famille, c'est Tanesrauft. Ça sonne un peu plus prussien, teuton…, non ?

— Bon, dit Goulwen, j'ai assez entendu de bêtises comme ça, je vais dresser les assiettes et j'arrive.

À la fin du repas, au moment du café, on avait parlé de tout et de rien : des beautés du littoral breton ; des anciens amis restés en Bourgogne, pour un moment encore ou pour toujours ; et bien sûr de Logide et de ses projets, mais pas de l'excursion de la semaine suivante.

— Avez-vous réfléchi à la sortie de jeudi prochain ? demanda Gwen.

— Mais c'est vrai, répondit Évangéline, d'un peu plus vous repartiez sans qu'on en parle !

— On peut toujours revenir en discuter et manger en début de semaine, dit Simon en riant…

— C'est ça, c'est ça, compte là-dessus mon gaillard. C'est plutôt ton tour de nous inviter ! répondit Évangéline.

— Mais quand vous voulez, quand vous voulez… rétorqua Simon.

— Oh, vous savez, dit Gwen, à votre place, je ne sais pas si j'irais. C'est beaucoup moins tendance qu'ici, un petit pavillon quelconque, sans originalité aucune…

— Oui, mais tu ne connais pas ma cuisine, se défendit Simon.

— C'est vrai, c'est vrai…, consentit Gwen. Alors c'est simple, tu feras la cuisine et vous viendrez chez moi, sur les hauteurs, à Saint-Michel-en-

Grève, et plus proches des dieux…

— Ah ! Alors nous sommes voisins, dit Goulwen. J'ai le bateau à peine à cinq kilomètres, à Locquémeau…

— Bon, vas-y, dit Évangéline, raconte ce que tu as prévu, Goulwen. Sinon tu as entendu, Simon va revenir manger lundi !

— Oui, il va nous coûter cher cet article…, ajouta Goulwen. Alors, on va tout de suite réduire les frais : voilà ce que j'ai envisagé. Mon bateau est un chalutier de douze mètres ancré la plupart du temps à Locquémeau. Pour gagner du temps, on pourrait partir du port de Trébeurden. En car, de Loupelec, ça vous fait vingt minutes. Pour bien faire, il faudrait que vous arriviez à 13 h 30. Après, je vous propose de rejoindre par la mer le port de Ploumanac'h où j'ai aussi réservé un mouillage. Sans se presser, on pourrait mettre une heure et demie à deux heures. Je fais mon topo et pour meubler, les enfants pêchent le maquereau à la traîne. Je vais préparer des lignes mais il faut qu'ils soient équipés : vêtements sales, bottes, imper au cas où. Thomas, mon équipier, viendra avec nous. On ne sera pas trop de deux pour gérer les lignes et surveiller les gamins. 15 h 30 heures, on accoste, le car nous emmène de Ploumanac'h à la plage de Trégastel, cinq minutes, on s'arrête au parking de l'Île Renote. Là, on lâche les enfants sur la plage…

— On lâche, on lâche, c'est vite dit ! s'exclama Gwen. On lâche avec les colliers et les laisses…

— Si tu veux, continua Goulwen, on les attache tous ensemble avec un bout. Ensuite, on les traîne sur le sable pendant une demi-heure. On va à Beg ar Vir, c'est à deux pas, vue sur le dé, la tête de mort, le tas de crêpes… Je leur explique l'origine des rochers, le danger des écueils. On remonte à pied Coz Porz, on passe devant le chaos du Père Éternel où se niche l'aquarium marin et son toit granitique de plus de 5000 tonnes et…

— Et on arrive chez nous, au Grand loup de mer coupa Évangéline, vers 16 h – 16 h 30. Les enfants et les accompagnateurs prennent le goûter offert par la maison, une crêpe et un bol de coca, on va éviter le cidre, hein ? Puis retour en car, 20 minutes et fin de l'opération à Loupelec vers

17 h 30, au pire 18 heures.

— Mais c'est de trop, vous êtes fous ! s'exclama Gwen. Et réglé comme du papier musique, on ne peut pas faire mieux. Vraiment je vous remercie. En revanche, Goulwen, il me faudrait une copie de l'immatriculation du bateau et de ton assurance. As-tu pensé aux gilets de sauvetage, il en faudrait vingt, vingt-cinq ?

— Oui, oui, je me doutais bien, j'ai tout prévu. Voilà les papiers et pour les gilets, j'en ai une trentaine récupérés chez des collègues et à la capitainerie où j'ai aussi signalé la date de l'excursion.

— Eh bien, je crois que nous avons tout vu, dit Simon.

— Oui, je crois bien, ajouta Évangéline en se levant de table. Allez ! Il est déjà 14 h 30 passées, on va vous mettre dehors car il faut qu'on aille travailler.

Gwen et Simon remercièrent pour le repas et pour la préparation de la sortie : des grands sourires, quelques embrassades et à jeudi prochain. L'après-midi était radieuse. Ils marchaient tous les deux, côte à côte, sur le boulevard ensoleillé. Simon était en bras de chemise et Gwen portait sa veste d'une main, par-dessus l'épaule. Ils s'avançaient en direction de la voiture et de la mer, et Gwen ne put s'empêcher de féliciter Simon :

— Cette idée de chronique est vraiment géniale. Merci, merci encore, Simon ! Tu te rends compte, pour les enfants, c'est presque un conte de fées : d'abord le sorcier avec ses 116 ans, maintenant la promenade en mer... J'ai hâte qu'on en soit au troisième volet pour découvrir ce qu'on va bien pouvoir leur proposer…

— Pas trop d'enthousiasme, Gwen. On ne va peut-être pas trouver continuellement des sujets aussi intéressants. Tu sais, le travail de journaliste, c'est aussi traiter le quotidien. Tu te rappelles, les chiens écrasés… Je me creuse la tête pour la troisième séquence et, pour le moment, je dois dire que je ne trouve pas grand-chose de bien passionnant…

— Ça va venir, ça va venir ! répondit-elle toujours optimiste. En

attendant, allons faire un tour à la plage que je vois de quoi à l'air ce fameux granit rose : il faut bien que je prépare quelque chose d'ici jeudi. Je ne vais tout de même pas laisser tout le travail à Goulwen.

En continuant après le parking, ils passèrent devant le fameux aquarium marin littéralement coincé entre de gigantesques blocs.

— C'est bien vrai ce que nous a dit Goulwen, c'est phénoménal, déclara Simon. Comme Ploumanac'h et Perros-Guirec, Trégastel n'a pas usurpé sa réputation. Je comprends qu'ils aient choisi ce coin pour s'y installer…

Ils prirent à droite pour rejoindre la route de l'Île Renote et le parking indiqué par Goulwen.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Gwen. On fait le tour de l'Île, ça doit être sympa ?

— De la presqu'île, mademoiselle l'institutrice, puisqu'on est arrivé à pied ! Oui, ça doit être sympa. Goulwen nous a dit qu'on peut faire la boucle en une heure à peine, par le chemin des douaniers. Allons-y, c'est parti !

Ils allèrent vers la droite pour découvrir l'île Renote (plutôt la presqu'île…) par sa côte orientale. C'était à marée descendante et l'estran, avec ses plages de sables ourlées de rochers aux formes arrondies, isolés ou regroupés en chaos insolites, laissait découvrir ses somptueux paysages sculptés par l'érosion. Gwen et Simon parlaient beaucoup, devisant sur tout, possibilités d'interviews, gastronomie, grands espaces, voyages, même jusqu'aux musiques qui accompagneraient parfaitement ces panoramas idylliques : celles de Bill Evans, Jan Garbarek, Pat Metheny… Ils venaient de découvrir que tous deux, ils appréciaient le jazz. Arrivés à mi-chemin, ils aperçurent, de l'autre côté du chenal, l'île de Costaérès, son château et en arrière, les chaos de Ploumanac'h. Toujours en dissertant sur le vaste monde et ses merveilles, ils revinrent à leur point de départ et, 500 mètres plus loin, juste après avoir dépassé la pointe de Beg ar Vir, s'arrêtèrent sur la plage de Coz Porz. Ils s'assirent sur deux rochers bas pour regarder au large. Le soleil déjà bas inondait d'orange les vastes étendues de sable et les rochers fantasmagoriques qui en surgissaient : le

dé, le tas de crêpes… La mer émeraude ondoyait et étincelait entre les langues rocheuses jaunes, roses, brunes. Une flottille blanche se balançait doucement au gré des flots. Simon se dit qu'il ne retrouverait jamais une pareille occasion et se lança :

— Tu sais, Gwen, je crois que je suis un peu amoureux de toi…

Gwen le regarda droit dans les yeux, affichant un petit air amusé mais attentif. Après un grand blanc, il reprit :

— Dès que je t'ai vue la première fois, en train de dévaler les escaliers de l'Ouest Télégramme… C'est incroyable, mais dès que j'ai aperçu ton grand sourire, je crois que je suis tombé amoureux. Oui, je crois bien, tombé…, un véritable coup de foudre ! Et après, ça a continué, il fallait que je te revoie. La chronique a été un excellent prétexte et je me suis attaché de plus en plus. Je n'ai jamais ressenti ça avant, ça me dépasse… Je n'ai jamais fait ça avant non plus, c'est pas du tout mon genre de séduire les filles, surtout ne pense pas ça ! Il fallait que je te le dise… Et toi, tu penses quoi ?

Il mit sa main sur la sienne, posée sur le rocher. Elle la retira doucement en lui disant, toujours en le regardant droit dans les yeux :

— Ce n'est pas possible, Simon, je suis déjà avec quelqu'un.

Après un court temps de réflexion, il lui répondit :

— Moi aussi je suis avec quelqu'un, ce n'est pas une raison, la preuve…

Elle ne répondit pas et, au bout d'un instant lourd de signification, il demanda enfin :

— C'est la différence d'âge ?

— Ne sois pas idiot, Simon.

C'est sur cette réponse sans équivoque qu'elle se leva et que la conversation s'acheva ; comme la sortie d'ailleurs… En voiture, sur le retour, ils n'échangèrent pas un mot car une gêne profonde s'était installée entre eux. Simon se dit qu'il n'aurait jamais dû parler de sa compagne : à quoi s'attendait-il avec une sortie de ce genre, plus nul, on ne pouvait pas faire mieux ! Gwen pensa qu'elle aurait pu lui répondre différemment, au moins de manière moins brutale : elle avait tout de

même une certaine attirance pour lui… Puis elle songea qu'elle ne voyait pas ce qu'elle aurait pu dire d'autre, sans lui donner de faux espoirs : l'intérêt des réactions sur le vif, c'était justement d'être sans ambiguïté. Elle le déposa chez lui et ils se séparèrent sur un échange de bonsoirs très froid.

13 RUE DES THERMOPYLES

Vendredi 29 mars 1985

Deux ans et demi plus tôt, Gwen, tenant Sami par la main, descendait à la station Pernety. Ils avaient rendez-vous avec Galice, Gus, Rapha et un certain Dadé pour aller dîner, non loin de la gare Montparnasse. Après avoir longé quelques rues, ils arrivèrent au restaurant. Ils s'installèrent à la longue table unique où, entre autres convives, les attendaient leurs quatre complices. On commanda et on se mit à dîner sans plus attendre. À l'époque, l'Atelier était un de ces nouveaux endroits, un restaurant libertaire avec une seule tablée pour favoriser le dialogue, et une corbeille à l'entrée où chacun laissait ce qu'il voulait, ou ce qu'il pouvait. On y mangeait correctement, mais sans plus, une sorte de cuisine familiale élaborée à tour de rôle par les membres d'une équipe plus ou moins bénévole mais engagée. Si l'on y venait donc pas spécialement pour le menu, en revanche, le lieu était reconnu pour sa fréquentation, des avant-gardistes et des marginaux de tout poil et de tout crin, aussi bien attardés de la beat generation que précurseurs des futurs bourgeois-bohèmes. On y discutait de tout ce qui sortait à Paris et dans le vaste monde, autant dans les domaines de la danse que de la musique, en passant par le cinéma et la BD. Mais il n'y avait plus vraiment d'intellectuels dans cette civilisation-là, tout le monde se disait simplement jeune ou branché. On n'était pas là pour créer mais pour profiter, se divertir. C'est donc au resto-atelier que Galice avait rencontré Dadé qui habitait le quartier, rue des Thermopyles.

Dadé, originaire d'une de nos campagnes profondes, avait pu assouvir sa véritable boulimie culturelle en « montant » à Paris, opportunité que lui avait offerte la réussite du concours des Postes et Télécommunications. C'était surtout dans la musique qu'il rassasiait sa véritable fringale culturelle qui, en fait, s'avérait surtout être une quête de reconnaissance, reconnaissance qui lui avait bien manqué durant sa jeunesse. Il gardait même des années de lycée le goût amer que laissent les brimades des soi-disant camarades de classe. Pensionnaire, il avait alors été chahuté pour son allure un peu gauche, sa stature épaisse, sa bonne bouille trop ronde et des origines paysannes qui n'avaient guère la cote dans les années 70 : on savait que ses parents tenaient une ferme vieillotte à une quinzaine de kilomètres de la ville, bourgade bourgeoise pourtant sans grand intérêt. Cela suffisait à en faire une sorte d'intouchable du développement moderne et son prénom, André, d'abord raccourci en Dédé, avait vite été remplacé par le surnom prédestiné de Dadé (Dadet ?). Dégoûté par ces mises en boîte régulières, las de ne jamais accéder au cercle privilégié des décideurs parce qu'on lui reprochait un air naïf qu'il ne pensait pas avoir, il avait arrêté sa scolarité en seconde. Son premier geste avait alors été de se laisser pousser les cheveux, de véritables baguettes de tambour brunes et épaisses qui n'avaient donc pas apporté l'effet escompté. Pourtant, il les portait encore quelques années plus tard en signe d'émancipation. Aujourd'hui, fier d'être devenu urbain, Dadé achetait des dizaines de vinyles tous les mois, ou les volait car il se disait anarchiste. Il écoutait tous les programmes jazz de France-Musique et, sous aucun prétexte, n'aurait raté un concert de tout ce qui porte saxophone sous le menton… Il s'épanouissait dans la capitale, se gonflait dans cet élément nourricier. C'est dans cet état de grâce que Galice l'avait rencontré. La jeune femme, véritable centre du monde, très dominatrice par nature et également très attachée à tous ces vernis qu'on fait briller en société, avait décidé de sortir avec lui. Quelques années auparavant, elle n'aurait même pas détourné le regard. Mais là, éblouie par le charme encyclopédique de Dadé, elle le montrait partout depuis un mois. En revanche, nul ne pouvait

présager combien de temps allait durer cette représentation, car avec Galice, les prétendants marchaient toujours sur des œufs, ou plutôt sur le bord du précipice. Pour sa part, la jeune-femme était très parisienne —elle était née là— et adorait les boutiques, les nouveautés, la mode, les sorties, bref le monde qu'elle semblait diriger d'une main de maître. Elle était en archi à La Villette avec Rapha, Gus et Sami. Gwen était une amie d'enfance et, comme elle aimait à le répéter depuis quelques temps, c'était tout de même par son entremise que Gwen et Sami s'étaient rencontrés cinq mois avant, à sa pendaison de crémaillère.

— Est-ce que vous pensez aller voir Archie Shepp ? demanda Dadé. Il passe bientôt au New Morning. C'est une occasion à ne pas manquer, j'ai déjà pris nos deux places.

— Tu es un amour, dit Galice en l'embrassant.

— Pour ma part, il n'est pas question que j'y aille, assura Gus. Moi, ces gars qui font des gammes dans tous les sens et qui n'écoutent même pas le voisin, ça me prend la tête et les oreilles. Je ne parle même pas des batteurs qui tapent comme les sourds qu'ils doivent être !

— Mais tu dis n'importe quoi ! s'emporta Dadé. Imagine le gars, Archie Shepp, il joue depuis 30 ans, de plein d'instruments en plus, ténor, soprano, clarinette, piano…, avec des pointures comme Chet Baker, John Coltrane, Cecil Taylor… Et il ferait n'importe quoi ? Et Philly Joe Jones, Max Roach et Elvin Jones seraient des sourds ? Là, non, je ne peux pas cautionner ça ! Je pense surtout que nous n'avons pas l'éducation musicale suffisante pour comprendre certains engagements que ces types-là ont mûris pendant des décennies de pratique. Les écouter nous offre l'opportunité d'apprendre…

— Peut-être, renchérit Gus, mais ça pose tout de même problème : si l'auditeur ne peut plus écouter la musique…

— Personellement, je n'y comprends rien non plus, avoua Raphaëlle. Mais les mélomanes avertis doivent certainement y trouver leur compte, vous ne croyez pas ?

— Oui, ce doit même être de la musique exclusivement réservée aux

musiciens qui la jouent, je ne vois pas d'autre solution, répondit Gus.

— Ah, tu es dur, commenta Dadé. Ce sont simplement des artistes qui poussent la création jusqu'à ses limites pour essayer d'en renouveler les formes. Personne ne crache sur la peinture abstraite ? Le living et l'open theater ? Eh bien là, c'est pareil…

— C'est vrai qu'à la fac on nous bassine avec Klein. Quoi de plus beau qu'une belle monochromie, quoi de plus architectural ? Quoi de plus beau qu'un beau bleu à la Klein ? Ou qu'un beau noir à la Soulages ? demanda Gus qui n'en démordait pas. Vous vous rendez compte : un tableau tout noir, c'est pas beau, ça ! Mais les suivants après, ils font quoi ? Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire, nous, pauvres futurs petits architectes ?

— Moi, j'adore la peinture abstraite, intervint Gwen. Je trouve ça très décoratif, parfois reposant. Elle me semble avoir un sens, sans que j'aie d'ailleurs de connaissances particulières en peinture. En musique, c'est beaucoup plus délicat, déjà justement parce que nous avons une éducation qu'il est difficile d'exclure. Et puis, si l'image est rarement fatigante, le son peut le devenir : il peut vite être assimilé à du vacarme. Sami et moi, on n'écoute pas trop de free jazz. Quelques délires parfois dans un morceau, d'accord, mais il faut pas trop que ça dure ! Tous les deux, on a des goûts plus classiques, Miles, Stevie Wonder, Al Jarreau… En mai, on va aller voir le premier concert de Sting au théatre Mogador, là on va s'éclater parce que The Police, c'est toute notre jeunesse ! Mais pour Shepp, je vais en parler à ma mère, elle n'écoute que du jazz, ça va peut être l'intéresser. Dadé, il faudrait que je te la présente d'ailleurs…

— Elle me comprendra peut-être, elle, répondit l'intéressé en regardant Gus sur un ton faussement fatigué. Elle habite où ?

— Ma mère, enfin Marguerite, tout le monde l'appelle comme ça, elle tient un magasin de photo pas très loin, à Montrouge, rue Ginoux. D'ailleurs, Sami y travaille de temps à autre.

— Tous les deux, vous n'habitez pas très loin non plus ? demanda Dadé.

— Comment tu sais ça, toi ? questionna Gwen étonnée, c'est Galice qui

te l'a dit ?

— Pas du tout. La rue d'Alésia est dans ma tournée. Je suis votre facteur, mademoiselle Gwen Lancherloc'h et monsieur Sami Greenpool. Avec des noms comme ça, on ne peut pas vous oublier…

— Sami, ça y est ! dit Gwen en souriant. Notre intimité est découverte. Galice a installé un espion chez nous, finis les petits mots doux… Si ça se trouve, Dadé lui ramène notre courrier en douce et je la vois bien en train de décoller les enveloppes à la vapeur…

— Si vous croyez que je n'ai que ça à faire, soupira l'intéressée. Eh bien vous vous trompez les tourtereaux !

— En tout cas, plaisanta Sami, si Dadé veut t'apporter en même temps nos factures d'eau et d'électricité, la taxe d'habitation, peut-être même notre loyer à payer ? Nous n'avons rien contre…

— Pas de problème ! répondit Dadé qui, non plus, ne manquait pas d'humour. Je rapplique chercher tout ça quand vous voulez… Car c'est vrai, on n'habite pas loin, tous les trois dans le 14e ! Je peux même vous faire les courses au passage… Je suis très demandé et je n'ai que la Seine à traverser pour être chez Galice, dans le Marais. J'envisage d'ailleurs d'agrandir encore ma tournée. Vous, Gus et Rapha, vous êtes dans quel coin ?

— On a une piaule entre les deux, au Quartier latin, rue de la Huchette. Nous, ça serait plutôt pour le ménage qu'on aurait besoin, sourit Rapha, tu comprends, avec Gus...

— Et vous deux, demanda Gwen à Galice, vous ne vous mettez pas ensemble ?

— Non mais tu plaisantes, Gwen, au bout d'un mois ? Et puis mon appart est trop bien, je ne quitte pas un bijou comme ça…

— Moi non plus ! enchaîna Dadé. Depuis que je suis à Paris, la rue des Thermopyles, c'est ce que j'ai trouvé de mieux. En pleine ville, on se croirait à la campagne et je vais au boulot à pied. D'ailleurs, je vous invite à prendre le digestif chez moi, vous allez voir, comme à la cambrousse… Ça vous dit ?

— Pourquoi pas, répondit Gus. Du moment que tu ne nous mets pas du free jazz…

Sortis du restaurant, enfilant les petites voies rehaussées de vitrines et d'étals colorés, ils arrivèrent rapidement rue des Thermopyles. Il se dégageait de l'étroite venelle pavée, de ses deux minuscules trottoirs également empierrés et souvent embouteillés —pots de fleurs, jardinières, vélos, poussettes—, un charme apaisant, presque champêtre qu'on devait aux nombreuses plantations faites par les riverains : lilas, glycines, buddleias…

— Ça devait ressembler à ça, Paris au 19e, un grand village... Quand je reviens en train de chez mes parents, ajouta Dadé, bien avant la gare Montparnasse, dès qu'on rentre dans l'agglomération, je ne respire plus pareil, je ne sens plus pareil. Ce n'est pas psychologique, détrompez-vous, mais bien physiologique : c'est la ville, la pollution, les gaz toxiques…, et je me dis qu'il faudrait bien que j'aille vivre ailleurs. Une fois descendu à Montparnasse, après dix minutes de marche à pied, rue Alain, rue Pernety, rue Raymond Losserand, j'arrive dans le coin et cette fois je pense : en fait, on ne respire pas si mal ! Qu'est-ce que c'est sympa ce quartier, cette vie de quartier, de mon quartier, de mes commerçants, de mes voisins. Et il faudrait tout l'or du monde pour me déloger d'ici…

— Tu connais la rue de la Huchette ? demanda Gus à Dadé. Oui, bien sûr, tout le monde connaît la rue de la Huchette, surtout un facteur comme toi… Nous aussi, avec Rapha, on s'y plaît bien. Ce n'est plus Paris, c'est un coin à part, un microcosme à l'opposé des Thermopyles, super sympa mais juste un peu plus bruyant…

— Il faut absolument qu'on passe vous voir, depuis le temps qu'on en parle… dit Gwen à Rapha en aparté.

— Mais bien sûr, répondit Rapha, c'est justement les vacances de Pâques, il faut en profiter. En début de semaine, vous venez manger tous les deux un midi, lundi, mardi, qu'est-ce que vous préférez ?

— Mardi, ça serait bien, le lendemain, on part pour une semaine.

Ils échangèrent encore quelques mots au pied de l'immeuble de Dadé pour profiter un instant de la clarté de cette soirée printanière. Puis, ils grimpèrent au 3ème gauche où la lumière naturelle semblait avoir été définitivement réquisitionnée. Il fallut donc allumer le plafonnier du salon du petit deux pièces, alors qu'il faisait encore grand jour dehors. On se serra assis en tailleur autour d'une table basse et, chacun, selon sa confession, prit sa bouteille de bière ou sa tasse de thé.

— Alors comme ça, tu veux devenir instit ? demanda Dadé à Gwen.

— Mais comment tu sais encore ça, toi ! dit Gwen en faisant semblant de s'offusquer. C'est Galice qui te l'a dit, je suis sûre ?

— Oui, cette fois, c'est elle qui m'en a parlé parce que je n'ouvre pas encore le courrier des gens, ou alors rarement…

— Et bien en effet, cette année je suis une formation générale à l'école normale. Ensuite il faudra que je fasse un DEUG et après, je serai nommée maîtresse stagiaire à perpète-les-oies…

— C'est tout nouveau ce cursus. C'était différent il y a encore pas très longtemps, non ? demanda Rapha.

— Oh oui, répondit Gwen. Il faut croire que la formation d'instit pose problème : en fait, depuis une vingtaine d'années, on essaie de rapprocher primaire et supérieur, écoles normales et universités. D'un côté, il y a le primaire et des enseignements très polyvalents par nature ; de l'autre, les contenus très spécialisés dispensés par les facultés. Ajoutons à cela deux cultures de groupe bien différentes, la défense de corporatismes notamment au niveau des professeurs d'école normale, et l'on obtient ce parcours chaotique sur lequel les politiques surfent. On m'a dit que de 1979 à aujourd'hui, douze dispositifs de formation des maîtres ont été proposés. Je ne sais pas si vous vous rendez compte ! En tout cas, pour moi, c'est un DEUG de mon choix, en 2e et 3e année d'école normale.

— Moi, les instits, confessa Dadé, je n'aime pas trop. Certains sont particulièrement malveillants : il a suffi d'un seul qui s'autorise quelques vannes sur mon physique pour que, dès les petites classes, mon sort soit réglé jusqu'à la fin de ma scolarité…

— Oui, je comprends, mais les choses ont tout de même changé, plaida Gwen. À l'E.N., en plus de la pédagogie, on fait aussi de la psychologie, de la sociologie. On nous demande de nous approcher des enfants qui pourraient avoir des difficultés…

— Tu n'as qu'à voir, on interdit même aux instits d'enseigner Archie Shepp aux élèves ! ajouta Gus plié en deux.

— Elle est bien bonne…, maugréa Dadé. Mais en tout cas, je ne suis pas convaincu que les choses aient tellement évolué. Aujourd'hui, ce ne sont plus les gamins des campagnes qui sont stigmatisés, quoi que…, mais ceux des cités.

— Tu as sans doute raison, reprit Gwen, je suis certainement moins objective et j'enjolive sûrement, maintenant que je vois les choses de l'intérieur. Pourtant, je dois t'avouer qu'au départ, je n'avais pas spécialement la vocation. Après le bac, je ne savais pas trop quoi faire. J'aimais bien les voyages et, comme beaucoup de littéraires je suppose, j'ai été tentée par le journalisme.

— Tiens, s'étonna Sami, tu ne m'as jamais parlé de ça ! Moi aussi, ça m'aurait bien branché, le journalisme, j'ai hésité en terminale. Encore aujourd'hui, je me dis parfois que je me suis peut-être trompé de voie…

— Moi, comme je n'étais pas encore très sûre de mon orientation, poursuivit Gwen, j'ai commencé par faire de la photo avec ma mère, puis un stage dans son studio à Montrouge. Je me disais, photos, reportages, il y a un lien… Mais le travail en famille, ça n'est pas évident, même si j'adore ma mère. Au bout d'un moment, on a commencé à se crêper gentiment le chignon et c'est elle qui m'a présenté un de ses amis, un libraire d'une rue voisine qui cherchait de l'aide pour sa boutique. Au début, j'y suis allée à tout hasard et en fait, j'y suis restée deux ans. C'est ce patron, un homme discret mais profondément bienveillant, qui m'a donné la passion des livres et, peu à peu, l'idée de transmettre à des plus jeunes. Il me parlait souvent avec ferveur d'un instituteur de classe unique qu'il avait jadis eu dans un trou paumé du fin fond de l'Auvergne et à qui il devait sa vocation de libraire. C'était, disait-il, le genre d'enseignant à la

Marcel Pagnol, à la fois l'ami et le maître, bon mais respecté par les enfants, sorte d'humaniste féru de sciences, naturaliste un peu géologue, botaniste et également amateur de belles lettres. Et, un peu naïvement, je me suis bientôt vue moi aussi avec une ribambelle de lardons, à chercher des fleurs ou des petits cailloux dans les bois et les prés. Et c'est comme ça que, sans avoir l'air de rien, mon petit bonhomme de libraire m'a aiguillée vers l'enseignement. Il était temps que je me reprenne, j'ai perdu trois ans avant de choisir ma voie… Regardez, vous, vous êtes déjà en licence !

— Je ne suis pas sûr que tu aies perdu ton temps, dit Gus. Le difficile, Gwen, c'est de trouver sa place. Moi, c'est vrai, je suis en troisième année d'archi mais tu vois, parfois je me demande ce que j'y fais…

— Oh là là ! s'exclama Dadé. Vous les intellos, en avez des problèmes métaphysiques… Venez avec moi distribuer le courrier, vous verrez ce que c'est !

— Tu me prendrais sur ton porte-bagages, mon Dadé ? demanda Galice en souriant.

— Mais bien sûr et pour toi, je pédalerais jusqu'au bout du monde, la sacoche sur le dos. Ensemble, nous distribuerions les plis en tarif réduit et les recommandés avec accusés de réception. Ça te plairait comme virée ?

— Et on décollerait les enveloppes à la vapeur ?

14 L'APPEL D'ICART

Mardi 2 avril – Samedi 6 avril 1985

Gwen et Sami prenaient le petit déjeuner installés à la table de leur coin cuisine. Par la fenêtre ouverte en grand, un large rayon de soleil pénétrait dans le studio.

— Tu fais vraiment golden boy avec tes lunettes de soleil, déclara Gwen. J'ai de la chance d'avoir trouvé un joli garçon comme toi, Sami Greenpool !

— Je veux… Des Ray-Ban. Ma mère me les a trouvées à la Goutte d'Or. D'ailleurs, il faut absolument qu'on passe la voir à Barbès ce soir, sinon elle va me tuer. Tu te rends compte, une semaine sans me voir, elle ne va pas s'en remettre…

— Ne te moque pas ! Il y a plein de gens qui adoreraient avoir une mère poule comme la tienne, Sami Greenpool !

— Arrête de m'appeler comme ça…

— J'adore Greenpool… Les Ray-Ban et ça, je me croirais dans un film avec la star du moment. Il n'y a plus que le studio à transformer en palace d'un coup de baguette…

— Et je n'oublie pas la piscine et le court de tennis, comme on me l'apprend en archi à La Villette…

— En fait, tu as tout de même une sacrée veine d'être né d'une union mixte. S'il n'y avait pas eu ton père, le bon docteur américain protestant libéral, tu aurais pu t'appeler Sami Lévy, Sami Cohen, Sami Rosenberg ou même Sami Davis junior ah, ah….

— Tu es trop rigolote, Gwen Lankerloc'h, pourtant avec un nom pareil, moi je m'abstiendrais… Mais tu es peut-être simplement antisémite ? Au passage, je te signale que s'il n'y avait pas eu mon père, je ne serai pas là tout bêtement !

— Je ne suis pas antisémite du tout, la preuve, je vis avec un demi-juif ! Mais je préfére simplement m'appeler Gwen Greenpool que Gwen Davidovich ou Gwen Blumenstock… Je trouve ça juste plus joli, question de

goût… Gwen « Étang vert », c'est la classe, non ?

— Il faudrait d'abord que tu m'épouses, Gwen Lankerloc'h et avec ma mère, ce n'est pas gagné…

— C'est vrai, je n'avais pas pensé à ça, dis donc. Si ça se trouve, ta mère n'apprécie pas que tu sois avec une *goy* !

— Ce n'est pas « si ça se trouve » Gwen, c'est une certitude ! Tu sais déjà qu'elle veut que j'arrête l'archi pour travailler avec elle dans la mode au Sentier… Alors tu imagines, avoir une belle-fille qui n'est pas juive, c'est de l'impensable. Tant qu'on vit ensemble comme ça à la colle, passe encore, mais s'il fallait se marier…

— S'il fallait se marier ?

— S'il fallait se marier, ce n'est pas une *goy* que tu serais, mais une *Shiksa*…

— C'est-à-dire ?

— En gros, une *« abomination »* !

— Ah bien, sympa la famille… Et il faudrait que l'abomination aille la voir ce soir ? Mais toi, tu n'es pas pratiquant, elle supporte ?

— Elle supporte parce que je suis son fils unique, son petit Samuel, son petit chéri et qu'elle se dit qu'elle finira par m'avoir à l'usure. Ceci dit, ne t'en fais pas, les juifs sont très civilisés : elle sera toujours charmante avec toi. Par ailleurs, tu peux être persuadée que pour mon père, tu es sa revanche. Rien que pour emmerder ma juive de mère, il va te soutenir dans les moindres occasions ! Tu peux lui demander tout ce que tu veux, c'est accordé d'avance…

— Il me plaît bien, beau-papa Greenpool, il va falloir qu'on aille le voir un ce ces jours…

— Holà, doucement, on a tout le temps… En attendant, la semaine prochaine, tu vas rencontrer son frère, mon oncle Michel et sa femme Pam. On part une semaine pile poil. J'ai pris les billets de retour en ferry pour mercredi. Il faut qu'on soit absolument rentrés jeudi, j'ai promis à ta mère de travailler au studio.

— Vite, vite, Sami ! dit Gwen tout à coup en regardant sa montre. On a

dix secondes pour nous préparer ! Rapha et Gus nous ont donné rendez-vous dans une demi-heure, à midi moins le quart, et on est déjà en retard….

Quelques instants plus tard, ils descendirent quatre à quatre les étages de leur résidence, prirent le courrier que Dadé avait déposé dans la boite aux lettres (!) et se retrouvèrent dans la rue d'Alésia. C'était une voie coquette et bien éclairée, plantée sur chaque trottoir de grands arbres d'alignement ; elle était bordée d'immeubles de caractère, la plupart en pierre de taille calcaire. Le quartier était plutôt animé car des commerces de première nécessité occupaient de-ci de-là le pied des bâtiments : primeurs, boulangeries, cafés, restaurants… Arrivés au bout de la rue, à la place Victor et Hélène Basch, ils prirent le métro à la station du même nom.

— Il n'y a que 5 stations et un changement, ça va aller vite, dit Sami en prenant Gwen par la taille, tout en s'agrippant à la barre centrale du wagon.

Arrivés au Quartier Latin, ils longèrent le quai Saint-Michel et prirent le boulevard.

— Tiens, on va tout de même pousser jusqu'à la Fontaine, juste pour profiter d'un premier « petit air de vacances », non ? proposa Sami. Il n'y en a pas pour longtemps, on ira rue de la Huchette ensuite…

— Moi, je te suis, c'est toi l'organisateur mais je te rappelle qu'on est déjà en retard… La Fontaine Saint-Michel, c'est pas un peu bateau, mon petit chinois ? J'espère que tu as pris ton appareil photo !

Il y avait déjà beaucoup de monde autour du monument, dont d'éternels Asiatiques en manque de souvenirs de voyage.

— En retard pour en retard, autant que ça en vaille la peine ! Et ce n'est pas bateau du tout, Gwen, mais pas du tout. Bien au contraire. Architecturalement parlant, l'emplacement est ingrat et pose problème : il est situé en contrebas du pont et orienté plein nord. Hausmann a commandé sa construction pour combler un angle mort et créer un

débouché visuel à la perspective du boulevard du Palais. L'architecte Davioud y a implanté cet arc de triomphe à la façade rythmée par ces quatre colonnes corinthiennes en marbre rouge…

— Ouahhh ! s'exclama Gwen. J'ai droit à la totale… J'espère que tu ne t'y connais pas autant en édifices victoriens sinon notre périple au Royaume-Uni va être gai… Moi, cette fontaine, je la trouve un peu trop « m'as-tu-vu », presque kitsch. Je préfère les petits crachouillis qu'on trouve sur les places des villages provençaux, ça c'est joli au moins…

— Ah oui ! Parce que toi, tu t'y connais en architecture ? demanda Sami un peu vexé.

— Holà, holà Samuel Greenpool ! Il ne faut pas s'emballer comme ça, redescends ! C'est juste un avis, je n'ai pas voulu être blessante… Allez, on oublie tout et on va retrouver Rapha et Gus.

Ils entrèrent dans la rue de la Huchette en passant devant Gibert jeune. Gwen pensa qu'elle aurait bien fouiné pour trouver un ou deux bouquins de géo ou de science, mais ils auraient sûrement le temps d'y retourner dans l'après-midi. Comme l'avait dit Gus, c'était une rue très animée et, pour les riverains, certainement un peu bruyante. Les nombreux piétons y prenaient le pas sur les rares véhicules qui ne pouvaient guère stationner sur les étroits trottoirs encombrés de mobiliers divers. La chaussée, déjà rétrécie et coincée entre les deux rangées d'immeubles, était encore grignotée par les stores bariolés et les terrasses des établissements de bouche. Les étals et les présentoirs des boutiques de confection et de souvenirs donnaient à l'ensemble un faux air de souk ou, tout du moins, de rue principale du Mont Saint-Michel. La rue de la Huchette, à n'en pas douter, offrait à Paris un de ses galons touristiques. Pour se mettre à table, il n'y avait que l'embarras du choix et les restaurants grecs et français succédaient aux pizzérias, crêperies, kebbabs en tous genres ; les cafés, les bistrots rivalisaient avec les pubs, les irish bars, les piano bars et les hôtels permettant aux clientèles les plus festives de dormir sur place ou de s'installer à demeure. Gwen et Sami remontèrent la rue presque en entier

jusqu'à une crêperie voisine du Caveau de la Huchette, le célèbre club de jazz.

— Il va falloir que tu m'emmènes danser le Be-Bop et le rock ici, dit Gwen autoritaire.

— Parce que le Be-Bop ça se danse ? s'enquit Sami incrédule.

— Oui, je sais bien, tu as déjà du mal à danser le slow, mais je t'apprendrai. Tu te rends compte, Marguerite m'a dit qu'elle est venue écouter Chet Baker ici dans les années 50-60, qu'est-ce que j'aurais aimé ça… Elle n'est tout de même pas nulle, ma mère !

— Non, elle n'est pas nulle du tout. En ce moment, au studio, elle m'a demandé de légender des photos d'architecture industrielle qu'elle a faites dans Paris et en province. Ça va faire une exposition formidable et, donnant- donnant, ce sera pour moi un excellent rapport de second semestre…

— Toujours intéressé, Sami, tu ne tiendrais pas ça de ta mère, par hasard ?

— Très drôle, Gwen Lankerloc'h ! Tiens d'ailleurs, on arrive chez tes compatriotes…

Les parents de Rapha tenaient en effet une crêperie au nom cocasse de « À Bénodet », presque sur les bords de la Seine ! Papa et maman Trégouët disaient que cette extrémité de la rue de la Huchette et son débouché sur la rue du Petit Pont, entre le quai Saint- Michel et le quai de Montebello, leur avaient toujours rappelé leur cité cornouaillaise et l'aber de l'Odet. Ils habitaient au dessus du restaurant et prêtaient à leur fille, moyennant quelques journées d'aide au service, un petit appartement au sixième, sous les toits.

— Je ne savais pas que ça grimpait comme ça, la Bretagne… grommela Sami essoufflé en montant les escaliers.

— Hé, le massif Armoricain, même si ce n'est pas tout jeune, c'est tout de même une montagne et la montagne, ça se mérite, mon petit père !

— C'est bien simple, je suis déjà fatigué alors qu'on n'est pas encore en vacances…

— Mais si, Sami, tu es en vacances… rappelle-toi, tu as déjà visité la Fontaine Saint-Michel !

— Arrête un peu, Gwen, tu vas me tuer…

C'est Raphaëlle qui ouvrit pour les accueillir. Gus, affalé sur un vieux canapé en skaï noir écorché, les jambes croisées et les pieds posés sur une table basse de fortune, grattait avec exaltation sa vieille Gibson acoustique. Il ne jouait que du blues et son unique *guitar hero* était Éric Clapton dont il connaissait à la perfection tous les morceaux et tous les phrasés stylistiques. Ce jour-là, en attendant ses invités, il improvisait sur *Cocaïne*, la reprise du fameux bluesman J. J. Cale. Gus, localement, était aussi un dieu qu'on venait voir de tout Paris pour prendre des cours et apprendre des « plans » de guitare. Il les distribuait avec parcimonie et sans aucun souci pédagogique, c'est-à-dire au plus vite de ce qu'il savait jouer pour éviter de « se les faire piquer ! » Il consacrait beaucoup plus de temps à son instrument qu'à ses cours d'archi relégués à la portion congrue. Comme il le disait avec une logique implacable, « la fac, ça sert au moins à avoir des tickets de restau U ». Rapha l'avait rencontré deux ans avant à l'ENSA - La Villette et était devenue sa principale groupie. Depuis, elle l'hébergeait à titre gratuit dans son petit appartement « d'au-dessus de la crêperie ». Il ne descendait de sa tour d'ivoire, c'est-à-dire du 6ème, qu'en de rares occasions : principalement pour aller boire un coup dans les bistrots du coin, jouer dans un bar, manger chez ses « beaux-parents » et, accessoirement, aller en cours. Il posa sa guitare par terre et se redressa pour saluer ses amis :

— Alors, Sami, en vadrouille au Quartier Latin ? Et toi, Gwen, toujours aussi jolie… Tu n'as pas amené ta guitare ?

— Tu sais bien Gus, je t'ai dit que je n'en joue quasiment plus, une fois dans les nuées. Et à Paris, la guitare ça ne plaît pas à tout le monde, en particulier aux voisins…

— Eh bien, ils ont tort, et toi aussi. On aurait pu faire le bœuf… Tu m'aurais fait un petit solo sur *Beautiful Tonight*, le tube du maître…

— C'est ça, c'est ça…

— Bon, dit Rapha, en attendant d'aller se balader dans le quartier, on va manger.

— Je nous ai pris des kebbabs en bas dans la rue, ils sont excellents. Rapha n'avait pas le temps de faire la cuisine et, heureusement pour vous, moi non plus. Pour le dessert, on ira manger une crêpe chez les beaux-parents, faut bien qu'ils travaillent un peu !

— Oh celui-là, à part sa gratte… Et vous alors, vous partez ? demanda Raphaëlle.

— Oui demain, répondit Gwen. Sami m'emmène une semaine au Royaume-Uni.

— Ah ! Eh bien c'est *a journey* à marquer dans les annales ! s'exclama Gus. Depuis que je connais mon ami Sami, et ça date du collège, il ne s'est jamais éloigné de plus de vingt kilomètres de Barbès et de chez sa mère ! Mais non, au fait, je vous raconte des bêtises : il y a eu aussi ce voyage scolaire, en troisième, à Sankt Goarshausen, une journée sur le Rhin avec Melle Charfon, notre prof d'Allemand pour découvrir le rocher de Lorelei et le poète Heinrich Heine. J'avais oublié, Sami, excuse-moi…

— Ce n'est pas vrai, répondit l'intéressé, j'ai rendu plusieurs fois visite à mon père à Los Angeles, ce n'est tout de même pas la porte à côté… Et puis, je ne sais pas trop pourquoi, mais maintenant, partir, ça ne me dérange pas autant…

— Et tu m'as dit il y a quatre jours que journaliste ça t'aurait plu ? questionna Gwen. Sans aimer voyager ? C'est plutôt curieux…

— Journaliste, ça ne veut pas obligatoirement dire reporter, se justifia Sami.

— Journaliste, alors là, première nouvelle ! reprit Gus en riant. On aura tout entendu ! Quand tu penses qu'à chaque fois, il faut lui mettre un revolver sur la tempe pour qu'il se bouge, et encore ! Le Royaume-Uni ? Gwen, tu t'y es prise comment pour le persuader ? La Kalachnikov ? Le canon de 155 ?

— Pas du tout, se justifia Gwen. Tu vois cette bague ? Eh bien c'est

Sami qui vient de me l'offrir. On lui a dit que la pierre était sans grande valeur…

— Ça ne m'étonne pas de Sami, pouffa Gus.

— Toujours le même humour, bien lourd et un rien antisémite, soupira l'intéressé.

— Sans grande valeur, reprit Gwen, mais rare si on envisage sa provenance. Alors, Sami m'a proposé d'aller découvrir ensemble l'endroit d'où elle vient. C'est original comme cadeau, non ? Toi, Gus, tu ferais ça pour Rapha ? La bague et le voyage de fiançailles…

— De fiançailles, de fiançailles, reprit Sami avec un sourire, n'exagérons rien…

Elle montra le bijou fantaisie qu'elle portait à la main. Il s'agissait d'un simple anneau, certainement en argent, qui supportait une pierre sans éclat, grise avec un fragment rosé.

— Et pourquoi est-elle rare ? demanda Raphaëlle.

— Oh, c'est plus symbolique qu'autre chose, répondit Sami. Il paraît que la roche dont elle est extraite est très ancienne.

— En fait, proclama Gus, notre Sami, c'est un grand séducteur ! Il nous avait caché ça. Non seulement il joue les Tintins, il voyage maintenant mais il offre des bijoux aux dames… Un scoop ! Ceci dit, il n'a pas tort, continua-t-il en regardant Raphaëlle d'un œil rigolard. Ma petite chérie, si j'avais rencontré Gwen en même temps que toi en première année d'archi, je ne sais pas laquelle j'aurais choisie ! Peut-être bien les deux…

— Ça y est, de mieux en mieux, la star s'y croit ! déclara Raphaëlle en faisant mine de frapper Gus sur le haut du crâne. Il n'y a vraiment rien là-dedans ! Le jour où je vais te quitter, mon pauvre gars, tu n'auras plus qu'à chanter le blues, mais vraiment cette fois… Pour la bague, Gwen, j'aime bien, elle est vraiment décorative.

— Bon, les futurs mariés, vous nous inviterez le moment venu ! trancha Gus. En attendant, si on cassait la croûte ? Je vais à la cuisine faire chauffer les kebbabs au micro-ondes. Qui veut un coca ? Une bière ?

Ils avaient décidé de commencer leur périple par le commencement, c'est-à-dire par les Anglo-Normandes, les *Channel Islands* comme se plaisait à le répéter Sami avec un accent bien senti de pur Greenpool, car la pierre de la bague venait de là. Après une halte de 24 heures à Jersey, Gwen et Sami restèrent donc à Guernesey le vendredi et le samedi. Ils passèrent l'essentiel des deux journées à randonner et à découvrir la côte méridionale escarpée. En ce début de saison, elle était frangée de véritables rideaux d'ajoncs en pleine floraison et il régnait dans l'air une sorte de parfum enivrant, rappelant un peu celui de la « noix de coco ». Le fameux *Cliff Path*, le sentier des Falaises, leur permit de relier Pleinmont à La Valette en deux étapes et 45 kilomètres, petit exploit sportif qu'ils ne se lassèrent pas de raconter par la suite. Néanmoins, il leur fallut beaucoup plus de persévérance et l'avis de nombreux insulaires pour pouvoir trouver enfin, la veille de leur départ, la pointe rocheuse d'où la fameuse pierre avait été extraite.

— Franchement, je suis un peu déçu, ce cap n'est pas plus édifiant que le reste de la côte…, dit Sami désappointé. Pas le moindre signe distinctif, pas la moindre originalité, on aurait même pu passer à côté sans s'en rendre compte. Qui, à part un géologue, pourrait être intéressé par ce tas de cailloux ?

— Tu sais, Sami, il n'y a pas de secret. C'est rare de voir autre chose que ce que l'on cherche ! Mais comme nous sommes nuls en géologie, ici, ça ne pouvait guère être qu'un prétexte : sans ce bout de rocher hors d'âge, on peut se dire que nous n'aurions jamais fait cette superbe ballade. Alors, on devrait être content d'avoir trouvé l'endroit, même si tout ça nous échappe, mis à part le symbole, bien sûr.

— Tu as sûrement raison, je n'aurais pas dû m'attendre à plus… Mais c'est tout de même frustrant ces falaises froides, impersonnelles et surtout muettes…

— Elles ne parlent peut-être pas à tout le monde, Sami… Moi, je les aime bien, ces falaises, et ma pierre aussi les aime bien.

Pendant qu'elle disait ces mots, Gwen s'était rapprochée de la corniche. Un pied posé au bord de l'escarpement, l'autre tendu vers le vide, elle mimait la perte d'équilibre, les bras écartés et battant l'air, comme un funambule.

— Arrête de faire l'imbécile, tu vas te casser la figure…

— Regarde, dit-elle en tanguant un peu, je penche du côté gauche, du côté de la bague. C'est elle qui me déséquilibre, qui me tire et m'entraîne vers le bas…

— Tu dis n'importe quoi Gwen, comme si ce caillou ridicule pouvait…

— La pierre sent qu'elle est de retour, dit Gwen en retirant la bague avec un large sourire. On la remet, Sami ?

— Tu te crois dans Tolkien et le Seigneur des anneaux ! Maintenant, moi je n'ai rien à dire, c'est toi qui sais, c'est ta bague…

— Alors, d'accord, on lui rend sa liberté ! dit Gwen en lançant l'anneau loin dans la mer.

— Ça alors, c'est la meilleure ! Je ne croyais pas que tu allais le faire…

— Eh bien si, tu vois ! Tout est bien qui finit bien. La boucle est bouclée et la bague a retrouvé ses origines ! Tu crois, Sami, qu'un jour elle me sera reconnaissante de l'avoir ramenée chez elle ?

— Et qu'elle te transformera en princesse ? Et peut-être aussi qu'elle te tirera d'un long sommeil comme la Belle au bois dormant ? Mais tu dis n'importe quoi, Gwen ! C'est du délire total !

— Sami, toi, tu es un mauvais gars. Tu casses tous mes rêves. Tu es pire que la méchante fée ! dit Gwen en riant. Au moins, tu n'es pas fâché que je l'aie jetée ?

— Ben si, un peu tout de même ! Une bague que j'avais payée au moins… dit Sami en faisant semblant de réfléchir.

— Mais Sami, je croyais qu'elle n'avait pas de valeur !

— Mais non, Gwen, je plaisante bien sûr ! C'est pour te faire marcher…

Et ils repartirent bras-dessus, bras-dessous vers La Valette.

— Dis donc, on n'est pas en retard, dit Sami en regardant sa montre. On va battre un record !

— Je t'avais bien dit qu'on n'avait pas besoin de se lever aussi tôt ce matin, à 6 heures, tu te rends compte !

— Oui, mais j'avais peur qu'on n'ait pas le temps, presque 25 kilomètres…

— Il a un peu peur de tout, ce Sami-là, hein ? D'être en retard, que je tombe de la falaise, des voyages peut-être, mais là, il a fait un effort, ce Sami-là, on dirait presqu'il commence à aimer ça, les voyages !

— Puisqu'on est en avance, je te proposerais bien quelque-chose. Si on pouvait être à Saint Peter Port avant 17 heures, on pourrait visiter Hauteville House. C'est la maison que Victor Hugo a occupé avec sa famille pendant ses 15 années d'exil à Guernesey. J'ai lu un article dans une de mes revues, il paraît que ça vaut le déplacement…

— Eh bien d'accord, monsieur l'architecte, va pour Hauteville House ! Allez, une deux, une deux…, il n'y a pas de temps à perdre…

Hauteville House valait en effet le déplacement, comme l'avait précisé Sami qui, une fois à l'intérieur, avait quasiment orchestré la visite, ne laissant au guide qu'un mot de temps à autre. Cette maison, entièrement conçue et décorée par Victor Hugo, témoignait donc d'une vision architecturale extrêmement moderne : abolition des notions d'intérieur et d'extérieur, juxtaposition des zones de pénombre et de pleine lumière, assemblage de mobiliers de toutes natures, mariage d'éléments décoratifs de tous styles. On touchait du doigt la créativité totale et la liberté absolue. Le clou de l'édifice se situait au troisième étage avec ce « *look-out* » tout en verrières d'où s'ouvrait une vue imprenable sur la baie de Havelet. Sami, intarissable, ne s'arrêtait plus et, même une fois la visite achevée, continuait dans la rue à vanter à Gwen l'inventivité, la fantaisie, le génie du Grand homme. Au bout d'un moment, elle s'arrêta en l'attrapant par la manche et lui dit :

— Je n'aurai jamais cru ça de Victor Hugo. Je n'ai jamais vu une chose pareille ! Ce n'est pas une maison, c'est une piste de cirque, une grotte sanctuarisée, ou alors la caverne d'Ali-Baba surchargée de tapisseries, de

tentures, de papiers à ramages, de tableaux, d'horloges, de miroirs dans une profusion incroyable et dans un mélange des styles les plus improbables : Orient, Moyen Âge, baroque, rococo… Sami, la Fontaine Saint-Michel à côté, c'est de la roupie de sansonnet ! Non, je n'ai jamais vu un tel imbroglio, un tel amoncellement, un tel mauvais goût, on ne sait même plus ou regarder tellement il y en a ! Mais comment peux-tu aimer ça ?

— Ah bon, ça ne te plaît pas ? demanda Sami perplexe. C'est pourtant génial, cette absence de limites, de règles…

— Ah non, c'est surtout que je ne voyais pas du tout Hugo sous ce jour-là. On se demande même quel lien il peut y avoir là, avec l'auteur qu'on étudie à l'école ! Et en plus, ça a dû coûter une fortune, ses petits aménagements. Mais je ne regrette pas d'être venue. On ne voit ça qu'une seule fois dans sa vie, j'en suis sûre ! Merci Sami... Et si on allait boire un coup au pub, le temps que je me remette ?

15 EN ROUTE POUR LES CORNOUAILLES *(KERNOW)*

Dimanche 7 avril 1985

Le lendemain de bonne heure, Gwen et Samy avaient pris le ferry pour Portsmouth, après avoir garé en cale la fourgonnette du studio photo, le C15 que Marguerite leur avait prêté à leur départ de Paris. Maintenant, en ce matin du dimanche de Pâques, ils roulaient à gauche, plein ouest, depuis 250 kilomètres.

— Tu crois qu'on va être arrivé pour midi ? demanda Gwen. Les Anglais ne doivent pas rigoler avec les traditions religieuses, et le gigot d'*Easter*, ça doit certainement en être une…

— Oui, on devrait y être à l'heure. On a dépassé Exeter depuis une demi-heure. Là, on longe le Parc Naturel du Dartmoor, normalement, dans une trentaine de minutes, on y est, ou alors à l'hôpital car tu n'arrêtes pas

de rouler à droite...

— Ce n'est pas de ma faute, je n'arrive pas à tout faire : rouler et regarder le paysage. C'est vraiment joli, le Devon, très montagneux…

— Oui, dans ce coin-ci, et les landes du Dartmoor sont réputées pour leur rudesse, c'est de la nature brute…

— On doit bientôt arriver en *Cornwall*, non ?

— Oui, dans pas longtemps d'après la carte, dès qu'on est à Launceston. Il suffit de franchir le fleuve Tamar qui sépare le Devon des Cornouailles.

— Ah les Cornouailles, c'est tout de même bon d'être à la maison ! s'exclama Gwen.

— Comment ça, à la maison ? Tu es Anglaise, toi maintenant ?

— Pas Anglaise, s'il-te-plaît, mais Britannique ! Oui, a *little bit*, mon petit pote ! Tu sais que mes grands-parents paternels sont de la région de Quimper, en Cornouaille…

— Comment pourrais-je ne pas le savoir ! Tu me le rabâches assez souvent et Lankerloc'h, ça ne s'invente pas !

— Eh bien, toi qui es si malin, tu as déjà dû te demander pourquoi il y a les Cornouailles, *Kernow* au Royaume Uni et la Cornouaille sans s, *Kernev* en Bretagne ?

— Non, je dois dire que je n'avais jamais fait le rapprochement, pluriel, singulier…, maintenant que tu en parles…

— Alors voilà : j'ai lu qu'au temps des premières invasions barbares, vers le 3e siècle, les Romains ont chargé des peuples celtes, les *Cornovii*, de la défense des pointes occidentales de la Grande-Bretagne et de la nôtre, la « Petite » Bretagne ; le nom de ces tribus serait alors resté aux lieux qu'elles défendaient. Par la suite, les populations du nord et du sud de la Manche, toujours sous la pression des envahisseurs, se sont largement mélangées, notamment au cours d'exodes massifs. Dans d'autres bouquins, j'ai même découvert l'existence, vers le 6e siècle, du royaume de Domnonée qui a d'ailleurs donné son nom au Devon. Certains princes de cette Domnonée, comme le fameux Conomor, auraient régné sur les deux

rives de la mer. Alors, après tout ça, si je n'ai pas dans les veines un peu de sang britannique ?

— Eh bien, ça tombe bien, on arrive à Launceston, Gwen Lankerloc'h. Te voilà chez toi ! Et dans dix minutes, on est chez tonton Michel…

— Mais toi aussi, Sami, tu es Cornouaillais…

— Pas tant que ça, si on fait le compte : je suis à demi-juif par ma mère, et la mère de mon père était Française. Il ne reste qu'un quart de place pour le cornouaillais…

— Ce n'est déjà pas si mal, et il te reste le charmant nom de Greenpool, comme ton père et ton oncle !

Tonton Michel habitait donc en *Cornwall*, plus précisément à Altarnum, une petite bourgade blottie sur le bord de Bodmin moors, un grand ensemble de terres sauvages situé au nord-est de l'agréable cité de Bodmin.

Si son frère, le père de Sami, avait été appelé Margh car leur père, Daveth Greenpool était cornouaillais, pour sa part, il avait hérité du prénom de Michel : en effet, leur mère Hélène, Duradieu de son nom de jeune-fille, était Française et venait de Honfleur. Tonton Michel parlait donc parfaitement le français, avec un petit accent irrésistible qui s'ajoutait à son charme de séducteur : il déployait une galanterie naturelle et un empressement insistants aussi bien auprès des demoiselles que des dames. Ses bonnes manières, malgré une cinquantaine bedonnante mais assumée, lui valaient généralement la considération de la gente féminine. Malgré cet air attentionné et affable, Tonton Michel avait toujours été le maître incontesté à Altarnum, car sa position d'ingénieur-chercheur lui conférait une autorité indiscutée et indiscutable, d'autant qu'il la rappelait aussi souvent que possible. En effet, il répétait travailler dans le domaine informatique très novateur de l'interface « homme-machine ». Il précisait avec fierté qu'il avait même collaboré aux States, une quinzaine d'années auparavant, avec Douglas Engelbart du Stanford Research Institute, l'inventeur de la « souris ». Lui, tonton Michel, il était donc partie prenante

de l'avènement de l'ordinateur personnel. En ce moment-même, il avait l'immense privilège de travailler sur les *Graphical User Interfaces*, paradigme de « fenêtres, icônes, menus et dispositif de pointage » qui, selon ses dires, allait permettre la révolution de l'informatique au travers de son développement grand public. Fort d'un tel parcours, il assenait donc ses vérités très tranchées à son entourage qui n'avait d'autre alternative que de se réfugier dans l'affirmative ou le silence : c'est le parti qu'avait pris tante Pamela qui, depuis bien longtemps, avait compris que la discrétion était son meilleur allié. Pam, comme l'appelait Michel, était transparente et n'émettait, de temps à autre, que de très réservés « *yes or no, my dear »*…

— Entrez, les enfants, entrez, ne restez pas sur le pas de la porte, voyons… Mettez-vous à l'aise… Pam, viens prendre leurs manteaux ! Mais Sami, tu ne nous présentes pas ta charmante compagne ?

— Mais si, laisse-moi juste le temps d'entrer ! Oncle Michel, tante Pam, voici Gwen…

— Gwen ? Mais c'est un prénom de chez nous !

— Oui, le père de Gwen est originaire de Cornouaille, mais pas de celle-ci, je l'ai appris tout à l'heure, de celle de Bretagne…

— Mais bien sûr, *Kernev* ! Tu ne savais pas ça, Sami ? Ma chère Gwen, vous êtes doublement la bienvenue chez nous. Vous vous rendez compte, nous avons peut-être, qu'est-ce que je dis peut-être, nous avons sûrement des aïeux en commun ! Bon, allez, passons à table pour fêter ça…

— Les enfants ne sont pas là ? demanda Sami.

— Non, non, ils ne pouvaient pas venir, et puis ils sont grands maintenant, on les voit moins souvent… Heureusement qu'on vous a d'ailleurs, sinon on passait *Easter* seulement tous les deux. Hein, Pam ?

— *Yes, my dear*…

— Et si tu allais nous chercher le gigot, Pam chérie? Avec le couteau, hein ? Je vais le découper à table…

— *Yes, my dear*…

— Je vais vous aider, dit Gwen en emboîtant le pas de Pamela.

— Ah, elle est charmante, ajouta Michel, et Cornouaillaise en plus, nous en avons de la chance. C'est Margh qui doit être content…

— Non, papa n'est pas content, il n'est même pas au courant. Tu sais, tonton, Gwen et moi, on ne se connaît que depuis 6 mois…

— Alors, prends en soin, Sami. Tu te rends compte, une Cornouaillaise ! C'est Rahel qui doit bisquer !

— Pas plus que ça, tu sais maman, tant qu'on n'est pas mariés...

— Tu m'étonnes, mon petit Samuel, tu m'étonnes ! Mais non, gros malin ! Je dis juste ça pour te taquiner… Tiens ! Voilà les femmes qui reviennent, je vais pouvoir découper l'agneau, un travail d'homme, ça…

Pendant le repas, tonton Michel parla beaucoup, de lui, de son métier, de l'informatique qui, comme il l'avait dit à Sami, n'était qu'une autre sorte d'architecture, de sa voiture —une Vauxhall, ils allaient voir, super confortable—, de son épouse —ils s'étaient rencontrés au mariage de Margh et Rahel, n'est-ce pas Pam ?—

— *Yes, my dear*…

Pendant le repas, tonton Michel posa également beaucoup de questions, surtout à Gwen, sur sa formation d'institutrice et sur l'enseignement qu'il connaissait bien car il lui arrivait de dispenser des cours à l'université d'Exeter, sur ses loisirs —est-ce qu'elle connaissait le breton parce que lui s'était mis au cornique ?—, sur les sports qu'elle pratiquait —Ah bon, le badminton, dans un club parisien, c'est très anglais ça—, mais comment ça à Paris ?

— Et bien oui, répondit Gwen, je suis désolée de vous décevoir, mais je n'habite qu'à Paris, comme mes parents. Mais mes grands-parents sont des vrais Cornouaillais, de la région de Brest.

— Ah, tu entends ça Pam, une Bretonne qui vit à Paris. Il faut absolument lui faire découvrir ses racines ! Dès que nous avons fini le gigot et la *jelly*, nous t'emmenons visiter notre belle région. Gwen, tu vas repartir celtique dans l'âme, n'est-ce pas Pam ?

— *Yes, my dear*…

— Pour la *jelly*, tonton, demanda Sami, est-ce bien nécessaire ?

— Mais bien sûr, nous n'allons tout de même pas sortir sans prendre le dessert…

La première halte de l'après-midi fut consacrée à la visite de l'église d'Altarnun, ce qui pour Michel était un pèlerinage obligé en ce jour pascal. Le monument était connu sous le nom de *Cathedral of the moor*, la Cathédrale de la lande, et la rudesse et l'austérité de ses toitures et de ses murs gris terne ne démentaient en rien cette appellation. Les pierres de granite venaient d'ailleurs des espaces désolés alentour et toute la tristesse de l'édifice semblait être arrivée avec elles. Dans le cimetière, aux vieilles tombes mangées par le temps, les mousses et les lichens, Gwen s'arrêta devant une croix celtique qu'elle trouva très belle.

— On dit qu'elle est du 6e siècle, lui dit Michel, de l'époque de sainte Non à qui l'église est dédiée. Le village d'Altarnun s'appelait d'ailleurs jadis *Altar Non*, l'autel de Non. Cette sainte était une des nombreuses missionnaires celtiques qui traversèrent les Cornouailles. C'était aussi la mère de saint David, le saint patron du Pays de Galles…

— C'est la première fois que je vois une croix comme ça, dit Gwen : le cercle est plein et les branches de la croix n'en sortent pas. D'habitude, il y a une croix dans laquelle s'inscrit un anneau, là c'est le contraire, c'est vraiment original…

— Tu vas voir, s'enthousiasma Michel, tu n'es pas au bout de tes surprises. Allez, on continue. En voiture pour Roughtor !

Ils remontèrent dans la Vauxhall pour contourner Bodmin moors par le nord et les petites villes de Bowthick et Davidstow. Les sœurs Brontë n'auraient pas désavoué ces landes où *Wuthering Heights*, les Hauts de Hurlevent, auraient trouvé naturellement une place. Cette après-midi là, le haut du ciel entièrement bleu était masqué par un épais cordon de nuages noirs, et la lumière rasante qui filtrait par en-dessous donnait aux larges espaces sauvages un aspect presque irréel fait de douces ondulations couvertes de végétations grises, blondes, brunes, violines, et parfois même

vert franc. À perte de vue, de vastes ensembles d'herbes fanées, fétuques, nards et molinies, se frottaient à des portions de fougères aigles roussies. Le gris des plages de bruyères défleuries s'étiolait au contact de fourrés noirâtres où les arbustes encore sans feuilles, bourdaines, aubépines, prunelliers, se disputaient le terrain. Par places, les cohortes d'or des ajoncs en pleine floraison allumaient littéralement l'ensemble également rehaussé par quelques pièces vert gras de prairies opulentes entretenues par des éleveurs opiniâtres. Les landes de Botmin, c'était une sorte de grand cercle d'une dizaine de kilomètres de rayon, comme abandonné pour on ne sait quelle raison au sein du paysage bocager traditionnel des Cornouailles. Pour on ne sait quelle raison, peut-être pas… Car la roche granitique affleurait de toutes parts et les innombrables rochers et cailloux de toutes formes et de toutes tailles s'imposaient au regard sans le moindre effort. Ils s'arrêtèrent au *Roughtor car park* et continuèrent à pied par un sentier franchissant un vieux pont en granite pour filer au sud-est.

— Le pont est joli, commenta Sami. Du Moyen Âge ?

— Oui, répondit Michel, on en franchira un autre tout à l'heure, c'est pas mal marécageux par endroits.

600 mètres plus loin, à l'approche de l'éminence, ils s'arrêtèrent pour regarder ce que Michel tentait de leur faire découvrir, parmi les herbes rases à leurs pieds.

— Mais si, regardez bien, on voit la forme ronde dessinée par les pierres. Sami, ça devrait te parler, toi, l'architecte… Vous donnez votre langue au chat ? Eh bien, ce sont les vestiges de huttes circulaires datées de l'Âge de Bronze moyen, vers 1500 ans avant J.C. On en a compté plus d'une centaine dans les parages, associées à de petits enclos. Par endroits, les cabanes sont encore reliées par des talus rocailleux formant de longues enceintes. Eh oui mon petit Sami, on savait déjà s'organiser à cette époque-là. Mais, il y a encore mieux en haut, allez, c'est reparti, on grimpe !

À la queue leu leu, ils s'engagèrent sur la pente de l'imposante croupe

pierreuse.

— Ça y est ! s'exclama Michel. Nous voilà arrivés, pas trop essoufflés ? Vous voyez, dit-il en montrant du doigt : le sommet de Roughtor est encerclé par une série de murets pierreux qui relient les affleurements rocheux naturels. Ces enceintes sont datées du Néolithique, sans doute vers 3000 avant J.-C. En fait, nous avons grimpé la pente et nous avons également remonté le temps ! C'est aussi vers cette époque que l'on a dressé les mégalithes : il y en a d'ailleurs tout près d'ici, le cercle de pierres de Fernacre, *Fernacre Stone circle* ; la Salle du Roi Arthur, *King's Arthur Hall*… ; on pourra y aller si ça vous intéresse.

— Tu as l'air de sacrément t'y connaître, tonton ! dit Sami élogieux.

— Oui, c'est un peu mon dada, la proto et la préhistoire. C'est charmant quand on a des sites tout autour de chez soi… Je fais d'ailleurs partie de la *Royal Archaeological Institute*, *isn't it my darling* ?

— *Yes*, Michel…

En longeant la ligne de hauteur, ils passèrent au « Petit Rought Tor » puis à Shovery Tor isolé à l'extrémité de la crête. Les deux sommets étaient recouverts d'incroyables empilements de rochers granitiques plus ou moins plats qui avaient l'allure de tas d'assiettes.

— Bien sûr, l'imposant monument naturel saute à l'œil, fit remarquer Michel. Mais l'éléphant ne doit pas cacher la souris : il ne faut pas rater le cairn de pierres que l'homme a déposé à la base de l'affleurement pour l'envelopper comme un anneau géant. L'ensemble a certainement été un site religieux préhistorique.

— Et le mot cairn, il vient d'où ? Il vient d'ici ? demanda Sami.

— Le terme cornique pour cairn est *carn* ou *karn*. Il dérive de *karnow* qui signifie *rock piles*, tas de pierres. Si on réfléchit un peu, on s'aperçoit que les Cornouailles, *Kernow*, ont été nommées ainsi du fait des cairns qui parsèment les paysages.

— Ouaouh… ! s'exclama Gwen. Pour *Kernev*, c'est la même racine. Quand je vais dire ça à mes grands-parents…

— À part ça, il faut bien dire que Shovery Tor est une sorte de *stack of*

pancakes, ou si vous préférez une pile de crêpes… Mais le cuisinier, cette fois, c'est la nature et l'érosion ! lança Michel manifestement content de lui. Demain, nous irons voir ceux de Cheesewring, encore plus impressionnants, vers Minions au sud de Bodmin moor. Mais vous avez également quelque chose de très similaire en Bretagne, sur la Côte de granit rose. Vous connaissez Trégastel ? Non ? Eh bien, il y a aussi là-bas un Tas de crêpes, incroyable non ?

Gwen qui regardait depuis un moment le large panorama qui se déroulait tout autour d'elle s'exclama :

— En effet, c'est incroyable ce que les paysages de Botmin moor peuvent ressembler à ceux des monts d'Arrée dans le Finistère ! Comme ici, il y a des hauteurs imposantes, le roc'h Trevezel, le Tuchenn Kador…, il y a ces mêmes grands espaces de landes et, du haut du menez Mikael-an-Are et sa chapelle, on voit aussi un lac, le Réservoir de Saint-Michel.

— Mais encore plus incroyable, Gwen, poursuivit Michel. Au Moyen Âge, il y avait également ici une chapelle dédiée à saint Michael…

— Et ce lac, ce n'est pas le lac Saint-Michel au moins ?

— Non, non, il ne faut pas pousser… C'est Stannon Lake. Mais dis donc, tu as l'air de bien connaître les monts d'Arrée pour une Parisienne ? s'étonna Michel.

— Oui, quand j'allais en vacances chez mes grands-parents, ils m'y ont emmenée plusieurs fois, ce n'est pas très loin de chez eux, une trentaine de kilomètres. On partait la journée faire de la randonnée, ici, ou alors au Menez Hom ou dans les Montagnes Noires. J'aime bien ces lieux austères, un peu oubliés des hommes, où la nature semble avoir repris ses droits, ce qui n'est que justice quand on voit le béton qui avance partout…

— Moi, j'aime bien le béton, dit Sami, on peut faire des choses très belles avec…

— Oui, c'est sûr, mais il ne faut pas non plus toujours chercher à faire, à construire, à transformer ? On peut se contenter de profiter de ce qui est déjà là, sans chercher à l'améliorer à tout prix…

— Il faut bien habiter quelque part, Gwen. Tu te vois vivre dans une grotte ?

— Non, certainement pas, mais pas non plus dans une barre H.L.M. de je ne sais quelle ZUP. Pour bien vivre dans une maison, il faut autre chose que des maisons autour, c'est en tout cas ce que je pense. Je sais bien les paysages qui nous entourent ne sont jamais vraiment sauvages, Michel vient de le montrer. Mais s'ils ont tous été modifiés par l'homme, au moins, certains sites paraissent naturels. Ce sont ceux-là que j'apprécie et j'espère en découvrir encore et encore lors de prochains voyages. C'est d'ailleurs à se demander si, dans le cadre de ma formation d'instit, je ne devrais pas choisir l'année prochaine un Deug de géo, pour mieux comprendre tout ça ; ou peut-être d'histoire, l'archéologie m'intéresse bien également.

— Tu as raison, Gwen, reprit Michel et, le cas échéant, je pourrai t'aider. Entre Celtes, il faut bien se soutenir, non ? Et l'histoire et la géo, ce sont les deux portes ouvertes sur nos racines. Tu vois, nous aussi, Pam et moi-même, on voyage et, entre autres, nous allons régulièrement en France. Nous mettons un point d'honneur à passer par la Bretagne et donc, nous connaissons aussi les monts d'Arrée, Huelgoat, la Côte de granit rose…, la Cornouaille, n'est-ce pas *my darling*…

— *Yes, my dear*.

— Toi qui sais tout tonton, Roughtor, ça veut dire quelque-chose ? demanda Sami.

— Oui, répondit Michel. Tor, je crois que c'est comme en français, en vieux français devrais-je dire ou en latin, ça évoque une ancienne tour, un relief rocheux qui ressemble à une ruine. Et rough, ça signifie rude, rugeux, c'est pour la caillasse mais aussi à cause de la végétation fruste, sauvage…

— Et l'altitude ici ? interrogea Gwen.

— Roughtor est à 400 mètres mais le sommet qu'on voit là, Brown Willy à peine à 3 kilomètres, c'est le point culminant des Cornouailles, avec 420 mètres.

—Le Roc'h Trevezel, lui, est à 384 mètres, mais ça monte à 416 mètres

dans l'est du massif Armoricain.

— Ça se ressemble, ça se ressemble ! s'exclama Michel très excité, tout en se frottant les mains. Et ce n'est pas fini. Rejoignons la petite vallée qui nous sépare de notre prochaine destination.

Arrivés au fond, ils franchirent un nouveau pont qui enjambait un petit cours d'eau.

— Encore un joli pont en granite, dit Sami. Ça a l'air bien marécageux vers l'amont…

— En effet, la De Lank est un joli ruisseau qui prend sa source un peu plus haut, dans le marais de Roughtor. Il y a *many peat bogs* par ici, répondit Michel.

— *Peat bogs*… ?

— Oui, comment dit-on ? Ah oui des tourbières, c'est ça, des tourbières… Aujourd'hui, on les restaure pour la conservation de la vie sauvage, ici, dans le Dartmoor et l'Exmoor. Entre autres, il y a des loutres, mais ne m'en demandez pas plus, la biodiversité comme on dit, ce n'est pas ma tasse de thé ! Jadis, l'exploitation de la tourbe, *peat cutting*, était une activité traditionnelle fréquente, pour le chauffage…

— Comme dans le Yeun Elez, dans les monts d'Arrée, on y revient, intervint Gwen. Je suppose qu'il doit y avoir aussi des légendes dans les landes de Bodmin ?

— Bien entendu, répondit Michel. Dozmary pool, un petit lac d'Altarnun situé plus au sud, est cité comme l'endroit où, selon la légende arthurienne, Sir Bedivere aurait jeté Excalibur à la Dame du lac. Il y a aussi la Bête de Bodmin moor, une sorte de panthère noire…

— Le Chien noir des monts d'Arrée, ajouta Gwen.

— En effet, et encore plus surprenant : les Hurlers sont des cercles de pierre vers Minions où l'on va aller demain. La légende raconte que des hommes jouaient un dimanche au *Cornish hurling*, un jeu de balle, ce qui leur aurait valu d'être transformé en pierre en guise de punition. Cela rappelle presqu'à l'identique une fable des monts d'Arrée, n'est-ce pas,

Gwen ?

— Les Noces de pierres, c'est incroyable…

— Allez, montons à Brown Willy, en cornique, la Colline aux hirondelles, et nous aurons bien mérité le souper de ce soir. Tu nous as préparé quoi, Pam ?

— *Yes, my dear*…

— Ah, c'est vrai… J'oublie tout le temps qu'elle ne parle pas un traître mot de français !

16 LE SOLENMER QU'ON VOIT DANSER…

Jeudi 8 octobre 1987

Le car entra dans Trébeurden à 13 h 30 comme prévu. Goulwen et Simon, arrivés au port un peu en avance, attendaient sur la jetée. Ils firent de grands gestes des bras pour signaler leur présence. Gwen était accompagnée d'une vingtaine d'enfants, dix-huit plus précisément : l'un était malade et trois autres avaient été excusés par leurs parents car ils souffraient du mal de mer. Thomas, l'équipier de Goulwen, était resté à bord. Il fit monter sur le bateau des élèves harnachés comme pour partir pour une interminable campagne de pêche : cirés, grosses écharpes, cagoules, bottes et gants. Or, cette fois encore, l'après-midi était radieux. On fit déshabiller tout le monde. Les vêtements chauds furent déposés dans la cabine et remplacés par les incontournables gilets de sauvetage. Thomas engagea la manœuvre d'appareillage et ils sortirent du port. Goulwen installa les enfants comme il put et se positionna à l'arrière du bateau, face à ses petits auditeurs. À cet instant, un observateur averti aurait également remarqué que, soit par la force des choses, soit de manière délibérée, Simon et Gwen s'étaient retrouvés aux deux extrémités du groupe, l'un à tribord, l'autre à bâbord.

— Le « Solenmer » est un chalutier de 12 mètres, il n'est pas tout petit

mais il n'est pas très gros non plus… Certains chalutiers-congélateurs peuvent mesurer jusqu'à 150 mètres de long et emploient des dizaines de marins. Nous on est seulement trois dans l'équipage, mais aujourd'hui, vous ne verrez que Thomas et moi.

— Et ça veut dire quoi Solenmer ? demanda Youenn.

— Eh bien, tu n'as pas compris ! répondit Goulwen, ça veut dire qu'on est toujours… tout sole en mer ! C'est un jeu de mot, voyons, sol-i-terre, sol-en-mer… Et puis la sole, c'est un poisson que nous pêchons sur le Solenmer.

— Moi, je ne comprends pas bien…, annonça Erwan. Vous venez de dire que vous êtes trois sur le bateau, donc vous n'êtes pas tout seul !

— Ce n'est pas grave, tu comprendras un peu plus tard, il faut juste un peu de temps ! Allez, je continue. Le moteur fait 700 chevaux, mais ça n'est rien comparé à certains bâtiments dont les puissants moteurs comptent jusqu'à 4000 chevaux !

— Et le vôtre de bateau, il fait du combien à l'heure ? demanda Ronan

— Ah, ce n'est pas un hors-bord ! On peut au maximum faire du dix nœuds, c'est-à-dire un peu moins de vingt kilomètres à l'heure, répondit Goulwen.

— Eh bien, vous n'êtes pas encore prêt pour les 24 heures du Mans ! dit Fanny en riant.

— Mais tu sais, la puissance du moteur, c'est plus pour tirer le chalut que pour la vitesse… Là, tu vois, à la poupe, il y a ce portique qui permet de pratiquer le chalutage arrière.

— C'est quoi le chalutage ? questionna la gamine en mâchouillant le bout d'une de ses tresses.

— Un chalut, répondit Thomas qui venait de les rejoindre sur le pont, c'est une sorte de grand filet en entonnoir qu'on traîne, soit sur le fond, soit en pleine eau pour capturer des poissons. Vous voyez, le portique fonctionne avec deux treuils qui permettent la remontée du filet. En dessous de nous, il y a une vaste cale qui peut contenir plusieurs tonnes de prises. Sur le pont, un rangement permet le tri et le stockage dans des

caisses.

— Notre bateau, reprit Goulwen, est plutôt conçu pour naviguer à la journée, parfois deux à trois jours. Il y a donc aussi un poste de repos à l'avant et un petit local de vie sous la timonerie.

— C'est quoi la timonerie ? demanda Armel visiblement intéressé.

— C'est de là qu'on commande le bateau, il y a la barre et les appareils de navigation, répondit Thomas.

— Et moi, monsieur Goulwen, je pourrai le conduire votre bateau ? demanda à nouveau Armel.

— Tout à l'heure, on va voir…

— Et moi, et moi, et moi ? demanda le cœur des autres élèves.

— Non, non, ce n'est pas possible, tout le monde ne peut pas conduire le bateau. Il y a juste le premier qui l'a demandé qui aura le droit, c'est comme ça ! s'exclama le patron-pêcheur d'un ton décidé. En revanche, les autres, vous allez pouvoir pêcher ! Et il va falloir nous ramener du poisson, sinon… Bon, je continue car pour le moment, je n'ai pas encore fini mon laïus. Ce petit chalutier est adapté à la pêche côtière, on pourrait dire qu'il est polyvalent car on y pratique aussi bien la pêche au chalut qu'à la drague, au filet qu'à la canne, au casier qu'à la palangre…

— La drague, moi je sais ce que c'est ! affirma Erwan.

— C'est drôle, à l'école, on ne te voit pas souvent à l'œuvre, proclama Enora. Hein les filles ?

— En tout cas, ajouta Goulwen en souriant, ça m'étonnerait qu'on parle de la même. Ici, il s'agit d'une sorte de panier en métal fixé sur une barre qui racle le fond. On l'utilise pour pêcher les coquillages et notamment, ce qui nous intéresse plus particulièrement en ce moment, la Saint-Jacques. Et n'oubliez pas d'annoncer dans votre article que la saison a commencé lundi !

— C'est quoi la palangre ? demanda Trifin.

— C'est une sorte de longue ligne sur laquelle sont accrochés de nombreux hameçons garnis d'appâts ; grâce à des flotteurs, on peut régler la hauteur de pêche, répondit Thomas.

— Et moi, les casiers, je connais, dit Solenn. On en met avec mon père. Ce sont des pièges que l'on pose sur le fond, pour prendre des crustacés, les araignées de mer, les tourteaux et les homards, mais moins les langoustes aujourd'hui, c'est mon père qui le dit…

— Et vous prenez quoi d'autre ? demanda Morgane qui avait son appareil photo pendu au cou.

— L'été, répondit Thomas, on pêche les principales espèces locales : la sole, le turbot, la plie, le lieu, le maquereau, puis des Saint-Pierre, la lotte, le bar et d'autres. De novembre à avril, comme la majorité des autres patrons-pêcheurs, on drague la coquille Saint-Jacques en baie de Saint-Brieuc. Fin avril, on va mettre les casiers entre l'Île-Grande et Landrellec. Les temps changent. Dans le temps, au début du siècle à Locquémeau, on pêchait la sardine…

— Et c'est vous qui vendez le poisson ? demanda Solenn.

— Oui, en partie, mais ma femme me donne un coup de main, et puis on a un restaurant…

— Vous nous invitez, monsieur Goulwen ?

— Ça pourrait se faire… Ça va dépendre de votre pêche ! Mais aussi de votre article, et de tout le bien que vous allez dire de moi, bien entendu ! Pour répondre plus précisément à la question, comme on pêche dans la zone des douze miles, ça fait environ vingt kilomètres des côtes au plus, c'est une sorte de gage de fraîcheur de nos produits. En fait, on vend en direct, des produits frais, de saison et sans intermédiaire. On commence dès le retour de pêche, Locquémeau est agréé pour le débarquement des produits de la pêche professionnelle. Ou alors, on vend sur l'étal d'une collègue sous la halle aux poissons de Perros-Guirec. Il y a le restaurant et le reste part en criée à Saint-Quay Portrieux. D'autres questions ? Non ? Bon, je pense que la pêche n'a plus de secrets pour vous… Alors trêve de bavardages, il faut vous y mettre maintenant ! On va réduire la vitesse et vous allez pêcher à la mitraillette.

— Oh non, monsieur Goulwen ! s'exclama Erwan très inquiet. On est trop jeunes pour utiliser des armes, on pourrait se blesser !

— Mais non, rassura Goulwen en riant, on n'a pas de mitraillettes à bord, c'est une expression. Il s'agit d'un train de plumes monté sur une ligne avec un poids au bout. Les plumes attirent le poisson mais elles cachent des hameçons. Comme on n'a que six cannes, vous allez pêcher à tour de rôle. Thomas lancera pour éviter les drames et vous n'aurez qu'à ramener en moulinant. Si ça bouge ou si ça tire, c'est qu'il y a quelque chose au bout. Mais vous allez bien faire attention aux hameçons : c'est dangereux, ça rentre tout seul dans un doigt, mais pour ressortir, tintin ! Faut aller se faire charcuter à l'hôpital. Alors, le premier ou la première qui fait pas gaffe, privé de restaurant, c'est compris, tintin !

— Tintin comme dit le capitaine Hadock ! ajouta Armel fier de lui.

— Quant à Armel, mille sabords, c'est lui qui va nous conduire, tout doucement, deux à trois nœuds…

— Aouh ! s'exclama Armel, merci Goulwen, merci ! Je vais faire attention, je vous le promets, deux à trois nœuds…

Pendant que le Solenmer, lentement, remontait plein nord vers Trégastel sous un ciel sans nuages, les apprentis mitrailleurs moulinaient sans relâche. Dans le même temps Armel, fier comme un coq et sous l'étroite surveillance de Thomas, s'agrippait à la barre comme une moule à son rocher. Gwen profita de ce moment d'intense affairement pour s'approcher de Simon qui jusque-là, n'avait pas dit le moindre mot, ni ne lui avait jeté le moindre regard.

— Tu m'en veux Simon pour samedi ? lui demanda-t-elle doucement en le regardant dans les yeux. Je t'ai appelé plusieurs fois pour la sortie, tu n'as pas répondu. Je n'étais même pas sûre de te voir aujourd'hui. On ne va plus se parler ?

— Si, si, mais pour le moment, j'encaisse, répondit Simon en évitant son regard. Je croyais tellement que c'était réciproque, que toi aussi…, tes sourires… Mais en fait tu souris tout le temps et à tout le monde ! Franchement, si je m'étais douté, je ne t'aurais rien dit et tout aurait continué comme avant. Tu vois, j'étais persuadé, persuadé que tu

partageais mes sentiments. Alors je tombe de haut… Ça n'est peut-être que ma fierté personnelle qui en a pris un coup, mais c'est dur à admettre. Je ne te reproche rien. Je peux même comprendre que tu puisses avoir une autre vie, mais pour moi, la messe est dite. Il n'y a plus rien à attendre et je pense qu'il serait mieux qu'on se voit moins, même si ça me rend triste. J'ai besoin de me protéger…

Devant tant d'amertume, elle eut un moment le cœur serré et sentit une boule lui monter dans la gorge ; néanmoins, elle arriva à contenir son envie de pleurer et se reprit rapidement :

— Je suis désolée de te faire de la peine, Simon, mais je n'ai pas d'autres choix, je ne suis pas libre. Je ne sais pas quoi te dire d'autre et si tu souhaites vraiment qu'on ne se voie plus…

— Non, non, ce n'est pas cela, on va continuer les chroniques mais on va juste lever le pied. Il faut juste que je souffle, que je fasse le point…

— Ça y-est ! J'en ai, j'en ai ! s'écria Youenn tout excité. Qu'est-ce que je fais, qu'est-ce que je fais ???

— Eh bien, pas de panique, dit Goulwen amusé, tu relèves ta canne en tirant et tu moulines mon gars, tu moulines…

La ligne flottait maintenant en surface et les poissons traînés formaient une longue ride étincelante qui s'approchait de la poupe du bateau. Thomas aida le gamin à les hisser sur le pont puis les décrocha avec dextérité pour les lancer sans ménagement dans une caisse en plastique jaune.

— Ils sont beaux avec leurs reflets bleus et argentés ! s'exclama Morgane qui s'approchait pour les prendre en photo…

— Voilà trois beaux maquereaux, dit Thomas, et quand ça commence…

— Moi aussi, moi aussi ! s'exclama Enora. Vite ! Venez m'aider, s'il-vous-plaît, venez m'aider !

— Qu'est-ce que je disais…, grommela Thomas, même quand je suis en repos, il faut que tu me fasses travailler, Goulwen…

À l'arrivée à Ploumanac'h, la caisse jaune était à moitié pleine et on la chargea dans la soute du car. Le chauffeur déposa bien les enfants au

parking de l'Île Renote mais le cours de géomorphologie n'eut pas lieu comme prévu car on avait pris du retard : la pêche avait été bonne, chacun avait voulu attraper son maquereau et ça avait « traîné », comme l'avait dit Goulwen en riant. Il était donc déjà 16 heures et on eut tout juste le temps d'admirer le dé et le tas de crêpes avant d'aller en manger une au Grand loup de mer. Il n'y eut pas de Coca pour accompagner, mais de la Limo Breizh, car comme le disait Goulwen, on n'était pas en Bretagne pour engraisser les Amerloques. Une quinzaine d'années plus tard, l'idée allait faire son chemin… Vers 17 heures, les petits loups de mer remontèrent dans le car, chacun agitant son pochon de maquereaux, au grand dam du conducteur. Il craignait, à juste titre, pour la propreté du véhicule dont il avait l'entière responsabilité.

17 UNE PARISIENNE À LANNION

Samedi 10 - Dimanche 11 octobre 1987

— Allo, Claire ? C'est Simon. Comment ça va ? Moi ? Moyen, moyen…

— Tu vois, mon chéri, répondit la voix à l'autre bout du fil, je t'avais dit de ne pas aller t'enterrer dans ce trou paumé. Je n'avais pas raison ? C'est ton travail qui te préoccupe ?

— Non, non, le travail, ça va. Je n'ai pas trop le moral, c'est tout…

— Tu veux que je vienne te voir ? Justement, ce week-end, je suis libre. Après, je pars trois semaines en reportage, en Corse, un peu de soleil va me faire du bien…

— Tu ne t'ennuies pas, dis donc !

— Non, Simon, je ne m'ennuie pas. Je te l'avais dit, tout se passe ici, à Paris, et toi tu préfères t'installer en Bretagne. Ne viens pas te plaindre maintenant.

— Je ne me plains pas. Je dis juste que tu pourrais au moins passer de temps à autre… Je suis ici depuis plus d'un mois et tu n'es même pas

venue voir comment je suis installé. Si je n'étais pas venu à Paris mi-septembre, eh bien, on ne se serait pas vu une seule fois !

— Oui mais rappelle-toi : après ton passage, je suis partie dix jours à Munich pour un documentaire sur l'Oktoberfest, tu sais bien la Fête de la bière… Et avant, j'étais en reportage pour KCN productions à Vilnius, ça ne m'a pas laissé beaucoup de temps…

— Vilnius ? Connais pas… C'est où ?

— Vilnius, Simon… comment ça tu ne connais pas ! Bien sûr que si, c'est en Lituanie. On ne t'a jamais parlé de cette ville médiévale et de son architecture baroque ?

— Ah si, peut-être…

— Et Lannion, c'est où ça ? questionna Claire en plaisantant. Ah, en Bretagne, tu m'en diras tant… Eh bien tu vas m'y voir demain, mon petit chéri, c'est promis. Je suis en train de regarder… Il y a un vol Roissy-Charles-de-Gaulle – Saint-Brieuc qui arrive à 12 h 30, tu peux passer me prendre à l'aéroport ?

—OK, demain 12 h 30. Ce n'est pas très long, il faut une cinquantaine de minutes pour aller à Saint-Brieuc en bagnole. Ça va me faire du bien de te voir…

— Alors, à demain ?

Ils se retrouvèrent à l'heure prévue à l'aéroport en sortie de Saint-Brieuc. Ils s'effleurèrent rapidement les lèvres, comme ces couples qui se connaissent de longue date, et Simon emmena aussitôt Claire à la voiture. Il chargea son bagage à main dans le coffre de la 205, puis ils prirent la deux fois deux voies en direction de Guingamp et de Lannion. Elle avait retiré sa veste qu'elle avait négligemment jetée sur la banquette arrière. Ses gestes assurés, ses mimiques décontractées et son franc-parler montraient qu'elle connaissait parfaitement bien le conducteur. Claire et Simon s'étaient rencontrés une vingtaine d'années auparavant, pendant leurs études à l'École supérieure de journalisme de Paris. Depuis, ils vivaient ensemble, mais de façon plutôt décousue. Leurs caractères

indépendants et leurs professions très accaparantes les avaient amenés à préserver leurs autonomies respectives. Ils ne s'étaient pas mariés mais possédaient conjointement un appartement dans le 13ème, rue Rubens, un joli trois pièces au quatrième étage. Ils n'avaient pas voulu d'enfants mais accueillaient dès que possible une quantité de neveux et nièces. Pour leur travail, ils avaient longtemps parcouru le monde ensemble. Pour leur travail, ils s'étaient également souvent séparés. Après leurs absences, ils appréciaient de se retrouver dans ce quartier de la Salpêtrière où leurs passages, mis bout à bout, commençaient à se compter en années. En fait, ils s'aimaient de loin mais se suivaient de près, toujours prêts à intervenir à la demande de l'autre. S'ils partageaient les idées nouvelles et la culture véhiculée par les gens des médias et tout le gotha : théâtre, cinéma, danse, musique…, ils avaient néanmoins un point de dissension majeur : Claire, née à Paris et ayant toujours vécu à Paris, était Parisienne jusqu'au bout des ongles et toujours avide d'activités nouvelles ; Simon, venant de La Ferrière, affichait plutôt une bonhomie toute campagnarde et ne recherchait pas spécialement les plaisirs urbains.

— Dis donc, plaisanta Claire, vous avez une voie express ici…, c'est incroyable !

— Arrête ! Tu vas me faire rire… En revanche, ça sent un peu moins les gaz d'échappement que chez toi !

— Que chez nous, tu veux dire… Parce que tu sais, tu peux revenir à la maison quand tu veux. Tout le monde peut avoir ses moments d'égarement, je ne t'en tiendrai pas rigueur ! Mais laisse-moi te dire que si tu as certainement raison pour les pollutions parisiennes, on parle beaucoup en ce moment de certains coins de la Bretagne et de leurs parfums entêtants : tu sais, les bonnes odeurs de porcheries et de poulaillers industriels, avec leurs ventilateurs qui rejettent l'air chargé de particules fines d'ammoniac et de poussières, de poils et de plumes ; je ne te parle même pas des épandages susceptibles de rejoindre les nappes, des nuisances sonores…, bref de quoi vous réveiller les sens !

— Sans parler de la qualité des poulets et des cochons qui n'ont jamais

vu le grand jour ni mangé un brin d'herbe, abonda Simon. Tu as raison, mais chez moi à Lannion, donc en ville, il n'y a pas de pollutions au presque, pas de porcheries et la mer n'est pas loin. Tu vas voir la côte est magnifique, des rochers incroyables… À cette époque, il n'y a pas un chat sur les immenses plages de sable et l'eau est turquoise, transparente… Je me demande même si je ne vais pas me racheter un bateau, ça serait sympa, non ? Faire les îles, de la plongée sous-marine, comme au bon vieux temps… En attendant, on pourrait aller voir Logide cette après-midi, on lui a prêté une maison en bordure de falaise, un paradis…

— Logide, le Zurbaritze de Logide ? Non Simon ? Tu ne vas pas me dire que tu as revu l'âme damnée de ton père ! Et qu'est-ce qu'il fait en Bretagne, ce vieux fou, c'est de la démence !

— Oh, c'est une histoire trop compliquée à t'expliquer comme ça… Mais en attendant, ce n'est pas moi qui suis allé le chercher. C'est lui qui m'a retrouvé et il n'est pas fou du tout ! D'ailleurs, je ne sais pas comment tu peux dire ça, tu ne l'as jamais vu et tout ce que tu en sais, c'est moi qui te l'ai raconté…

— Justement, c'est suffisant pour se faire une idée, ces fêtes païennes, ces invocations, tout ce ramassis d'ivrognes venus de La Ferrière et du fond des temps, on n'est plus au Moyen Âge, c'est délirant !

— Écoute Claire, tu crois ce que tu veux. Mais on vient tout de même de fêter ses 116 ans, ce n'est pas ordinaire, non ? Et à son anniversaire, il y avait un Grand Druide breton dont la confrérie fête encore Samain, une fête très proche de la Saint-Simon…

— Alors là, c'est le bouquet ! Zurbaritze de Logide vient de rencontrer un cinglé dans son genre en Bretagne… C'est un scoop ! Je veux bien croire que Zurbaritze soit un excellent guérisseur, un fameux rebouteux. Mais au-delà, on nage en pleine superstition, mon pauvre Simon ! C'est la campagne profonde qui te fait cet effet-là ?

— Peut-être bien… Parce que tu vas rire, j'ai accepté d'être le Grand Maître des Simoneux à la prochaine Saint-Simon… Allez, tu vas pouvoir discuter de tout cela avec Logide quand on va le voir. Je suis sûr que,

même si tu ne changes pas d'avis, ça va t'intéresser.

— Tsss…, tsss…, tsss… ! Je veux bien faire l'effort d'écouter les élucubrations de ton sorcier, mais ne rêve pas trop, mon petit chéri ! Et toi ? Grand Maître des Simoneux ? C'est de la pure démence, mon pauvre Simon !

Claire souriait avec l'aplomb que donne la certitude. C'était ce que l'on appelle une belle femme, sûre d'elle, la quarantaine comme Simon, avec une année de plus puisqu'elle était née en 1944. Toujours habillée avec beaucoup de goût et au dernier cri, elle dégageait une sorte de distinction naturelle qu'elle devait également à son maintien irréprochable. Ce jour-là, chaussée d'une paire de baskets claires, elle portait à merveille un pantalon cargo vert-bouteille serré aux chevilles et une veste noire cintrée sur une chemise blanche : incontestablement, elle avait l'air « branchée ». Grande, le mètre soixante-dix au moins, et plutôt mince, elle avait tout de ces « parisiennes » dessinées par Kiraz dans les Jours de France des années 70 à 80. Ses cheveux bruns, mi-longs tirés en arrière, et son teint mat laissaient présumer une ascendance méditerranéenne ou maghrébine. Mais surtout, elle affichait insolemment de magnifiques yeux verts pétillants et malicieux que Simon avait remarqués tout de suite. Claire avait donc tout pour plaire et le savait : elle était intelligente, cultivée, spontanée et encore belle, ce qu'elle savait également. Seule ombre au tableau : elle avait sur la joue gauche, de la pommette à la commissure des lèvres, une longue cicatrice héritée jadis d'une zone de conflit éloigné où les soins d'urgence faisaient partie du rêve. Mais curieusement, au lieu de la défigurer, cette balafre ajoutait un petit charme « guerrier », volontaire et bien trempé à sa personnalité. D'ailleurs Simon, caressant cette séquelle du revers du doigt, disait souvent à Claire : « Alors, ma jolie combattante… ». Malgré sa beauté presque outrageuse et sa liberté professionnelle qui l'amenait à de multiples rencontres, Claire était une femme sincère et naturelle dont les préoccupations étaient autres que « d'aller voir ailleurs ».

— Ça y est, on est arrivé à Bel Air ! lança Simon en descendant de voiture, viens, je te fais visiter…

— Aouh…, Bel Air…, mais oui, tu me l'as dit, il n'y a pas de porcheries industrielles ici ! dit Claire en franchissant la porte d'entrée de la petite maison de plain-pied. Dis donc, tu donnes maintenant dans le pavillon–villon, mon Simon ! J'espère que tu n'as pas l'intention de me la jouer romantique, parce que là, c'est raté !

— Ah non, tu ne vas pas t'y mettre aussi !

— Parce qu'on te l'a déjà dit ? Ça prouve au moins qu'il y a des gens qui ont du bon sens, et un peu de goût… C'est qui ?

— Oh, une institutrice qui est venue me voir pour que je travaille avec ses élèves sur une chronique au journal… Mais qu'est-ce que vous avez toutes avec votre pavillon-villon, d'abord j'ai horreur de cette expression « pavillon-villon », c'est nul. Ensuite c'est un pavillon comme les autres, non ?

— Ah ça, on ne peut plus comme les autres ! s'exclama Claire en riant. Si c'est ce que tu cherchais, eh bien tu as trouvé… Bon, au moins, il y a un jardin. On va pouvoir manger dehors…, et dire bonjour aux voisins par la même occasion ! Allez, ne râle pas, je plaisante… Vas-y, fais-moi visiter. Mais je t'assure que si je viens te rejoindre en Bretagne, on déménage aussitôt ! Quitte à être à la cambrousse, je veux être dans un coin sympa et je ne veux pas de voisins ! Voir la mer, ça pourrait être bien…

— Et ça sera tout ?

Pendant qu'ils déjeunaient, Simon essaya plusieurs fois d'appeler Zurbaritze qui ne répondit pas.

— Bon, eh bien c'est raté pour Lann Kerdeven, il n'y a personne. Logide doit être en virée, ça sera pour une autre fois. Mais c'est dommage car chez lui, c'est magnifique. On va être obligés d'aller ailleurs… Il y a bien Trégastel que je connais déjà un peu mais à l'Ouest Télégramme, ils m'ont dit que pour la mer, le mieux d'ici, c'est Perros-Guirec. C'est à une dizaine de kilomètres et il n'y aura pas trop de monde en cette saison. Parce qu'ici aussi, ma vieille, il peut y avoir des bouchons ! Ce n'est pas que l'apanage

de la capitale. Donc Perros, ça te dit ?

— Oui Perros-Guirec, les rochers, ça va être sympa. J'y suis allée avec mes parents quand j'étais gamine, l'été 56 je crois, on va voir s'il m'en reste quelque chose.

Ils passèrent donc l'après-midi sur la côte de granit rose et furent surpris par l'affluence car la journée était belle. Il n'y eut cependant pas d'embouteillages, et ils allèrent sans encombre du port de plaisance à l'immense plage du Trestraou, du Beg ar Storloc'h au sémaphore de Ploumanac'h. Ils y laissèrent la voiture, pour prendre à pied le sentier des douaniers. Claire ne reconnut pas le Ralonien où elle avait pourtant séjourné avec ses parents : le désordre des toiles bleues et jaunes qu'elle avait gardé en mémoire avait disparu au profit du camping tiré au cordeau, construit et aseptisé qu'ils avaient sous les yeux. Puis ils traversèrent la lande parsemée d'étranges rochers rose et orange : la Bouteille, la Coquille Saint-Jacques, le Pied de l'éléphant… Une fois à l'oratoire de Saint-Guirec, Simon reconnut au loin sur l'estran, mais vus sous un autre angle, le château de Costaérès et, derrière, l'île Renote. Mais il n'en parla pas. Ils rebroussèrent chemin et firent à nouveau, sans se presser, les deux à trois kilomètres pour revenir au sémaphore. Ils traînèrent ensuite à Perros et, sur le soir, retournèrent au port pour manger un plateau de fruits de mer. Ils ne rentrèrent pas à Lannion avant minuit, se couchèrent et firent l'amour longuement. C'était le genre de retrouvailles dont ils avaient l'habitude. Simon se demanda un instant si c'était par amour, ou simplement par rituel.

Le lendemain, après une grasse matinée et un copieux petit déjeuner pris sur la terrasse, Simon emmena Claire visiter les bureaux de l'Ouest Télégramme et le centre de Lannion. Ils marchèrent de la rue des Chapeliers à la place du Général Leclerc, firent quelques boutiques ouvertes et regardèrent les vitrines d'autres échoppes closes. Mais, en définitive, le verdict resta sans appel : c'était mignon et bien pour les

vacances ; mais pour le reste, c'était un trou, rien ne la ferait revenir là-dessus, même pas le fait qu'on soit dimanche et que tout ou presque était fermé… Ils reprirent la voiture pour se diriger vers la gare, rive gauche, firent la fin du marché de la place de Caërphilly, longèrent à pied l'allée des Soupirs et le Léguer. Enfin, à 14 heures 30, Simon accompagna Claire pour prendre son train : 4 heures pour retourner à Paris, définitivement, c'était bien la cambrousse !

18 UN CŒUR QUI BAT LA CHAMADE ?

Mercredi 14 octobre 1987

— Ah, il ne s'enquiquine pas le petit père Lanerie-Rouette, me coller sa visite médicale pendant ma demi-journée de repos ! Allez, un mercredi après-midi de mort grâce à monsieur l'Âne à roulettes… Et demain, qu'est-ce-qu'il va me pondre avec les enfants ? Les ennuis commencent…

Gwen pestait intérieurement, tout en tentant un créneau délicat devant le Centre Santé au Travail de Lannion. Son humeur ne changea guère en poussant la porte de la salle d'attente.

— Heureusement que j'ai pris un bouquin… Trois personnes avant moi, on se demande pourquoi ils fixent des rendez-vous ? Et tout ça pour une formalité administrative de m… Ça m'énerve, ronchonna-t-elle en elle-même.

Plus d'une heure plus tard, et quelques chapitres des « Ritals » de Cavanna terminés, la porte jaune du fond s'ouvrit. Le petit médecin en blouse blanche qu'elle avait déjà aperçu deux fois appela son nom à la cantonade —il y avait déjà quatre nouvelles recrues dans la salle d'attente— et l'invita à entrer dans le cabinet. Elle s'assit face à lui, de l'autre côté de l'antique bureau où le praticien de l'Éducation Nationale officiait certainement depuis bon nombre d'années. À son regard vide rivé sur le dossier ouvert devant lui, on voyait qu'il était usé par une longue

routine. Blanchi par le nombre incalculable d'élèves et d'enseignants qu'il avait vu défiler sans leur trouver la moindre égratignure ou le moindre rhume, il ne releva même pas la tête pour voir le splendide sourire que Gwen lui adressait.

— Mademoiselle Lankerloc'h, Gwen Lankerloc'h, 1962…, ça vous fait 25 ans c'est ça ? Versailles…, célibataire, pas d'enfants, pas d'opérations, pas de soucis ? Non, non…, les vaccins, oui, oui… Première affectation, Loupelec… Tout me semble en ordre… Eh bien on va voir ça… Allez, hop hop ! En soutien-gorge, petite culotte et chaussettes, là-bas, vous avez une cabine et vous revenez me voir quand vous êtes prête. Allez, hop hop ! On se presse, j'ai d'autres clients qui attendent…

Une fois déshabillée, Gwen revint vers le médecin.

— Bon, allez sous la toise s'il-vous-plaît !

Gwen obtempéra.

— 1m70, vous n'avez pas bougé depuis la dernière fois, vous me direz, à votre âge... Montez sur la balance maintenant.

— Hop, hop…, dit Gwen tout bas.

— 64 kg…, vous allez pouvoir vous présenter aux sélections de Miss France !

— Miss Bretagne, pour commencer, il ne faut pas viser trop haut…, répliqua Gwen.

— Ah, ah, vous avez le sens de l'humour, vous ! Bon, asseyez-vous sur la table d'examen, je vais prendre votre tension…

— Hop, hop…

Le docteur attacha le tensiomètre au bras de Gwen, activa la poire et, levant les yeux au plafond, prit un air concentré avant de rendre son verdict.

— Ho, ho ! Dit le médecin. Vous faites de l'hypertension d'ordinaire ? 16 – 10, c'est élevé tout de même, pas alarmant mais élevé. Vous êtes stressée en ce moment ?

— Pas plus que ça, répondit Gwen.

— Vous avez des activités physiques ?

— Oui, à Paris je faisais partie d'un club amateur de badminton. Ici, je cours régulièrement, je marche beaucoup…

— Oui, je vois ça. Vous avez l'air en pleine forme. Je vais vous ausculter maintenant, dit le praticien en insérant les embouts de son stéthoscope dans chacune de ses oreilles. Après avoir déplacé longuement le pavillon de l'engin sur le corps de Gwen, longuement, sans mot dire, revenant en arrière, passant du dos à la poitrine, et vice-versa, il déclara :

— Là, ça m'inquiète un peu plus. Il va falloir confirmer si c'est passager ou non… Vous avez fait des malaises récemment, eu des vertiges, des palpitations, de la fatigue peut-être ?

— Non, non, pas du tout… Je n'ai rien eu de spécial, vous m'inquiétez, Docteur ? Qu'est-ce-qu' il y a ?

— Vous faites de l'arythmie cardiaque, c'est peut-être passager. On ne trouve rien dans votre dossier, est-ce que ce genre de problème a déjà été diagnostiqué ?

— Non, non, jamais.

— D'accord, d'accord, mais il va falloir vérifier tout ça. Ce peut être anodin, mais il y a aussi des pathologies graves, et pas toujours de signes avant-coureurs. Tout ça avec votre tension élevée... Pour le moment, ça ne remet pas en question votre affectation. Mais je veux que vous preniez au plus vite un rendez-vous chez un cardiologue. Je vous fais un mot d'introduction, je téléphone à ce confrère pour qu'il vous voie en priorité, dans les quinze jours, le Docteur Féniel à Lannion… Il faut que nous ayons rapidement un avis circonstancié et vous repasserez me voir.

Gwen qui avait commencé l'après-midi fâchée, la termina abasourdie. La gorge serrée, elle quitta le Centre Santé au Travail, monta dans sa Golf en retenant ses larmes et rentra directement à Saint-Michel-en-Grève.

Jeudi 15 octobre 1987

— Les enfants, mademoiselle Lankerloc'h, monsieur Rotram, bonjour…

— Bonjour monsieur le Directeur ! répondirent les élèves d'une seule voix.

Monsieur Lanerie-Rouette était installé royalement derrière le bureau de Gwen et scrutait d'un œil débonnaire son jeune public. Gwen et Simon étaient restés debout, côte à côte, à la gauche de l'estrade.

— Tout d'abord, je voulais vous féliciter pour vos deux premiers articles parus dans l'Ouest Télégramme. Le premier sur ce guérisseur était déjà bien, mais le second paru lundi, sensationnel : l'ouverture de la campagne à la coquille Saint-Jacques, la présentation du patron-pêcheur et de son métier, très instructif, très local, très très bien. C'est très bon pour l'école, mes enfants ! J'ai reçu des tas d'appels téléphoniques me demandant qui étaient ces « chroniqueurs du CM2 », même des lettres, vous vous rendez compte ! Alors, je pense que le bon moment est venu pour faire mieux connaître notre établissement. Je vous propose donc d'écrire votre troisième article sur l'école primaire de Loupelec. Nous avons vu ça avec mademoiselle Lankerloc'h et monsieur Rotram, c'est un beau sujet, non ?

Gwen et Simon se regardèrent étonnés.

— À l'école, on y est déjà toute la semaine…, marmonna Youenn.

— Et même des fois quand on est privé de récré ! ajouta Erwan. Alors l'école comme dit mon frère, je vous laisse ma part…

— Oui mais là, les enfants, c'est différent. C'est de l'institution qu'on veut parler, vous allez pouvoir m'interviewer la semaine prochaine…

— Interviewer l'Âne à roulettes…, dit Armel en aparté à son voisin : « Bonjour monsieur l'Âne à roulettes, vous êtes plus pour le roulement à graisse ou à bain d'huile ? »

— Armel Lessouzic, tu veux dire quelque-chose ?

— Oui, monsieur le Directeur, c'est Jules Ferry qui a inventé l'école publique.

— Tout-à-fait Armel, dit monsieur Lanerie-Rouette, mais il ne l'a pas

inventée. En 1881-1882, il y a un peu plus d'un siècle, Jules Ferry a préparé et fait voter des lois rendant l'école primaire publique, gratuite et obligatoire…

— Ah, le fumier ! maugréa Youenn entre ses dents.

— Youenn Trézaou, tu veux ajouter quelque chose ?

— Oui monsieur le Directeur, l'école publique c'est l'inverse de l'école des curés.

— C'est juste, Youenn, l'école privée c'est une école qui n'est pas d'État, souvent religieuse, payante et qui peut sélectionner ses élèves. C'est justement pour que tous les enfants puissent avoir accès à l'école qu'il faut défendre notre école publique.

— Ah, parce qu'avec l'école privée, on peut ne pas y aller ? demanda Ronan intéressé.

— Mais non, répondit monsieur Lanerie-Rouette. Quand tu ne peux pas intégrer le privé, par exemple parce que c'est trop cher, tu vas automatiquement dans le public…

— C'est nul... constata Youenn à voix basse.

— Un vrai cauchemar, murmura Simon en regardant le gamin avec un sourire.

— Votre article va être très utile, continua le directeur. En effet, beaucoup de gens sont croyants en Bretagne et l'école privée a le vent en poupe. Mais il n'y a pas que ça, il y a maintenant la concurrence des établissements Diwan !

— Moi je sais ce que c'est, dit Solenn, ce sont les écoles en langue bretonne. J'ai failli y aller, il y en a une à Lannion.

— Oui, je sais, je sais, dit monsieur Lanerie-Rouette d'un air dépité, un combat quotidien… Mais les chroniqueurs du CM2 vont m'aider à marquer des points, n'est-ce-pas, mademoiselle Lankerloc'h, monsieur Rotram ?

Tous les deux affichèrent un sourire forcé pendant que le directeur quittait son siège.

— Bon, alors, c'est entendu… On se revoit la semaine prochaine, même jour, même heure, et n'oubliez pas votre appareil photo !

— Et toi, ton siège à roulette…, dit Armel à voix basse.

Coupant court à ce quasi monologue, l'heure de la récréation sonna soudain et les enfants s'engouffrèrent dans l'escalier sur les traces du directeur. Gwen et Simon descendirent les marches en dernier, côte à côte.

— Alors ça va, depuis la semaine dernière ? demanda Simon pour meubler la conversation.

— Oh, des petits problèmes de santé mais pour le moment, rien de grave. C'est la médecine du travail qui m'a alertée et il faut que je fasse quelques examens. Mais je me sens plutôt bien. Et toi, ça va mieux ?

— Ça va, ça va, et puis c'est rare de mourir d'amour, peut-être au cinéma ou dans les chansons ? D'ailleurs tu vois, je suis revenu te voir et je te parle… En revanche, de ton côté, prends soin de ta santé. Ils t'ont diagnostiqué quoi, si ce n'est pas indiscret ?

— Pendant l'auscultation, le médecin a constaté un trouble du rythme cardiaque et un peu d'hypertension, mais sans doute pas de quoi s'affoler. Ça m'étonne même, je n'ai jamais rien remarqué et je me sens en pleine forme… Peut-être un stress passager ?

— En tout cas, suis l'avis des toubibs et occupe-toi bien de toi, c'est important. D'ailleurs, je vois que ton directeur le fait également… Il te trouve des thématiques aux petits oignons pour les chroniqueurs !

— Non, tu as vu, il faut être gonflé : « nous avons vu ça avec mademoiselle Lankerloc'h et monsieur Rotram… » !

— Si, si ! Ses sujets sont impeccables…, surtout pour faire passer ses propres idées ! On sent que les enfants partagent moins, mais bientôt tu verras, tu n'auras même plus besoin de moi…

— Mais si Simon, tu sais bien que j'aurai toujours besoin de toi, et pas que pour les articles ! Nous avons encore quelques belles balades à faire dans le coin et de bonnes discussions à avoir à Lann Kerdeven, Trégastel, Saint-Michel-en-Grève et peut-être même, si tu insistes, à Bel Air…

— Ah, ah…, très drôle, je suis mort de rire !

19 L'ERMITE DE COR TOULIC

Jeudi 15 octobre 1987

Gwenc'hlan avait prévenu Zurbaritze qu'il ne pourrait le recevoir à Braspart que la semaine suivante. En revanche, il avait réussi à voir Goarem Boltram : ce dernier proposait une rencontre chez lui, dans les gorges de Cor Toulic. L'ermite avait insisté : « Vous lui direz bien jeudi 15 à 13 heures précises. Au calvaire de Saint-Antoine, qu'il prenne la petite route en cul-de-sac et fasse encore 800 mètres. Je serai sur le parking des gorges où il pourra se garer. 13 heures précises, vous lui direz, je n'attendrai pas plus… » Zurbaritze avait environ 80 kilomètres à parcourir. Il avait donc choisi de partir de Lann Kerdeven vers 11 h 30, pour arriver avant l'heure fixée au rendez-vous situé entre Callac et Saint-Nicolas-du-Pélem. Sachant que le bonhomme était plutôt acrimonieux, comme le lui avait signalé Gwenc'hlan, il n'aurait surtout pas voulu rater un échange de cette importance pour une poignée de minutes de retard.

Quand Zurbaritze arriva, Goarem Boltram patientait à l'entrée des gorges, assis sur une vieille souche et les deux mains en appui sur un bâton coincé sous son menton. C'était un homme petit et sec, si sec qu'on aurait pu croire qu'il allait se casser en se relevant. Il était imberbe, quasiment chauve hormis une petite houppe de cheveux blancs au-dessus de chaque oreille. Son visage émacié et profondément ridé attestait son grand âge. Seuls de grands yeux d'un bleu transparent comme la glace éclairaient cette face sévère au nez busqué et aux lèvres étroites et pincées. Quant à son accoutrement, qui devait lui être habituel vu son état d'usure, il n'avait rien pour le faire remarquer. Ou plutôt si, mais pas en bien : il était attifé d'un pantalon en flanelle grise trop large et flottant ; son polo à col roulé, clair mais de couleur indéterminable, moulant cette fois, était maculé sur le devant de taches de graisse. Mais le plus rebutant dans le personnage était encore ailleurs : Goarem Boltram sentait fort, une odeur entre le suint et l'urine, pénétrante et tenace, avec de temps à autres des

variantes oscillant entre les relents de canalisation et les remugles de linge mal séché. Zurbaritze remercia le ciel maussade pour ce crachin qui rabattait un peu les effluves au sol.

— Bien le bonjour Zurbaritze de Logide ! s'exclama Goarem Boltram en se redressant et tendant une longue main osseuse à l'arrivant. Je suis content de pouvoir enfin vous rencontrer…

— Enfin ? Moi aussi je suis ravi, monsieur Boltram.

— Oui enfin…, je vais vous expliquer plus tard mais sans vous avoir jamais vu, je vous connais néanmoins de longue date. Voulez-vous que nous discutions ici ou souhaitez-vous plutôt descendre chez moi, dans le fond de Cor Toulic ?

La pluie était fine mais très pénétrante et Zurbaritze se demanda comment on pouvait faire une telle proposition, si éloignée du bon sens. Pourtant, son vis-à-vis était déjà trempé jusqu'aux os, mais la bruine n'avait pas l'air de le soucier. Régulièrement, il tirait sur le bas de son polo dégoulinant pour le décoller de sa peau et en extraire l'excès d'eau.

— Je pense qu'on pourrait aller se mettre à l'abri. Et puis ce sera l'occasion pour moi de découvrir votre intérieur…

— Alors allons-y, suivez-moi ! dit Goarem Boltram en empruntant le sentier, je vois que la pluie vous incommode. Moi, elle ne me dérange plus depuis longtemps. Mais je pense que vous allez être surpris par mes quatre murs…

Ils entrèrent dans la forêt qui dévalait jusqu'au fond des gorges et la ramure serrée des grands arbres leur fit comme un abri, ce que Zurbaritze apprécia car il avait oublié son parapluie à Lann Kerdeven. Pourtant, tout ruisselait d'humidité dans ce sous-bois touffu : le sentier rocailleux et les fossés qui crachaient rigoles et torrents ; les forts talus qui suintaient leurs sueurs glacées entre les racines et les pierres mouillées ; les cavités et les anfractuosités ombreuses tapissées d'hyménophylles, minuscules fougères à l'allure de mousses ; l'atmosphère vaporeuse qui enveloppait le tout dans une gangue bleu-grisâtre ; jusqu'à, dégoulinant des hautes branches, de longs filaments de lichens grisâtres emprisonnant des myriades de

gouttelettes étincelantes. Tout en découvrant cet univers détrempé, Zurbaritze remonta le col de son manteau. Malgré les pierres glissantes et les coulées de boue, Goarem Boltram marchait bon train comme celui qui connaît les lieux dans leurs moindres détails, —cette pierre instable, ce trou d'eau, cette racine traîtresse, cette ronce revêche…— et Zurbaritze le suivait avec peine. Leurs souffles courts, chargés de vapeur, participaient également au climat ambiant fait de brouillards poisseux et de fantasmagories. En approchant du fond, Goarem Boltram se retourna et lança à son compagnon :

— Et voilà ma rue ! Boulevard des pierres, c'est quelque chose non ? Il n'y a plus qu'à trouver le numéro…

Zurbaritze resta interdit devant le torrent de blocs monumentaux qui s'étalait sous ses yeux. Tout le talweg, à perte de vue, en était tapissé. C'était un véritable serpent de rochers, de rochers colossaux, mais pas de ceux qu'on voit en montagne, anguleux, pointus, aux formes vives. Non, ceux-là étaient arrondis, civilisés, comme polis, astiqués par le temps. L'ambiance était à la fois minérale et végétale : énormes pavés moussus empilés les uns sur les autres ; gigantesque dalles hérissées de touffes de fougères et de grandes luzules ; arbres torturés aux lacis de racines s'échappant du roc ; le tout sur fond de grondements qui remontaient en surface ou s'enfonçaient sous les lourdes pierres de ce dédale minéral. Car sous la rivière de blocs, on entendait grogner un véritable torrent, un flot continuel et protestant, heurtant les cavités, tapant la caillasse, tombant en cataractes sur les pierres burinées par les millions d'années.

— Le granite a ses hauts-lieux, n'est-ce pas ? commença Goarem Boltram. On dit que celui-là aurait 290 millions d'années. Il forme un vaste massif, à l'origine une grosse « bulle » de magma montant lentement de l'intérieur de la terre. On parle d'un pluton, un pluton c'est drôle Zurbaritze, non ? Pluton, le dieu des Enfers ! Sa surface a lentement été érodée, dégageant peu à peu les blocs. Puis les rivières s'y sont mises, se sont encaissées ravinant au passage la bordure du massif, nettoyant de leurs enduits sableux les amoncellements de blocs. Et voilà le travail : un

fabuleux chaos fait de gigantesques empilements de rochers arrondis, polis, usés, que la rivière caresse ou sous lesquels elle s'engouffre.

— Et vous habitez là ? demanda Zurbaritze surpris.

— Oui, au 21 !

— Au 21 ?

— Mais non, je plaisante, il n'y a pas de numéro mais j'habite bien là, venez !

Goarem Boltram entraîna Zurbaritze sur le torrent de pierre, sautant d'un rocher à l'autre. La progression n'était pas facile car certains blocs trop importants ne pouvaient qu'être contournés. L'entassement d'autres provoquait des fissures trop profondes pour pouvoir être franchies d'un simple saut. Quelques gros arbres gênaient le passage. À plusieurs endroits même, les fourrés colonisaient et fermaient le chaos sous leurs frondaisons, obligeant le marcheur à revenir sur le sentier qui le longeait dans les bois.

— Ça y est, nous y sommes, le 21 ! s'exclama Goarem Boltram en s'arrêtant sur le bord d'une étroite anfractuosité ouverte entre trois pierres.

— Mais c'est impossible à retrouver, ce n'est qu'un trou comme tant d'autres, avoua Zurbaritze déboussolé.

— C'est justement l'intérêt, c'est impossible à retrouver…, mais seulement pour les autres ! Allez, entrons, ou plutôt descendons, j'habite au deuxième sous-sol !

Après avoir attrapé une corde bien cachée servant de main courante, ils prirent une succession de marches grossières taillées dans la pierre et s'enfoncèrent dans un labyrinthe de blocs dont certains les obligeaient à courber la tête au passage.

— Et voilà, nous sommes dans mon petit chez moi ! Installe-toi Zurbaritze.

Zurbaritze n'avait jamais vu un tel endroit et surtout, n'aurait jamais pu croire qu'on puisse y habiter. Il s'agissait d'une pièce unique relativement

petite, ménagée entre six parois de granite, —plafond, sol et murs—, et qui servait à la fois de cuisine, salle, chambre à coucher et lieu d'aisance. L'eau ruisselait continuellement dans l'évier de la cuisine taillé à même le roc et s'évadait par une large fissure ouverte au sol. À l'angle opposé de la pièce, un autre trou permettait de satisfaire les besoins naturels qui allaient rejoindre en profondeur une « chasse » perpétuelle qui les évacuait vers le ruisseau. Un rouleau « toilette », négligemment posé à côté de l'orifice, en attestait la fonction. Ce rouleau de papier hygiénique semblait d'ailleurs être la seule marque du progrès entrée dans ce lieu comme échappé d'une époque lointaine. Au grand dam de Zurbaritze, une douche n'avait pas été prévue dans ce logis rupestre, et il y régnait une odeur difficilement supportable, sorte de mélange écœurant entre l'humidité permanente de la grotte et l'urine de l'ermite. Pour finir, une paillasse jetée par terre servait de lit, et une dalle et deux pierres de table et de chaises.

— Allez, assieds-toi. J'ai des choses à te dire et Gwenc'hlan m'a raconté que tu avais également des questions à me poser. Laisse-moi commencer, je sais que ce n'est pas très poli, mais cela facilitera la suite de notre discussion. J'ai accepté de te rencontrer, je t'ai même emmené ici car il est bien rare de rencontrer des gens qui me ressemblent ! Car, comme toi, je suis un peu « à part », comme toi, mais depuis plus longtemps… J'ai donc des capacités ou des talents, appelle ça comme tu voudras, que d'aucuns pourraient qualifier de singuliers... Je dois d'ailleurs préciser que parfois, ces prédispositions me font peur. J'essaie d'y recourir le moins possible et c'est pour quoi j'ai choisi de vivre éloigné des hommes. Cet isolement a sa contrepartie : avec le temps, j'en conviens, on se referme sur soi-même, on se fige dans ses propres habitudes sans tenir compte de celles des autres, on se transforme en pierre et l'on devient tout simplement invivable. C'est mon cas. Mais je ne vais pas pleurer sur mon sort… Cher Zurbaritze, mais peut-être devrais-je t'appeler cher collègue, je suis donc un peu voyant, visionnaire, médium, mage, spirite, nécromancien, appelle ça comme tu voudras. Depuis longtemps, je te vois dans mes songes et je

suis amusé par les aventures assez voisines qui nous arrivent : j'ai connu moi aussi, en d'autres temps et d'autres circonstances, des Sixtes Utah, des Trépalou… Comme toi, j'ai été impliqué dans des « affaires » délicates. Comme toi j'ai douté, comme toi j'ai parfois semé le bonheur, la délivrance. Comme toi, et même bien plus que toi, je suis très âgé… Et où Gwenc'hlan est très fort, c'est qu'il a vu en nous des frères d'arme ; comme il ne se sentait pas capable de t'apporter les bonnes réponses, il a tout de suite su que moi je le pourrai. Alors, maintenant que tu me connais un peu mieux, vas-y pose tes questions…

— Eh bien, cher confrère et cher maître, que peux-tu m'enseigner sur le « passage » et sur la période de Samain ?

— Samain, ou votre Saint-Simon, est le moment privilégié du passage, tu le sais déjà. C'est tout d'abord la période choisie par les morts pour visiter les vivants : je n'en parlerai pas aujourd'hui car si nous, les mages, nous constatons parfois ce phénomène, nous n'y intervenons guère. Mais Samain, c'est aussi l'instant idéal pour un voyage dans « l'autre sens », en gros des vivants vers les morts, et là, l'affaire nous intéresse plus. Idéal ne veut d'ailleurs pas dire unique, et j'ai pratiqué les passages à d'autres périodes que la fin octobre, début novembre. Néanmoins, disons que pour commencer, cet intervalle de non-temps est bien le plus favorable, comme d'ailleurs certaines pratiques dont je vais te parler. Mais avant de commencer, je vais nous servir une petite liqueur de ma fabrication ! Nous allons en avoir besoin, car rien n'est simple dans cette affaire…

Il se leva, prit une bouteille et deux timbales sur la petite étagère taillée à même le roc, servit sans faux-col un breuvage jaunâtre. Il laissa le flacon débouché sur la table, ce qui présageait d'une après-midi très studieuse.

— Tout d'abord, reprit Goarem, il faut bien comprendre que le passage d'un corps à l'autre, d'une âme à l'autre, c'est avant tout une histoire de savoir-faire. Et aujourd'hui, nombre de ces savoir-faire, surtout ceux transmis par voie orale, ont été perdus. Pourtant, ces phénomènes sont reconnus depuis la nuit des temps, et depuis que l'homme est homme.

— Depuis que l'homme est homme, répéta Zurbaritze songeur.

— Si l'on fait le tour du sujet, poursuivit Goarem, la notion de « passage » est quelque-chose de très commun. Nombreux sont ceux qui pensent qu'un dernier voyage est plus ou moins « automatique » et que l'âme a pouvoir de s'échapper du corps. Une foule d'individus croit à une vie spirituelle après la mort : sous la protection d'un être supérieur, un Dieu unique ; ou encore d'un Dieu sous forme de Trinité, comme c'est le cas dans la religion catholique ; ou encore de Dieux multiples, comme chez les Grecs et les Romains, et dans bien des civilisations anciennes. À bien y réfléchir, tout cela n'est pourtant pas très rationnel…

— C'est le moins qu'on puisse dire, confirma Zurbaritze.

— D'autres, comme les panthéistes, pensent que l'âme peut se réincarner directement dans la totalité de l'univers, appelée Nature, et qui n'est autre que Dieu lui-même.

— C'est, il me semble, la philosophie défendue par Gwenc'hlan et la Garsett, commenta Zurbaritze.

— Tout à fait, tout à fait… Quant à Pythagore, il a soutenu l'idée de l'éternel retour : « ce qui a été, renaît » et a cru à la métempsychose, ce passage d'une âme dans un autre corps. Il va sans dire que cela suppose la dualité entre corps et esprit, et l'immortalité de ce dernier.

— L'immortalité de l'âme, vaste débat ! murmura Zurbaritze songeur.

— D'autres enfin admettent qu'un corps peut migrer dans un autre corps. C'est le cas de la métensomatose prêchée par le bouddhisme où l'âme en tant que telle n'existe pas… Ainsi, la transmigration peut prendre bien des formes différentes…

— Y en a-t-il d'autres que tu as expérimentées ? s'enquit Zurbaristze.

— Oui, et toi de même ! répondit Goarem Boltram en emplissant à nouveau les deux timbales. Te souviens-tu de la curieuse impression que t'ont laissée les morts « accidentelles » du Sixte Utah et de l'Armand Trépalou ? Comme moi à d'autres occasions, tu as eu l'étrange sensation d'en sortir plus vigoureux, de rajeunir… Eh bien, sache qu'il s'agit aussi de transmigrations : par on ne sait quel sortilège, les années de vie volées aux

deux victimes t'ont été attribuées !

— Je m'en doutais…, je m'en doutais…, murmura Zurbaritze, mais je n'osais y croire.

— Certes, ces âmes ou ces corps présents en toi t'ont donné un supplément de verdeur, de dynamisme ; mais ils sont également à l'origine du sentiment de culpabilité, de doute qui te hante depuis, comme il me hante moi aussi. Les esprits de l'Utah et du Trépalou parasitent en partie tes pensées… Et si je peux te rassurer, sache que je suis bien plus écorniflé et bien plus vieux que toi ! Alors, si tu veux que ton âme ne devienne pas trop sombre, tu peux compenser ses quelques fractions de noirceur en pratiquant des charmes bénéfiques. C'est un peu comme le permis de conduire, tu peux racheter des points, Zurbaritze !

— D'accord, d'accord, Goarem, je le sentais, ces vies en moi… Ainsi, le sorcier malveillant s'enfoncera de plus en plus dans l'abjection, sera également de plus en plus multiple, tiraillé par des forces contradictoires qui peu à peu l'entraveront, jusqu'à ne plus pouvoir avancer. Triste parcours que je ne tiens pas à suivre…

— Les charmes bénéfiques, Zurbaritze, tout est là ! Maintenant, ce qu'il faut bien comprendre, c'est qu'un passage peut s'opérer de façon spontanée, autonome pourrait-on dire, comme on le prêche dans bien des religions. Mais avec la perte des savoir-faire, la chose devient plus rare... En revanche, les « voyages » peuvent être organisés, dirigés par des personnes compétentes, qu'on pourrait également appeler « choisies ». Ainsi, quelques mages, dont toi et moi faisons partie, peuvent présider à certaines réincarnations.

— Toi et moi ?

— Oui, toi et moi, Zurbaritze. Enfin, il faut que tu saches qu'il existe un dernier type de transmigration particulièrement à la mesure de nos talents. C'est la plus facile à engager, à conduire et c'est par elle que tu dois commencer. C'est la plus simple car à la différence des précédentes, elle n'est pas forcément « irrémédiable » : c'est la dismigration. Elle s'opère la plupart du temps du vivant du « voyageur » et n'implique pas

fatalement sa disparition ; dans ce cas, le sujet toujours en vie se « dédouble », va occuper une autre enveloppe charnelle et, en parallèle, continue sa propre existence. Le plus souvent, après un laps de temps déterminé, notre migrant quitte le double qu'il avait rejoint pour revenir à son point de départ, c'est-à-dire à lui-même. Il s'agit donc, en quelque sorte, d'un voyage « temporaire », qui se joue généralement dans le passé, mais parfois également dans le futur. Plus rarement, la dismigration peut survenir à la mort d'un individu ou à l'approche de cette dernière. Quand le voyage se passe dans l'avenir, le passager qui ne peut regagner son propre corps continue son existence dans la « peau » de son hôte. Pour ce migrant, c'est une véritable seconde vie qui lui est offerte…

— Mais, Goarem, quel rapport avec la Saint-Simon ?

— J'y viens, j'y viens… Tout d'abord, comme je viens de te le dire, garde bien en tête que pour ces protocoles de dismigration dont nous allons parler maintenant, l'intervention d'un tiers initié qu'on appellera chaman, ou si tu préfères passeur, est, à notre époque, de plus en plus nécessaire.

— Un passeur, un nocher comme le fut Charon sur le Styx, le fleuve des Enfers…, marmonna Zurbaritze pensif.

— Ensuite, précisons que la période de Samain ou de la Saint-Simon est parfaitement adaptée pour engager ce genre de pratiques. Disons, pour simplifier, que les chances de réussite du passage sont optimisées à cette époque de l'année.

— Samain, la Saint-Simon, la boucle est bouclée, mon cher Goarem…

— Enfin, Logide, pour mieux comprendre le rituel de la dismigration et de ses exigences, prenons si tu le veux bien la métaphore de la course de relais. Un pont psychique ou physique se construit d'autant plus facilement que les sujets concernés sont proches. Quoi de mieux pour un passage de témoin que deux individualités unies par une quête commune, que deux personnes soudées par les forces de l'amitié ou de l'amour ! En définitive, pour mettre toutes les chances de son côté, il faut que l'officiant profite de ces deux atouts que sont la période de Samain et l'attirance entre deux êtres.

— En fait, si je comprends bien, tout se passe comme lors d'une incantation classique. Le passeur doit être démarché par le futur voyageur…

— Et ce migrant en puissance, que demande-t-il quand il vient voir le mage ? Le plus souvent, il cherche simplement à retrouver, lorsque la vie ne le permet pas ou plus, une femme ou un homme qu'il apprécie particulièrement, ou qu'il aime. La solution est simple, si je puis dire : il faut l'aider à rejoindre cet être cher en « passant » par l'intermédiaire d'un proche. Ce membre de l'entourage direct : père, mère, époux, amant, ami… doit, bien entendu, être présent, exister à l'époque où la dismigration est prévue.

— Ouh là ! s'exclama Zurbaritze un peu fort, car il en était à sa troisième timbale de guignolet maison. Je décroche… Si je comprends bien, c'est toujours au travers d'une tierce personne que la dismigration se produit… Par exemple, une mère peut intégrer le corps d'une amie ou d'une sœur de sa fille défunte pour retrouver cette dernière en vie dans le passé ?

— Tout à fait.

— En revanche, la même mère peut-elle regagner son propre corps dans le passé pour retrouver sa fille ?

— Dans le cadre qui nous intéresse, c'est totalement impossible. Mais…, parce qu'il y a toujours un mais, c'est envisageable bien que beaucoup plus difficile !

— Restons-en aux choses « simples ». C'est déjà bien assez compliqué comme ça, du moins pour un débutant de mon espèce ! Dis-moi plutôt, Goarem, quelle est la manière d'opérer pour la dismigration…

— Normalement, le passeur doit transmettre un instant ses pouvoirs au migrant. Pour y parvenir, il lui prend les deux mains et se concentre sur la personne que le passager lui a indiquée pour la dismigration. Par une sorte d'hypnose, le chaman entre alors en relation avec le proche pressenti et la procédure s'enclenche.

— Voilà qui n'est certainement pas donné à tout le monde, soupira

Zurbaritze.

— En effet, ceci nécessite une grande force d'introspection, et les nôtres ont bien diminué. Alors, je ne te le répéterai jamais assez, le passeur, le chaman, le vate, appelle le comme tu voudras, doit s'appuyer du mieux qu'il peut sur des « environnements » favorables. Les chances de réussite de l'opération en dépendent.

— Je comprends, je comprends, et j'en prends bonne note…

— Enfin Zurbaritze, tu sais qu'il y a un dernier point qu'il ne faut surtout pas oublier : les capacités du thaumaturge peuvent être décuplées par le recours à la force des éléments naturels : l'air, l'eau, le feu, la terre… Par expérience, tu as appris que les trois premiers sont difficiles à manipuler. Ils sont mobiles, capricieux et souvent incontrôlables. Il faut des connaissances solides et des pouvoirs immenses pour arriver à les manier sans dommages. Je te conseille donc de choisir le quatrième, la terre, beaucoup plus solide, beaucoup plus stable, beaucoup plus maîtrisable. Moi, j'utilise les pierres, dont la solidité est une garantie de stabilité et le grand âge un gage de la maîtrise du temps. Voilà mon secret, que j'ai plaisir à partager avec un vate de ton espèce. Allez tiens, je nous ressers un verre !

Et après une longue rasade, Goarem Boltram s'adressa à Zurbaritze, comme le voulait l'antique tradition orale partagée par la communauté celte.

— Aux Bretons, aux Gallois, aux Irlandais et aux Celtes de l'est ! s'exclama Goarem Boltram en trinquant avec Zurbaritze de Logide.

L'après-midi passant, l'horrible odeur du bouge souterrain s'était diluée dans les vapeurs d'alcool et était presque devenue respirable.

— Y-a-t-il d'autres choses à savoir sur la dismigration, Goarem ?

— Mais oui, j'y pense, je ne suis vraiment qu'une vieille bête ! Un peu plus et j'allais oublier de te dire l'essentiel. À chaque dismigration que j'ai pratiquée, j'ai constaté le même phénomène très étonnant : tout voyage vers le passé ou l'avenir se paye chez les passagers par un rajeunissement ou un vieillissement multiplié par sept, ce curieux chiffre sept qu'on dit

être le chiffre du Diable : les sept bêtes de l'Apocalypse, les sept péchés capitaux, les sept plaies de l'Égypte…

— Les sept mercenaires…

— Les sept… ? Non, pas les sept mercenaires, voyons, Zurbaritze !

Et, pour mieux faire comprendre son propos, Goarem prit de nombreux exemples des dismigrations qu'il avait menées et où la règle de 7 s'était imposée. Au bout d'un moment, Zurbaritze reprit la parole :

— Bref, pour un migrant, une année en vaut sept. Et pour le passeur, il lui faut à chaque fois se prendre la tête et être bon en maths ! Ça ne pouvait pas être simple ? Non, non, c'était trop beau, juste les mains, l'hypnose… On se demande bien d'où sort ce multiplicateur 7 pour chaque année de voyage : 1 x 7 = 7, 2 x 7 = 14, 3 x 7 = 21 et, sans savoir pourquoi, le migrant se retrouve 7 ans, 14 ans, 21 ans plus jeune ou plus vieux ! Ça n'a pas le moindre sens, Goarem. À chaque fois, dans toutes ces pratiques traditionnelles, il y a toujours des compliquations, quelque chose qui ne s'explique pas, une part d'ombre, c'est enquiquinant à la fin !

— Mon pauvre Zurbaritze, si on savait tout ! Mais il y a peut-être une logique dans tout ça… Lors des dismigrations que j'ai pratiquées, j'ai remarqué que ce multiplicateur était bien utile pour harmoniser l'âge du migrant et celui de son hôte. Peut-être s'agit-il juste d'une question de bon sens, afin qu'un gamin de 10 ans ne se retrouve pas dans la peau d'un centenaire et vice-versa ! Les génies, bons ou mauvais, aurait-il tout prévu ? Il faut croire et, mieux ou pire, j'ai même constaté l'échec de protocoles où la différence d'âge était pourtant minime, juste quatre ou cinq années d'écart ! Il semble bien qu'il faille ajuster ce paramètre au mieux car nos sept esprits ne veulent pas être volés ! Je te conseille d'en tenir compte dans tes interventions futures… En tout cas, la pratique impose ce chiffre sept qui ne peut pas se discuter ! Et sur ces bonnes paroles, je pense que nous allons en rester là car ma mission est accomplie : je pense t'avoir transmis tout ce que je connais sur le sujet. Tu le mérites Zurbaritze, je sais que tu en feras bon usage… Je vais te raccompagner au parking, d'abord pour que tu ne te perdes pas, ensuite

car j'ai encore une affaire à régler à une quinzaine de kilomètres et il faut que je prenne aussi la voiture.

— Parce que tu as une voiture ? s'étonna Zurbaritze.

— Mais tu crois quoi ? Que comme je suis ermite, je vis au Moyen Âge, coupé de tout ? Eh bien oui, j'ai un véhicule, un combi Volkswagen si tu veux savoir et grâce à lui je peux aller aux réunions qui m'intéressent. Ce multi-usages est bien pratique et je pars même parfois en voyage, à des colloques et des séminaires. Parfois, je vais beaucoup moins loin : par flemme de retourner à la grotte, je couche dedans sur le parking !

Ils sortirent de l'abri et commencèrent leur lente progression dans le chaos rocheux. Curieusement, il ne bruinait plus. Le ciel totalement dégagé commençait à montrer vers l'ouest des teintes orangées sur lesquelles se découpaient déjà, à contre-jour, les formes étonnantes des boules granitiques et les silhouettes mystérieuses des grands arbres.

— Une véritable carte postale, non ? s'exclama Gloarem Boltram devant le spectacle du soir qui commençait à tomber. Ah, si j'avais du temps, je serais artiste…

Ils arrivèrent enfin au parking où les attendaient en effet la 4L et un combi Volkswagen vert auquel Zurbaritze n'avait pas prêté attention en arrivant.

— Avant de nous quitter, dit Goarem, asseyons-nous un instant car je dois t'informer d'un événement qui s'approche, Zurbaritze, et te demander ton avis. À chacun son tour, non ?

— Bien entendu, et tu peux m'appeler Logide comme le font mes amis. Alors, asseyons-nous donc sur la souche que tu sembles avoir adoptée. Je t'écoute et, si je le peux, je répondrai à tes questions. J'y répondrai d'autant plus volontiers que nous avons tout le temps devant nous car il fait incroyablement beau maintenant, c'en est même surprenant.

— Non, nous n'avons pas tout le temps devant nous, Logide, et c'est justement de ça qu'il faut qu'on parle. Car je peux te l'assurer, c'est le calme avant la tempête ! Et crois-moi, je ne parle pas au sens figuré, il

nous reste peut-être cinq à six heures de tranquillité, après… Alors, quand on va se quitter, tu vas me promettre de rentrer chez toi directement, sans le moindre arrêt, sans le moindre détour. Une fois arrivé, tu vas t'enfermer pour toute la nuit dans l'endroit le plus sûr de ta maison, une cave serait le mieux, ou un bunker, comme moi…

— Parce que…, parce que…, tu as eu une vision, Goarem ?

— Oui, Logide, j'ai fait un songe la nuit dernière, et ce genre de songe, crois-en mon expérience, il se réalise toujours : un ouragan va venir, comme on n'en a pas vu depuis longtemps, avec des vents à plus de 200 km/h, des dégâts effroyables, des morts… Dans ma vision, une horloge sonne minuit, c'est encore calme et puis soudain, arrivant par l'ouest… Tu me crois ?

— Bien sûr que je te crois, pourquoi irais-tu inventer une histoire pareille… Mais que peut-on faire ?

— Que veux-tu qu'on fasse, que veux-tu qu'on dise, personne ne nous croirait. Après ça risquerait même de nous retomber sur le dos, la chasse aux sorcières, tu vois ce que je veux dire ! Non, mieux vaut rester discrets même si ce n'est pas satisfaisant sur le plan humain. J'ai déjà été confronté à ce genre de situation et, crois-moi, je me suis fait une raison…

— Mais Goarem, tu dois toi aussi te protéger ! Ce n'est pas vraiment le moment de sortir, si tu dis que…

— Justement, si ! Cette tempête tombe à point nommé et m'offre même de solides arguments dans le cadre d'une affaire que je dois régler. Et ne t'inquiète pas, avant que ça ne se gâte, j'ai largement le temps de boucler cette histoire. C'est d'elle dont il faut que je te parle maintenant car ton avis m'intéresse.

— Je t'écoute…, déclara Zurbaritze.

— Eh bien voilà. J'étais, il n'y a pas très longtemps, à une réunion dans un canton voisin. C'était sur les productions agricoles sans intrants et les circuits courts de vente. On commence à en parler ici et, pour ma part, je trouve ça très bien. Ceci dit, les écolos jusqu'au-boutistes me font un peu

rigoler. Mais je les aime bien : ils ont l'impression d'avoir tout inventé, s'ils savaient… Quand j'arrive avec mon combi Volkswagen, ils me prennent même pour l'un des leurs. Ah, ah ! Mais peu importe. Il y avait ce soir-là une intervention très intéressante de l'APAF, l'Association de Protection des Animaux de Ferme, sur le thème de la maltraitance animale. Ces gars-là sont gonflés. Ils entrent dans des exploitations de nuit, ils photographient, filment… Le résultat est édifiant et vous donne envie de devenir végétarien. Ils ont projeté des choses à vous retourner le cœur. On se demande comment des hommes qui se disent éleveurs peuvent en arriver là ! En fin de soirée, j'ai longuement discuté avec eux et, ni une ni deux, j'ai adhéré à l'asso. C'est là qu'ils m'ont parlé de la ferme de Crec'h Touldu, une porcherie pas très loin de chez moi. J'en avais déjà entendu causer mais pas plus que ça : le bonhomme, un certain Troncadet est connu, car il vend ses salaisons sur différents marchés locaux, Callac, Rostrenen… L'APAF m'a appris d'autres choses bien plus édifiantes sur Crec'h Touldu. C'est un élevage industriel d'environ 1000 truies parquées dans des stalles insalubres. Elles sont si exiguës qu'on coupe la queue des porcelets à vif pour qu'elle ne soit pas mangée par leurs congénères. L'APAF a même filmé des cas de cannibalisme… Il y a aussi de nombreuses truies qui présentent des marques de tuméfactions, certains animaux qui ont été battus à mort et qu'on voit laissés là, dans un coin d'un box. Bref, c'est un mouroir à cochons où les actes barbares sont monnaie courante. Des membres de l'association ont déjà été voir le propriétaire par deux fois, mais il ne veut rien savoir. Alors, je leur ai promis d'aller jeter un coup d'œil là-bas, bien entendu sans leur dévoiler mes façons de faire… Ce soir, je vais donc poser un ultimatum à Troncadet et s'il ne veut rien entendre, je dispose dans la nuit d'un argument de poids pour lui faire changer ses pratiques ! Que penses-tu de ma stratégie, Logide ?

— Elle est assez proche de celle que j'ai employée avec l'Armand Trépalous de Costelongue. Elle devrait certainement faire plier cet éleveur peu scrupuleux car la peur est un puissant levier. Maintenant, comme tu l'as toi-même souligné, le recours aux forces instables est toujours risqué :

l'eau, le feu, le vent peuvent devenir incontrôlables, même si je ne doute pas de tes pouvoirs. Mais surtout, ce que tu dois prendre en considération, c'est qu'en cas de mort de ce Troncadet, son corps et son esprit viendront parasiter les tiens ! La défense du bien-être animal est certes une noble cause mais ce Troncadet ne vaut pas de sombrer un peu plus dans l'abjection. Alors, comme tu me le demande, il me semble que le bon choix serait de coller la frousse de sa vie au bonhomme mais surtout de ne pas te mêler du reste… Tu ne gagneras peut-être pas d'années de vie, mais tu seras un sorcier bien plus bienveillant !

— Je vois que tu as bien retenu mes leçons, Logide, je voulais en avoir le cœur net ! ricana Goarem content de lui (et des progrès de Zurbaritze). Je vais tenir compte de ton avis qui d'ailleurs était aussi le mien… J'ai été heureux de faire ta connaissance, mon ami…

— Moi de même, Goarem, répondit Zurbaritze en se levant de la vieille souche. Maintenant que je te connais, j'ai l'impression d'être un peu moins seul dans ma quête…

Goarem ouvrit la porte du combi qui n'était pas fermée et s'affala sur le siège aux ressorts défoncés. Au travers du pare-brise, Zurbaritze n'apercevait plus, du fait de la petite taille du spirite, que le haut de sa tête encadré par deux mains accrochées au volant.

— Il va vraiment falloir que j'achète un coussin ! lança Goarem par la vitre ouverte. Et toi, Logide, ne traîne pas en route et continue de plancher sur tes passages, quelque chose me dit que tu vas en avoir besoin…

Ils se séparèrent et Goarem Boltram pris la route de Crec'h Touldu, pensant déjà à d'éventuels plans de bataille.

Il arriva assez rapidement au hameau et gara son combi devant ce qui semblait être l'entrée de la porcherie. C'était un immense parallélépipède bas, sans ouvertures ou presque, tout en ciment brut et tôles anonymes. Il s'en s'échappait un brouhaha continuel fait de sourds grognements et de couinements perçants. Ce profond gémissement avait de quoi mettre mal

à l'aise et Goarem ressentit d'emblée toute l'ignominie des lieux.

— Mais de quoi je me mêle, pensa-t-il furtivement. Il faut toujours que je m'occupe de ce qui ne me regarde pas. En attendant, où est-ce que je vais le trouver, ce foutu Troncadet ?

Il fit le tour d'un pavillon qui jouxtait le bâtiment d'élevage mais ne réussit qu'à faire hurler un chien enfermé dans la maison. Malgré la nuit presque tombée, il ne vit pas non plus de lumière dans les trois hangars où étaient stockés le matériel et des empilements colossaux de sacs de granulés et de farines. Un rapide coup d'œil aux quatre coins de la vaste cour goudronnée lui permit de voir qu'elle était également déserte.

— Bon, se dit-il en revenant vers le combi, il ne me reste plus qu'à entrer là-dedans en espérant que le patron y soit.

Une fois poussée l'épaisse porte en tôle de la porcherie, les grognements se firent plus forts, l'odeur aussi, presque insoutenable tellement elle lui montait au nez et à la gorge.

— Ben mon vieux, faut y aller avec un masque à gaz pour travailler ici, pensa-t-il en se hasardant au long d'un couloir vide, tout juste éclairé par quelques néons qui diffusaient une lumière blafarde.

— Le passage vers les enfers, ça doit être kif-kif ! songeait-il quand une porte s'ouvrit quelques mètres plus loin, le ramenant à la réalité.

Un homme, en bottes, bleu de travail et la casquette vissée sur la tête se montra par l'entrebâillement. Il l'interpella aussitôt.

— Ben faut pas vous gêner surtout ! Quéqu'vous faites là ?

— Je cherche monsieur Troncadet…

— Quéqu'vous lui voulez, à monsieur Troncadet ! lui lança son interlocuteur d'un ton mal aimable. Vous l'avez là devant vous, monsieur Troncadet !

Goarem se demanda comment il allait bien pouvoir aborder le sujet et, le silence devenant pesant, s'entendit dire :

— Service sanitaire… J'aimerai voir vos bêtes. On dit qu'elles ne se portent pas très bien… Vous confirmez ?

— On dit, on dit…, si on écoutait tous les on-dit, on y passerait la vie !

Mes cochons se portent à merveille, tout ce qu'il faut pour faire ce qu'ils ont à faire, terminer en rillettes, saucisses et côtes de porc ! Vous voulez pas aussi que je les astique, que je les peigne et que je les parfume pendant qu'on y est… Mais c'est vous qui sentez comme ça ? Pas habituelle, c't'odeur…

— Non, non, je ne pense pas…, dit Goarem gêné.

— Allez, suivez-moi, je vais vous montrer qu'elles sont en pleine forme, mes truies…, dit Troncadet en franchissant en sens inverse la porte d'où il était sorti.

Après un étroit et court couloir en forme de T, ils écartèrent les lamelles en plastique translucide du goulet qui donnait sur l'unique salle d'élevage. Goarem Boltram n'avait jamais vu un tel spectacle. La pièce, immense et toute en longueur, était partagée en deux par un interminable couloir central qui séparait les box disposés de part et d'autre. Les ondulations des tôles accrochées au plafond suivant le grand côté de la salle, augmentaient l'impression d'immensité. Sur chaque flanc du bâtiment, une alignée de fenêtres en plexiglas dépoli devait diffuser, de jour, une froide lumière. À cette heure du soir, une enfilée de lustres à coupoles d'acier coiffant le haut du corridor avait pris le relais et baignait l'ensemble d'un maigre éclairage jaunâtre. Chaque stalle d'environ deux mètres sur dix, perpendiculaire au couloir, était fermée sur trois côtés par des barrières faites de gros tubes en acier. Des cochons y étaient entassés au point de ne pas laisser voir le sol. Ce dernier devait être incliné vers le passage central : son plancher entièrement grillagé était conçu pour recevoir les déjections des porcins et les évacuer par un caniveau situé en dessous.

— Mais certaines de vos bêtes sont tuméfiées…, constata Goarem consterné par le spectacle d'une telle misère animale.

Troncadet avait déjà escaladé la clôture d'un box. Du haut de son perchoir, il martelait à coup de botte l'arrière-train d'une truie qui tentait d'échapper aux persécutions de son tortionnaire en bousculant ses congénères.

— C'est qu'il y a guère de place là-d'dans et mille truies, il faut ben les loger ! beugla Troncadet tout en se rétablissant sur le haut de la barrière. Vous voyez bien, y a pas long pour qu'elles se cognent ces salopes-là, et c'est comme ça qu'elles s'abîment, les garces !

— On m'a dit que des bêtes étaient même mortes…, reprit Goarem.

— Ah, ah, c'est pas un scoop comme ils disent à la télé ! Elles finissent toutes comme ça ici, en petit salé, en jambonneau ou en boudin…

— Je ne parle pas de l'abattage, mais de maltraitance…

— On m'a dit, on m'a dit…, et qui qu'c'est qu'a parlé de maltraitance ? Y z'ont des preuves ces « on m'a dit » ?

— Il s'agit de l'APAF, ils sont déjà venus vous voir…

— Ah je me disais bien… T'es pas plus du service sanitaire que moi ! s'exclama Troncadet passant soudainement du vouvoiement au tutoiement.

Il s'approcha de Goarem menaçant et tout en le toisant :

— T'es du même bord que ces salopes d'écolos qui rentrent chez les gens sans y être invités ! Qui voudraient empêcher les honnêtes citoyens de faire leur boulot. Qui voudraient même leur z'y apprendre, pendant qu'on y est ! Service sanitaire, j't'en fous oui ! Tu pues la mort à dix mètres, j'aurais dû m'en douter… Et si je t'en mettais une, vilain pisseux de merde, pour t'apprendre, à toi aussi, à te mêler de tes affaires ?

— Et si je vous faisais coller une mise en demeure par la Préfecture ?

— Une mise en demeure…, répéta Troncadet rouge de colère en brandissant une pelle qu'il venait de saisir près d'un sac de granulés. Je vais t'en mettre une, moi de…

— Tu ne vas rien me mettre du tout, Troncadet ! Et tu vas même bien écouter ce que j'ai à te dire.

Troncadet ne bougeait plus et restait figé dans une attitude idiote, arrêté dans son mouvement, pelle en l'air et l'air ahuri.

— Le pisseux, comme tu l'appelles, n'apprécie pas trop tes manières. Comme tu peux le voir, il a même des pouvoirs, notamment celui de méduser, de stupéfier, de sidérer, bref de pétrifier les mauvais coucheurs

dans ton genre ! Cela peut durer quelques secondes, cela peut durer des siècles… Dans ton cas, cela durera tout bêtement le temps que je sois reparti : nous éviterons ainsi les effusions, et je vais pouvoir te parler tranquillement de la manière dont je vois les choses. Alors, écoute bien, Troncadet. Je suis venu te dire qu'il faut que tu changes d'esprit et de méthodes. Ce problème, vois-tu, peut se régler de différentes manières. Là, tout de suite, je suis un peu énervé. S'il ne tenait qu'à moi, je pourrais te laisser à l'état de caillou ; je te chargerais dans mon combi et je te casserais ensuite à la masse, histoire de remblayer les trous de mon chemin qui n'est guère praticable ! Notre bonne vieille police classerait rapidement ta disparition dans les affaires irrésolues. Seconde hypothèse. Admettons que je me sois calmé mais pas le vent qui va venir : dans quelques heures, tu aurais fini la tête tranchée par une tôle envolée du toit de ta porcherie ce qui, admet-le, n'est guère mieux… En fait, Troncadet, tu ne dois ton salut qu'à un ami qui m'a demandé d'être magnanime. Alors, troisième hypothèse, je vais être compréhensif : tu ne vas pas mourir cette nuit. Mais il te faut une leçon. Alors, après mon départ, tu vas te souvenir seulement de ceci : Goarem Boltram t'a demandé de mieux te comporter avec tes bêtes et de le jurer. Il t'a envoyé ses grands vents pour te punir et il le refera à chaque fois que tu le mérites. Allez, répète…

Et la statue de pierre se mit à parler, lentement, posément, comme le faisaient régulièrement les Pierres causantes de Maël-Pestivien que connaissait Goarem depuis longtemps :

— *Goarem Boltram m'a demandé - de mieux me comporter avec mes bêtes - de le jurer. Il m'a envoyé ses grands vents - pour me punir - il le refera à chaque fois - que je le mérite.*

— Voilà qui est parfait, déclara Goarem. Eh bien je te laisse à tes oig…, à tes cochons car moi aussi, j'ai à faire. Pour les grands vents, tu vas voir par toi-même. Je leur ai demandé de passer par Crec'h Touldu. Après, ils feront comme bon leur semble, je les laisse seuls juges…

Vers 19 heures, Troncadet s'était « réveillé » dans sa porcherie, hébété,

se demandant ce qu'il faisait cette pelle à la main. Il ne se souvenait de pas grand-chose, sinon qu'il avait juré à un certain Goarem Boltram, dont il ne se rappelait même pas le visage, d'être meilleur avec ses cochons sous peine d'être puni par de « grands vents ».

— Qu'est-ce-que c'est que ces salades ? se demanda-t-il à voix haute. Encore un coup des écolos ? Pourtant, ils ne sont pas revenus… Meilleur avec les cochons ! dit-il en lançant un mauvais coup de botte dans une barrière en tube qui résonna fort, délogeant quelques bêtes couchées auprès. J'vais t'en fout' moi, d'êt' meilleur avec ces garces-là !

Il sortit et continua son monologue :

— Goarem Boltram…, n'importe quoi ! Et c'est quoi ces grands vents qui vont me punir, y'a pas un poil de zèphe, ma parole, je deviens complètement cinglé…

Il retourna au petit pavillon de plain-pied. Il prit son repas du soir, seul : cela faisait bien longtemps que sa femme, elle aussi traitée comme un cochon, l'avait quitté. Il regarda la télé, une émission de variétés très plaisante, s'endormit devant, se réveilla pour aller se coucher à l'étage, dans sa chambre aménagée sous un rampant du toit.

20 UN OURAGAN SANS NOM

Vendredi 16 octobre 1987

Ce n'est que passé minuit que les huisseries se mirent à gémir sous les assauts du vent qui commençait à monter. Troncadet ne se réveilla pourtant pas à ces premières alertes. Il fallut, vers une heure du matin, que le noyer qui jouxtait la maison tombe avec un craquement funeste, pour qu'il ouvre un œil et la lumière. Il eut juste le temps de voir l'énorme branche tortueuse qui avait fracassé le toit, traverser le plafond. Elle s'arrêta, tel un doigt justicier, à cinquante centimètres de son visage figé, mais cette fois par la terreur.

— Bon Gieu, pensa-t-il : Goarem Boltram, les grands vents, les cochons, c'était donc bien vrai !

Il s'extirpa du lit avec beaucoup de précautions, pour ne pas déstabiliser l'arbre qui, poursuivant sa descente par légers à-coups, craquait de temps à autre. Il s'habilla à la hâte et descendit voir ce qui se passait dehors. Quand il voulut ouvrir la porte d'entrée, elle lui opposa tout d'abord une forte résistance. Puis, soudain, elle partit violemment dans l'autre sens, lui arrachant la clenche des mains. Un vent furieux s'engouffra dans la pièce, embarqua quelques chaises et la vaisselle posée sur l'évier, balaya le chien vers l'appentis dont il ne sortit plus, s'engouffra dans la cheminée dans un épais nuage de cendres. Le souffle dévastateur décrocha encore un tableau qui se fracassa au sol dans une envolée de feuilles et de papiers. Troncadet, encore arrimé aux barreaux de la lucarne d'entrée, décida alors de sortir. Après avoir eu toutes les peines du monde à refermer la porte derrière lui, il s'engagea dans la tourmente : il voulait voir l'état de sa porcherie. Il n'y avait que quelques mètres mais il mit une éternité à les parcourir, face aux rafales enragées qui le ballottaient dans tous les sens, plus souvent à reculons que vers l'avant. Par moments, il eut même la terrible sensation que ses pieds quittaient le sol et qu'il s'envolait… L'air brutal et mouillé lui frappait le visage et l'empêchait de respirer, ce qu'il tentait d'atténuer, mais en vain, en posant une main sur

son nez et sa bouche. Comme le ciel était couvert, on n'y voyait pas grand-chose si ce n'est dans les rais de lumière qui s'échappaient des fenêtres du pavillon. Dans ces pâles faisceaux lumineux, Troncadet regardait voler, dans tous les sens et à toute vitesse, des tuiles, des pierres, des branches qu'il évitait du mieux qu'il pouvait. Il esquiva de justesse une grande tôle, décrochée du toit du bâtiment d'élevage, qui faillit le décapiter. De temps à autres, la tempête chassait les nuages et découvrait une maigre lune. Elle éclairait, pour quelques courts instants, des paysages mouvants et fantasmagoriques. Puis, le flux déchaîné ramenait le voile nuageux et transformait l'astre nocturne en une sorte de lent stroboscope : c'est ainsi que l'éleveur vit, par intermittence, le tronc et les ramures du grand noyer écroulé sur le toit de sa maison. Il aperçut aussi un arbre, déraciné et soulevé du sol par un violent tourbillon, monter à la verticale et retomber lourdement à sa place initiale. Malgré la nature qui se déchaînait de plus en plus, il parvint tant bien que mal à entrer dans la porcherie. Il en ressortit aussi vite car les bêtes affolées s'étaient ruées sur les tubulures des barrières ; certaines avaient cédé et des truies en furie divaguaient dans le couloir central. Troncadet refit donc à rebours, et avec tout autant d'efforts, le chemin du pavillon. Une fois à l'intérieur, il s'installa derrière une fenêtre pour regarder, impuissant et désabusé, en direction de l'élevage. C'est de ce poste d'observation moins exposé qu'il vit tout d'abord la toiture du bâtiment s'envoler, puis retomber lourdement au sol, toutes tôles désolidarisées, à quelques dizaine de mètres de la porcherie. Puis, grâce à un nouveau passage dégagé du ciel, il put distinguer un des pignons de l'édifice écroulé ; non loin, quelques truies erraient dans la cour et à l'orée du bois. C'est alors qu'au plus fort de l'ouragan, pendant qu'un hangar s'abattait et que les autres vacillaient dangereusement, les vitres du pavillon explosèrent d'un coup sous l'assaut d'une impétueuse bourrasque. Les fenêtres s'ouvrirent en grand et Troncadet, blessé au visage par les éclats de verre, alla se réfugier à la cave où il resta prostré jusqu'au matin.

Quand il sortit tout penaud le lendemain, un véritable spectacle de désolation l'attendait. Autour de la cour jonchée de matériaux arrachés et recrachés par les trombes, —tuiles, tôles, poutres et bastaings, branches et pierrailles—, autour de ce gigantesque chantier de démolition, se dressaient encore les silhouettes de la porcherie à demi délabrée et d'un hangar qui avait résisté par miracle. Les autres étaient effondrés au sol, dans un amas de poutrelles, de parpaings et de matériels pulvérisés par la tempête. Le toit du pavillon, lui aussi, était en partie détruit et une bonne moitié des tuiles s'était envolée. Au beau milieu de ce désastre, Troncadet restait pétrifié. Même s'il n'ouvrait guère la bouche, un auditeur attentif aurait pu l'entendre marmonner et répéter :

— Bon guieu de Bon guieu…, plus de mal aux cochons…, Goarem Boltram…, les grands vents…, plus de mal aux cochons…, Bon guieu de Bon guieu…

Puis, sorti de ce moment d'effarement, il courut à la porcherie. Avec les moyens du bord, il releva et renforça à la hâte quelques barrières pour contenir dans le bâtiment ce qui restait des truies. Un bon quart s'était échappé. Il pensa qu'il allait être difficile de rattraper ces animaux perdus dans ce véritable cataclysme. C'est pourtant l'objectif qu'il se fixa pour cette journée. Il prit sa bétaillère qui avait été épargnée pour foncer voir chez son voisin, un agriculteur installé à trois kilomètres, s'il ne pourrait pas lui prêter la main. Il dut rebrousser chemin pour aller chercher sa tronçonneuse, car de nombreux arbres tombés barraient le passage. Au terme d'une lente progression, —et d'un nombre incalculable de troncs débités pour libérer l'accès—, Troncadet s'aperçut que la catastrophe dépassait de loin le cadre de Crec'h Touldu. Il comprit également que de nombreux secteurs avaient totalement été épargnés : à Tar Malec'h, il constata que la ferme de son voisin était indemne.

— Bon guieu de Bon guieu…, plus de mal aux cochons…, Goarem Boltram…

Ce même vendredi 16, en tout début d'après-midi, Simon prit sur son heure de déjeuner pour se rendre à l'école de Loupelec, au cas où Gwen aurait réussi à s'y rendre. Le téléphone était coupé et il voulait des nouvelles. Il la trouva en plein casse-croûte sous le préau, assise avec quelques collègues à une table de pique-nique. En le voyant arriver, elle se leva et alla à sa rencontre dans la cour déserte. *A priori*, l'école n'avait subi aucun dommage.

— Impossible de te téléphoner…, dit Simon. Alors comme Loupelec est tout près, je me suis dit que j'allais passer pour voir si tu étais là et avoir de tes nouvelles.

— C'est gentil de penser à moi. J'ai essayé aussi de te téléphoner, mais comme je ne savais pas où tu pouvais être… Moi, je n'ai rien eu à la maison sinon qu'il n'y a plus d'électricité. En fin de matinée, j'ai réussi à venir ici, je devrais plutôt dire à « passer », car la route était partiellement dégagée. Mais c'est tout de même un bazar : circulation alternée, gros engins, équipes qui travaillent sur les bermes à redresser les pylônes et dégager les arbres… Je savais qu'il n'y aurait certainement pas d'enfants et d'école, d'autant qu'on est vendredi, mais je voulais sortir pour me rendre compte, me tenir au courant. À ce propos, l'électricité vient d'être remise ici, il y a juste une demi-heure. Ça va certainement être plus long pour chez moi… Mais toi, monsieur le journaliste, tu dois en savoir beaucoup plus ?

— Eh bien, tout d'abord, impossible d'aller à Lann Kerdeven. J'étais pourtant dans le coin en fin de matinée. Mais les lignes électriques et téléphoniques sont sur la route, à plusieurs endroits, et bloquent la circulation. J'ai pu arriver à 5 kilomètres de chez Logide, mais pas moyen d'aller plus loin ! Ils devraient réparer dans la journée. D'après ce que m'ont dit des pompiers que j'ai croisés, la forêt a bien morflé mais il n'y a pas de maison touchée dans ce secteur du Léguer. Il n'y a plus qu'à croiser les doigts et attendre le rétablissement du téléphone pour avoir des nouvelles de Logide. S'il est resté chez lui, il ne devrait pas y avoir de problème. Pour le reste, c'est une véritable catastrophe naturelle, l'une des plus violentes qu'a connu la Bretagne depuis des dizaines et des

dizaines d'années… Les gens commencent même à parler « d'ouragan ». Des dépêches sont déjà tombées au journal par radiotélétype. La tempête a atteint Ouessant à minuit avec une pression de 948 hectopascals, un record depuis la création de la station météo de Brest. À Quimper on a noté des rafales jusqu'à 180 km/h. Les vents ont balayé la Bretagne une bonne partie de la nuit, de la pointe de Penmarc'h à Saint-Brieuc, avant de continuer leur course en Normandie, sur le Cotentin puis en Angleterre. On compte déjà des morts. Il y a énormément de dégâts matériels, sans parler des innombrables foyers privés d'électricité. Dans certains ports, les bateaux ont été drossés contre la côte. Mais c'est certainement la forêt qui a été le plus durement touchée, des milliers d'hectares étêtés, transformés en champs de chablis…

— Ben dis donc, Simon ! Ça aide de connaître des gens bien placés comme toi ! Mes collègues ne vont pas en revenir, quand je vais leur annoncer tout ce que tu viens de me dire…

— En revanche, les gens hauts placés comme moi vont être un peu débordés… D'ailleurs, il faut que j'y retourne ! Si ça ne te dérange pas, je ne viendrai pas jeudi prochain avec les enfants, je vais avoir trop de boulot. De toutes manières, tu as l'Âne à roulette qui va s'occuper de son article. Je le publierai comme d'habitude le lundi suivant.

— OK pour la fois prochaine, Simon, mais tu ne nous laisses pas tomber pour la suite !

— Bien sûr que non, Gwen. Est-ce que j'ai une tête à laisser tomber les gens ?

— Ah, on ne sait jamais, certains galants éconduits peuvent être rancuniers ! répondit Gwen avec un sourire jusqu'aux oreilles.

— Là, tu te trouves drôle ?

— Mais non…, je plaisante bien sûr, si on ne peut plus plaisanter entre amis…

— Entre amis… répéta Simon dubitatif.

— Oui, des grands amis ! conclut Gwen sur un ton n'admettant pas la réplique. Pour revenir à nos oignons, on pourrait peut-être choisir la

tempête comme sujet de la prochaine chronique ?

— Il faut voir, il faut voir… Tu sais, il va y avoir beaucoup d'articles sur ce thème dans le mois à venir. Pas facile de se démarquer, de sortir du lot, il faut creuser, trouver dans l'histoire la petite histoire intéressante…

— Tu as raison, il faut y réfléchir un peu plus, mon beau galant…

— Aïe, aïe, aïe…, ça continue !

— Quoi Simon, tu n'aimes pas que je t'appelle mon beau galant, tu préfères peut-être mon bel ami ?

— Ni l'un, ni l'autre, Simon me suffit… Mais puisque c'est comme ça, le vert galant retourne à sa secrétaire, à sa comptable, à ses journalis-teu…, à ses belles interviewées et à ses affaires. Bref le vert galant te salue bien bas et te quitte… Mais comme il n'est pas rancunier, et que la pauvre princesse risque de mettre un moment pour rentrer chez elle et qu'elle n'a plus d'électricité, eh bien le vert galant l'invite à manger et dormir chez lui, mais comme le disait la mère du vert, « en tout bien tout honneur » ! Tu sais, dans son joli pavillon-villon de Bel Air… Qu'en dit la princesse ?

— Elle en dit que c'est tout à fait envisageable, Simon, c'est proposé si gentiment. J'espère que tu vas me préparer quelque chose de bon… En revanche, je pars demain matin sans faute car j'ai du monde à la maison.

— Tiens voilà les clefs, on peut dire vers 20 heures, mais tu peux passer avant. Si tu n'es pas encore là quand j'arrive, je prendrai mon double ; j'en ai un caché sous un pot de fleurs.

— Ça, c'est original, le pot de fleur, très dissuasif pour les voleurs…

— Oui Gwen, mais faut-il encore savoir sous quel pot de fleur !

— En tout cas, je te préviens, en retard ou pas, je ne fais pas la cuisine…

— Ne t'inquiète pas pour le repas, Gwen, il me reste toujours quelques surgelés-gelés dans mon pavillon-villon ! Mais toi, tu vas faire quoi jusqu'à 20 heures ?

— Oh ne t'en fais pas. Avec les collègues et le directeur, il faut que l'on prévoit l'organisation de la semaine prochaine car les enfants vont certainement revenir au compte-gouttes. Et puis, j'ai une tonne de cours à préparer… Ça ira mieux quand j'aurai une quarantaine d'années

d'ancienneté mais pour le moment, préparer des cours, c'est devenu mon passe-temps préféré ! D'autant que comme enseignant stagiaire, je suis surveillée de près…

Le soir-même, à une minute près, Simon et Gwen arrivèrent en même temps à Bel Air, à vingt heures, comme si chacun d'eux accordait beaucoup d'importance à ce premier rendez-vous.

— Alors mon beau cuisinier n'a plus qu'à se mettre au boulot…, déclara-t-elle en franchissant le seuil d'entrée.

— Et bien non, princesse Gwen ! Madame Chaudhary a tout préparé et nous n'avons plus qu'à passer à table. Enfin toi surtout, passe-moi ton manteau… Parce que moi, il faut quand même que j'aille chercher les plats car madame Chaudhary n'est pas restée faire le service…

— Madame Chaudhary, une de tes nombreuses conquêtes, une stagiaire, ta secrétaire ?

— Non, c'est ma femme de ménage, elle vient trois heures par semaine. Elle est indienne et me prépare parfois à manger quand je rentre trop tard. J'ai plusieurs fois séjourné dans ce pays et j'adore leur cuisine. J'espère que toi aussi…

— Oui, bien sûr, à Paris, on mange souvent dans des restos pakistanais.

— Ce ne sont pas exactement les mêmes plats mais c'est vrai qu'il y a un air de famille. Ce soir, madame Chaudhary nous propose : en entrée, crevettes sauce raïta, un mélange yaourt et concombre ; puis poulet tandoori, viande en morceau marinée dans un mélange d'épices, curry, gingembre, cumin ; et enfin, un kesari bhath, un dessert à base de semoule et de safran.

— Mais c'est un véritable repas de fiançailles, Simon !

— Je n'aime pas que tu parles comme ça, Gwen… En plus du petit coup de blues que ça me refile, j'ai l'impression que tu ne me prends pas mes sentiments au sérieux…

— D'accord, d'accord, Simon, ça m'a échappé, je n'aurais pas dû ! Mais

on peut au moins aborder la question avec un peu d'humour. Sinon, c'est tabou et on évite définitivement le sujet. Mais ce n'est pas non plus la solution de ne pas en parler. Je te l'ai dit : je suis déjà avec quelqu'un. Que veux-tu que je te dise de plus, sinon qu'on peut en sourire ? Ou alors, on peut aussi en parler sans rigoler. Alors voilà : même si je t'aime bien Simon, demain, c'est mon copain qui vient me voir à Saint-Michel-en-Grève ; et d'autres week-ends, c'est moi qui vais le retrouver à Paris. Et je suppose que c'est pareil pour toi avec ta compagne, ou ta femme peut-être ?

— Non, ma compagne, nous ne sommes pas mariés. On s'est connu avec Claire en 68, pendant nos études de journalisme et de barricades à Paris… Mais tu vois, à quarante ans et au bout de vingt ans de vie plus ou moins commune, on s'aime toujours mais pas de la même façon, on se connaît trop. On pourrait presque dire que Claire, elle aussi, est devenue ma grande amie. Moi aujourd'hui, j'ai de nouveau besoin d'avoir le cœur un peu fou, j'ai besoin d'inattendu, j'ai besoin de découvrir quelqu'un, tu vois ce genre de trucs…

— Je vois, je vois, mais il y a un problème… Je ne pense pas que mon petit ami soit d'accord pour qu'on vive à trois, ni même à quatre ! Et moi j'ai le défaut, ou la qualité, de m'attacher et d'être trop sincère. Je ne pourrai jamais faire des choses par derrière, avoir deux vies…

— Mais c'est pareil pour moi… Ne va surtout pas croire que je sois un dragueur invétéré et que le vert galant fasse les mêmes avances à toutes les femmes qu'il rencontre ! s'exclama Simon. Et, sans fausse modestie, j'en rencontre, mais elles restent des relations professionnelles ou deviennent des amies. Il n'y a aucun sentiment là-dessous. Mais toi, tu m'es véritablement tombée dessus par surprise, un coup de poing, un uppercut qui m'a sonné subitement.

— J'aimerais pouvoir être comme ça, passionnée, entière… Je le suis dans d'autres domaines, mon travail, ma vie sociale, la musique et les voyages, mais les garçons c'est différent. Je les ai toujours vus comme des bons copains et, longtemps, je n'ai pas voulu être en couple, ce n'était pas

ce que je recherchais. Sami, c'est un malin, il m'a eue par surprise, un peu comme toi, mais avant toi… Quant aux autres, je n'ai jamais fait le premier pas, mais comme j'ai toujours été avenante, chaleureuse avec tout le monde, même avec des hommes qui y voyaient peut-être autre chose, j'ai eu pas mal de propositions. J'en ai accepté quelques-unes, sans trop savoir pourquoi. J'en ai refusé d'autres et j'ai sans doute fait plein de malheureux…

— Avec un sourire comme le tien, on ne peut faire que des malheureux…, ironisa Simon.

— Alors vous les gars, vous êtes drôles. Vous vous voyez toujours en victime ! Mais tu crois que c'est facile pour une fille de repousser les avances de plein de types ? D'autant qu'il y en a qui sont très sympas, très intéressants… Je ne vais tout de même pas coucher avec tous les gars que je rencontre, il n'y a pas que ça dans la vie !

— Oui mais note que la vie est injuste… Comme tu l'as dit pour Sami, c'est souvent le premier arrivé, surtout si c'est au bon moment, qui remporte les suffrages. Les autres n'ont plus qu'à se morfondre, c'est désolant non ! En fait, nous devrions être polygames…

— Sami n'est pas arrivé le premier, il y en a eu quelques autres auparavant, et polygames, vous y êtes déjà pour la plupart…

— Oh la ! s'exclama Simon. Il est temps de changer de sujet de discussion avant que cela ne dégénère…

— Tout à fait, on peut en changer, dit Gwen affichant son plus beau sourire. Tu remercieras madame Chaudhary pour ses crevettes sauce raïta, c'était délicieux. Si on passait à la suite ?

— Bien sûr, juste le temps de faire chauffer le tandoori au micro-ondes et j'apporte ça tout de suite.

— Au micro-ondes, Simon, tu es sérieux ?

— On ne peut pas avoir toutes les qualités et je dois avouer, à mon plus grand regret, que je n'ai pas encore de four traditionnel.

Quand le poulet tandoori fut dans les assiettes, la conversation reprit.

— Et ce Sami, qu'est-ce qu'il fait ? demanda Simon.

— Tu es bien curieux, toi ! Eh bien, il est étudiant en architecture à Paris, en fin de cursus. Avec ma nomination ici, on se voit moins souvent. Ce week-end, si la circulation le permet, je vais lui faire visiter les plages vers chez moi, Saint-Michel-en-Grève, Plestin, Locquirec…, au cas où ça lui donnerait des idées d'installation pour son futur cabinet.

— J'espère que ça ne va pas lui plaire du tout et qu'il va même y avoir ce genre de petit crachin transperçant, comme c'est souvent le cas par ici…

— N'importe quoi… Tu ne serais pas un peu jaloux, par hasard ?

— Bien sûr que si…, mais je ne devrais pourtant pas, parce que ce week-end, même avec la meilleure volonté du monde, je n'aurais pas pu rester avec toi. Les deux jours vont être très chargés : je pars faire un reportage sur les dégâts, avec un photographe de l'Ouest et un cameraman de KCN productions, une des agences où Claire travaille. Samedi, direction le Finistère : d'abord le port de plaisance de Concarneau où les bateaux ont été drossés contre la ville close, puis l'église durement touchée ; Brest ensuite, avec les pontons et les bateaux qui n'ont pas été épargnés non plus ; enfin, retour à la maison par Quimperlé et la forêt de Carnoët carrément « coupée en brosse». Dimanche, on passe aux Côtes-du-Nord. Direction Guingamp tout d'abord, encore des dégâts… Le midi, nous sommes invités à manger par les Bouteloup « pharmaciens » ; le Zèphe était à Lannion cette après-midi, il m'a dit que tout va bien également pour le Tintin et Fanny. Mais nous n'aurons pas le temps d'aller voir les Bouteloup « garagistes » à Tréguier, car le programme de l'après-midi est encore bien chargé avec Saint-Brieuc, un véritable désastre paraît-il !

Ils avaient fini le dessert et poursuivaient la soirée, installés dans le canapé où Simon faisait à Gwen les honneurs d'un petit digestif breton. Offert par un producteur local content d'un article paru dans l'Ouest Télégramme, le breuvage celtique tenait ses promesses et ils en étaient déjà au troisième petit verre.

— Fameuse, cette affaire-là ! constata Gwen juste un peu éméchée. Le breuvage des dieux, paraît-il, ça se boit comme du petit lait…

— Méfie-toi, car tu pourrais bien être « *mezv dall* » comme on dit par ici.

— C'est très doux et ça ne fait qu'une quinzaine de degré, dit Claire en regardant sur l'étiquette. Et le chouchen n'a jamais fait mourir personne, que je sache !

— Peut-être pas, mais faire partir à la renverse celui ou celle qui en abuse, c'est possible paraît-il !

— Il faut savoir vivre dangereusement, comme on dit ! En tout cas, pour revenir à ton week-end, Simon, c'est tout un programme… Ton métier est vraiment intéressant, j'aurai dû faire des études de journalisme en fait, plutôt qu'instit...

— Si tu aimes les enfants, transmettre…, tu as certainement fait le bon choix. Et puis tu sais, ce n'est pas tous les jours la guerre, loin de là. Et demain, il faut encore qu'on arrive à « passer » ! On emmène deux tronçonneuses et des bidons dans le 4 x 4 de KCN, une véritable expédition. Si tu ne me revois pas, tu pourras aller mettre une rose rouge sur ma tombe. Je rigole, mais il y a des pompiers qui ont failli y rester aujourd'hui, sous des arbres…

— Pompier, ça m'aurait bien plu aussi, dit Gwen. Ou encore mieux Simon, journaliste-pompier ! Ce doit être gratifiant de secourir des gens, on peut sauver des vies, on aide des malades…

— Ah oui au fait, à propos de malade, tu ne m'as pas dit, tu en es où ?

— Ça y est, j'ai un rendez-vous chez le cardiologue la semaine prochaine, mardi.

— Eh bien, ça n'a pas traîné, dit Simon, d'habitude il faut attendre des mois…

— C'est grâce au médecin du travail, il a contacté son collègue et hop ! Un rendez-vous dans la foulée. D'ailleurs, ça m'inquiète un peu… Aussi vite un rendez-vous, je commence à avoir les boules. J'espère que…

— Mais non, mais non ! dit Simon pour tenter de la rassurer. Quand ils détectent un truc, ils doivent aller vite car on ne sait jamais, parfois, il faut intervenir sans tarder. C'est quand ils te connaissent bien, quand tu es un

grand habitué de leurs circuits cardio-pulmonaires qu'ils prennent leur temps, ils connaissent ton risque… Mais tu veux que je t'accompagne ?

— Non, non, c'est gentil Simon, je ne suis quand même pas à l'article de la mort ! Je n'ai même pas un signe qui pourrait m'interpeller, rien, rien ! Pas de palpitations, pas d'étourdissements, pas de fatigue…

— Eh bien c'est parfait ! Ils se trompent sans doute. La médecine du travail n'a jamais été reconnue pour ses diagnostics avant-gardistes. Alors, tu vérifies et basta…

— Oui, mais ils décèlent aussi pas mal de choses, à la médecine du travail : cancers, fibromes, problèmes respiratoires, diabètes… Tu sais, cette histoire m'inquiète pas mal. J'irais bien voir Logide pour avoir son sentiment. Au début, je ne croyais pas trop au personnage, mais il est tout de même très fort, et très troublant. J'ai même repensé à ses histoires de passage, de réincarnations, s'il m'arrivait quelque chose, tu ne crois pas que…

— Mais ça ne va pas, non ! Tu es complètement folle de te mettre des idées comme ça en tête, à 25 ans… Tu n'as que 25 ans, Gwen ! Alors, si ça peut te rassurer, on va voir Logide dès que possible, je pense en effet qu'il peut être de bon conseil. Mais en attendant, calmos, tu as toute la vie devant toi ! Et puis dis-toi bien que les troubles du rythme cardiaque sont assez fréquents : pas mal de gens font de la tachycardie, et ça ne les empêche pas de faire ce qu'ils veulent, si ce n'est, peut-être, le championnat du monde de 1000 mètres ! Si ça se trouve, toi, tu as un problème similaire, tachycardie ou bradycardie, et tu ne t'en es jamais aperçue. Ou alors tu étais un peu stressée à la médecine du travail, ton boulot dépend tout de même du résultat de la visite…

— Tu as raison, je suis complètement folle ! En attendant, on va se coucher car il faut se lever demain. Ce n'est pas le tout de refaire le monde, mais nous avons aussi des obligations. Je dois être à la maison quand Sami va arriver…

— Il vient comment, si ça n'est pas indiscret, parce que les transports… ? demanda Simon.

— Au départ, il devait venir en train mais avec ce qui s'est passé, il prend sa moto, ça devrait aller… Bon, tu me fais dormir où ?

— Eh bien, tu prends la chambre d'ami, madame Chaudhary a fait ton lit…

— Cette madame Chaudhary, c'est vraiment une perle, tu devrais l'épouser !

Tout en disant ces mots, Gwen effleura de sa bouche les lèvres de Simon, se retourna pour gagner sa chambre et ajouta, contente d'elle, avant de fermer la porte :

— Et n'en espère pas plus, Simon Rotram, c'était juste pour te remercier du succulent repas !

Simon alla se coucher de son côté et, sachant Gwen à seulement quelques mètres, en espéra un peu plus une bonne partie de la nuit. Comme il ne fermait toujours pas l'œil vers trois heures du matin, il repensa à cette tempête sans nom qu'on appellerait bientôt « l'ouragan de 1987 » et s'endormit enfin.

21 DEUX ROUNDS, DEUX UPPERCUTS…

Samedi 17 octobre 1987

Le samedi vers 14 heures, la BMW de Sami entama la montée vers les hauteurs de Saint-Michel-en-Grève. Il se félicita d'avoir choisi l'option du deux roues pour son périple, car la moto lui avait permis de passer sans trop d'encombres tous les points noirs de l'itinéraire. Certes, il avait bien perdu une heure et demie pour éviter des secteurs difficiles, slalomé parfois entre des obstacles en tout genre, s'était perdu une à deux fois mais, au bout du compte, il arrivait à une heure tout à fait honorable, après sept heures de route. C'était bien long pour cette première virée en Bretagne. Néanmoins, cette véritable expédition était absolument nécessaire car ce qu'il avait à dire à Gwen ne pouvait plus attendre. Il ne se voyait pas non plus lui raconter tout ça au téléphone qui, de toutes manières, ne fonctionnait toujours pas. Il savait qu'il allait falloir choisir le bon moment pour lui parler car il disposait de peu de temps. Il devait repartir sans faute le lendemain vers 13 heures, l'après-midi entière pour la route, sans parler des bouchons à l'arrivée… Ce retour le tracassait déjà à l'avance mais son plus grand souci, pour le moment, c'est qu'il se rendait bien compte que le discours qu'il avait à tenir ajouté à cette première visite en près de deux mois ne le mettaient pas à son avantage. En effet, depuis que Gwen était installée en Bretagne, c'était toujours elle qui s'était déplacée à Paris pour qu'ils se retrouvent.

Il se gara dans la petite cour indiquée par Gwen, à côté d'un gros bouquet d'hortensias largement défleuri. Il frappa et elle vint lui ouvrir, un large sourire à la bouche.

— Alors, bonne route ? demanda-t-elle en l'étreignant fortement.

— L'enfer ! répondit-il en retirant son casque. 7 heures…, t'imagines, et demain je remets ça dans l'autre sens…

— Oh, 14 heures, ce n'est rien comparé au plaisir de me retrouver ! lança Gwen. Mais tu aurais dû prendre deux ou trois jours. On aurait pu être ensemble plus longtemps car avec la tempête, je risque de ne pas

avoir d'école en début de semaine.

— Impossible, Gwen, j'ai plein de boulot et lundi, j'ai une affaire importante à régler. Il faut que je t'en parle d'ailleurs…

— En attendant, retire tout ça et viens manger, dit-elle en lui prenant son blouson et ses gants. J'ai préparé une salade composée pour aller vite et après, je t'emmène visiter mes plages…

— J'espère que ce n'est pas loin, parce que la route, j'ai déjà donné…

— Non, c'est tout prêt, et c'est moi qui t'emmène. Avec la Golf, on en a pour cinq minutes, si ce n'est pas bouché.

— Il vaut mieux qu'on prenne la BM, il fait beau et on pourra passer partout.

— OK, Sami, va pour la BM, en attendant, on mange.

Ils s'installèrent à table et, tout en grignotant, discutèrent de choses et d'autres, mais surtout de la tempête et de ses dégâts. Ils se réjouirent qu'elle ait épargné Beg ar Hoat où Gwen était installée. Sami pensa qu'il était trop tôt pour parler de ce qui, en fait, l'amenait. Gwen était heureuse car son Sami était enfin venu la voir.

Après avoir visité rapidement la maison de Gwen, ils sortirent et arpentèrent l'immense grève de Saint-Michel. Ils étaient un peu honteux de leur désinvolture car des équipes de bénévoles travaillaient encore sur l'avenue qui longeait le front de mer. Le froid sec et un petit vent piquant annonçaient l'arrivée imminente des mauvais jours. Ils croisèrent de rares promeneurs emmitouflés qui, une fois dépassés, s'égaillaient sur les vastes étendues luisantes de l'estran. Ils marchèrent vers le Grand Rocher et la Lieue de Grève à Saint-Efflam. Après cette longue course, Gwen pensa qu'ils n'auraient plus le temps d'aller à Plestin et Locquirec avant que la nuit tombe. Mais qu'importe, car le spectacle était là aussi ! Le ciel était dégagé, la mer à l'étale commençait à remonter et les sables mouillés miroitaient au maigre soleil d'octobre. Ils s'assirent sur un banc en pierre pour contempler le tableau mouvant de la Manche qui revenait lentement à la conquête de ses terres irisées. Trouvant le moment propice, Sami prit

la main de Gwen et lui dit :

— Il faut que je t'annonce quelque chose et ce n'est pas facile…

— Tu as étranglé ta mère, Sami, et tu es recherché par la police ?

— Tu n'es pas drôle, Gwen. C'est sérieux ce que j'ai à te dire… Et il ajouta : et ça ne va sûrement pas te plaire…

— Ça ne va pas me plaire ? demanda Gwen plus soucieuse.

— Non, sûrement pas…, répondit Sami prenant un ton accablé.

— Eh bien, vas-y, raconte…

— Je vais partir au Canada.

— Comment ça, partir ? Partir, partir ?

— Oui, au moins pour trois ans.

— Trois ans ? Et pour quoi faire, on peut savoir ?

— En fait, pour tout dire, je ne souhaite pas me mettre au taf dès maintenant comme je l'avais dit. J'ai plutôt envie de continuer les études et on me propose de faire une thèse à l'Université Laval, avec également un poste de chargé de cours…

— Et ça te plaît ?

— C'est tout simplement inespéré. L'université Laval compte parmi les plus grandes du Canada et le campus est situé en plein cœur de Québec. Le département architecture est particulièrement renommé : ma thèse porterait sur la ville américaine et mes cours sur l'urbanisme européen.

— Mais je croyais que tu n'aimais pas trop les voyages, partir loin de chez toi ?

— Oui mais là c'est différent, ce n'est pas pour faire du tourisme, c'est pour le boulot. Je ne sais pas, mais depuis quelques mois, je crois que j'ai changé, l'étranger, ça ne me dérange plus comme avant, je ne saurais pas te dire pourquoi. Et puis, je vais pouvoir aller voir mon père plus souvent !

— Et tu m'annonces ça maintenant, Sami, mais ça doit faire un moment que tu y penses ? Jusqu'ici, tu n'avais pas songé à m'en parler ? demanda Gwen un peu dépitée.

— Oui et non, je ne voulais rien t'annoncer tant que ce n'était pas sûr…

— Ah oui ? Tu n'aurais pas été pris, tu ne m'aurais jamais rien dit ?

— Je ne sais pas… En fait, j'ai postulé au mois d'août et ma candidature n'a tout d'abord pas été retenue…

— En août ? murmura Gwen interloquée.

— Oui, je sais, en août, c'est loin… J'aurai sans doute dû t'en parler plus tôt mais j'avais peur de ta réaction : toi tout juste nommée en Bretagne, et moi en partance pour l'autre côté de l'Atlantique… Mais ça n'a rien donné. En revanche, Galice a été prise…

— Quoi, Galice est à la fac d'architecture à Québec et personne ne m'a rien dit ? s'insurgea Gwen.

— Ne t'emballe pas, ça vient de se faire, trois semaines, un mois au plus… Elle est débordée, le voyage, l'aménagement, les cours…

— Et toi aussi tu es débordé, sans doute ?

— Oui, un peu. Elle m'a annoncé qu'un candidat s'est désisté il y a quinze jours. Elle a un peu parlé de moi autour d'elle à l'université et voilà, je suis pris, je le sais depuis le début de semaine.

— Le début de semaine…, répéta Gwen abasourdie. Et tu pars quand, si ce n'est pas indiscret ?

— Dans une dizaine de jours, le mardi 27.

— Waouh… Dans dix jours ! Alors toi au moins, quand tu m'annonces que tu as quelque chose à me dire, en effet, c'est quelque chose !

— Tu n'es pas fâchée au moins ? J'avais peur que tu le prennes mal mais tu comprends, c'est l'occasion rêvée…

— Mais bien sûr Sami, je comprends, c'est la chance de ta vie... Simplement, tu aurais dû m'en parler avant et tu aurais dû savoir que j'allais te soutenir dans ta décision… Comme si j'allais m'opposer à des choix aussi importants !

— Je sais, je sais, j'ai été un peu idiot… Mais d'un autre côté, ce n'est pas si grave. C'est un voyage d'études, trois années ça passe… Et je reviendrai certainement à chaque semestre, pour les vacances.

— Pour les vacances…

— Et tu pourras aussi venir me voir là-bas ! On fera du traîneau dans la neige. On ira voir les bélugas dans le Saint-Laurent. On ira boire du caribou

avec nos cousins américains…, dit Sami en prenant Gwen par le cou pour la secouer gentiment, en guise de futur pacte franco-canadien. Tu peux même venir avec moi là-bas, si tu veux, tu pourrais facilement trouver du boulot…

— Même venir avec toi ? répéta Gwen, en détestant ce « même ». Non, non, tu sais bien que c'est mon premier poste ici, je ne peux pas partir comme ça. Non, ajouta-t-elle, tu vas partir là-bas et on s'aimera peut-être plus fort « *car tous les départs resserrent les cœurs qui se séparent* » ; c'est certainement ce que dirait Souchon dans de telles circonstances…

— Sur une musique de Voulzy ?

— Sur une musique de Laurent Voulzy, Sami. Allez, rentrons maintenant, la nuit va tomber.

Ils marchèrent vers la moto, mirent leurs casques et se dirigèrent vers Beg ar Hoat. Accrochée à Sami comme un bébé koala au dos de sa mère, Gwen pensa qu'un fil fragile s'était brisé entre eux deux cette après-midi-là.

Pendant le repas du soir, ils parlèrent de tout sauf de l'état de santé de Gwen. D'un côté, elle lui en voulait pour son silence et pensait qu'il ne méritait pas cette confidence. Il ne lui avait pas fait confiance, pourquoi le ferait-elle ? De l'autre, elle ne souhaitait pas non plus que sa maladie, si du moins elle était malade, l'oblige à annuler son voyage et qu'il puisse un jour le lui reprocher. C'est Sami qui relança la discussion sur son prochain départ.

— Il faut que l'on s'occupe du studio. Tu ne veux pas le garder ?

— Bien sûr que non, je ne vais pas payer un loyer ici et un autre à Paris. Comme c'est toi qui l'occupe depuis septembre, si tu n'en as plus besoin, il faut le vider et donner le préavis. On peut essayer de le rendre pour la fin novembre, le temps de s'occuper de tout. J'ai déjà emmené l'essentiel quand j'ai déménagé ici. Je vais passer prendre les dernières bricoles le week-end prochain, tout devrait tenir dans la Golf. J'en déposerai une

partie chez mes parents, ça me donnera l'occasion de les voir.

— De mon côté, je vais m'occuper des miennes en rentrant. J'ai vu avec ma mère, elle est d'accord pour que je stocke tout chez elle pendant mon absence. Je donnerai le préavis à l'agence le lundi suivant, et pour les clefs, les visites et la suite, ma mère va s'en occuper.

— C'est parfait, dit Gwen, c'est dommage aussi, il était sympa notre studio et bien situé. Je vais regretter toutes nos sorties, les musées, les cinés, les spectacles et les bars… Et toi, à Québec, tu sais déjà où tu vas crécher ?

— Au début, dans une des résidences étudiantes du campus. C'est petit mais bien placé aussi, au centre de la ville. Mais on s'est dit avec Galice qu'on pourrait chercher plus grand ensemble, en coloc parce que les prix sont élevés à Québec…

— En colocation, avec Galice…, vous avez raison, c'est la solution…, s'entendit répondre Gwen.

Elle entendait de plus en plus une petite musique désagréable qui lui tournait dans la tête **:** Canada, trois ans, préavis du studio, Galice, colocation…

Ils finirent le repas, allèrent se coucher et, alors qu'elle était plus réservée, Sami déborda d'affection à son égard. Gwen se demanda si c'était vraiment par sentiment ou simplement pour qu'elle lui pardonne l'impardonnable.

Mardi 20 octobre 1987

Le matin du mardi 20 octobre, Gwen put se rendre sans dispense à son rendez-vous chez le cardiologue, car l'école ne devait reprendre que le lendemain. Cela ne l'empêcha pas de pester car il était 7 heures 30, ce qui l'avait obligée à se lever une heure avant, un jour de relâche. Comme indiqué sur un carton punaisé sur la porte, elle sonna à l'entrée de la salle d'attente et ne fut pas étonnée de la trouver vide, vu l'horaire matinal.

— Au moins, je n'attendrai pas, se dit-elle.

Ce fut le cas, puisque un personnage petit, hirsute et rigolo, façon chercheur fou, lui demanda aussitôt de le suivre.

— Bonjour mademoiselle Lankerloc'h, vous me faites faire des heures sup vous savez, sinon pas possible de vous recevoir ! Vous voudrez bien m'excuser pour l'heure indue, mais mon collègue voulait que je vous vois en urgence. Il a raison, on ne rigole pas avec le palpitant, même si bien souvent il s'agit de fausses alertes. Mais comme le dit le vieil adage, mieux vaut prévenir que guérir. Il semble donc, que vous le vouliez ou non, que je sois votre nouveau cardiologue : le Docteur Féniel, le docteur Féniel pour vous servir, dit-il en lui tendant la main pour la saluer.

— Bonjour Docteur, enchantée…

— Enchantée, enchantée…, c'est vite dit. C'est plutôt rare d'être enchanté quand on vient me voir, n'est-ce-pas ? Mais je vous taquine, je ne devrais pas, pas de stress avant de faire l'examen. Alors, pour commencer, retirez votre pull, allongez-vous là, je vous pose les électrodes et on fait un bon vieil ECG, un électrocardiogramme si vous préférez. Je vous laisse une dizaine de minutes et après on va discuter, c'est plus sympa.

L'examen terminé, le Docteur Féniel retira les électrodes et invita Gwen à le suivre dans son bureau.

— Bon, je ne vais pas vous faire mariner, il y a des choses que je n'aime pas trop sur votre ECG, dit-il en suivant les courbes sur le scope avec le bout de son stylo. Le rythme est un peu rapide mais ce n'est pas cela qui m'inquiète le plus… Avant qu'on en parle, je vous pose des petites questions ? Vous ne me mentez pas en répondant, hein ? Vous me dites toute la vérité, rien que la vérité, hein ? Allez, ne faites pas cette tête…, je vous taquine, je vous taquine…

— Toute la vérité, promit Gwen.

— Avez-vous eu ces derniers temps des malaises, des convulsions ou des évanouissements inexpliqués ?

— Non, pas du tout.

— Ni des vertiges, des maux de têtes ou des saignements de nez, ou même simplement des battements de cœur qui vous ont paru anormaux ?

— Pas plus, mais vous me faites un peu peur Docteur…

— Répondez, répondez, je vous explique après. Mais il faut vérifier des petites choses avant. Avez-vous des antécédents de maladies cardiaques dans votre famille, bradycardie, tachycardie, troubles du rythme ?

— Non, pas que je sache, mais je n'ai pas non plus fait de recherches dans ce sens.

— Vous vous alimentez sainement, vous faites du sport ?

— Oui je suis assez sportive et je fais attention à ce que mange.

— Vous prenez des psychotropes, des médicaments, de l'alcool régulièrement ? Répondez franchement, je ne dirai rien à la police, juré, craché !

— Mais non, je vous assure que non ! Vous pouvez enfin me dire ce que j'ai ? demanda Gwen particulièrement inquiète.

— Non, je ne peux pas vous dire avec certitude ce que vous avez. Il va falloir faire des examens plus poussés, sur un temps plus long. En revanche, à la lecture de votre électrocardiogramme, je peux vous parler de ce que vous pourriez avoir.

Le Docteur Féniel quitta son air habituellement réjoui, introduisit ses dix doigts dans sa chevelure bouclée, se massa les tempes et commença :

— Mademoiselle, vous présentez des troubles du rythme cardiaque. Vos contractions sont irrégulières ou si vous préférez, je pourrais vous parler d'arythmie. Alors, il faut faire très attention ! On connaît des cas où ça se termine en fibrillation ventriculaire. Je vous rassure, nous n'en sommes pas là, mais il va falloir surveiller ça de près. Je vous explique. Le cœur est une pompe composée de deux oreillettes recevant le sang et deux ventricules l'envoyant dans la circulation. Des impulsions électriques périodiques traversent ce cœur et permettent une contraction synchrone de ses cavités. Chaque impulsion va dans la partie supérieure du cœur, au niveau des oreillettes. Ces dernières se contractent, et envoient le sang qu'elles contiennent vers les ventricules qui, à leur tour, reçoivent

l'impulsion et se resserrent pour irriguer le corps. Une arythmie perturbe cette contraction synchrone et a des retentissements importants sur l'organisme.

— Mais je n'ai aucun symptôme de cette arythmie…, se défendit Gwen. Je n'ai jamais eu l'impression que mon cœur batte anormalement…

— Vous êtes asymptomatique, cela arrive dans certains cas dont celui dont je vais vous parler. La lecture de votre ECG semble révéler un QT long. Il va falloir confirmer avec des examens complémentaires, je pense, entre autres, à un test d'effort. Mais c'est plus long, on va programmer ça pour votre prochaine visite, la semaine prochaine.

— Et c'est quoi ce QT long ?

— Attention, chère mademoiselle ! Ne nous emballons pas si je puis me permettre, ce n'est encore pas une certitude, il va falloir confirmer. Pour que vous compreniez le QT long, il faut que je vous précise que dans un ECG, chaque partie du battement est désigné par une lettre : P, Q, R, S et T. Votre graphe semble indiquer un intervalle anormalement long entre les points Q et T : nous pourrions donc être en présence d'un type d'arythmie nommé le syndrome du QT long. En fait, on commence tout juste à mieux connaître cette pathologie. Certains praticiens pensent qu'elle pourrait être d'origine génétique dans de nombreux cas, d'où mes questions concernant vos antécédents. Je dois vous avouer que si je ne connaissais pas personnellement Peter Schwartz, dont c'est un des principaux axes de recherche, je n'aurais sans doute rien remarqué sur votre examen.

— Peut-être que cela aurait été mieux…, avoua Gwen totalement démoralisée par la nouvelle.

— Voyons, ne dites pas de bêtise… Ça se soigne et sinon, ça peut être très dangereux, autant que vous le sachiez…

— Mais je n'ai que 25 ans ! Les problèmes cardiaques touchent plutôt les personnes plus âgées, non ? Et, comme je vous l'ai dit, je n'ai aucun signe avant-coureur, je me sens très bien…

— Pour vous répondre avec franchise, on sait qu'il peut ne pas y avoir de signes annonciateurs, ce qui amène parfois à des accidents qui

surprennent par leur arrivée brusque et inattendue. Par ailleurs, ce syndrome peut toucher des enfants, des adolescents et des jeunes adultes qui, suite à un emballement extrême du rythme cardiaque, décèdent de « mort subite ».

— Vous plaisantez, là, j'espère ?

— Pas du tout, pas du tout. Mais je vous rappelle que pour l'instant, tout cela n'est qu'hypothèse. On va d'abord faire un test d'effort et, s'il le faut, un examen électrophysiologique, de l'imagerie, échographie, IRM… Je vous rappelle également que la fibrillation ventriculaire, cet emballement du cœur, n'est pas la seule issue, ce n'est qu'une des possibilités. Mais elle existe et est assez grave pour qu'on la prenne très au sérieux. Au cours de cette arythmie, les ventricules battent tellement vite, au-dessus de 250 fois par minute, qu'ils ne peuvent plus matériellement se contracter et tout s'arrête ! Je ne vous raconte pas tout ça pour vous effrayer, mais pour vous inciter à vous prendre en charge et vous soigner. Si j'y arrive, j'aurai déjà rempli une bonne part de ma mission. Le reste, ce n'est que de la chimie ou de la mécanique…

— C'est rassurant, conclut Gwen. Et ça se soigne comment ?

— Pour le moment, on va tabler sur un petit régime hygiéno-diététique. Ça ne guérit pas grand-chose mais ça aide : plus d'excitants du genre café, thé et alcool ; pas de fumette, tabac ou autre ; repos, mais aussi une activité physique régulière, la marche, très bien la marche. La prochaine fois, on en saura sûrement plus sur votre type d'arythmie, et je vous prescrirai des bêtabloquants, ou des inhibiteurs calciques… En fonction de votre réponse, on ajustera le tir. Par la suite, si l'arythmie est résistante aux traitements médicamenteux, il y a la chirurgie : implantation d'un défibrillateur automatique, *et caetera*, *et caetera*… Mais je vous l'ai dit, on n'en est pas là ! Alors, en attendant, pas d'excès, pas de stress, cool Raoul comme disent mes enfants, vous profitez de la vie, ah, ah... Allez, je vous donne ces pilules, vous en prenez une le soir avant le repas, ça devrait vous aider, en attendant votre prochaine visite… Mais attention, ah, ah ! Ça n'empêche pas les bébés ! Bon, fini de rigoler ! Mes autres

patients m'attendent, alors on se revoit…, on se revoit dans une semaine, jeudi 29 octobre, même heure mais ça sera plus long. Voici votre rendez-vous, mademoiselle Lancherloc'h, dit le Docteur Féniel en tendant son petit carton à Gwen.

— Vous profitez de la vie ! Il est sérieux le pépère…, se dit Gwen en montant dans sa voiture.

Elle rentra chez elle sans détours, arriva à 8 heures 30 précisément, alla se coucher directement et, sans pouvoir s'endormir, rumina des idées noires jusqu'au début de l'après-midi. Sa vie s'était brisée en 50 minutes et elle venait de ressasser cette rupture pendant plus de 7 heures. « Pas bon pour le stress », pensa-t-elle. Elle se leva vers 16 heures, épuisée, et prit son petit déjeuner sans son éternel café quotidien.

— C'est la loi des séries, ma vieille…, se dit Gwen en regardant par la fenêtre, loin, très loin.

22 ZURBARITZE EST EN ARRÉE

Mercredi 21 octobre 1987

Mercredi soir, après la classe, Gwen voulut voir Zurbaritze de Logide, mais en vain. Il en fut de même les jours suivants. Quand elle put avoir Simon au téléphone, celui-ci lui dit que leur ami allait bien mais qu'il était parti sans doute jusqu'à la fin de la semaine dans les monts d'Arrée sur invitation de Gwenc'hlan.

— Mais c'est splendide ici, mon cher Gwenc'hlan ! s'exclama Logide en arpentant, le souffle court, les derniers mètres le séparant de la ligne de crêtes déchiquetées du Roc'h Trévezel. Quelle vue ! Et cette lande…

— Bienvenue en Arrée, mon cher Logide. Je suis content que ça te plaise, chez moi. On dit que c'est le plus grand ensemble de lande de la

France atlantique ! C'est beau, c'est vrai mais qu'est-ce que c'est pauvre ! C'est bien pour les paysages, pour la nature, mais beaucoup moins pour l'agriculture. Même la forêt a du mal à s'installer ici, il n'y a presque que de la végétation basse… Tu peux aisément imaginer la réputation de cette petite montagne il y a un ou deux siècles, du fait de l'âpreté, de l'isolement des lieux. La dureté de la vie, la désolation du pays et l'insécurité des secteurs de marais en ont fait une terre « proscrite », un véritable « no man's land » : pas une maison, pas une ferme sur des kilomètres… On comprend que cette pauvreté, ce cadre difficile soient à l'origine de la transmission d'un riche patrimoine païen où, curieusement, le curé joue parfois un rôle de premier ordre. L'oralité, comme au temps des druides, s'est chargée de ne pas faire oublier ces traditions tenaces et cet imaginaire fécond…

— La Bretagne est réputée pour son héritage néolithique et celtique, mais aussi pour ses légendes, ses cycles, ses conteurs. C'est d'ailleurs ce qui m'a incité à venir chercher ici un terreau propice au renouveau de la Saint-Simon.

— Et tu as bien fait, Logide, car ici tout sue l'inspiration, transpire la respiration. L'air est limpide comme une source sauvage, les ciels et leurs lumières changeantes sont envoûtants, les vastes horizons qui s'ouvrent du haut des roc'h et des menez prêtent à la méditation ou la rêverie, la moindre étole de bruyères et d'agrostis a son parfum romantique, les chemins de quartzite blanc semblent tous grimper vers des allées couvertes ou mener à d'antiques oratoires, la moindre arête gréseuse a ses secrets à livrer…

— Et, Gwenc'hlan, le Roc'h Trévezel a le sien ?

— Bien sûr, Logide, bien sûr ! On raconte que le Roc'h renferme un saint nommé Ar Santig Cozh qui possède bien des pouvoirs : caresse lui doucement le crâne et tous tes vœux seront exaucés ! Mais il y a juste un petit problème… La montagne ne s'ouvre que tous les onze cents ans. De plus, l'ermite ne se décide à quitter son antre que si un enfant ayant fêté ses onze ans le jour même vient le chercher… Autant dire que les

probabilités de succès sont maigres, surtout que, depuis le temps, on a oublié la date de la dernière ouverture !

— En fait, ce n'est pas si abracadabrant que ça ! s'exclama Zurbaritze avec un large sourire. Quand on y pense, ce saint enfermé dans son rocher, c'est tout simplement un second Goarem Boltram, notre ermite cloîtré dans sa rivière de blocs… Et les deux ne sortent quasiment jamais de leurs trous respectifs !

— Tu n'as pas tort, la réalité dépasse parfois la fiction. D'ailleurs, à propos de Boltram, je l'ai invité vendredi car un ami commun vient me rendre visite. C'est un barde gallois qui jouera le soir chez moi. J'espère que tu vas pouvoir rester jusque-là pour participer à cette petite fête. Car ce barde, comme Goarem, est également un « personnage ». Je suis persuadé qu'il va te plaire et qu'il peut t'apporter une grande aide.

— Pourquoi pas, je n'ai rien de véritablement prévu… Et c'est si beau ici, et ta compagnie est tellement enrichissante : tu sais, tu m'as vraiment beaucoup donné en me permettant de rencontrer Goarem. Mais je ne voudrais pas abuser de ton hospitalité, Gwenc'hlan…

— Mais tu n'abuses pas de mon hospitalité, Logide, et je ne t'ai pas donné grand-chose, juste une bonne adresse et un bâton… Alors, n'en parlons plus et en attendant, continuons notre visite. Le Menez-Mikael et *An Eured ven* nous attendent…

— *Eured ven* ? s'enquit Zurbaritze. Encore une figure haute en couleur des Monts d'Arrée ?

— Une célébrité de l'Arrée, certes ! Mais elle ne risque pas de te tendre la main ni de hocher la tête pour te saluer. Ou alors…

Ils descendirent du Roc'h Trévezel, montèrent dans la Land Rover vert bouteille de Gwenc'hlan, et s'arrêtèrent à mi-chemin entre le Roc'h Cléguer et la lourde montagne coiffée de la petite chapelle Saint-Michel. Après avoir marché quelques centaines de mètres au travers des broussailles desséchées, blondes molinies et fétuques, fougères-aigles roussies, ils arrivèrent au premier petit monolithe d'un alignement en

comptant environ quatre-vingt.

— Voilà « *Eured ven* » ! lança Gwenc'hlan. C'est une succession de petits menhirs de quartz et de quartzite datés du néolithique. Les gens l'appellent « la noce de pierres »…

— La noce de pierres ?

— Oui, la noce de pierres, Logide et, comme je te l'ai dit, voilà notre curé qui s'immisce dans un fond celtique, voire plus ancien. L'histoire est la suivante… Il y a bien des années, un prêtre se hâtait dans la lande pour porter l'extrême-onction à un moribond. En chemin, il croise une noce paysanne sur le retour vers une ferme isolée. Les convives, un peu éméchés comme à l'habitude en pareilles épousailles, lui barrent la route et veulent l'entraîner, pour rire, dans leur danse effrénée. Bien mal leur en prend car, sans l'ombre d'un avertissement, ils sont sur le champ changés en pierres !

— C'est un curé qui n'a ni le sens de la fête ni le sens de l'humour…, constata Zurbaritze en souriant.

— C'est le moins qu'on puisse dire et la punition dépasse de loin la faute. Ce n'est pas très indulgent et cette fable très morale traduit bien la sévérité de l'Église par le passé. Les pauvres bougres, déjà qu'ils ne devaient pas rigoler souvent ! Mais passons…, et montons sans plus tarder au mont Saint-Michel, la journée avance !

— Au mont Saint-Michel ? s'étonna Zurbaritze. Mais ce n'est pas la porte à côté !

— Logide, au mont Saint-Michel de Brasparts ! L'autre Mont, on n'en parle plus ici depuis que le Couesnon, dans sa folie, l'a mis en Normandie !

— Ah, je vois…, un peu chauvins nos amis bretons…

— Non, pas chauvins, un peu nationalistes ! affirma Gwenc'hlan en souriant.

Ils commençaient leur lente ascension vers le sommet du *Menez-Mikael-an-Are* et ses 381 mètres, quand un jeune homme d'une vingtaine d'années vint à leur rencontre. Plutôt trapu, râblé, chemise à carreaux

rouges ouverte sur un T-shirt gris, il portait sur la tête une casquette assortie et, pendant à son cou, un appareil photo sur le côté droit et, à gauche, une paire de jumelles. Sa barbe brune et son couvre-chef foncé encadraient un visage rond au front haut dont la bonhomie était accentuée par deux grands yeux à la fois doux et perçants.

— Tiens, voilà notre naturaliste national ! s'exclama Gwenc'hlan en tendant la main au nouvel arrivant. Logide, je te présente Manu Dodlher qui travaille à la Maison de la Nature de Glomel…

— Pour le moment, pour le moment…, répondit le jeune homme. Depuis quelques temps, la Société pour l'étude et la protection de la nature en Bretagne, la SEPNB, a en projet la création d'une réserve naturelle à la tourbière du Venec. Si ça se fait, d'ici cinq à six ans, le poste de gestionnaire me plairait bien…

— Tu vas l'avoir, tu vas l'avoir, je ne me fais pas de souci pour toi ! enchaîna Gwenc'hlan enthousiasmé. Logide, je te présente l'homme qui, lui aussi, voit des choses que les autres ne perçoivent pas ! Et si on s'asseyait ici un instant pour souffler… Manu, tu pourrais présenter à mon ami Logide, un grand vate venu de l'Est, les deux grandes raretés de nos chers Monts d'Arrée. Nous venons justement du Roc'h Trévezel…

— Eh bien, reprit Manu, en cherchant dans les anfractuosités rocheuses du mont, ou dans les secteurs un peu plus boisés, frais et ombragés qui y montent, on trouve un curieux et rare gastéropode, l'escargot de Quimper. *Elona quimperiana*, puisqu'il s'agit de lui, apprécie particulièrement ce qui plaît moins aux touristes, le climat local très pluvieux. C'est un grand escargot dont le test peut atteindre 30 mm de diamètre : il rappelle les planorbes car sa coquille est aplatie et enroulée sur un seul plan.

— Et pourquoi notre escargot de Quimper est-il rare ? demanda Zurbaritze.

— Eh bien c'est simple. Sa répartition très particulière est à l'origine de son statut de protection. Au nord, on le trouve uniquement en Basse-Bretagne et, au sud, juste au pays Basque français et dans le nord-ouest de

l'Espagne.

— Ouaouh ! C'est vraiment curieux, s'exclama Zurbarizte interloqué. Le Roc'h Trévezel a donc d'autres secrets qu'*Ar Santig Cozh*…

— Ah…, vous connaissez ! s'étonna Manu.

— Un peu que je connais, répondit Zurbaritze de Logide en riant. J'ai même l'intention de le rencontrer ! Et vous en avez d'autres bestioles comme ça dans votre besace, reprit Logide en se relevant pour reprendre la marche vers le sommet du Menez-Mikael.

— Pas dans ma besace, répondit Manu en souriant. Il est interdit de les ramasser, espèces protégées obligent… Mais oui, j'en ai bien une autre dont l'histoire pourrait vous intéresser. Dans l'Ellez qui coule à 5 kilomètres d'ici, il y a des moules…

— Des moules dans une rivière ? s'étonna Zurbaritze.

— Oui, il existe plusieurs espèces de moules d'eau douce. Mais celle-ci est très particulière, elle produit des perles, c'est *Margaritifera margaritifera*, la mulette perlière

— Incroyable, monsieur Manu ! s'exclama Zurbaritze. Vous n'êtes pas simplement observateur et naturaliste, ce qui est déjà beaucoup, mais vous êtes à coup sûr aussi conteur, vos histoires sont passionnantes !

— Mais je n'y suis pour rien, c'est la pure réalité. L'Ellez est l'un des derniers cours d'eau français refuge pour cette espèce en danger critique d'extinction. Et cette alarmante diminution de l'espèce en Europe tient bien sûr au fait qu'elle se soit toujours évertuée à produire des perles, mauvaise idée que traduit d'ailleurs son nom scientifique : *margaritifera* veut dire « je porte des perles ». En effet, la collecte a, par le passé, entraîné de graves diminutions des effectifs de certaines rivières de Bretagne, des Vosges et du Massif Central : cette véritable coupe sombre opérée aux siècles derniers tient au fait que la possibilité pour l'espèce de produire des perles de qualité est très rare, de l'ordre d'un individu sur mille. Or les perles de *Margaritifera* ont jadis orné bien des parures princières, couronnes, bagues et colliers… En Bretagne, on les ramassait à la bêche et la chair était donnée aux cochons… Ajoutons pour finir que

l'animal est un « filtreur » très exigeant du point de vue de la qualité de l'eau et l'on comprend mieux que ses populations ne soient plus constituées que d'individus dispersés, du fait des nombreuses pollutions et de l'intensification agricole. L'Ellez, dans son cours supérieur, reste un petit torrent préservé, aux eaux claires et vives, ce qui semble expliquer qu'il abrite encore une bonne part des mulettes bretonnes.

Tout en discutant, les trois marcheurs arrivèrent au sommet et à la petite chapelle couronnant la lourde croupe de grès armoricain.

— Ouah ! s'enthousiasma Zurbaritze. Quelle vue, et à 360° ! Monsieur Manu, vous qui semblez connaître cette région sur le bout des doigts, vous pouvez peut-être faire le guide ?

— Bien sûr, bien sûr… Par ici, vers le sud, on aperçoit la ligne de hauteurs des montagnes Noires et si vous remontez par-là, vers l'ouest sud-ouest, c'est le bassin de Châteaulin. Aujourd'hui, il y a un peu de brume, le soir s'annonce, mais par temps clair, les initiés reconnaissent le sommet du Ménez Hom.

— C'est une lourde croupe de grès armoricain comme celle-ci, intervint Gwenc'hlan. Elle est située à une trentaine de kilomètres à vol d'oiseau, à l'entrée de la presqu'île de Crozon. C'est aussi une montagne sacrée des Celtes, comme le Menez Mikael. On dit d'ailleurs qu'ici, bien avant l'érection de la chapelle, se tenait un lieu de culte druidique consacré au dieu celte du soleil, Belenos. Nos curés ne se sont donc pas appropriés que nos légendes…

— Ces hauteurs, reprit Manu, ont également joué un important rôle stratégique par le passé. Lors des invasions normandes, des guetteurs postés à l'embouchure de l'Aulne faisaient un grand feu pour prévenir de l'arrivée des Vikings. Ce signal était aussitôt relayé par un bûcher allumé sur le Ménez Hom, puis un troisième à une vingtaine de kilomètres dans les montagnes Noires, sur *Karreg an Tan*, la Roche du Feu visible des monts d'Arrée.

— On peut dire que c'est de l'organisation ! commenta Zurbaritze. C'est incroyable ce que peuvent raconter les paysages quand on se donne

la peine de les regarder, de les écouter aussi…

— C'est vrai que les paysages nous parlent…, ajouta Gwenc'hlan rêveur, il suffit de prendre son temps et de contempler…

— Il suffit surtout d'avoir du temps et de ne pas travailler ! conclut Manu. Il faut donc soit être chômeur, soit retraité, ou avoir des rentes. Pour les autres comme moi, ce sera beaucoup plus dur, comme pourrait dire Coluche ! Bon, pour revenir à notre sujet, par ici au nord, dans le fond, vous apercevez le Roc'h Trévézel d'où vous venez et, à sa droite, le pylône de télétransmission et le Roc'h Trédudon, à 385 mètres comme Trévézel.

— Et à nos pieds, ce lac ? demanda Zurbaritze.

— Oh, ça…, dit Manu dédaigneux, c'est une catastrophe écologique, on n'en parle pas !

— Ah bon ?

— Mais non, je plaisante. C'est le réservoir Saint-Michel, qu'on appelle aussi le lac de Brennilis, une retenue artificielle créée dans les années trente dans la vaste dépression humide du Yeun Elez.

— *Yeun* en breton signifie marécage et c'est là que l'Ellez prend sa source, ajouta Gwenc'hlan.

— C'était une vaste tourbière, reprit Manu, très ressemblante à celles qu'on trouve encore de nos jours en Irlande. À maints endroits, des mares aux eaux noires se couvraient de radeaux faits de sortes de mousses, les sphaignes, et les rendaient dangereuses. Un de ces *youdig*, en breton « petite bouillie », le plus important et le plus central, était considéré comme la porte de l'Enfer. La création du barrage a abouti à l'ennoiement de près de 450 hectares d'un marais à la biodiversité remarquable. Il a permis, si l'on peut dire, de réguler le cours supérieur de l'Ellez dont l'eau est utilisée par une usine hydroélectrique située un peu en aval, à Saint-Erbot. Par la même occasion, on a largement réduit et dénaturé les cascades du même nom que, de toutes façons, on ne peut plus voir puisqu'elles sont dans la propriété privée de l'exploitant. Mais, comme on le remarque pour bien des lieux sauvages et incultes, le calvaire de l'Ellez n'était pas pour autant terminé. Dans les années soixante, rebelote donc

avec la construction de la première centrale nucléaire française au bord du Yeun, permise entre autres par l'isolement du site et l'existence du lac-réservoir : en effet, les eaux de l'Ellez autorisaient le refroidissement du réacteur de Brennilis. Elle vient de fermer pour cause de non-rentabilité et son démantèlement a commencé. Il devrait être fini à l'horizon 2040, ce qui nous laisse un peu de temps…, si le FLB ne fait pas tout péter avant.

— En effet, il y a déjà eu deux attentats à la bombe, précisa Gwenc'hlan, en 75 et 79. Et le pylône de télécom du Roc'h Trédudon a sauté en 74 !

— Malgré les apparences, la vie semble donc bien dangereuse dans les monts d'Arrée…, commenta Zurbaritze.

— Tout à fait, reprit Manu, d'ailleurs je vais demander une prime de risque au boulot, mais je ne sais pas s'ils vont être d'accord ! En attendant, les tourbières ont bien fondu sous le soleil des hommes… On ne leur a laissé que la portion congrue, sur les rives du réservoir comme au Venec, ou sur les pentes comme à Mougau…

— Mais comment passe-t-on de la lande à la tourbière ? demanda Zurbaritze.

— C'est principalement une question d'humidité, répondit Manu. Les variations de topographie impliquent un passage de la lande à la lande tourbeuse, puis à la tourbière dans les zones où l'eau stagne longuement. Ces tourbières varient fortement en taille, passant de petites tourbières qui constellent les crêtes, imbibent les pentes comme à Mougau, à de vastes ensembles qui s'établissent dans les fonds humides, comme dans le Yeun.

— Y-a-t-il des herbes propres aux zones tourbeuses ? demanda encore Zurbaritze.

— Bien entendu, la tourbière a une végétation spécifique, avec de petites plantes carnivores, les rossolis ; aussi des plantes typiques des hautes latitudes, comme les herbes à coton appelées linaigrettes. Dans le Yeun, on trouve également des lycopodes, de véritables fossiles vivants et aussi une orchidée sauvage rarissime, le malaxide des tourbières…

— Des plantes carnivores, les hautes latitudes, des herbes fossiles…, là, vous m'épatez monsieur Manu ! s'exclama Zurbaritze. La nature n'a pas fini de nous étonner…

— En attendant, elle nous offre son dernier spectacle, regardez…, s'émerveilla Gwenc'hlan.

Le soleil déclinant embrasait le ciel, rosissait les tapis de pierrailles blanches, allongeait à n'en plus finir l'ombre de la chapelle Saint-Michel. Ils contemplèrent un instant ce tableau digne d'une carte postale, descendirent avant que la nuit ne tombe et se saluèrent.

— Donc, je compte sur toi vendredi soir, Manu, avec ta compagne, une petite soirée musicale entre amis…

— Pas de problème, Gwenc'hlan, à vendredi, c'est promis, dit Manu en s'enfonçant dans un layon frangé de hauts ajoncs qui lui griffèrent les bras en guise d'adieu.

Jeudi 22 octobre 1987

Le lendemain matin, il était plus d'onze heures et Zurbaritze de Logide n'était toujours pas debout. Gwenc'hlan s'était levé aux aurores. Depuis, il tournait en rond dans la cuisine et s'inquiétait surtout car il allait devoir écourter le programme de la journée qu'il avait eu tant de mal à peaufiner. N'y tenant plus, il alla frapper à la porte de la chambre.

— Logide, c'est moi Gwenc'hlan…

Pour toute réponse, un geignement faible et nasillard lui parvint.

— Logide…, Logide…, il faut te lever, il est presque midi !

— Comment ? Comment ? Presque midi…, dit Zurbaritze en sortant de la chambre dans un magnifique pyjama à rayures bleues, un peu ahuri et encore tout échevelé. Presque midi ? Ce n'est pas possible, je n'ai plus l'habitude de marcher comme on a fait hier, ce doit être ça…

— Je ne sais pas, mais tu déjeunes vite fait. Nous n'avons plus guère que le temps d'aller au Milin Mardoul, entre Loqueffret et Brennilis. La

nuit tombe de plus en plus tôt en cette saison. Je t'emmène voir une vieille femme qui habite tout auprès du milin, sous le Menez Du. On dit que c'est la meilleure conteuse du pays. On dit aussi qu'elle est un peu sorcière, mais ça…

— Pas de problème Gwenc'hlan, je m'habille, une biscotte et on est partis !

Ils garèrent la Land Rover près d'un gué que franchissait une rivière peu profonde et dorée, car ses fonds sableux donnaient par transparence cette jolie couleur aux eaux vives.

— C'est l'Ellez dont nous a parlé Manu et nous voilà au Milin Mardoul, au moulin Mardoul si tu préfères. On va longer le torrent, tu vas voir, c'est magnifique ; mais pas trop, il faut qu'on s'économise car demain, il faut se lever tôt. La journée va être longue : le matin, direction Huelgoat et le soir, tu vas voir comment les Bretons font la fête !

— En Bourgogne aussi, on n'a pas trop mauvaise réputation de ce côté-là, il faudra que je t'invite. Mais pour demain, je vais mettre mon réveil pour plus de sûreté. Ce doit être aussi le grand air qui me fait dormir… Et puis, chez toi, il n'y a pas beaucoup de bruit…

— Ça, de ce côté-là, il ne faut pas se plaindre !

Ils marchèrent quelques instants sur les berges, franchissant le cours d'eau par d'étroites passerelles.

— Nous sommes dans le granite, dit Zurbaritze, je reconnais. Tous ces blocs arrondis qui baignent dans la rivière, ce sable, c'est la signature du granite. C'est vraiment un très joli coin.

Alors qu'ils continuaient à progresser le long du petit torrent, ils croisèrent deux femmes affairées au bord de l'eau.

— Tiens, mesdemoiselles Guinglin-Sülan, dit Gwenc'hlan en s'approchant d'elles. Par quel miracle avez-vous déserté votre repaire du Roc'h Trédudon ?

Quand on regardait les sœurs Guinglin-Sülan, Louwen et Maïwenn de leurs prénoms, on se demandait tout de suite, tant elles étaient

différentes, si elles avaient bien le même père : Louwen était une grande blonde sculpturale aux yeux verts ; Maïwenn était une petite brunette aux cheveux très courts et au sourire charmeur. Quoi qu'il en soit, elles avaient toutes les deux la passion des plantes sauvages et consacraient toute leur énergie à vivre de leur commerce.

— Bonjour Gwenc'hlan, répondit Louwen. Insinuez-vous que nous sommes casanières au point de ne jamais sortir de notre ferme ? Ceci dit, nous nous y plaisons beaucoup.

— Non, non… Je plaisante. D'ailleurs nous nous voyons souvent sur le marché d'Huelgoat où je vous achète vos herbes. Logide, je te présente Louwen et Maïwen Guinglin-Sülan, productrices de plantes médicinales, tinctoriales et que sais-je encore…

— Vous produisez ou vous ramassez ? demanda Logide intéressé.

— Les deux, répondit Maïwen, la petite brune. Nous cultivons une trentaine d'espèces dans nos champs, mais nous cueillons également des plantes communes que nous trouvons dans les monts d'Arrée : ail des ours, aubépine, bouleau, callune, ortie…

— Ah, l'aubépine, l'ortie, des grandes classiques…, renchérit Zurbaritze.

— Vous avez l'air de vous y connaître ? demanda Louwen.

— Un peu qu'il s'y connaît, affirma Gwenc'hlan. Mais je manque à tous mes devoirs, j'ai oublié de vous le présenter : voici mon ami le guérisseur Zurbaritze de Logide.

— Zurbaritze de Logide, répéta Maïwen sur un ton incrédule.

— Mais vous pouvez m'appeler Logide, puisque nous sommes du même bord. Je suis tellement content de voir des jeunes prendre le relais, même si vous me volez un peu mon pain…

— Oh, vous savez, répondit Louwen, la grande blonde aux yeux verts, pour le moment, on produit, on ramasse, on sèche, on distille, on fait macérer, on conditionne mais on n'en est pas à soigner les gens, on est loin d'être naturopathes !

— Il faut persévérer, ça viendra vous verrez…

— Pour nous diversifier, parce que ce n'est pas encore très facile

financièrement, on cultive du sarrasin utilisé pour la préparation des galettes. Mais nous nous sommes également lancées dans la culture du chanvre et du lin. Cela s'inscrit dans la tradition, car la Bretagne doit une bonne part de sa richesse passée au commerce de la toile. D'ailleurs, vous voyez ces deux grosses auges rondes creusées dans la pierre…

Louwen montrait du doigt deux grosses boules granitiques évidées jadis par l'homme et qui trempaient négligemment sur les sables d'une rive de l'Ellez.

— Et bien il y a de fortes probabilités que ces deux bacs servaient jadis au rouissage des plantes. On vient ici avec des groupes, des scolaires pour leur montrer les plantes et les activités anciennes.

— Certains disent que ces cuves étaient liées à des pratiques rituelles ancestrales, ajouta Gwenc'hlan.

— C'est beaucoup moins sûr, mais à chacun sa vérité…

— C'était peut-être tout simplement la baignoire d'un type qui habitait dans le coin autrefois, ajouta Zurbaritze en riant de bon cœur. Non, ne m'écoutez pas, je rigole…, s'excusa-t-il aussitôt, confus. Mais vous-même, que faisiez-vous, si ce n'est pas indiscret, quand nous sommes arrivés ? Ce n'est pas l'époque pour cueillir des plantes. Vous preniez un bain de pied dans vos bassines en pierre ?

— Eh non, car nous avons oublié nos maillots à la maison, répondit Louwen en souriant. Dommage, non ? Gwenc'hlan aurait pourtant apprécié le spectacle de deux nymphes celtiques baignant dans le ruisseau… Mais il faut dire aussi que l'eau n'est pas très chaude en cette saison, ça nous a refroidies...

— En revanche, continua Maïwen, c'est la bonne époque pour prélever des fragments d'osmonde pour les mettre en culture chez nous. C'est bon pour notre petite entreprise et pas mauvais pour les pieds âgés qui sont dynamisés par cette ponction.

— C'est très intéressant, reconnut Zurbaritze en se frottant le menton. Je connais cette belle plante qu'on appelle aussi la fougère royale car les frondes peuvent atteindre les deux mètres.

— Bon, mesdemoiselles, dit Gwenc'hlan, nous vous laissons à votre travail car nous devons monter voir madame Le Gloarec.

— Ah, Soazic…, dit Louwen. Vous lui souhaiterez le bonjour de la part des sœurs Guinglin-Sülan. Vous lui direz également que je lui apporterai comme promis ses plantes la semaine prochaine…

— Je n'y manquerai pas, Louwen, assura Gwenc'hlan.

— Quant à moi, je vous salue mesdemoiselles, dit Zurbaritze. Mais avant de nous séparer, j'ai peut-être quelque chose à vous proposer, bien sûr si vous êtes intéressées. Voilà…, j'ai de bons amis, Joseph et Murielle, qui sont pharmaciens à Guingamp. Murielle souhaite développer rapidement un espace aroma-phytothérapie à base de plantes locales. Elle m'a demandé d'aller cueillir dans la nature et dans une propriété que nous avons vers Lannion, mais ce n'est plus de mon âge, ces choses-là. J'ai déjà du mal à prélever pour ma clientèle, alors en grand, je vous laisse imaginer… Votre travail, vos orientations me semblent bien intéressantes. Vous produisez déjà une trentaine de plantes, vous cueillez également. Un partenariat avec cette pharmacienne vous plairait-il ?

— Bien entendu, tout à fait, tout à fait…, répondit Louwen. Retrouver une proximité avec la nature, développer des savoir-faire venus du fond des âges, s'appuyer sur le local et travailler en réseau, c'est notre philosophie.

— C'est parfait, c'est parfait ! s'enthousiasma Zurbaritze. Êtes-vous disponibles ce week-end ?

— Oui, nous n'avons rien de prévu, hein Maïwen ? Dit-elle en regardant sa sœur qui répondit d'un signe de tête par la négative.

— Et bien je vous invite chez mes amis pour un week-end studieux à Guingamp. Ils seront ravis. Venez vers 14 heures le samedi. Pour le soir, il y a de quoi vous coucher, et à manger bien sûr ! Le Zèphe est un excellent cuisinier. Vous pourrez repartir le lendemain en milieu d'après-midi. Cela vous va-t-il ?

— Parfait, Logide, parfait… Mais c'est à quelle adresse exactement ?

— Mais que je suis étourdi. Vous n'aurez qu'à demander la pharmacie

Bouteloup, tout le monde connaît à Guingamp.

— Ça me fait penser…, ajouta Gwenc'hlan. Demain soir, je donne une petite fête à Brasparts, vous êtes également mes invitées, si vous êtes disponibles. Il y aura un barde gallois qui joue de la harpe comme un dieu…

— Tu vois, dit Louwen en regardant sa sœur, nous devrions venir chercher les osmondes de l'Ellez plus souvent, elles portent vraiment bonheur : une soirée à Brasparts, le week-end à Guingamp, bientôt on n'aura plus besoin de se faire la cuisine ! Et d'ajouter, en regardant les deux hommes s'éloigner : « N'oubliez pas de saluer Souazic pour nous ! »

— C'est promis ! cria Gwenc'hlan sans se retourner.

Ils grimpèrent le coteau en direction du sud, passèrent le hameau de Kermarc, firent un bon kilomètre et arrivèrent à une petite maison perdue dans la lande, au pied du Menez Du.

— Nous n'allons pas rester trop longtemps madame Le Gloarec, annonça Gwenc'hlan en entrant dans la maisonnette. Il faut qu'on reparte une heure avant la nuit, pour pouvoir redescendre sans encombre. En bas, nous avons croisé les sœurs Guinglin-Sülan et cette rencontre nous a un peu retardés. Vous avez leur bonjour et Louwen passera la semaine prochaine vous apporter vos herbes.

— C'est bien, c'est bien, ce sont des bonnes filles… Mais vous allez tout de même vous asseoir et goûter mon gâteau ! Je l'ai fait exprès pour vous. Alors comme ça, vous voulez que je vous dise la légende du youdig, c'est une drôle d'idée tout de même, d'habitude on fait ça à la veillée…

— On va s'installer au coin du feu et ça fera pareil, dit Gwenc'hlan. Je vous présente mon ami Logide venu découvrir les monts d'Arrée. Je vous le dis à l'oreille, mais c'est un vate venu de l'Est. Alors, pour un homme de cette trempe, il fallait bien une conteuse de votre renommée…

— Je me disais bien que c't'homme-là n'était pas comme tout le monde, au premier coup d'œil que je l'ai vu. Quant à la grande conteuse, elle est bien vieille et elle commence à radoter un peu…

— Et les plantes sauvages de Louwen, madame Le Gloarec ? Ne seriez-vous pas également un peu guérisseuse ? s'enquit Zurbaritze.

— Point du tout, monsieur Logide. C'est pour me soigner et rien qu'avec moi, il y a déjà bien assez de boulot. Ah, ce n'est pas beau, la vieillerie… Heureusement qu'il y a les remèdes de bonnes femmes ! Tiens, c'est d'ailleurs comme ça que j'avais proposé aux deux sœurs d'appeler leur petit commerce : « Les bonnes femmes » ! Sur les étiquettes des sachets, on aurait pu lire : « Les remèdes des bonnes femmes ». C'était rigolo, non ? Mais il paraît qu'on n'a pas le droit de marquer remède… Finis les herboristes et merci au Maréchal Pétain ! Les médicinales, nos bonnes herbes, nos simples comme on disait, sont devenues le monopole quasi exclusif des pharmacies. Alors, pas de remèdes de bonnes femmes !

— Ni de bonhomme, confirma Zurbaritze, mais on s'en sort autrement, hein, madame Le Gloarec ?

— Pour vous répondre, monsieur Logide, je vous l'ai dit, moi, je ne suis pas guérisseuse. Mais j'ai parfois des visions, même si cela ne va jamais très loin... D'ailleurs, c'est peut-être pour ça que j'ai vu que vous étiez différent. Bref, passons… Dans le temps, en effet, on est venu me consulter. Ça m'a surtout apporté des ennuis, alors, j'ai mis tout le monde dehors et débrouillez-vous ! Depuis, je suis tranquille : quand on vient me voir, je refuse. Mais il reste encore des relents de réputation qui flottent autour de moi. C'est pour cette raison, monsieur Logide, et pour ne pas envenimer mes affaires, que je ne sors jamais avec mon balai ! lança-t-elle avec un grand sourire largement édenté.

Il était vrai que Soazic Le Gloarec avait tout de la vieille sorcière : habillée entièrement de noir, petite et tordue par les années, percluse de rhumatismes, le visage long et ridé, les yeux caves, un grand nez aquilin et de longs cheveux blancs. Il ne lui manquait plus que la verrue, et on l'aurait bien vu tendre une pomme à Blanche-Neige… Seules ses pantoufles d'un orange vif doublées de moumoute blanche déparaient dans le tableau. Voyant que les deux hommes avaient les yeux rivés sur elles, Souazic prit leur défense :

— Ce sont les seules avec lesquelles j'ai bien chaud aux pieds. Et les pieds, c'est par là que tout s'attrape, vous ne pensez pas monsieur Logide ?

— Bien entendu…, s'entendit répondre Zurbaritze.

— Bon, installez-vous vite auprès du feu, et puisque vous êtes pressés, je vous fais la version courte. Prenez votre bout de gâteau, je commence :

« Il y a ces soirs, d'automne ou bien d'hiver, quand la nuit tombe vite, quand les ténèbres vous entourent sans prévenir ; ou ces jours fantomatiques, décolorés par les crachins et les brouillards, lessivés par ces brumes tenaces qui vous enveloppent et vous gèlent jusqu'au cœur. Quoi de plus triste, de plus poignant que cette plaine uniforme et interminable où pas même un arbre ne vient casser la ligne d'horizon, infinie, sans repère. Il règne ici une solitude déchirante, une monotonie désespérante, un malaise inexprimable… Soudain, le morne silence est rompu par le grincement, le cri déchirant d'une effraie qui passe, chant désespéré de l'oiseau de nuit ou sinistre message de la mort ? De lointaines imprécations, de longues lamentations et plaintes se font alors entendre, comme un écho… Bientôt l'effluve de l'eau croupie monte à la gorge, puis l'âcre et sulfureuse odeur de la tourbe qu'on brûle : voilà les tourbières et les mares noires ou glauques, les bas-marais, noyés d'ombre et de brume, dans leur manteau de grisaille sous l'éclairage filtré d'une lune blême ; voilà la terre d'au-delà, la glèbe des hordes de damnés, le monde des sortilèges et des conjurations ; voilà le Youdig et le sinistre message de l'Ankou !

An Ankoù, mes amis, c'est ici en Basse-Bretagne, la personnification de la mort ! Son origine semble remonter à bien loin, aux temps des Celtes… Cette mort rappelle par bien des points le dieu gaulois Sucellos qui donne la vie et la reprend avec son attribut légendaire, non pas la faux mais le maillet ou la massue. L'Ankou est également doté de son mell benniget, de son maillet béni, même si son rôle ne se borne plus qu'à conclure les existences… En fait, l'Ankou ne représente pas la mort en soi, mais son

serviteur, souvent le dernier défunt du village chargé de la collecte des âmes des morts dans sa charrette grinçante...

Quand on évoque les ciels chargés de lourds nuages, les brouillards, l'isolement, les vastes espaces désolés, les marais instables et leurs dangers ne sont jamais bien loin, l'Ankou et le Diable non plus... Le marais de l'Ellez, le Yeun Elez, a tôt fait de devenir une porte, un passage entre le monde des vivants et celui de l'au-delà des Celtes, une entrée de l'Enfer des chrétiens. Mes amis, quel site mieux que le Youdig, la petite bouillie en breton, cette mare centrale entourée d'une vaste bourbe, avec ses hauts touradons de laîches et de molinies qui dépassent les épaules de l'homme, avec ses radeaux d'herbes mouvantes, ses « tremblants » flottant sur les eaux brunes dans lesquelles il est facile de disparaître, peut inspirer cette frayeur du grand départ…

Dans ces terres maudites à plus d'un titre, dans ces solitudes sans horizon, on ne tarde pas à voir apparaître « l'Homme » ou le « Chien », tous les deux noirs, évidemment… »

— … évidemment, répéta Zurbaritze.

— « L'Homme noir annonçait la tempête et déchaînait les forces surnaturelles où s'exprimaient, au cœur du vent glacé, les plaintes des âmes et de la nature toute entière. Le Chien noir était plus utile en cas de mauvais sort ou de rencontre d'un revenant. Son sort était intimement lié à cette porte de l'Enfer qui, comme nous l'avons dit, se trouve au cœur de la dépression bourbeuse et mouvante où l'Ellez prend sa source. On s'est rendu là en pèlerinage, souvent en marge des pardons christianisés. On y est allé seul, mais au moins accompagné d'une personne versée dans l'art des exorcismes majeurs. Car le recours à un spirite était indispensable pour se débarrasser d'un spectre gênant. Une fois transformée en chien noir par le mage, l'âme damnée était conduite de presbytère en presbytère jusqu'à un prêtre. L'homme d'église pouvait alors emmener l'animal au Youdic. Après lui avoir passé son étole autour du cou, il précipitait la pauvre bête dans le trou béant du marais. Néanmoins, le saint homme devait prendre garde à ne pas laisser s'échapper le Chien noir, sous peine de le voir

emporter à jamais tous les sacripants et les pêcheurs de Brennilis rencontrés dans sa fuite… » Et voilà, mes amis, vous savez l'essentiel !

— Mais pourquoi parlez-vous donc au passé, madame Le Gloarec ? demanda Zurbaritze étonné.

— Eh bien parce qu'aujourd'hui, avec le Lac Saint-Michel qui a tout ennoyé, et la porte de l'Enfer avec, il est difficile d'imaginer l'Homme noir, les damnés, les korrigans et le reste escaladant un barrage de 14 mètres de haut pour aller s'égailler dans la lande !

— Ah, ah ! fit Zurbaritze en riant de bon cœur. Je n'y avais pas pensé, vous avez le sens de l'humour, madame Le Gloarec.

— On fait ce qu'on peut, on fait ce qu'on peut…, confirma la vieille femme. Ce n'est pas parce qu'on est une conteuse bretonne qu'on est totalement arriérée et plus dans le coup !

— Et s'il n'y avait que le lac…, soupira Gwenc'hlan.

— Eh oui, on a eu droit à la centrale aussi. Tiens, j'ai découpé dans l'Ouest un article qui m'a bien plu. Le journaliste, un certain Jean-Luc Cochennec ne manque pas d'humour non plus. Écoutez un peu : « *Après cinq ans de chantier, la centrale est mise en service en 1967, puis arrêtée en 1985. Le Yeun Elez, depuis, retourne au silence. Les hommes désertent les bâtiments dont la déconstruction s'éternise, laissant après eux un silo de béton, sombre, vaguement inquiétant, comme un Ovni posé sur la lande, une porte ouvrant sur on ne sait quoi.* »

— Excellent, excellent ! s'exclama Zurbaritze en se tapant sur les cuisses. Si tout le monde pouvait écrire comme ça, et si tout le monde pouvait conter comme vous, madame Le Gloarec !

— Vous êtes trop gentil, monsieur Logide, mais vous pouvez m'appeler Souazic, vous savez… Encore un peu de gâteau avant de partir ?

— Logide, appelez-moi juste Logide si vous voulez me faire plaisir. Pour le gâteau, sans vous offenser, un morceau me suffit. C'est tout de même très gras…

— Ah, il n'y a pas trente-six façons de faire le *kouign-amann*. Mais vous

avez raison, j'ai peut-être un peu forcé sur le beurre…

Vendredi 23 octobre 1987

— Dans le bourg, on affirme que c'est le passage obligé pour l'Enfer : néanmoins, le chemin est bordé de 99 auberges où sont servies moult boissons et, pour pouvoir revenir sur ses pas, il faut atteindre la dernière en marchant toujours droit !

— Mais Goarem, c'est une version celtique du mythe d'Orphée ! Même dans leurs légendes, les Bretons ne perdent pas une occasion de faire la fête…, commenta Zurbaritze d'un air réjoui.

À la queue leu leu, Goarem, Zurbaritze et Gwenc'hlan, accrochés à la frêle échelle de fer, remontaient péniblement de l'étroit goulet suintant de la grotte du Diable. 20 mètres plus bas sous les lourdes pierres, leur parvenait l'impressionnant grondement du Fao. La Rivière d'Argent, comme on l'appelle aussi, tout juste sortie de son lac, du bourg et de ses terrasses de cafés et de restaurants, venait se perdre sous le prodigieux chaos rocheux. Le décor n'aurait pas déparé pas dans un film d'aventures, mieux, dans un conte de fées… L'ambiance était à la fois minérale et végétale : gigantesques blocs moussus empilés les uns sur les autres sur des centaines de mètres ; énormes dalles granitiques hérissées de touffes de fougères ; arbres torturés aux lacis de racines s'échappant du roc…, un véritable dédale rocheux ! Et bientôt, après sa courte escapade souterraine, voilà le Fao qui refaisait surface, rapide serpent jaune glissant sur des lits de sables…

Une fois encore, ils n'étaient pas partis de bonne heure car Zurbaritze, malgré son réveil mis à sonner, avait eu le sommeil coriace. Il avait fallu que Gwenc'hlan élève un peu le ton pour qu'ils puissent se mettre en mouvement vers 11 heures… Goarem Boltram, avec qui ils avaient rendez-vous deux heures plus tôt, avait quant à lui pressenti ce retard. Mais

l'attente ne l'avait pas gêné le moins du monde car il aurait pu rester des heures à contempler, en particulier les jeunes filles aux terrasses des cafés. Et puis ce n'était pas tous les jours qu'il sortait en ville, ou même qu'il sortait tout court ! Alors, il avait attendu sans rechigner que ses amis arrivent enfin à la Haute Forêt comme on dit en Breton, c'est-à-dire à Huelgoat. Ils s'étaient alors salués chaleureusement et avaient traversé la rue de Berrien pour descendre ensuite quelques marches puis pénétrer dans l'enchantement du Chaos du Moulin.

— Ici, tu dois te sentir chez toi, Goarem. Si un jour tu as des problèmes de loyer à Cor Toulic, tu sais où tu pourras venir…

— C'est vrai Gwenc'hlan, l'architecture me plaît bien. Mais c'est un peu trop fréquenté à mon goût, avec la proximité de la ville, les touristes... Et puis, tout le monde vient habiter ici, c'est la promiscuité : la Vierge a son ménage, le roi Arthur a sa grotte et son camp, même Dahut possède une résidence secondaire derrière la cascade ! En fait, Huelgoat, c'est un peu le Beverly Hills des chaos granitiques… Non, non, mes amis, je préfère les solitudes de mes gorges.

Sortis de la grotte, ils progressèrent difficilement le long de la rivière de blocs car l'ouragan, là aussi, avait sévi. Des arbres étaient tombés et leurs lacis de racines, redressés à la verticale en emportant la terre de la berge, ressemblaient à des couvercles de boîtes de conserve ouvertes. Dans cette jungle bretonne, ils furent bientôt arrêtés par un énorme chablis. Un grand chêne barrait le passage, couché dans son amas de ramures brisées au sol et dans le Fao.

— Il va falloir faire une sacrée gymnastique, annonça Goarem un peu sceptique. Nous aurions dû prendre par l'autre rive. Le chemin semble plus praticable, tous les gens passent par là, regardez de l'autre côté…

— Il n'est pas trop tard pour faire demi-tour, nous n'avons fait qu'une centaine de mètres. Allons-y…, proposa Gwenc'hlan.

Tout en devisant, ils s'étaient assis sur une large pierre, face au Ménage de la Vierge.

— Voilà la cuisine aménagée de Marie, sourit Goarem en montrant le chaos rocheux à ses amis. C'est vrai qu'avec un peu d'imagination, on peut y voir une louche, un soufflet, une baratte à beurre, un chaudron… Pas mal équipée la petite Mère !

— Avec beaucoup d'imagination, oui…, répéta Zurbaritze. Je crois surtout que les eaux de ruissellement ont bien fait leur lent travail de sape. C'est moins brutal, moins catastrophique que notre tornade, mais on voit qu'avec le temps, le résultat peut être tout aussi spectaculaire. D'ailleurs Goarem, à propos de tempête, tu avais tapé dans le mille, quel talent, quel génie ! Je n'en suis pas revenu, quand j'ai vu arriver ces vents d'enfer ! Heureusement où je loge, il n'y a pas eu de dégâts, ni sur la maison, ni sur les bâtiments. Par contre, les bois autour, ils ont bien morflé. La moitié des pins sont tombés et le reste ne vaut guère mieux ! Mais au fait, j'y pense, ton affaire avec Troncadet ?

— Eh bien, je crois qu'il est vacciné définitivement et qu'il n'est pas prêt de retoucher à un cochon, petit ou gros… J'ai suivi tes conseils, Logide et j'ai bien fait ! Mon Troncadet n'est pas mort et moi, je n'ai pas eu de carton jaune, si tu vois ce que je veux dire… Mais la tempête lui est passée aux ras des oreilles et il a eu la frousse de sa vie ! Quant à la porcherie, il faut l'avouer, elle a un peu trinqué et quelques bêtes avec. Mais on ne fait pas de cochons heureux sans sacrifier quelques jambons…

— Je ne comprends rien à votre charabia, avoua Gwenc'hlan, mais c'est vrai que cette tempête va laisser des séquelles. Il va falloir beaucoup de temps pour s'en remettre complètement. D'ailleurs, il faut que je te dise Logide, nous avons décidé d'abandonner pour cette année la célébration de Samain, c'est trop compliqué. Parmi nos druides et confrères, certains ont subi d'importants dégâts matériels, fermes, maisons et même voitures. Ils ne seront pas disponibles pendant un moment, sans compter que, dans certains coins, la circulation sera encore délicate pour quelques jours, voire quelques semaines. Donc, on a préféré reporter. J'espère que tu ne m'en veux pas trop ?

— Bien sûr que non…, répondit Zurbaritze, je me doutais bien que cela

allait être difficile dans les conditions actuelles. Et puis nous, les Simoneux, si nous avons bien avancé, grâce à vous deux notamment, nous ne sommes pas encore tout à fait au point.

— Et ça n'empêchera pas Samain d'exister, poursuivit Goarem. La célébration officielle, bien sûr, c'est un plus mais, pour ma part, je ne suis pas contre les manifestations plus personnelles, plus intimes, celles qui engagent encore plus les officiants… Et pour revenir à nos cochons, tu ne peux pas comprendre, Gwenc'hlan, car il te faudrait avoir le don d'ubiquité, ce que tu n'as pas encore : tu n'étais pas à Cor Toulic il y a une semaine, la veille de la tempête, lorsque Logide et moi-même avons été confrontés à la triste histoire du sordide charcutier et de ses pauvres petits cochons. Je te la raconterai ce soir pour t'endormir !

Ils revinrent sur leurs pas, vers la ville et la rue de Berrien, traversèrent le pont sur le Fao et reprirent la direction du sentier des Amoureux. Ils devaient y retrouver Llanpeg Hen (prononcez Lianpeg…). Après quelques instants de marche, ils s'arrêtèrent auprès d'un petit attroupement d'où s'échappait une mélodie incroyablement fluide et évanescente. Juché sur une grosse pierre et dominant d'une tête ses spectateurs, un homme dans la force de l'âge, le teint pâle et une longue chevelure blond-blanc nouée dans le dos, caressait voluptueusement de ses fines mains diaphanes les cordes d'une antique harpe celtique.

Llanpeg Hen, la cinquantaine bien sonnée, était un barde gallois qui, comme tous ses confrères de la Garsett des bardes de l'île de Bretagne, entendez par là *the Garsett Beirdd Ynys Prydain*, n'attendait de la vie qu'essentiellement deux choses : d'une part, la perte de tout ce qui pouvait s'apparenter de près ou de loin à un Anglais ; de l'autre, la défense sans limite des valeurs galloises.

C'était Goarem qui l'avait rencontré le premier, lors d'un de ses nombreux voyages au Pays de Galles où il avait de bons amis. Ces derniers résidaient à Haverfordwest, une grosse bourgade située tout à l'ouest du Pembrokeshire ; ils l'avaient entraîné à suivre l'*Eisteddfod* qui s'y tenait en

1972, entendez par là une célèbre compétition entre poètes et musiciens en langue galloise. Llanpeg Hen y avait brillé pendant la séance de la « Présidence du barde » -*The Chairing of the bard*- ce qui avait incité Goarem à se rapprocher de lui. Par la suite, il l'avait présenté à Gwenc'hlan et les deux hommes s'étaient trouvé des points communs, voire s'étaient « fabriqués » des racines communes. En effet, Llanpeg Hen descendait de Llywarch Hen, grand barde gallois du 6e siècle et ami des non moins célèbres Taliesin et Aneirin. Quant à Gwenc'hlan, bien entendu, il n'était pas LE légendaire Gwenc'hlan -*Klan* ou *Guinclaff*-. Il n'était pas non plus de sa lignée mais son père l'avait prénommé ainsi en hommage au mythique barde breton, étonnant astrologue vivant également au 6e siècle, mais cette fois en petite Bretagne, entre le Grand Rocher de Saint-Efflam et Porz Gwenn sur l'Île Grande. Malgré la fragilité de sa certification, cet impressionnant lignage avait rapidement rapproché les deux hommes.

Quand il aperçut les nouveaux arrivants, Llanpeg Hen mit fin sans autre forme de procès à son aubade devenue un peu tardive et dit à l'assemblée :

— Chers amis, il est grand temps de nous séparer… Merci de m'avoir écouté si longuement. Sachez que le sort qui fait si bien les choses nous réunira certainement à nouveau en d'autres temps et d'autres lieux. En attendant, permettez à Llanpeg Hen de vous saluer bien bas. Et, sautant de son caillou pour se tourner vers les trois compères, il ajouta : Eh bien, vous en avez mis du temps ! Je n'y croyais plus… J'en suis au énième rappel et j'allais bientôt passer en mode sérénade ! Goarem, tu sais que j'adore ce lieu. Chaque fois que je viens en Bretagne, j'essaie d'y passer pour y jouer quelques moments : il y a une ambiance, une atmosphère, une communication avec les éléments qu'on ne retrouve pas ailleurs ; c'est mon Albert Hall de la pierre, mon Madison Square des rochers, mon Olympia minéral… Mais il y a des limites, tout de même ! Et toi, Gwenc'hlan, tu veux que je rejoue chez toi ce soir… Mais vous voulez ma mort, tous ? Peut-être pas vous monsieur, mais Goarem, Gwenc'hlan, vous ne me l'avez pas présenté, monsieur, monsieur… ?

— …Logide, oui Logide… Et pour tout vous avouer, le retard, c'est de

ma faute ! Je ne me suis pas réveillé ce matin, pardon, encore pardon…

— Eh bien Logide, pour une fois que des excuses sont valables, je les accepte de bon cœur. Le sommeil, le repos, l'apaisement, le rêve, notre esprit qui divague au monde des idées, quoi de plus beau, Logide ? Quoi de plus vrai, quoi de mieux ? Moi, comme vous, je rêve de ne pas me réveiller, je rêve d'écouter ma harpe jouer seule, sans l'aide de mes mains, et ma voix l'accompagner, sans effort, sans travail, sans artifice, sans apprentissage, sans imitation. Mais c'est un rêve d'artiste qui reste éveillé… Alors vous, Logide, qui dormez de bon cœur, vous êtes tout excusé !

— Et ce n'est pas la première fois ! précisa Gwenc'hlan.

— Je crois, Logide, que si vous le voulez bien, nous allons devenir les meilleurs amis du monde…, ajouta Llanpeg Hen. En attendant, que fait-on ? On va directement chez toi Gwenc'hlan ?

— Moi, dit Goarem, je préférerais qu'on se sépare. J'ai une ou deux choses à montrer à Logide dans les monts d'Arrée, c'est l'histoire d'une ou deux heures, après on se retrouve à Brasparts. Toi, Llanpeg, tu n'as qu'à suivre la Land Rover. En arrivant plus tôt, tu pourras préparer ton matériel pour ce soir, micro, sono, balance... Il y a d'autres musiciens qui doivent venir, Gwenc'hlan va t'expliquer. Mais en attendant, je vous propose un petit divertissement que je ne manquerais pour rien au monde…

Suivant Goarem qui semblait bien connaître les lieux, Ils revinrent sur leur pas, gravirent un court raidillon dans un taillis de chêne qui n'avait pas trop souffert de la tempête. Ils se retrouvèrent bientôt devant un gigantesque bloc simplement posé sur le sol comme pourrait l'être un petit pois sur une planche à découper.

— La Roche Tremblante, les amis ! s'exclama Goarem tout excité. 140 tonnes pour 7 mètres de long. La hauteur, je n'en sais rien, je ne suis pas assez grand pour pouvoir la mesurer ! Qui veut essayer ? Elle bouge si on la chatouille où il faut…

Après quelques essais infructueux, ils regardèrent Goarem s'installer

sous la pierre. D'une simple pression de l'épaule au bon endroit, sans le moindre effort, il la fit osciller.

— Épatant ! s'enflamma Zurbaritze perdant tout contrôle. À moi d'essayer, à moi !

Et riant et se chamaillant pour avoir le bon rôle, ils s'amusèrent comme des enfants jusqu'à ce que d'autres visiteurs, alertés par les exclamations et les cris, viennent leur voler leur gros jouet.

Le Combi Volkswagen suivi de la 4L ahanait sérieusement à l'attaque d'une des dernières côtes menant au Roc'h Trévézel.

— Pas la peine d'habiter en Bretagne pour se payer de véritables routes de montagne ! maugréa Goarem pour lui-même.

Il regarda dans le rétroviseur. Zurbaritze suivait bien. Il voulait absolument l'initier au passage des pierres car il ne pourrait pas être là pour l'épauler le moment venu. En effet, il devait repartir dès le lundi avec Llanpeg Hen pour le Pembrokeshire, un colloque ennuyeux, mais sa présence était indispensable. Le Roc'h convenait parfaitement à la démonstration qu'il voulait faire à Logide et c'était pour cette raison qu'il avait décidé de l'y emmener. Quinze kilomètres après avoir quittés Huelgoat, ils garèrent leurs véhicules sur le petit parking au pied du mont.

— Tu as bien pris avec toi le bâton que t'a offert Gwenc'hlan ? demanda Goarem en descendant de voiture.

Zurbaritze caressa machinalement la tête de la couleuvre d'Esculape enroulée autour de la canne.

— Oui, de toutes manières, je l'ai toujours avec moi. Elle me sert pour la marche…

— Allez, on monte… Tu vas voir qu'elle sert à autre chose qu'à la rando !

Arrivé au pied du rocher, Goarem prit à gauche sur quelques dizaines de mètres et s'arrêta devant une dalle verticale de quartzite qui ressemblait en tous points à celles qui l'encadraient.

— Voilà, nous y sommes. Tu vas poser ta main gauche sur la paroi, attendre un peu et, de la main droite avec la canne, tu vas dessiner lentement un cercle sur la pierre. On peut y arriver sans la canne, en apposant les deux mains, mais le bâton rituel, ça aide bien les premières fois… Allez, vas-y !

Zurbaritze s'exécuta. En un claquement de doigts, ils se retrouvèrent à l'intérieur du roc'h, dans une première salle au sol largement couvert de pommes.

— Suis-moi ! lança Goarem. On passe directement à la seconde.

Après avoir progressé tant bien que mal, les chevilles tordues par les fruits roulant sous leurs pieds, ils passèrent dans une seconde pièce aux pommes encore plus belles et plus nombreuses.

— Bon, là ça rigole plus ! s'exclama Goarem… On a du taf ! Dans ce bazar, il va falloir trouver un vieux bout de pommier, allez, au boulot...

Ils commencèrent à déplacer, écarter, lancer, jeter, trier…, et c'est Zurbaritze, pourtant occupé à croquer dans un beau fruit jaune-orangé, qui trouva le morceau de bois, donc *Ar Santig Cozh*. Comme le lui demandait Goarem, il frotta le dessus de la relique et une voix caverneuse se fit entendre :

— Alors, mon bon Goarem, de passage dans les monts d'Arrée ? Tu es venu dire un petit bonjour à ton cher *Santig Cozh* ? Et vous, vous êtes Zurbaritze de Logide, si je ne me trompe pas… Alors, bienvenue !

— Mais comment connaissez-vous mon nom et comment saviez-vous que j'allais venir ?

— Ici, mon cher Zurbaritze, on sait tout, le passé, le présent, l'avenir ! Le temps n'a pas de secret pour nous, c'en est même un peu lassant… Donc, grâce à ce bon Goarem, vous voilà initié au rituel du passage. Le fait de vous voir ici, en ces roches, en est bien la preuve ! Et mon petit doigt me dit que vous n'allez pas tarder à vous en servir à nouveau… Alors, encore une fois, bienvenue parmi nous !

— Et vous ne sortez jamais ? s'enquit Zurbaritze.

— Tous les onze cents ans, et c'est bien suffisant ! J'ai autre chose à

faire que d'exaucer toujours les mêmes vœux, si rabattus et si médiocres. Les gens me fatiguent, si prévisibles, si ordinaires… Avec l'âge, on devient de plus en plus casanier. Vous verrez, avec le temps, c'est ce qui risque d'échoir à Goarem, et peut-être bien à vous aussi… Et avec le temps, l'heure tourne, mes amis ! Et ma méditation n'attend pas… J'y retourne et je vous salue. Goarem, à dans quelques années, ça m'a fait plaisir de te voir...

En moins d'un clin d'œil, ils se retrouvèrent devant la dalle, éclairés par un maigre soleil de fin d'après-midi.

— Il est très fort, hein ? dit Goarem. Il n'a qu'un mot à penser et plouf ! On se retrouve dehors… Pas besoin de bâton, pas besoin de mains…

— Il est très vieux aussi. J'espère que je ne finirai pas en vieux bout de bois tout vermoulu qui ne veut plus voir personne…

— En tout cas, Logide, tu as bien réussi ton examen de passage, félicitations !

— On ne pourrait pas faire un autre essai, j'aimerais bien être sûr…

— Vas-y, dis-moi, qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

— Eh bien, avant-hier, Gwenc'hlan m'a emmené à la Noce de pierres. On pourrait peut-être essayer là-bas, pour que je me fasse la main ?

— Va pour *an Eured ven* mais il faut faire vite, la nuit va bientôt tomber. Ça devrait aller, il n'y a pas dix kilomètres…

Ils reprirent la route, contournèrent le réservoir de Saint-Michel en passant aux pieds des célèbres Tuchenn Kador et Ménez Mikael. Après s'être garés sur le bord de la chaussée, ayant un peu avancé dans la lande, ils s'arrêtèrent auprès des premières pierres dressées. Goarem dit alors à Zurbaritze :

— Je te propose celle-là, tu vas voir tu ne vas pas être déçu, dit-il en désignant un petit menhir de quartz. Mais attention ! Aujourd'hui, OK, c'est ton initiation. Mais par la suite, tu utiliseras tes dons avec parcimonie et toujours à bon escient, promets-le ! Sinon, ça deviendrait vite ingérable…

— Bien sûr, je te le promets, je n'ai pas l'habitude de faire n'importe quoi, surtout dans des cas de ce genre, je connais les conséquences… Je fais comme tout à l'heure ?

— Pas tout à fait. Pour voir si tu y arrives, je te propose avec *an Eured ven* d'accomplir le véritable rituel, celui des vates aguerris. Et tu vas te débrouiller tout seul, comme un grand ! Il suffit de mettre tes deux mains sur le menhir et, cette fois, de te concentrer énergiquement sur ce que tu souhaites. En fait, comme je te l'ai dit tout à l'heure, le bâton n'est pas indispensable. Il aide bien quand on débute, en apportant quelques newtons de plus à ta Force ! Non, je rigole, Logide, mais c'est un peu vrai : le bâton rituel peut suffire à finaliser une opération ; c'est un peu comme une batterie faiblarde qu'on rechargerait. Mais à mon sens, le véritable intérêt du bâton d'Esculape, c'est qu'il annonce que tes intentions sont bonnes : tu vas guérir, tu vas épauler, tu vas défendre, tu vas sauver… Par sa seule présence, lors d'une incantation, il éloigne les forces malveillantes. Donc, le bâton, la roche…, la roche et le bâton…, il y a bien des variantes à nos pratiques et, en définitive, c'est toujours l'officiant qui décide. Dans le cas des dismigrations qui t'intéressent tant, un protocole est régulièrement choisi : l'individu qui souhaite le passage pose ses deux mains sur la pierre, le bois, dans l'eau, bref, l'un des éléments choisi pour canaliser les énergies ; le passeur lui attrape la main gauche, toujours la gauche, pour lui conférer ses pouvoirs et le guider. Tu vois, ce n'est pas très différent. Mais pour le moment, on n'en est pas là. Maintenant, il faut y aller, Logide ! Pose tes mains et concentre-toi sur ce que tu souhaites…

— Et qu'est-ce-que je souhaite dans ce cas précis ?

— Eh bien, Logide, c'est évident. Tu désires revoir une demoiselle d'honneur invitée à la noce… Allez, au boulot.

Zurbaritze s'exécuta une fois encore, posa le bâton à ses pieds, puis ses deux mains sur le petit monolithe. Il pensa intensément et la pierre disparut d'un coup. Une belle jeune femme en robe grise et corsage blanc, couronne de fleurs de pommier dans les cheveux, était assise sur la pierre voisine, tendant une main vers les deux hommes pour qu'ils l'aident à se

relever.

— Pardon, messieurs, pourriez-vous m'indiquer le chemin de la ferme de Ty Blaise où l'on m'attend pour la noce de ma cousine ?

— Bien sûr, madame, c'est par là… indiqua Goarem en attrapant la main tendue. Allez tout droit en direction du Roc'h Cléguer, vous êtes presque arrivée.

— Merci, messieurs, dit-elle. Puis, leur tournant le dos, elle s'éloigna pour rejoindre sa destination.

Goarem leva le bras et, sans délai, le menhir de quartz retrouva sa place. Regardant Zurbaritze d'un air désolé, il lui dit :

— Je n'allais tout de même pas laisser cette pauvre fille errer seule dans la lande, sans rien comprendre à son sort… C'est pour ça qu'il faut être vigilant Zurbaritze, nous sommes responsables !

— Mais là, Goarem, comme tout à l'heure au Roc'h Trévezel, c'est un de tes tours de passe-passe ou la vérité vraie de vraie ? J'hallucine ou ça s'est bien passé ? Réalité ou fiction ? J'avoue que je suis troublé…

— Tu doutes encore, Logide ? Comme Saint Thomas, toi, tu aurais mis ton doigt dans la marque des clous… Eh bien, pour te rassurer, disons que tu n'as pas rêvé. Ou plutôt si ! Tu as rêvé éveillé, comme sait le faire Llanpeg Hen…

Ils arrivèrent vers les 18 heures chez Gwenc'hlan qui habitait une grande maison, en tous points conforme à l'architecture traditionnelle locale. La façade impressionnante, toute en pierres de pays, donnait sa lourdeur à la bâtisse qui bordait la route principale de Braspart. À peine entré dans la demeure, Goarem eut la surprise de sa vie : la compagne de Gwenc'hlan, Mari-Soaz, profondément indisposée par l'odeur répugnante de Goarem, l'avait aussitôt enfermé dans la salle de bain, avec pour consigne de n'en sortir qu'une fois entièrement étrillé et récuré. N'ayant jamais été confronté, devant ses amis, à une remarque aussi humiliante qu'autoritaire, Goarem stupéfié s'exécuta et, une demi-heure plus tard,

ressortit méconnaissable. Mari-Soaz lui avait même déposé des habits propres devant la salle de bain, et avait lancé à travers la porte, au grand dam de l'intéressé, que de toutes manières, « elle avait brûlé tout le reste ». Ce fut, si nos archives sont exactes, la dernière fois que Goarem Boltram alla visiter Gwenc'hlam et Mari-Soaz à Brasparts.

— Mes amis, mes amis, servez-vous un café ou un thé avant de vous installer. La soirée va être longue et merci d'avoir répondu à l'invitation de mon seigneur et maître Gwenc'hlan ! Je le remercie également d'avoir autorisé l'infime rat de cave que je suis à ouvrir cette soirée, infime rat de cave sans lequel, il faut le reconnaître, sa bibliothèque serait un véritable capharnaüm. Car être Grand Druide n'est pas synonyme d'être archiviste, loin s'en faut… Alors, pour conserver ce semblant d'ordre auquel je m'attelle quotidiennement, je vous prierai, lorsque vous allez vous saisir d'un ouvrage : pour en apprécier la qualité de la reliure ; pour le feuilleter de manière désinvolte et vous donner un faux air intellectuel ; ou en lire quelques longs passages car vous trouvez la musique du moment passable et son interprète ennuyeux…, de le remettre à la place où vous l'avez trouvé. Vous m'éviterez ainsi de me faire vilipender quand le maître cherchera une bible et ne la trouvera pas sur les étagères à l'endroit idoine…

Greg Moline ne se doutait pas, par cette longue tirade, qu'il venait d'effleurer le concept de café-librairie qui naîtrait six années plus tard avec le CapLan à Guimaëc, avant « d'exploser » en Bretagne puis dans la France entière. Employé comme stagiaire par Gwenc'hlan, cet étudiant au CRBC (Centre de Recherche Bretonne et Celtique de Brest), tentait de remettre un peu d'ordre dans le désordre presque institutionnel des rayonnages du Grand Druide. Accessoirement, il s'occupait de l'organisation des quelques réunions et fêtes qui se tenaient dans cette bibliothèque.

C'était une vaste salle qui donnait directement sur la rue Saint-Michel, la voie traversante de Brasparts. Trois murs sur quatre étaient couverts d'étagères remplies de milliers de volumes. Devant le dernier, où étaient

accrochées de nombreuses peintures et dessins, trônait le bureau de Gwenc'hlan. Une table lui avait été associée pour l'occasion. Y étaient posés cafetière et théière et, comme c'était la tradition, bouteilles et gâteaux amenés par les invités. On avait même réussi à installer dans le coin opposé une estrade et une petite sono. Malgré cet encombrement, la taille de la salle permettait d'accueillir de petits groupes, jusqu'à une vingtaine de personnes.

— Après ces quelques recommandations d'usage, reprit Greg Moline, nous allons pouvoir commencer. Notre invité d'honneur, ce soir, est le barde gallois Llanpeg Hen que j'invite à venir me rejoindre sur la scène. Il nous vient du Pembrokeshire, plus précisément des Preseli mountains, des hautes collines situées à une vingtaine de kilomètres au nord-est d'Haverfordwest. Il va vous en parler mieux que moi, je lui laisse la parole.

— Bonsoir à tous. Je ne suis pas venu seul, comme vous pouvez le voir, mais avec une *telyn* comme on dit chez nous, ma compagne habituelle, une harpe celtique. Tous les deux, nous sommes plus précisément originaires du village de Mynachlog-ddu, dans les vieilles montagnes de Preseli. Vous les aimeriez, j'en suis sûr, car vous y reconnaîtriez vos monts d'Arrée, mais en un peu plus élevés, avec de vastes espaces de prairies maigres, de landes et de tourbières. Ma harpe et moi aimons nous y ressourcer car ces terres désolées, très romantiques, sont propices à l'inspiration et à la création artistique. En ce qui me concerne, je fais partie de la vieille Garsett des bardes de l'île de Bretagne qui, depuis 1792, vise à perpétuer les traditions galloises et les pratiques des anciens bardes. Tout ça pour rappeler à Gwenc'hlan, que j'apprécie beaucoup mais qui, parfois, est plus royaliste que le roi, que c'est sur ce modèle qu'a été créée presque un siècle plus tard la Garsett de Bretagne.

— Je confirme, je confirme…, intervint l'intéressé, mais bien à regret…, ajouta-t-il en souriant.

— En gallois, reprit Llanpeg Hen, garsett signifie « assemblée » et les bardes gallois se retrouvent donc régulièrement. Ils aiment

particulièrement se regrouper, en hommage aux temps ancestraux, autour de mégalithes et justement, Mynachlog-ddu permet ce genre de réunion. On y trouve le cromlech de Gors Faw, un remarquable cercle néolithique composé de seize pierres dressées dans la lande. Parfois nous jouons également à une vingtaine de kilomètres, vers Nevern, près d'un grand dolmen très renommé, le Pentre Ifan.

— Mais ce lien avec la préhistoire ou la protohistoire, demanda Zurbaritze, n'est-il pas un peu surfait, excessif. Avec les siècles, les antiques traditions ne se sont-elles pas totalement perdues, surtout dans le cas des Celtes où l'on sait que la transmission était essentiellement orale ?

— C'est très juste, répondit Llanpeg Hen. Mais nous ne revendiquons pas, en tout cas pour notre part, un lien historique. Il s'agit plutôt d'un acte de déférence, d'un hommage que le barde d'aujourd'hui souhaite rendre à ses prédécesseurs. Notre mission est donc bien différente. D'ailleurs, bien avant nous, dès l'Antiquité, les bardes avaient déjà dû changer. Certes, ils avaient survécu à la disparition du druidisme, mais leurs rôles s'étaient transformés : la poésie était passée d'une véritable pratique magique à un simple art littéraire. Avec le temps, les bardes se sont encore transformés et sont devenus des poètes de cour, au service de différents princes ou rois auxquels ils étaient attachés. Comme les trouvères et les troubadours, ils en chantèrent les exploits, notamment guerriers, avec de longues et brillantes épopées qui ont donné naissance aux mythes. Mais assez parlé, mes amis, maintenant il est l'heure de chanter et jouer. Je descendrais, m'a-t-on dit dès l'enfance, du grand barde gallois Llywarch Hen qui vécut au 6e siècle. Ce soir, je vais vous interpréter un poème de son ami Taliesin. Imaginez-vous le Pentre Ifan, noyé dans les brumes des Preseli Mountains… Bientôt on entend s'égrener les accords mélancoliques d'une harpe, et puis la voix d'un conteur, lointaine et grave mélopée :

« Sur les hauteurs de la montagne, J'ai été serpent tacheté, J'ai été

vipère dans le lac, J'ai été étoile au bec recourbé, J'ai été un vieux prêtre Avec ma chasuble et ma coupe. Longs et blancs sont mes doigts. Il y a longtemps que j'étais pasteur. J'ai erré longtemps sur la terre Avant d'être habile dans les sciences. J'ai erré, j'ai marché, J'ai dormi dans cent îles, Je me suis agité dans cent villes… »

La voix de Llanpeg Hen avait quelque chose de magique, d'envoûtant et longtemps après, quand le poème fut terminé, le public était encore « aux anges ». Au terme d'un long silence, comme au sortir du sommeil, un tonnerre d'applaudissements et de hurrahs se déchaîna au point que Greg Moline eu bien du mal à calmer l'assistance pour reprendre la parole :

— Merci pour lui, grand merci… Je vais maintenant passer la parole à Gwenc'hlan dont la simple évocation du nom nous rappelle la mémoire d'un autre barde et astrologue antique, mais breton cette fois.

Gwenc'hlan rejoint Greg sur la petite scène et, se tournant vers l'auditoire, commença :

— Je crois que ce soir avec Llanpeg Hen, la preuve du lien indéfectible tissé entre le Pays de Galles et la Bretagne est de nouveau faite. Encore merci pour lui. Pour ma part, je vais vous dire une très ancienne gwerz qui nous vient de la nuit des temps. Le poème nous apprend comment Gwenc'hlan, emprisonné et les yeux crevés pour n'avoir pas voulu se convertir au christianisme, clame que la mort ne l'effraie pas et prédit qu'il sera vengé par un prince païen. Voilà la *diougan Gwenc'hlan*, la prophétie de Gwenc'hlan :

« Le soleil sombre en l'océan, Sur mon seuil, on entend mon chant. J'étais jeune et chantais alors ; Je suis vieux, mais je chante encor'. Chantant le jour, chantant la nuit, Je chante et mon cœur est meurtri. Tête baissée, plein d'affliction : Mon chagrin n'est pas sans raison. Ce n'est certes pas que j'aie peur ; Et j'attends la mort sans frayeur. Je n'ai pas peur assurément ; J'ai vécu bien assez longtemps. Tu cherches et ne me trouves

pas ; Sans chercher, tu me trouveras. Qu'importe ce qu'il m'adviendra, Car ce qui doit être sera. Mourir trois fois c'est notre lot Avant notre éternel repos... »

Après cette longue complainte, ce fut le tour de Soazic Le Gloarec qui, venue au départ en simple spectatrice, fut largement sollicitée pour conter l'histoire du Chien noir. Vers 22 heures, la soirée battait son plein et un entracte improvisé s'était imposé de lui-même. On s'était naturellement regroupé et rapproché de la table où étaient déposées les victuailles apportées par chacun, pâtés, saucissons, gâteaux... Peu à peu le thé et le café avaient été remplacés par l'alcool, bières locales, cidre, vin et les discussions enthousiastes allaient bon train. Les sœurs Guinglin-Sülan, Louwen et Maïwenn, étaient bien venues et avaient préparé des cakes aux herbes que la compagnie dégusta de bon cœur. Manu Dodlher était là aussi avec sa compagne Cherb'hed. À la demande de Gwenc'hlan, elle avait amené avec eux deux célébrités : son père, Georges Dacoudal, le fameux sonneur de biniou braz et son ami de longue date, le chanteur Youenn Nigwer.

Les festivités reprirent mais on avait poussé les chaises et chacun, tranche de far dans une main, canette dans l'autre, s'était dirigé vers la petite estrade où l'on venait de pousser Youenn.

— Tuchenn Mikael, Tuchenn Mikael, Tuchenn Mikael…! scandèrent alors les invités déjà surexcités.

Le poète, passant sa guitare en bandoulière et s'installant devant le micro, s'acquitta de cette tâche avec la gentillesse qu'on lui connaissait :

« *De bon matin, je suis allé seul, À la chapelle Saint-Michel, Et tout autour de moi la brume, Fermait les fenêtres du monde.*

Pas de vent sur le haut du Mont, Et pas de bruit aux alentours, Le genêt pointait dans la brume, La goutte perlait sur la bruyère... ».

Quand il eut fini, comme pour Llanpeg Hen, un tonnerre d'applaudissements et de cris accompagna sa descente de scène. Le moment que tous attendaient était venu et Georges empoigna sa cornemuse pendant que son ami, le Dédé Roui, prenait la bombarde. Les deux sonneurs s'installèrent debout au milieu de la pièce et entamèrent leur premier morceau, une *daňs tro lin.* Pour cette danse plinn, Youenn Nigwer prit le chant, en alternance avec Soazic Le Gloarec qui ne se la laissait pas raconter, et les deux meneurs conduisirent la ronde. Mari-Soaz, Cherb'hed, Louwen et Maïwenn avaient saisi de leur main gauche Gloarem, Zurbaritze, Llanpeg et Greg. Se tenant par les avant-bras, ils avaient commencé à tourner vers la gauche, les pieds à plat comme l'exige la tradition. Petits sauts à pieds joints, alternance pied gauche pied droit, la ronde avait succédé au bal où chaque danseur forme un couple avec sa cavalière de droite, puis à nouveau la ronde… Goarem et Zurbaritze, rapidement essoufflés, étaient visiblement perdus dans l'enchaînement des pas. Remplacés à la volée par Manu et Gwenc'hlan, ils en profitaient régulièrement pour reprendre leur souffle et leur verre. Mais, avec l'enthousiasme des débutants un peu éméchés, ils revenaient toujours dans le cercle. Puis vinrent les gavottes, alternées avec les pintes d'une bière locale très appréciée, quelques *daňs Fisel* et *Plinn* pour finir par *l'An Dro* tant attendu joué sur le thème de « la jument de Michao » que tous les convives hurlèrent en chœur.

Le lendemain matin, Zurbaritze, la tête un peu lourde, se réveilla encore plus tard. Il n'arriva à la pharmacie Bouteloup de Guingamp qu'à 14 h 30. Les sœurs Guinglin-Sülan étaient déjà là depuis une bonne demi-heure.

23 BONNES HERBES ET CLEF DE SOL

Samedi 24 – Dimanche 25 octobre 1987

Le vendredi, après la classe, Gwen avait appelé plusieurs fois chez Zurbaritze. Ça sonnait mais personne ne décrochait. La ligne fonctionnait donc bien et elle se dit avec dépit qu'il n'était toujours pas rentré des monts d'Arrée. Elle essaya sans plus de succès le samedi matin mais toujours rien. N'y tenant plus, elle appela Simon pour avoir plus d'informations mais ça ne répondait pas non plus. C'est vrai, pensa-t-elle, il m'a dit qu'il était en reportage tout le week-end, je ne peux pas le joindre...

Vers onze heures, elle se résigna à monter en voiture pour rejoindre Paris. Comme prévu, elle passerait rue d'Alésia, prendre ses dernières affaires à l'appartement, puis irait les déposer chez ses parents qu'elle avait prévenus. Elle se dit que ça ferait du bien de les embrasser, car elle ne les avait pas vus depuis trois mois. Ils dîneraient ensemble et elle repartirait le lendemain matin. Réflexion faite, elle ne parlerait pas de sa maladie à Marguerite, comme elle avait pensé le faire : rien n'était sûr avant les examens complémentaires et, de toutes manières, il était inutile de l'inquiéter.

— Alors, Logide, tu as eu une panne d'oreiller ? demanda le Zèphe avec un petit sourire.

— Oui, je sais, je sais, mais une demi-heure de retard, ce n'est pas catastrophique non plus… Nous avons eu une soirée chargée hier, d'ailleurs je devrais dire ce matin. Je ne sais pas comment ont fait ces demoiselles pour être à l'heure, mais moi, l'air de la Bretagne, ça me tue !

— Ce n'est pas plutôt la bière locale ? demanda Louwen Guinglin-Sülan d'un air malicieux.

— Non ma chère, absolument pas ! Mais c'est peut-être la danse. Je n'avais pas remué mon derrière comme ça depuis fort longtemps ! Épatant

ces danses bretonnes pour garder la forme, c'est un exercice très sain. Elles devraient être obligatoires dans les maisons de retraite, excellent pour prévenir les rhumatismes… Il y avait aussi des jeunettes adorables, comme ces deux demoiselles. Mais surtout, mon Zèphe, il y avait un joueur de cornemuse incroyable, je n'en suis pas encore revenu. C'est un instrument magnifique, et d'une puissance, à réveiller les morts… D'ailleurs, je crois bien que je vais m'y mettre sans tarder. Mais attention, pas à n'importe quelle cornemuse : au biniou braz, la great Highland bagpipe originaire d'Écosse, la grande cornemuse. Llanpeg Hen, un barde avec qui j'ai sympathisé dans les monts d'Arrée, m'a assuré pouvoir m'en procurer une si je viens le visiter au Pays de Galles, ce que je ne vais pas manquer de faire, je vous assure…

— Mais tu as déjà fait de la musique ? s'inquiéta le Zèphe. Ça ne s'apprend pas en un claquement de doigt, il faut du temps…

— Oui, oui, je sais, mais je joue déjà de l'harmonica alors ça devrait m'aider. D'ailleurs, c'est un peu pareil, dans les deux cas, il faut souffler. L'harmonica, c'est plus difficile, car il faut aspirer aussi. Et puis je dois avoir des facilités pour la musique, j'ai appris en autodidacte, tu vois, sans cours et attention ! C'est un chromatique, avec une poussette sur le côté pour jouer les dièses, pas le plus facile... Au service militaire, il y avait bien un certain Jean-Pierre Nesguon qui m'avait montré, mais je crois tout de même que j'ai un don… Je joue des trucs comme Petit papa Noël, Joyeux anniversaire, Et j'entends siffler le train de Richard Anthony, tout d'oreille…

— Avec un programme pareil, dit Maïwenn en se retenant de rire, tu vas pouvoir animer notre prochain fest-noz ! Et tu en connais d'autres comme ça ?

— Bien sûr, bien sûr, ce Jean-Pierre m'a également appris du Tino Rossi, du Luis Mariano…, mais je n'ai pas tous les titres en tête. C'est dommage, j'ai oublié l'engin à la maison, chez moi en Suisse, sinon je vous aurais bien joué quelque chose…

— Oui, c'est dommage en effet…, répéta Louwen perplexe.

— Bon, on ne va pas passer tout le répertoire de l'artiste en revue, coupa Murielle Bouteloup. C'est bien joli ces histoires de musique, mais je croyais que vous étiez venus ici pour parler de simples…

— Mais il te parle simplement, Murielle, il dit que le biniou braz est le plus bel instrument du monde…

— Ne fais pas l'imbécile, Joseph, ou l'intéressant devant ces demoiselles ! Vous savez bien de quoi je parle, je parle de simples, de plantes médicinales. Je parle de ces simples plantes qu'on conservait jadis à portée de main, dans un carré potager ou dans un petit jardin, pour traiter tous les petits bobos, les affections bénignes…

— Ah, tu veux dire les bonnes herbes ! s'esclaffèrent Logide et le Zèphe en cœur, comme s'ils venaient tout à coup de comprendre.

— C'est ça, prenez-moi pour une idiote aussi ! Allez, suivez-moi, Louwen et Maïwenn, ne faites pas attention à ces deux olibrius ! Il y a cette pièce qui communique avec l'officine. Pour l'instant, elle sert de débarras mais c'est assez grand. On pourrait y installer l'herboristerie. Qu'en pensez-vous ?

— C'est génial ! s'exclama Maïwenn emballée, on ne peut pas espérer mieux ! En plein centre de Guingamp, c'est inespéré. On va faire un tabac !

— Non, dit le Zèphe, ça, ce n'est pas encore autorisé, même si nous sommes pharmaciens. C'est dommage, d'ailleurs : le tabac, le chanvre… Le Tintin, qui fait pousser pour sa consommation personnelle quelques pieds de *Cannabis sativa*, pourrait aussi en mettre en vente ici. Les vertus thérapeutiques sont connues depuis longtemps : le cannabidiol est un excellent antidouleur, valable aussi pour traiter l'anxiété, l'épilepsie, la dystonie…

— Valable aussi pour autre chose…, ajouta Murielle, ou pour se retrouver tous en prison ! Croyez-moi sur parole, ce n'est pas demain qu'il sera autorisé à la vente libre…

— Je n'en suis pas si sûr, peut-être qu'un jour…

— Toi, mon pauvre Zèphe, tu es un doux rêveur ! De toutes manières, je vous rappelle à tous les deux qu'on n'est pas là pour ouvrir un magasin

de musique, ou un bureau de tabac ! Alors, on s'organise comment ?

— Et c'est là que l'olibrius intervient, dit Zurbaritze. Olibrius, j'aime bien ce nom. Ça me rappelle l'après-guerre, le Capitaine Haddock, la Suisse et les hivers glaciaux. Je m'asseyais sur mon lit, douillettement installé sous la couette, et je savourais les aventures de Tintin. Savez-vous qu'avant de devenir l'insulte popularisée par Hergé, Olibrius a certainement existé ! On dit qu'il était gouverneur des Gaules. Il aurait martyrisé sainte Reine, ce qui lui a valu d'être tourné en ridicule à partir du Moyen Âge…

— Bon ! coupa Murielle, quand il aura fini son cours d'histoire, peut-être que l'olibrius pourra continuer…

— J'y viens, j'y viens, ne nous affolons pas... Voilà l'organisation à laquelle j'ai pensé. Moi, je ne suis plus tout jeune et ramasser des plantes, ce n'est plus trop mon truc. Je le fais encore pour mon usage personnel, mes patients et ça me suffit bien. Alors, quand j'ai rencontré ces demoiselles, je me suis dit que la solution c'étaient elles. Et je leur ai demandé de te rencontrer : elles connaissent les plantes, elles aiment les ramasser, elles savent les préparer mais elles n'ont pas le droit de vendre des médicinales. Toi, tu l'as et tu possèdes un lieu central. Vous avez donc tout pour vous entendre. Il ne reste plus qu'à régler les conditions, choisir ensemble les espèces, bref, des détails…

— Et toi dans tout ça ? demanda Murielle.

— Moi ? Comme tu le vois, ma relève est assurée et je deviens juste ton premier client. Par ailleurs, sur le plan technique, vous êtes bien meilleures que moi ! Les filles ont d'intéressantes idées de mélange : cocktails digestion, tonus, beauté… ; toi, tu as les compétences pour doser, certifier… Bon, et puis pharmacien, ça gagne ! Le Zèphe a les sous pour le conditionnement, voire l'investissement. Car les amis, la plante en vrac, aujourd'hui, c'est un peu désuet. Il faut innover, suivre les pas du Docteur Ribom. C'est un vieil ami, je vais vous présenter... Il travaille sur un nouveau concept, un contenant prédosé : la gélule entièrement végétale. Allez, c'est une affaire qui roule, et il est encore temps de prendre le train

en route…

— Il est lent à l'allumage, dit Murielle à Louwen, mais quand il est parti, on ne l'arrête plus…

— Oui, je vois ça, répondit l'intéressée constatant la brusque accélération des choses.

— Et concrètement, pour aujourd'hui, on fait comment ? demanda Murielle à Zurbaritze.

— Eh bien, les filles, vous êtes dans les starting-blocks. Vous, vous vous installez quelque part, bien au chaud avec une petite tisane : vous choisissez les herbes, les quantités, vous travaillez sur les mélanges ; vous n'oubliez pas de préparer des contrats, importants les contrats, avec le pourcentage de chacune… Et les gros pharmaciens n'exploitent pas les petites cueilleuses, hein ? Je vérifierai… Nous, pendant ce temps-là, avec le Zèphe, on va faire les courses pour ce soir et demain. D'ailleurs, vous n'oubliez pas. Nous avons des invités demain midi : Simon et deux collègues journalistes. Pendant que nous sommes en ville, on va profiter de l'occasion pour voir s'il n'y a pas un magasin de musique : je pourrai peut-être trouver une méthode de biniou. Et quand on rentre, si vous avez bien travaillé, on vous fait la cuisine…

— Mais attention ! ajouta le Zèphe. On va vérifier à fond ce que vous avez fait pendant l'après-midi !

— Il ne serait pas à moitié esclavagiste, ton mari ? demanda Louwen à Murielle. Ou peut-être juste sexiste ?

— Non, répondit-elle. Il est gentil mais surtout un peu con !

Laissant les filles à leur projet, le Zèphe et Zurbaritze de Logide quittèrent la pharmacie. Après avoir fait les courses, puis s'être renseignés auprès de quelques passants, ils trouvèrent enfin le petit commerce dont la devanture affichait en grosses lettres : « La clef de sol ».

— Pas très original comme enseigne, grogna Zurbaritze. Ils auraient pu se fouler un peu plus, je ne sais pas moi, par exemple, « Au biniou guingampais » ou, plus pédagogique : « À la portée de tous ».

L'imagination n'est pas la chose la mieux partagée !

Ils entrèrent dans le magasin, véritable déballage indécent d'articles de musique : d'interminables rangées de guitares pendouillaient du plafond ; des pianos s'entassaient dans un auditorium dédié, presque empilés les uns sur les autres ; des amplis de toutes formes et de toutes couleurs masquaient trois murs sur quatre. Devant l'un d'entre eux, assis sur un siège de batterie, entouré d'un étalage de pédales d'effet, un gaillard chevelu essayait une guitare électrique. Le son assourdissant de l'engin saturé emplissait la boutique et l'on avait du mal à reconnaître dans ce cri agonisant le gimmick d'intro du nouveau titre de Mickaël Jackson, « Bad ».

À la caisse, caché par un rideau d'accessoires aussi nombreux qu'étranges, un vendeur assoupi attendait patiemment le client.

— Bonjour, existe-t-il une méthode pour apprendre le biniou ?

Le petit barbu, visiblement dérangé dans sa sieste, répondit de façon laconique :

— Je ne crois pas.

— Ah bon, vous ne croyez pas ?

— Oui, je ne crois pas. Allez voir à tout hasard dans le présentoir là-bas, mais je ne crois pas.

Zurbaritze de Logide alla au présentoir indiqué et, en effet, n'en trouva pas. En revanche, il tomba sur la méthode de bombarde de Dergran Dumot qui lui parut très bien. Il put y lire le passage suivant : « *Après s'être délié les doigts sur la bombarde et y avoir acquis un minimum de souffle, l'abord du biniou devient beaucoup plus facile* ». Cette lecture l'incita à suivre le conseil de l'auteur et il revint vers la caisse, la méthode sous le bras, pour s'adresser au vendeur. Celui-ci ouvrit à nouveau un œil. Apparemment, il n'était pas gêné par le raffut qui continuait : le guitariste du fond s'essayait maintenant avec le riff de « I can't get no» des Rolling Stones.

— Je vais vous prendre ça et par hasard, auriez-vous des bombardes.

— Il doit m'en rester une en Si^{b}.

— Est-ce que c'est le même doigté que pour la cornemuse ?

— Oui, apparemment, c'est le même doigté que pour le biniou kozh, mais ça reste à confirmer…

— Ah, ça reste à confirmer ?

— Oui, ça reste à confirmer. Vous la voulez tout de même ?

— Oui, je vais vous la prendre avec la méthode, je verrai bien, il faut bien commencer par quelque chose…

Et le soir au dîner, Zurbaritze de Logide fit sa première tentative de sonneur. Elle se solda par l'étrange mélange d'un crachouillis infâme et d'un cornement infernal.

— Je sors un son, tout de même, vous avez remarqué ? Du premier coup… Mais comme le rappelle Dergran Dumot dans sa méthode, il va falloir que je me muscle les joues…

— Et nous, qu'on s'achète de solides bouchons d'oreille ! conclut Murielle.

Contrairement à bien des rassemblements dominicaux, le repas du dimanche midi ne dura pas très longtemps. Les sœurs Guinglin-Sülan et Murielle, d'une redoutable efficacité, avaient mis la touche finale au projet d'herboristerie en fin de matinée. Zurbaritze, fidèle à son habitude, s'était levé à 11h 30. Le Zèphe, une fois n'est pas coutume, l'avait imité en terminant son petit déjeuner avec lui vers midi. Les journalistes étaient arrivés une demi- heure plus tard et repartis à 14 heures, car ils avaient encore du pain sur la planche. Pendant ce court répit, on mangea une magnifique pizza maison préparée par Zurbaritze et le Zèphe la veille. On parla beaucoup également, de la pluie et du beau temps, surtout de la pluie et du très mauvais temps qu'on avait eu.

— Hier, on a fait le Finistère, dit Simon. Un véritable cataclysme, Concarneau, Brest, je ne vous dis pas l'état des ports… Ce matin, ici à Guingamp, vous avez un beau palmarès aussi, toitures soulevées, arbres couchés…, mais sans vous décevoir, il y a mieux…

— Vous allez où après manger ? demanda Louwen.

— On file à Saint-Brieuc, répondit Simon. Il paraît qu'il y a d'énormes dégâts : le centre de tri postal a morflé, comme le marché de gros et les halls de la foire exposition ; le toit du lycée Renan s'est envolé et les arbres centenaires du Parc des Promenades n'ont pas résisté ; la vallée du Gouëdic a été dévastée, une véritable trouée… Notre après-midi va être bien remplie, c'est pour ça qu'il ne faut pas qu'on traîne.

— S'il vous en manque, dit Zurbaritze, faites un détour par Callac en revenant de Saint-Brieuc, pas loin du célèbre chaos de Cor Toulic. Un ami m'a dit qu'une porcherie industrielle a littéralement été démontée. C'est à Crec'h Touldu et il paraît que ça vaut le coup d'œil !

— Tu sais, ce n'est pas sûr qu'on ait le temps. On va déjà être bien occupés… Et toi, tu continues ton périple ? Murielle vient de me dire que tu vas deux jours chez Fanny et le Tintin à Tréguier. Pour faire de la mécanique ?

— Pas du tout, pas du tout, la 4L tourne très bien, une véritable horloge. C'est le Tintin qui a insisté : il m'a dit qu'il n'était pas question que je passe chez son frère sans venir faire un tour chez lui. Il a pris son lundi et son mardi, on va faire du tourisme : Paimpol et sa falaise ; un formidable cordon de galets appelé le Sillon de Talbert ; Lézardrieux et l'embouchure du Trieux ; Plougrescant et la Pointe du Château, un magnifique relief ruiniforme avec cette petite maison enchâssée dans le granite, une merveille…

— Je vois, le programme est également chargé ! Ah oui, tant que j'y pense… Qu'est-ce qui se passe cette année pour la Saint-Simon, c'est tout de même dans trois jours et je te rappelle que tu as insisté pour que je sois Grand Maître de cérémonie…

— Et moi chercheux, ajouta le Zèphe.

— Et moi porteu-se, compléta Murielle.

— C'est quoi cette Saint-Simon ? demanda Maïwenn. Grand Maître de cérémonie, chercheux, porteuse ? Ça m'a l'air bizarre votre affaire…

— C'est pour lui souhaiter sa fête ? demanda Louwen en désignant Simon.

— Oui, en quelque sorte, mais c'est aussi une vieille histoire de famille, répondit Zurbaritze. On vous expliquera le moment venu, nous avons encore besoin de bras.

— En attendant, reprit Murielle, on pourrait au moins être informés à temps ! Cette affaire-là manque un peu d'organisation…

— C'est qu'on ne peut pas faire le touriste, dit Simon…

— Apprendre la cornemuse, ajouta le Zèphe…

— Se lever à midi, conclut Murielle, et s'occuper de la Saint-Simon !

— Là, vous êtes un peu durs…, dit Zurbaritze en souriant. Mais j'y travaille, j'y travaille et mine de rien, on avance. Néanmoins, pour cette année, c'est encore un peu tôt… Et quand bien même aurions-nous été prêts, juste après l'ouragan, ce n'était guère envisageable. D'ailleurs, la célébration de Samain a également été annulée. C'est Gewnc'hlan qui me l'a confirmé. Mais c'est vrai, j'aurais dû vous prévenir, *mea culpa*, j'ai complètement oublié. Comme tout le monde, j'avais la tête un peu ailleurs !

— Allez, on te pardonne, dit Simon. Mais pour une fois que j'étais maître de quelque chose, c'est bien ma chance, c'est reporté…

— En compensation, Simon, je te propose de passer le 28 à Lann Kerdeven. Mais je te préviens, on fêtera ça en petit comité, rien que tous les deux. Car pour vous autres, mes amis, veuillez m'excuser de ne pas vous inviter : je ne serai rentré que de la veille au soir, et ça serait vraiment chaud pour préparer quelque chose digne de la Saint-Simon. En plus, en règle générale, j'ai toujours tout un tas de choses à régler ce jour-là, je ne sais pas pourquoi... Alors, excusez-moi encore, mais mieux vaut ne rien faire que de faire mal. Promis, on fera mieux l'année prochaine !

— C'est tout de même incroyable, ajouta Murielle amusée. On ne peut même plus être invités chez soi !

— Moi, Logide, dit Simon, je veux bien venir à Lann Kerdeven, mais je ne pourrai guère être là avant 14 ou 15 heures si tout va bien. Mardi et le mercredi tôt le matin, je suis en réunion à Paris et mon train n'arrive à Lannion qu'en début d'après-midi.

— Pas de problème, pas de problème, répondit l'intéressé, je t'attendrai et on passera la soirée ensemble.

Ils burent leurs cafés et se quittèrent. Les sœurs Guinglin-Sülan prirent la direction des monts d'Arrée. Simon et ses collègues filèrent vers Saint-Brieuc. Zurbaritze, ses valises prêtes, partit vers Tréguier. Les Bouteloup s'éclipsèrent dans la remise de leur pharmacie ; là, les attendaient la mise en forme de leur beau projet et le pliage puis l'évacuation des tonnes de cartons vides qui l'encombraient.

24 UN DIMANCHE DE CONFIDENCES

Dimanche 25 octobre 1987

Gwen rentra de Paris en début d'après-midi. À peine arrivée à Saint-Michel-en-Grève, à peine son sac à dos posé à la hâte dans le vestibule d'entrée, elle fonça sur le téléphone sans même prendre le temps de retirer son manteau. En vain : Logide ne répondait toujours pas.

— Mince, pensa-t-elle, il lui est peut-être arrivé quelque chose… Et Simon que je ne peux pas appeler…

Elle ne tenait pas en place, tourna et retourna dans le salon, s'assit et se releva, alla se préparer un thé qu'elle ne but pas, retira et remis son manteau une à deux fois, sortit dehors deux à trois fois pour évaluer la météo et prit enfin une décision : elle n'avait rien de particulier à faire cette après-midi-là, autant donc passer à Lann Kerdeven voir s'il n'était rien arrivé, au moins, ça allait l'occuper ! Sans plus tergiverser, elle sauta dans la Golf pour franchir la quinzaine de kilomètres qui séparait Saint-Michel-en-Grève de Lann Kerdeven. Par chance, la route était dégagée, sauf vers la fin du parcours ; là, il lui fallut slalomer entre quelques arbres qui, néanmoins, avaient été en partie tronçonnés pour dégager le passage. Le bois avait beaucoup souffert et de nombreux troncs avaient été poussés à la hâte, sans doute au tracteur ou au tractopelle, de chaque côté de la

petite voie. Ils formaient une sorte de rempart infranchissable et, derrière eux, c'était l'apocalypse… Pourtant, on ne sait pourquoi, quelques beaux sujets avaient résisté à la tempête et se dressaient encore au-dessus d'une mer de branchages. Gwen arriva à Lann Kerdeven, trouva porte close et fit le tour de la grande bâtisse. La maison n'avait subi aucun dommage et tout semblait normal. La 4L de Logide n'était pas là, ce qui indiquait vraisemblablement qu'il avait continué son périple entamé dans les monts d'Arrée. Elle réfléchit un instant. Il était encore tôt, il faisait doux, avec un soleil fragile d'automne mais il faisait beau. Elle n'allait pas déjà rentrer pour ressasser ses vieux démons, d'autant que depuis sa visite chez le cardiologue cinq jours avant, elle n'avait eu aucun signe avant-coureur de sa prétendue maladie… Pourquoi ne pas retourner où ils s'étaient promenés avec Simon, l'Île Renote et Trégastel, à peine une vingtaine de kilomètres, marcher un couple d'heures jusqu'à la tombée du soir, voir le rose s'allumer sur les rochers magiques… ? C'était décidé.

Elle s'installa au volant, prit la direction de Lannion, traversa la capitale du Trégor et remonta vers le nord en direction de la Côte de Granit rose. Elle gara le véhicule au même endroit où, trois semaines plus tôt, elle s'était arrêtée avec Simon. Elle refit le tour de l'Île Renote, traîna sur la plage de Toul Trez d'où l'on aperçoit le célèbre rocher du Dé. Elle passa la pointe de Beg ar Vir et décida d'atteindre, en petites foulées, la plage de Coz Porz.

— Ah, ils veulent du sport ! se dit-elle en elle-même. Eh bien ils vont en avoir… Et toi, à l'intérieur, ajouta-t-elle en se frappant la poitrine de son poing fermé, tu ne me laisses pas tomber !

Après quelques centaines de mètres, elle s'arrêta et s'assit sur la digue pour reprendre son souffle.

— Tiens, je reconnais le coin, la place du Coz Porz, l'aquarium marin, ce n'est pas très loin de chez Évangéline et Goulwen, j'irai bien voir si c'est ouvert, en plus le soir commence à venir…

Au petit trop, elle repartit rechercher la voiture. L'air frais lui frappait le

visage. Elle en prenait de petites bouffées rapides et, par moments, s'arrêtait pour s'étirer et respirer à plein poumons. Les roses viraient aux rouges sombres annonçant la nuit prochaine. Elle ne s'était jamais sentie aussi bien qu'après cette sortie qui lui avait changé les idées.

— C'est vraiment du grand n'importe quoi, leur diagnostic, songea-t-elle radieuse. Je marche, je respire, je cours, le palpitant comme une horloge… Je suis aussi solide que ces foutus rochers !

Elle reprit la Golf, la gara sur le grand parking de l'aquarium et continua à pied vers le Grand loup de mer. Le restaurant était fermé mais il y avait de la lumière à l'intérieur.

— Qu'est-ce que je fais ? se demanda-t-elle. Elle regarda l'heure : 18 heures. Oh puis allez, je me lance, qu'est-ce que je risque après tout ?

Elle tambourina à la porte d'entrée. Quelques instants après, le rideau bonne femme s'écarta et le visage d'Évangéline apparut derrière le carreau.

— Ah bien ça alors ! Gwen…, c'est une surprise ! Qu'est-ce qui t'amène à Trégastel ? Entre… Tu as perdu ton Simon ?

Après avoir embrassé Évangéline, tout en pénétrant dans la salle de restaurant, Gwen répondit :

— Ce n'est pas mon Simon, on est amis, simplement.

— Ah bon ? À vous voir tous les deux, je croyais que... Mais peu importe, ça me fait plaisir de te voir. Alors, qu'est-ce que tu fais dans le coin ? Allez, vas-y, défais-toi !

— Eh bien je me baladais et je…

— Tu vas me raconter ça plus tard… En attendant, tu manges avec nous ce soir, hein ?

— Non, non, je ne veux pas vous ennuyer. Je passais juste pour dire un petit bonjour. Et puis, c'est plutôt à mon tour de vous inviter…

— Ta ta ta ! Tu vas rester manger. Ce n'est pas si souvent qu'une copine me rend visite. D'habitude, j'ai toujours droit aux copains au long cours de Goulwen. Mais attention ! Tu vas m'aider à faire la popote.

Goulwen devrait rentrer vers huit heures, il a plein de trucs à voir avec cette damnée tempête…

— Il n'a pas eu trop de casse ?

— Non, lui ça va. Mais il donne un coup de main à d'autres patrons-pêcheurs qui n'ont pas eu autant de chance. Il est parti aider un pote à Saint-Cast-le-Guildo dont le caseyeur a été littéralement drossé contre les rochers ; hier, c'était à Perros-Guirec, des voiliers retournés sur la grève… Mais il y a pire : à Concarneau, c'est tout le port qui a morflé, un vrai désastre, des dizaines de bateaux jetés les uns sur les autres ! Allez, il vaut mieux arrêter là les mauvaises nouvelles… Passons aux bonnes : alors, c'est décidé, tu restes ?

— Bon d'accord, mais je suis gênée…, et j'aide vraiment à faire à manger.

— Un peu que tu aides, ma jolie ! Viens, les fourneaux sont par là.

Et elles partirent en cuisine où l'eau d'une grande casserole en cuivre frémissait déjà sur le piano.

— On dirait celles de ma grand-mère, dit Gwen en montrant l'enfilade de casseroles pendues à une grosse poutre en chêne. Elles sont magnifiques.

— On ne connaît rien de mieux pour faire mijoter les petits plats. Mais il faut bien le dire, comme la patronne, ce sont des antiquités !

— Tu exagères, Évangéline, tu fais beaucoup plus jeune que tes casseroles ! Combien, si ce n'est pas indiscret ?

— Alors ça ! C'est la première fois qu'on me compare à mes ustensiles de cuisine… Tu ne manques pas de toupet, toi au moins ! Eh bien, pour rester dans le trivial, sache que la vieille potiche a eu 66 ans cette année.

— Pardon, pardon, c'était pour rire… En tout cas, tu ne les fais pas du tout. C'est vrai qu'avec les cheveux longs, ça rajeunit pas mal. Moi, je te donnerai à peine la cinquantaine.

— Merci, merci, t'es trop mignonne… Après m'avoir traitée de vieux pot ! Mais je te pardonne, cinquante, ça me va… Et moi je dirai que toi tu es toute jeune, vingt-cinq, peut-être trente, non ?

— Vingt-cinq ans, c'est suffisant, bientôt vingt-six au printemps prochain…

— Bon, eh bien ma jeune poulette, si on s'y mettait ? On a une heure et demie devant nous et quand Goulven rentre à cette heure-là, il a les crocs du grand loup de mer ! Il ne faudrait pas qu'il dévore la petite cocotte !

— Non, il ne faudrait pas, répondit Gwen en souriant. Et on fait quoi ?

— Haricot de mouton…

— Ah bon ? Bizarre pour un restau de pêcheur, non ?

— Tu ne crois tout de même pas que parce qu'on tient une gargote à poissons, on est devenu piscivore ! La marée trois fois par semaine, c'est déjà bien suffisant… Alors, où en étais-je ? Haricot de mouton… Tu vas me mettre les cocos dans l'eau, ils sont excellents. Ils viennent d'à côté, de Paimpol. 20 minutes dans l'eau frémissante, pas plus… Ensuite, tu t'occupes des carottes, tomates, échalote, ail, pendant que je fais revenir les morceaux de collier. Après, on met ça à mijoter une petite heure et, pendant ce temps-là, on va se prendre l'apéro !

Une fois la cuisine préparée, elles retournèrent en salle et s'installèrent à une table où le couvert pour deux avait été mis.

— Ah oui, il faut que j'ajoute une assiette, constata Évangéline en se relevant. Qu'est-ce qui te ferait plaisir en apéro ?

— Je ne sais pas trop...

— Que dirais-tu d'un kir royal, j'ai justement une bouteille de champ ouverte et elle est encore presque pleine ?

— Eh bien, va pour le kir royal.

— Je ramène aussi la bouteille de cassis, on va laisser tout ça sur le coin de notre table, au cas où on ait une petite soif ! Et si Goulwen en veut, il va falloir qu'il n'arrive pas trop tard…

Au passage, Évangéline alluma la platine du restaurant : une douce vague de musique feutrée se répandit dans la salle, certainement de la bossa-nova, peut-être bien Stan Getz au saxophone et Joao Gilberto à la guitare. Cette ambiance sonore apaisante, le cadre rustique, la lumière

tamisée et la bonne odeur du ragoût qui remontait des cuisines construisaient peu à peu une sorte de cocon familier propice à l'intimité qui s'établissait entre les deux femmes. Cet environnement paisible et protecteur se prêtait facilement aux confidences : après avoir parlé de tout et de rien, on en vint à des sujets plus personnels qu'Évangéline évoqua en premier, peut-être pour mettre Gwen plus à l'aise.

— Tu sais Gwen, je crois que j'ai eu au moins deux vies, deux vies très, très différentes : une, d'abord à La Ferrière puis l'autre, après La Ferrière.

— Je sais, répondit la plus jeune, j'avais déjà entendu parler de toi avant de te rencontrer à l'anniversaire de Logide ; un jour, il nous avait raconté l'épisode du Sixte Utah, à Simon et à moi…

— Ah, le Sixte Utah ! Je vais te dire, mais attention, tu gardes ça pour toi, hein ? Le Sixte Utah, c'était en 38, je devais avoir…, je devais avoir…, 17 ans, oui, c'est cela, 17 ans. Je devais être jolie, même pas mal jolie car tous les hommes me couraient après, le Sixte Utah, comme les autres. Et le Sixte Utah, très peu pour moi… Non, à 17 ans, je savais déjà quoi faire de mes dix doigts, et du reste, et comment il faut s'y prendre pour faire courir les hommes ! À 17 ans, je suis devenue la maîtresse d'un ingénieur des mines qui m'a tout laissé à son départ. À vingt, avec son fric, je me suis payé un bistrot qui est vite devenu, pour en gagner plus de fric, une maison de passes. À vingt ans, Gwen, j'étais tenancière de bordel, tu te rends compte, une vraie mère maquerelle ! Bien sûr, vous les jeunes, vous ne connaissez plus trop ça, les mœurs ont changé. Mais à l'époque, c'était presque normal.

— Et tu couchais pour de l'argent ?

— Non, mais je faisais coucher les autres, ce qui n'est pas beaucoup mieux ! Avec la guerre et les Allemands, ma petite affaire a largement prospéré. Ce qui fait qu'en 44, profil bas, départ précipité avec mes économies pour Paris car ça sentait déjà le roussi… En fait, on peut dire que sans la Libération et les perspectives d'épuration, je serais sans doute encore patronne d'une maison de prostitution, quelque part à La Ferrière, en Allemagne ou dans le vaste empire du Reich ! Personne n'est parfait et

moi, c'est bien le Débarquement —un peuple en remplace un autre— qui m'a libéré de cette première vie vénale. Après, je suis revenue dans le droit chemin, d'abord la couture et les défilés de mode, ensuite la restauration et enfin, Goulwen… : une reconversion totalement réussie ! Mais on voit que tout ça ne tient qu'à un fil très mince, avec à un bout la chance, à l'autre, l'échec. Le hasard est notre Seigneur et la destinée notre maîtresse ! Et toi, ta vie ?

— Oh, en général, elle est beaucoup plus ordinaire et je n'en suis qu'au début… Mais en ce moment, elle est un peu compliquée…

— Vas-y, raconte !

— Je ne suis pas sûre que ce soit bien intéressant…

— Tu ne crois pas que tu vas t'en tirer comme ça ! Moi, je te raconte tous mes secrets de jeunesse et toi, une pirouette, et tu disparais… Raconte immédiatement, ou tu ne manges pas de haricot de mouton !

— D'accord, d'accord, Évangéline, s'il faut ça pour en avoir, je couche les pouces… Eh bien, comment dire ? J'ai des histoires de cœur… D'un côté, il y a Simon qui, comme tu l'as deviné, m'apprécie et que j'aime bien également…

— Et de l'autre ?

— Il y a Sami. C'est mon copain avec qui je vivais encore à Paris, il y a trois mois, avant de m'installer à Lannion pour mon premier poste d'instit. On se connaît depuis trois ans et il part au Canada pour de longues études alors qu'on aurait pu s'installer ici ensemble. Il vient de m'apprendre son départ et ça m'a foutu un coup. Je ne sais plus trop si je peux encore lui faire confiance.

— Pas facile mais, crois-en mon expérience, mieux vaut avoir deux mecs que pas du tout ! Pour ton Sami, tu lui reproches de donner la priorité à ses études plutôt qu'à votre couple. Mais es-tu prête, toi aussi, à tout abandonner pour le rejoindre à l'étranger ? C'est la question que tu dois te poser pour mieux connaître vos sentiments respectifs. Parfois, les premières relations, si profondes soient elles, ne résistent pas aux

impératifs professionnels des uns et des autres. Il faut bien reconnaître que c'est au travail que nous passons le plus clair de nos vies et quand on débute, on fait tout pour trouver sa place. Alors Gwen, une place dans le couple ou une place dans la société ?

— Tu as raison, Évangéline, je ne crois pas être capable d'arrêter le métier d'instit que je viens de commencer… Et je ne peux pas lui reprocher de faire pareil en poursuivant les études qui lui plaisent.

— Avec les années, il me semble que les sentiments, l'attachement à une personne…, la vie partagée peuvent l'emporter. Mais c'est aussi parce qu'on a plus grand-chose à prouver au niveau professionnel. Ce n'est pourtant pas une règle générale : il y a des vieux mordus de travail, des jeunes fondus d'amour ! Quant à Simon, est-ce que c'est la différence d'âge qui te gêne ? Vous avez combien d'écart ?

— Une petite vingtaine, je crois, mais c'est plutôt lui que ça dérange le plus… Moi, je m'en moque un peu. Mais c'est vrai que je n'aurai jamais les mêmes relations avec Simon qu'avec Sami qui est de mon âge. Pourtant, les activités que j'ai avec eux deux ne sont guère différentes. En revanche, la façon de les aborder n'est pas la même, pas plus folle ou plus raisonnable, non…, Simon est même certainement le plus intrépide des deux. Entre Sami et moi, on peut dire que ça se joue d'égal à égal ; on en arrive même parfois à sortir les griffes pour défendre nos territoires respectifs, ou peut-être essayer de voir qui est aux commandes. Avec Simon, ce n'est pas pareil, j'ai toujours eu un sentiment de confiance, de sécurité, qui doit tenir à l'expérience qu'il a déjà.

— L'aile paternelle qui protège la jeune poulette ?

— C'est malin, Évangéline ! Et après, tu veux que je me confie ?

— C'est une plaisanterie, pas mieux que tes casseroles, j'en conviens. Mais si ça peut t'aider, Goulwen et moi, on a 15 ans d'écart : il est de 36 et moi de 21. Et bien, je ne me suis jamais aussi bien entendu avec un homme qu'avec celui-là. Pourtant, dans l'affaire, j'ai le mauvais rôle, comme Simon d'ailleurs : nous sommes des anciens qui nous accrochons à des jeunes, comme des vieilles moules agrippées à leurs rochers !

— Dans ce domaine-là aussi, Évangéline, les choses ont bien changé : les gamines de treize ans en font vingt. Toi, tu m'as dit que j'en faisais trente et les mémés de quatre-vingts en font soixante… Les meilleures conditions d'existence et notre espérance de vie plus longue ont truqué la partie. Alors, tu parles d'un mauvais rôle ! Tu fais à peine la cinquantaine…

— C'est vrai, j'ai de la chance : j'ai été une belle jeune, je suis une vieille potable… Le seul hic avec la différence d'âge, je vais te le dire Gwen, c'est plus tard, quand l'un est déjà vieux et l'autre tout juste dans la force de l'âge ! Ça, c'est moins marrant et pour moi, ça approche…

— Pour toi, on en reparlera dans quinze ans et, pour Simon dans quarante ! D'ici là, on a encore le temps de voir venir…

— Le temps passe plus vite qu'on ne le croit, surtout quand on prend de la bouteille, tu verras… En attendant, ton Simon, tu l'aimes comment ? Un peu, beaucoup, passionnément… ?

— Je l'aime bien. Quand j'y pense aujourd'hui, je l'aime plutôt bien…

— Tu n'as pas droit à bien ! Un peu, beaucoup… ?

— Alors disons plutôt bien beaucoup ! Mais mon véritable problème de cœur, ce n'est pas celui-là et, pendant qu'on y est, il faut que je t'en parle…

— Un troisième mec ? Gwen. Mais que demande le peuple ! C'est vrai que tu es jolie, un peu comme moi à mes grands débuts. Les prétendants ne doivent pas manquer…

— Pour quoi faire, Évangéline ? Je n'arrive déjà pas à tromper le premier pour le second…

— Ça Gwen, c'est toi que ça regarde ! Et plutôt que de tromper, on peut juste choisir…

— Non, le troisième, c'est moins rigolo, c'est celui-là ! indiqua Gwen en montrant son côté gauche.

— Quoi celui-là ? Ton cœur à toi ? demanda Évangéline étonnée.

— Oui, j'ai des problèmes de santé.

— Graves ?

— Oui, apparemment graves, des soucis cardiaques a priori, mais je n'y

comprends rien, ce n'est pas encore tout à fait sûr…

— À ton âge, mais comment est-ce possible ? Tu as l'air en pleine forme…

— Je sais, je sais…, mais il paraît que ça arrive. Je viens de l'apprendre, je dois encore faire des examens…

— Je suis désolée, désolée ! Et si tu as besoin, on est là, tu sais. À n'importe quel moment, n'hésite surtout pas…

— C'est gentil, Évangéline. J'y penserai si un jour…

— Et tu as prévenu quelqu'un ? Ta famille, l'un de tes chéris ?

— Je n'ai pas voulu alerter mes parents tant que je ne sais pas ce que c'est exactement. En revanche, Simon est au courant…

— Et pas Sami ?

— Non Évangéline, pas Sami, je ne sais pas pourquoi…

— Moi, au contraire, je crois que ça veut dire des choses... Alors, problème cardiaque ou pas, décide-toi ! Le Canadien ou l'autre, ou les deux mais jusqu'au bout. Ce n'est pas tous les jours qu'on a des cœurs à disposition, comme ça, sans rien faire ou presque, alors choisis et profite.

Comme pour mettre un terme à la conversation, Goulwen arriva juste à ce moment-là, surpris et content de trouver Gwen avec sa compagne.

— Ça alors, Gwen, de passage à Trégastel ! Ça va, les filles ? Je vous surprends en pleine conversation féminine ? Vacances, fringues, chaussures, petits plats… ? Je vois que la bouteille de champagne n'y a pas résisté…

— En effet, nous échangions sur nos recettes respectives de haricot de mouton. Comme nous n'arrivions pas à nous décider, il nous a fallu un peu plus de carburant que prévu pour arriver à en sélectionner une…

— Je vois, je vois…, dit Goulwen songeur. Eh bien, j'espère que vous avez choisi la meilleure car j'ai une faim de loup ! À table, car rien d'autre n'a plus d'importance !

— C'est une autre façon de voir les choses, ajouta Gwen souriante.

25 LA GUERRE DES ÉCOLES

Lundi 26 octobre 1987

Ce lundi 26 octobre, l'Ouest Télégraphe titra en page 6 :

« LA GUERRE DES ÉCOLES A REPRIS »

Simon qui venait d'ouvrir le journal posé sur le coin de son bureau rit une nouvelle fois de bon cœur. Les gamins avaient bien pigé la technique et rien que la lecture du titre donnait l'envie d'en savoir plus. Au-dessus du texte de ce troisième article signé par les Chroniqueurs du CM2 on voyait, à la manière d'une photo scolaire, les enfants bien rangés sur trois rangs : les plus petits étaient assis en tailleur sur le devant, les plus grands plantés à l'arrière ; en plein milieu, monsieur Lanerie-Rouette trônait sur son siège à roulette. Simon pouffa une seconde fois en voyant toute la suffisance affichée par le directeur. Gwen n'était pas sur la photo. Avait-elle refusé de participer à cette mascarade protocolaire ? Quoi qu'il en soit, à la différence des articles précédents, celui-ci passa inaperçu, noyé dans la masse d'informations concernant « l'ouragan de 87 » qui n'en finissait pas de livrer ses terribles secrets.

Le midi, pendant l'heure de la cantine, Gwen essaya à nouveau plusieurs fois d'avoir Zurbaritze au téléphone ; le soir après la classe également : toujours personne. Dans la foulée, elle fit le numéro de Simon qui, par bonheur, décrocha aussitôt :

— Allo…, Gwen…, ça me fait plaisir de t'entendre. Tu as de la chance, un moment de plus et j'étais parti ! Non, non, Logide n'est toujours pas à Lan Kerdeven… C'est un grand baroudeur… Je l'ai vu hier midi. Il a passé le week-end chez les Bouteloup, Joseph et Murielle, à Guingamp, pour des histoires de bonnes herbes… Oui, oui, à la pharmacie… Là, il est arrivé chez le frangin du Zèphe à Tréguier… Au garage, chez le Tintin et Fanny… Ils m'ont invité à venir mais je ne peux pas, je pars dans une heure pour

prendre mon train, une réunion demain à Paris avec ma direction : présentation de notre reportage de ce week-end et dans la soirée, montage des films, des photos et des enregistrements… Tu sais que la tempête, c'est le gros événement médiatique… Jusqu'à quand ? Je reprends le train mercredi matin… Quand est-ce que Logide rentre ? Il m'a dit qu'il passait encore tout le mardi avec les Bouteloup et qu'il allait revenir dans la soirée à Lann Kerdeven… Mais pourquoi veux-tu absolument le voir… ? Quoi, c'est grave… Qu'est-ce qui est grave…? Eh bien, passe tout de suite, j'ai un peu de temps, tu vas me raconter, ma valise est prête et je n'ai plus qu'à sauter dans la voiture… Et puis, s'il le faut, j'annule… Quoi ? Non, non… Tu es où ? À l'école… Alors, à tout de suite…, tu promets…, hein ? Tu promets… Oui au pavillon-villon, c'est ça, à tout de suite…

Gwen arriva cinq minutes plus tard. Aussitôt, elle l'embrassa énergiquement sur les deux joues et l'inonda de son habituel grand sourire.

—Holà, Holà ! Qu'est-ce qui me vaut un tel élan d'enthousiasme ? demanda-t-il un peu surpris. C'est mon pavillon-villon qui te manquait autant ?

— Non. C'est juste que je suis contente de te voir enfin... Tu te rends compte, la dernière fois, c'était il y a presque dix jours, ici !

— Oui, mais on s'est tout de même parlé au téléphone depuis, et la dernière fois, si je me souviens bien, ça remonte à moins de dix minutes…

— Bien sûr, Simon, mais ce n'est pas pareil. S'il te plaît, ne commence pas à jouer les rabat-joie, surtout qu'en ce moment…

— Oui alors ? Assieds-toi et raconte…

— La semaine dernière j'ai été chez le cardiologue et son diagnostic n'est pas très encourageant. Il pense que je souffre de troubles du rythme cardiaque, peut-être un syndrome du QT long ou quelque chose dans le genre…

— C'est quoi ?

— C'est une sorte d'arythmie qu'on peut déceler sur un électrocardiogramme.

— Et c'est grave ?

— Assez grave pour que j'y retourne jeudi alors qu'il est surbooké ! Il veut que je fasse de nouveaux examens physiques complets, test d'efforts et tout le tralala…

— Je vais me libérer pour t'accompagner…

— Mais non, Simon, ce n'est pas la peine, je vais me débrouiller toute seule…

— Il n'en est pas question, je t'accompagne, dit-il en feuilletant un petit agenda qu'il venait de sortir de sa poche. Jeudi…, jeudi 29…, voilà…, quelle heure ?

— Tu ne vas pas le croire, 7 h 30 !

— 7 h 30 ! Du matin ? Tu rigoles…, ça n'existe même pas dans l'agenda ! C'est qui ce docteur totalement aliéné…

— C'est mon cardiologue, le Docteur Féniel à Lannion et comme je viens de te le dire, il me prend à cette heure-là parce que son carnet de rendez-vous est déjà plein à craquer.

— Eh bien, tu dormiras ici la veille, ça nous fera gagner une heure de sommeil…

— Et madame Chaudhary nous préparera un petit quelque chose ?

— Ça se pourrait, Gwen, ça se pourrait…

— Alors, c'est d'accord Simon, va pour après-demain.

— Mais pour en revenir à ta santé, si jamais tu as ce syndrome, ça peut être grave à quel point ?

— Au point de non-retour… Ça a l'air d'une plaisanterie, c'est ce que j'ai tout d'abord pensé, mais mon toubib un peu dingue m'a affirmé qu'on peut tout bonnement y passer. Les arythmies peuvent provoquer des étourdissements, des malaises…, mais dans certains cas peuvent aller jusqu'à la mort subite, par arrêt du cœur : une fibrillation ventriculaire et hop ! Comme une lettre à la poste…

— Tu plaisantes là, Gwen ?

— Malheureusement non et c'est ce qui m'inquiète !

— Mais jusqu'ici, tu n'as jamais eu aucun symptôme de tout ça ?

— Non, aucun, mais le Docteur Féniel dit que ça peut arriver. Et l'âge n'entre pas non plus en ligne de compte : on peut mourir jeune, très jeune… Alors, tu comprends, c'est pour ça que je voudrais voir Logide. Il est guérisseur, peut-être qu'il va pouvoir m'aider ? Bien sûr, le Docteur Féniel m'a dit qu'il y a des traitements classiques, bêtabloquants, *et cætera*, on peut même aller jusqu'à l'opération… Mais cette médecine parallèle, c'est une seconde chance pour moi et je ne peux pas passer à côté ! Il y a peut-être des plantes qui peuvent m'aider, sinon me guérir, du moins prévenir, tu vois… Et puis Simon, tu vas peut-être te moquer de moi, mais Logide, qu'on le veuille ou non, il n'est tout de même pas comme tout le monde : il y a ses dons de toucheur, ensuite son âge surprenant et puis toutes ces choses inhabituelles auxquelles il a été confronté… Peut-être qu'il peut faire quelque chose de particulier pour moi ?

— Quoi ? Tu crois qu'il a vraiment des pouvoirs ? Je comprends que tu ne sois pas bien en ce moment mais là, tu dérailles ! Même si les affaires de Logide sont troublantes, personnellement, je n'y crois toujours pas franchement…

— Tu as sans doute raison Simon. Mais tu sais, quand la crainte t'envahit, quand tu te sens vulnérable, quand tu crois toucher la fin du bout du doigt, tu es prêt à tout pour tenter de t'en sortir…

— Bien sûr, je comprends Gwen. Il faut être idiot pour te reprocher d'attraper toutes les bouées qui te passent sous la main. Dans les mêmes circonstances, je ferais pareil. Alors, tu as raison, petite ou grande médecine, appelle Logide dès demain soir, il sera rentré de Tréguier. Je devais aller à Lann Kerdeven le mercredi en début d'après-midi pour fêter la Saint-Simon avec lui, c'était convenu. Tu lui dis qu'on viendra à deux et moi je te prends à l'école en revenant de Paris.

Simon regarda tout à coup sa montre.

— Oh là là, Gwen ! Je suis obligé de te mettre dehors. L'heure tourne et si je ne me presse pas, je vais rater mon train. On rediscute de tout

ça mercredi. En résumé : je passe te prendre à l'école, on file à Lann Kerdeven, le soir on est chez moi et le lendemain aux aurores chez le Docteur Féniel, OK ?

— OK, Simon. Allez, bises et à dans deux jours !

26 DEUX INCIDENTS DE PARCOURS

Mardi 27 octobre 1987

Sami n'avait pas beaucoup dormi. La veille au soir, jusqu'à plus de minuit, il avait fait un pot de départ à l'ENSA avec des copains de la fac. Là, il avait mis le réveil à sonner à 6 h 30 pour être prêt à temps. D'un naturel plutôt nonchalant, il savait qu'il lui fallait une bonne heure pour se préparer le matin. Il quitta le studio rue d'Alésia vers 7 h 30.

— Tout un pan de ma vie qui disparaît…, se dit-il en lui-même, et tout haut : je crois qu'on ne se reverra pas, cher petit pied-à-terre !

Il avait compté large, son avion décollait trois heures plus tard : 20 minutes pour aller à Montparnasse en métro, une heure de train pour Roissy-Charles-de-Gaulle et une heure et demie pour l'enregistrement. Ensuite, après douze longues heures de vol —Paris-Toronto, Toronto-Québec—, il devait arriver vers 22 h 30, soit 16 h 30 heure locale. Malgré la précision de tous ces calculs, Sami et son avion ne partirent pourtant pas, du fait des très mauvaises conditions climatiques qui régnaient sur l'Atlantique nord ce jour-là. Une amélioration était attendue dans la nuit et le vol était donc repoussé de 24 heures. Une heure et demie plus tard, Sami était de retour rue d'Alésia.

Gwen n'avait pas beaucoup dormi non plus. Toute la nuit, elle avait tourné et retourné dans son lit, sans trouver une position vraiment favorable au sommeil. Elle s'était couverte et découverte à maintes

reprises, passant du chaud au froid sans raison apparente. Elle n'arrivait plus à penser à autre chose qu'à son histoire. Elle passait son temps à retourner la situation dans tous les sens et avait fini, comme les nuits précédentes, par ressasser de mauvaises idées. Ce n'est qu'au petit matin qu'elle s'était enfin endormie, épuisée, juste pour un couple d'heures avant de devoir se lever pour aller travailler. Cela faisait déjà quelques jours qu'elle dormait très mal —alternant fréquents éveils et courts endormissements— et elle partit à l'école déjà fatiguée.

Cela ne s'arrangea pas pendant la matinée car même si les enfants s'étaient montrés plutôt agréables, il fallait toujours être sur le pont et sur le qui-vive. À midi, plutôt que d'aller manger dans le brouhaha de la cantine, elle décida de marcher au grand air pour se rafraîchir et se changer les idées. Le bourg de Loupelec était quasi désert. Elle marcha le long de la route principale, constata qu'il n'y avait pas grand-chose à voir hormis des pavillons modernes, ce qui lui parut normal pour un ensemble résidentiel inscrit dans la mouvance de Lannion. Elle se fit la réflexion qu'en passant en voiture, elle n'avait jamais rien remarqué de cette banalité, depuis deux mois qu'elle venait travailler. Un petit vent aigre se leva pour pousser les feuilles déjà tombées sur le trottoir. Avec amusement, Gwen leva le regard pour les voir virevolter dans la rue déserte, ou presque car elle découvrit la silhouette d'un passant qui marchait rapidement dans sa direction. Elle sursauta d'abord comme une gamine prise en défaut puis, sous le coup d'une panique incontrôlée, rebroussa chemin pour rentrer à l'école. Tout en accélérant le pas, elle releva à la hâte le col de son manteau, pour se donner une contenance, et c'est en passant devant l'église qu'elle eut son malaise. Par bonheur, une femme plutôt forte sortait de l'édifice et la rattrapa au vol. La soutenant sous les aisselles, elle la tira pour l'asseoir sur un des bancs installés sur le parvis.

— Ça va, mademoiselle ? Vous vous sentez bien ? s'inquiéta-t elle en lui tapotant les joues.

Gwen reprit lentement ses esprits et, sortant peu à peu de sa torpeur,

put enfin répondre :

— Oui, oui, je crois… Ce doit être un étourdissement, rien de grave et je me sens déjà mieux. En tout cas, merci ! Sans vous, je serais certainement tombée…

— Et vous auriez pu vous faire mal, c'est sûr ! Ça vous arrive souvent, ce genre de vertige ?

— Non, non, mais en ce moment, je suis fatiguée, je dors mal…

— Des soucis particuliers ?

— Non, non, comme tout le monde…, dit Gwen en essayant de se relever. Je vais retourner à l'école, j'y travaille, ce n'est pas loin.

Elle regarda à droite, à gauche, l'homme avait disparu. Sans doute avait-il simplement tourné au croisement avant l'église…

— Attendez, vous n'allez pas y aller toute seule. Je vous accompagne… Arrivées là-bas, nous trouverons quelqu'un pour prévenir un médecin. Il ne faut pas rester comme ça, d'accord ?

— D'accord…, s'entendit répondre Gwen.

Et bras dessus, bras dessous, cahin-caha, elles partirent en direction de l'école. Le docteur, appelé par un collègue de Gwen et venu de Lannion, arriva une petite demi-heure plus tard.

— Oh dites donc… Ça bat encore la chamade là-dedans ! dit-il en finissant d'ausculter Gwen. Vous faites souvent des syncopes ?

— Non, c'est la première fois mais on vient de me diagnostiquer une arythmie et je vois le cardiologue après-demain.

— Je préfère ça, vous ne pouvez pas rester comme ça après ce qui vient de vous arriver. Qui est votre cardiologue ?

— C'est le Docteur Féniel…

— Vous êtes en de bonnes mains, je vous assure. C'est un original, avec ses plaisanteries perpétuelles, mais vous pouvez lui faire confiance. C'est un bon diagnosticien et il sait ce qu'il fait. Je lui envoie des patients régulièrement et il en a retapé plus d'un.

— Et vous, vous en pensez quoi de mon malaise ?

— Le Docteur Féniel va vous le dire mieux que moi, c'est son boulot.

Vous parlez de troubles du rythme… Là vous êtes encore avec un battement rapide… Le stress peut être source de malaises, de vertiges. Vous faites un métier à risque, mademoiselle Lankerloc'h, avec tous vos petits monstres ! Vous êtes inquiète en ce moment, angoissée ?

— Oui, un peu, j'ai mon ami qui part au Canada…

— Ne vous en faites pas, mademoiselle Lankerloc'h, ils finissent toujours par revenir… Non, là, je plaisante… et je comprends que cela puisse être perturbant. Autre chose ?

— Cette maladie m'inquiète et je dors très mal depuis quelque temps…

— Bon eh bien écoutez… On va attendre les conclusions du Docteur Féniel, je vais lui dire que c'est urgent. Donc pour le moment, je ne vous prescris pas d'antiarythmiques, il va le faire. Je vous mets une semaine d'arrêt, quelques jours sans les petits monstres, ça va vous faire du bien… Pas d'antidépresseurs pour le moment, on va voir si vos troubles anxieux perdurent. Je vous donne juste un somnifère, Halvane, un comprimé le soir au coucher, pour vous aider à dormir ; du magnésium également, ça régule le rythme cardio-vasculaire, 300 milligrammes / jour pendant un mois. Pour le reste, c'est du calme qu'il vous faut, pour diminuer le stress et les contrariétés. Si vous avez des palpitations, prenez le temps de bien respirer, bonnes inspirations de 5 secondes, pareil pour les expirations, faites l'exercice quelques minutes plusieurs fois par jour. La méditation est également une excellente alternative pour mieux vous reposer : dix minutes par jour, concentrez-vous sur une respiration lente et profonde. N'hésitez pas non plus à prendre des bons bains chauds pour vous détendre et ralentir votre rythme. Et si ma grand-mère était encore de ce monde, elle vous dirait de prendre des tisanes d'aubépine, ce que je vous conseille également de faire…

Forte de toutes ces recommandations, Gwen, après s'être reposée à l'infirmerie, passa dans une pharmacie à Lannion et repartit vers 18 heures chez elle. À peine arrivée, elle prit son magnésium et se prépara une tisane d'aubépine. Elle tenta aussi la méditation, grande inspiration par le nez,

blocage et concentration sur le ventre et l'expiration lente par la bouche, mais rien n'y fit : elle était à nouveau repartie dans sa spirale infernale…

Quelqu'un frappa à la porte, l'interrompant dans ses pensées.

— Qui ça peut être ? À cette heure-là ? Le proprio, des témoins de Jéovah ? Je n'attends pourtant personne…, se dit-elle tout en se dirigeant vers l'entrée en ronchonnant.

— Bonjour mademoiselle, Samu de Lannion… Le docteur Leneveu qui vous a osculté ce matin, comme il savait qu'on passait par Saint-Michel ce soir, nous a demandé de nous arrêter, vu votre malaise et ce que vous lui avait dit. On va vous osculter, prendre la tension, si vous voulez bien. On a également un petit questionnaire de suivi qu'on va vous laisser, ça peut être important dans votre cas pour votre rendez-vous d'après-demain. Ça ne prendra qu'un petit quart d'heure…

— Dans mon cas ? Eh bien dites donc, je dois être dans un sacré état pour que vous vous déplaciez juste pour ma ma petite personne…

— Mais non, mais non, c'est simplement que deux précautions valent mieux qu'une, il a raison le docteur Leneuveu. On va juste prendre vos constantes et vous indiquer deux trois trucs… On peut entrer ?

— Allez-y, allez-y…

20 minutes plus tard, après le départ des deux infirmiers, Gwen se mit à réfléchir à voix basse, tout en faisant les quatre coins de la pièce :

— Non, non…, demain, je ne vais pas attendre que Simon passe me chercher. D'abord, avec mon arrêt, je n'ai pas besoin d'aller à l'école. Ensuite, avec ce que les gars du Samu viennent de me dire, je ne peux pas me permettre d'attendre. Il faut que je voie Logide au plus vite, c'est capital : il y a cette histoire de « passage » dont il faut qu'on discute et qui pourrait bien arranger mes affaires… Demain, c'est le 28, le jour de la Saint-Simon, le début de Samain et c'est peut-être aussi mon jour de chance ! Simon va carrément me prendre pour une cinglée si j'en parle devant lui… Non, je vais aller voir Logide demain matin toute seule et après, en fonction de la tournure que vont prendre les choses, j'aviserai…

Aussitôt, elle s'empara du combiné pour appeler Lann Kerdeven. Un sourire illumina son visage quand elle entendit la voix de Zurbaritze :

— Allo…, Gwen ? Quel bon vent ? Oui, je viens juste de rentrer de Tréguier… Sensationnel là-bas, des coins fabuleux ! Quoi ? Tu veux qu'on se voie demain matin ? Pas de problème, mais pas trop tôt, hein ? 10 heures à Lann Kerdeven, c'est parfait… Mais c'est pourquoi ? Tu as des soucis ? Quoi ? Tu as fait une syncope aujourd'hui ? Bien sûr, viens, faut pas laisser traîner ça… Mais tu sais que Simon passe en début d'après-midi, vous pourriez venir ensemble ? On va fêter la Saint-Simon. Je pourrai en profiter pour voir avec toi ce qui ne va pas…

— Oui, Logide, je sais qu'il vient. Mais je préférerais qu'on se voie seuls…, quitte à ce que je revienne l'après-midi avec lui, ce n'est pas si loin…

— Je comprends, Gwen, je comprends… Je te dis donc à demain matin.

— À demain matin Logide, et encore merci !

Ouf ! pensa-t-elle après avoir raccroché, voilà une bonne chose de faite. Demain est un autre jour ! Elle mangea et regarda la télé tard dans la nuit car elle ne voulait pas faire les quatre coins du lit comme d'habitude. Elle alla se coucher vers quatre heures du matin et, épuisée de fatigue, s'endormit rapidement.

27 LE BÂTON D'ESCULAPE

Mercredi 28 octobre 1987

Mercredi, 7 h 45

Pour la deuxième fois, Sami, chargé d'un encombrant sac à dos, descendit comme la veille à la station Montparnasse pour aller prendre son train. En montant les escaliers du métro, il voulut regarder l'heure et s'aperçut qu'il n'avait pas de montre au poignet.

— Mince, ça commence bien, j'ai dû l'oublier à l'appartement, je vais en acheter une à Roissy.

Sur le palier en haut des marches, il s'approcha d'un autre voyageur suivant la même direction.

— Pardon monsieur, auriez-vous l'heure ?

L'homme s'arrêta et posa sa mallette sur le sol entre ses jambes. Il releva sa manche pour regarder sa montre et lui répondit :

— 7 heures 45 exactement.

— Merci bien. Ça va, je suis dans les temps pour choper mon train pour Roissy…, dit Sami qui, lui aussi, avait déposé son lourd sac à dos devant lui, profitant de ce court répit pour se frictionner rapidement les épaules déjà douloureuses.

— Vous m'avez l'air bien chargé, dit le barbu campé à ses côtés, c'est le grand voyage ?

— Oui, répondit Sami. Je vais au Québec.

— Eh bien, vous allez voir, c'est vraiment sympa ! J'y suis allé plusieurs fois. Et puis l'avantage, c'est qu'on comprend les gens, ou presque…

— Et vous, vous partez aussi ? demanda Sami pour échanger quelques mots, par politesse.

— Oh moi, c'est nettement moins passionnant. Je rentre à Lannion, après une réunion à ma rédaction de Paris. Je suis journaliste…

— C'est incroyable, reprit Sami, ma compagne habite également tout près de Lannion, quelle coïncidence !

Les deux inconnus, plantés en haut des escaliers, avaient naturellement

noué conversation. Au fil de l'échange, ils s'étaient dévisagés et Sami avait pensé : « C'est étrange, j'ai l'impression de l'avoir déjà vu, ce gars-là… Peut-être à la télé ? »

— Bon, écoutez…, dit le plus âgé en proposant une poignée de main pour clore la discussion. Il faut que j'y aille, mon train est à 8 heures et il ne va pas m'attendre. Ravi d'avoir fait votre connaissance…

— Ravi également, dit Sami en serrant la main tendue. Dommage que nous n'ayons pas plus de temps pour parler du Canada…

À ces mots, une soudaine sensation de vacuité envahit le jeune homme. Un instant, il douta de l'intérêt de ce lointain voyage qui allait mettre fin à la seule vie qu'il connaissait, qu'il aimait. Puis, il se remit en route, pensant qu'il était trop tard maintenant pour faire marche arrière. Comme pour le rassurer, le grand barbu lui cria en s'éloignant :

— Le mieux n'est pas d'en parler, mais c'est d'y être. Vous verrez, vous n'allez pas regretter !

En poursuivant son chemin vers les quais, Simon ressentit plutôt, pour sa part, une curieuse impression de plénitude, d'intégrité.

— Je deviens dingue ! se dit-il en lui-même. Voilà que je suis ravi d'aller prendre le train. Plein d'entrain dans le train, c'est certainement parce que je vais revoir Gwen dans quelques heures… Puis, il pensa qu'il avait déjà dû croiser ce type quelque part. Mais où ?

Mercredi, 10 h 00

Gwen arriva à Lann Kerdeven à dix heures tapantes. Zurbaritze de Logide, en robe de chambre, venait tout juste de se lever et lui proposa :

— Tu veux partager mon petit déjeuner ? Un café, un thé ?

— Non merci, Logide, ni café, ni thé, je suis déjà assez excitée comme ça ! Et puis, j'ai déjà déjeuné depuis longtemps. Un verre d'eau suffira, si ça ne te dérange pas…

— Bien sûr que ça ne me dérange pas. Mais dis donc, ça n'a pas l'air

d'aller fort. Pendant que je prends mon café, raconte moi tout ça…

— Pour tout te dire, à la visite médicale de l'école, il y a deux semaines, le toubib a trouvé que j'avais des palpitations inquiétantes et m'a demandé de consulter un cardiologue. J'y suis allée mardi dernier et, après l'électrocardiogramme, il m'a annoncé des troubles du rythme cardiaque, voire un syndrome du QT long. En fait, j'ai un rendez-vous demain matin pour des examens complémentaires. Mais ce n'est pas tout. Jusque-là, je n'avais jamais eu d'alerte, la pleine forme même ! Eh bien hier midi, je me suis presque évanouie, sans raison, en marchant dans la rue...

— Je vois, je vois…, dit Zurbaritze en avalant la fin de son bol et en se frottant le menton entre pouce et index. Les anomalies du rythme, ça n'a rien d'évident, d'abord parce que les symptômes ne sont pas constants, voire même parfois inexistants comme tu viens de le dire. On pourrait comparer ça aux pannes intermittentes sur une voiture : un jour ça marche, l'autre pas, va savoir pourquoi ! Viens par là, je vais t'ausculter.

Et Zurbaritze examina Gwen, attentivement, sous toutes les coutures, jusque dans des endroits aussi improbables que sous la plante des pieds, le dessus de la tête… Il s'attarda longuement sur le ventre qu'il palpa intensément, enfonçant parfois les doigts à en faire mal. Il finit par prendre la tension de Gwen, toujours avec les doigts, aux tempes, à la carotide, aux poignets, à l'artère fémorale.

— Tu as encore un rythme élevé, tu le sens ?

— Oui, et j'ai chaud aux tempes. Mais c'est peut-être le stress, Logide…

— Certainement, mais il n'y a pas que ça… Je vais être franc. Ce n'est pas bon, pas bon du tout et, pour tout dire, je dois t'avouer que c'est au-dessus de mes compétences. Et les remèdes de bonne-femme, il y a vite une limite. Peut-être le cardiologue, et encore…

— Ça veut dire quoi ?

Devant l'air consterné et le regard fuyant de Zurbaritze, Gwen, demanda :

— C'est ça, je n'en ai plus pour longtemps ?

— Ça me fait mal de te le dire, mais je ne vais pas te raconter de

salades, j'ai bien peur…

— Combien ?

— Je ne sais pas trop, Gwen, ça peut traîner des mois. Mais ça arrive aussi comme ça, d'un coup, fibrillation et ton cœur te lâche ! Si tu souhaites vraiment en savoir plus, ça, je peux faire…

— Comment ?

— Par hypnose et magnétisme. Je pratique depuis longtemps et, dans l'ensemble, c'est plutôt satisfaisant.

— Mais tu peux peut-être me soigner de cette façon ?

— Non, je regrette, Gwen. Pas pour ce que tu as…

— Allons-y tout de même, Logide.

— Tu n'as pas peur de savoir ?

— Non je ne peux pas rester comme ça, dans l'attente. C'est invivable…

— Bon, et bien voilà le bâton de Gwenc'hlan, je vais le tenir à l'horizontale par ses extrémités et toi tu vas l'attraper au milieu à pleines mains, bras bien tendus et tu vas serrer fort. Avant j'utilisais un tube en cuivre. Maintenant j'ai le bâton cérémoniel et il fait des merveilles ! Ensuite, il faudra fermer les yeux et tenter de te concentrer pour chasser toute forme d'idée. Certains pensent à leur respiration abdominale ; d'autres plissent fort les paupières, jusqu'à voir des étoiles qu'ils peuvent suivre ; d'autres comptent à rebours… Il n'y a pas de recette miracle. Il faut juste essayer de faire le vide, le plus longtemps possible.

Ils restèrent quelques instants face à face dans un profond silence, puis Zurbaritze dit à Gwen d'ouvrir les yeux. Aussitôt, elle lui demanda :

— Alors, Logide, alors… ?

— Tu es sûre de vouloir savoir ?

— Comment veux-tu que je vive avec cette épée de Damoclès au-dessus de la tête. Oui, je veux absolument savoir ! Quel est le verdict… ?

— Avant la fin de l'année, Gwen, avant la fin de l'année…

— Quoi ? Je n'ai plus que deux mois à vivre !

— Peut-être même moins. Je ne connais pas la date exacte, mais avant la fin de l'année, c'est sûr…

— Mais je n'ai que 25 ans !

— Je sais, Gwen, je sais…

— Si je dois partir, Logide, il me reste peut-être une dernière chance ? Je pourrai peut-être tenter le passage, ce passage dont tu nous as parlé, à Simon et à moi… Avec ton aide, est-ce que je peux espérer revivre dans un autre esprit, un autre corps ? Tu sais, aujourd'hui, je suis prête à tout… Est-ce que tu peux me donner un petit espoir, Logide, est-ce que tu peux me donner ça, au moins ?

— Je peux essayer, Gwen. Je dis essayer car, je te l'avoue, c'est pour moi une expérience délicate que je n'ai encore jamais tentée. Néanmoins, le moment ne peut pas être plus favorable ! Nous sommes le jour de la Saint-Simon, Samain commence, il faut en profiter : pour cette première tentative, toutes les chances sont donc de notre côté. Et si je n'ai jamais conduit ce rituel, je ne suis pas non plus venu en Bretagne par hasard : bien sûr, j'étais en quête de solutions pour la Saint-Simon qui se meurt, mais au-delà de cette célébration, je souhaitais moi-même progresser dans mes pratiques. Et c'est en chemin… Grâce à Gwenc'hlan, j'ai rencontré un grand maître du nom de Goarem Boltram. Il m'a déjà livré quelques secrets sur le passage et, comment pourrais-je dire, il « supervise » mon initiation…

— Une sorte de coach spirite ! ironisa Gwen.

— Ah, je vois que tu reprends un peu de poil de la bête ! En effet, c'est tout à fait cela. Et à propos de Bête, sache qu'elle a ses exigences et que le passage a un prix. Veux-tu le connaître ?

— La Bête…, un prix ? Mais je ne veux pas de truc démoniaque ! Je veux un passage propre, Logide. Je ne vais pas vendre mon âme au Diable pour…

— Mais je plaisante, Gwen, j'ai le droit moi aussi, non ? Par prix, il faut entendre que chaque dismigration, puisqu'il s'agit d'elle, se déroule selon des conditions particulières, on pourrait dire imposées. Par qui ? Pourquoi ? Ne me demande pas, Gwen, je n'en sais foutre rien ! S'agit-il de l'œuvre d'un dieu ou d'un démon, ou encore est-ce tout bonnement le

fruit de simples réactions naturelles, physico-chimiques, magnétiques ou spirituelles ? Impossible d'avoir la réponse ! Malgré tout, on sait quelques petites choses et j'ai la chance que Goarem ait bien voulu me les transmettre. Dans le type de voyage que je suis aujourd'hui en mesure d'accompagner, certaines conditions sont, je te l'ai dit, immuables. Malgré tout, tu peux encore agir sur deux leviers : la « destination » de ta dismigration et, en partie, l'époque de son déroulement. En partie ? Oui car attention, lors d'un passage, chaque année de notre temps est systématiquement multipliée par 7 ce qui impose de faire des choix ! Pourquoi ce chiffre 7 ? Je n'en sais trop rien mais tu vois, c'est ce qui permet à Goarem d'évoquer les Bêtes, notamment les sept Bêtes de l'apocalypse. Mais là, je crois bien qu'il fait aussi de l'humour…

— Vous avez un drôle d'humour dans la profession ! On ne sait jamais si c'est au premier, deuxième ou même troisième degré… Mais, malheureusement, je n'ai pas d'autres alternatives que de m'y plier et de prendre le risque d'une migration, même si, moi non plus, je ne comprends pas trop ce « multipliée par 7 ». Y a-t-il d'autres règles, d'autres engagements ?

— Pas vraiment des devoirs, mais plutôt des recommandations à suivre si l'on souhaite que le rituel se déroule au mieux. Pour commencer, il te faut bien choisir ta « destination ». Je te conseille de favoriser une personne qui t'attire ou, mieux encore, une personne avec laquelle tu partages une attirance mutuelle. Ce penchant naturel, grâce aux ondes positives dont il est chargé, est une garantie de plus à la réussite de la dismigration.

— Ce pourrait être mon petit ami, Sami ? demanda Gwen à voix basse.

— Oh non, ma belle. Même si tu as le choix, c'est tout de même un peu plus compliqué que ça ! Tu ne peux pas migrer directement dans la personne que tu aimes ou que tu apprécies. En tout cas, moi je ne sais pas faire… Avec mon protocole, pour que le rapprochement s'opère, tu dois rejoindre quelqu'un de son entourage direct, tu comprends, une personne proche, ce qui va te permettre d'avoir un contact direct, d'entretenir de

vraies relations avec celui que tu as choisi. Ça ne peut pas être la compagne de Sami, puisque tu me dis que c'est toi. Et on ne peut pas trop se réincarner en soi-même… Et encore une fois, si c'est possible, ça dépasse mes compétences. Et puis, à terme, ça ne changerait rien à ta situation puisque, tu le sais, ta disparition est programmée ! Non, la solution pour toi, ce n'est pas le passé ou le présent, c'est de migrer dans l'avenir. Mais comme je ne suis pas devin, du moins pas encore, nous ne pouvons pas connaître, dans le futur, l'éventuelle compagne de Sami, si un jour il en a une nouvelle… D'ailleurs, puisque nous en sommes à ce Sami, parle-moi donc un peu de lui, cela pourrait peut-être nous éclairer pour la suite… Mieux connaître ta vie, tes fréquentations, c'est certainement un plus pour t'accompagner, voire mieux te conseiller dans le choix de ta prochaine « destination ». Mais surtout, sache qu'il n'y a pas la moindre curiosité déplacée dans ma requête, c'est juste pour…

— Pas de souci, Logide, je comprends parfaitement ta demande et puis ma vie, ces dernières années, n'a rien d'extraordinaire. C'est, je présume, celle de toutes les jeunes femme et je n'ai rien à cacher, ni à toi, ni aux autres. En fait, j'ai rencontré Sami il y a trois ans, à la pendaison de crémaillère d'une amie commune, Galice…

Et Gwen raconta ces quelques années de vie parisienne avec ce copain étudiant en architecture, elle-même poursuivant son cursus à l'École normale. ; leur petit appart rue d'Alésia, pas très loin du studio photo tenu par sa mère à Montrouge ; les visites perpétuelles à Barbès chez la mère de Sami, Rahel ; bien sûr, leurs virées avec Galice, Raphaëlle, Gus, Dadé ; et quelques voyages… Et puis, il y a deux mois, la donne change, avec son premier poste d'instit en Bretagne et, il y a dix jours, avec l'annonce du départ de Sami pour le Canada, un véritable coup de Trafalgar après trois années de vie commune !

Bref, face à ce confident tombé du ciel, Gwen s'était libérée de tout ce qu'elle avait sur le cœur et, en moins de dix minutes, avait envoyé « la totale ». Zurbaritze qui avait écouté avec la plus grande des attentions, reprit :

— D'après ce que tu me racontes, Gwen, tu n'as guère de choix ! Tu ne peux dismigrer que vers la mère de Sami, ou vers une de ses amies, cette Raphaëlle, cette Galice par exemple, ou d'autres s'il y en a… Faut-il encore que vos âges soient compatibles, car la logique l'impose et c'est encore un autre point dont il va falloir parler.

Gwen s'entendit réfléchir à voix haute :

— Non, non, certainement pas Rahel… : « Mon petit Sami par-ci, mon petit Sami par-là… ». Pas Rapha, elle est très sympa mais ils ne se voient pas tant que ça et elle est déjà avec Gus. Pas Galice non plus, quoique ça ne me déplairait pas de savoir ce qu'ils vont trafiquer tous les deux au Canada ! Mais non, non, ce n'est pas mon genre d'espionner les gens. Et puis Galice, bonjour le caractère…

Gwen réfléchit encore plus profondément et déclara tout soudain :

— Et d'ailleurs, pourquoi Sami, pourquoi t'ai-je parlé de Sami, Zurbaritze ? Comme je viens de te le dire, il vient de m'annoncer qu'il allait partir en me laissant ici comme une vieille crêpe !

— Tu veux dire comme une vieille chaussette, Gwen, mais une vieille chaussette… …bretonne ! rétorqua Logide dans un sourire. C'est vrai que l'Atlantique, ça ne facilite pas le rapprochement. Mais peut-être n'as-tu personne d'autre vers qui te rapprocher ?…

Elle s'arrêta de ruminer, pensa encore un long moment avant de demander à Zurbaritze :

— La compagne de Simon, alors ?

— Tiens, tiens…, je me disais bien que tu pouvais aussi avoir une petite hésitation entre Sami et Simon ! Mais réfléchis bien, Gwen, c'est à toi de décider et de bien décider. Bien sûr, tu peux choisir Claire, pour te rapprocher de Simon, mais il y a peut-être d'autres personnes dans tes connaissances que tu pourrais vouloir rejoindre… Réfléchis bien ! Dans ta propre famille ?

— Non, non, Logide. Pas mes sœurs, pas leurs conjoints, et surtout pas Margot… Tu imagines, Logide, vivre le restant de mes jours dans la peau de ma mère ! Elle est sympa, elle est loin d'être bête, c'est sûr, et c'est ma

mère. Mais il y aurait de quoi devenir folle, tout le temps entre le studio Lambda et la maison, et les disputes perpétuelles avec mon père : Lulu par-ci, Lulu par-là ! Pitié… Ce n'est pas concevable, même en rêve !

Gwen envisagea rapidement d'autres « destinations » possibles : Évangéline ? Ou la Fanny du Tintin ? Murielle du Zéphe ? Dans un sourire, elle se mit même à songer à Pam « Yesmydear », l'épouse de l'oncle de Sami… Sami - Simon ? Simon - Sami ? Non, non, tout cela n'avait aucun sens. Retrouvant son sérieux, elle déclara bientôt :

— Claire, la compagne de Simon, c'est décidé…

— Très bien, Gwen, passons à la date, tu vas voir que le Diable a tout bien prévu…

— Arrête Logide, ça ne me fait pas rire…

— D'accord, Gwen, d'accord, j'essaie juste de détendre l'ambiance mais c'est vrai, ce n'est pas drôle. Alors maintenant, passons au rôle du chiffre 7 que tu vas mieux comprendre. Comme je te l'ai dit, tu as le choix de la période de dismigration, mais seulement jusqu'à un certain point car le sens logique doit guider ta décision : en effet, le passager et son hôte doivent partager un état physiologique voisin. Dit comme ça, c'est un peu compliqué mais tu vas mieux comprendre au travers de deux exemples simples. Si tu décidais de migrer dans le passé, en 1984 il y a 3 ans, Simon aurait 39 ans et toi, avec 3 x 7 de moins, tu serais un bébé de 4 ans arrivant dans la peau d'une femme de 40 ans. Je te laisse imaginer le déséquilibre psychique de Claire, l'impact sur le niveau et l'intérêt des conversations. De même, si tu choisissais le futur et 1997, dans 10 ans, Simon aurait 52 ans et toi, avec cette fois 10 x 7 de plus, tu en aurais 95, ce qui ne vaut guère mieux que dans le premier cas.

— Et bonjour les relations sentimentales, ajouta Claire en souriant.

— Avec ces deux situations extrêmes, reprit Zurbaritze, tu vois que ta marge de manœuvre est relativement restreinte.

— Mais, Logide, tu ne vas pas me dire que tu crois vraiment à ces comptes d'apothicaire ? C'est tout bonnement délirant !

— Ce n'est pas délirant du tout, c'est comme ça et ce n'est pas autrement et Goarem a bien insisté sur la puissance du chiffre 7. Tout n'est pas toujours compréhensible et pour le reste, ce n'est que du calcul mental ! Maintenant, si tu le veux bien, je vais te présenter le cas qui, à mon sens, conviendrait le mieux à ta migration. Aujourd'hui, Claire a 43 ans, je le sais par Simon. Comme je viens de le dire, il vaut mieux que tu aies à peu près le même âge lors de ton passage. Tu as 25 ans, ton voyage ne peut avoir lieu que dans le futur et il te manque donc une vingtaine d'années pour atteindre l'âge de Claire. Alors refaisons le calcul : 3 x 7 = 21. Dans trois ans, tu auras 46 ans et Claire aussi. C'est le prix que tu dois payer, même si je ne sais pas à qui… En fait, peut-être à moi, le passeur…, dit Zurbaritze en souriant. Voilà, si tu es d'accord, le mieux est que tu rejoignes Claire en 1990 et, par la même occasion, Simon aussi ! Ça te va, Gwen ?

— Mais Logide, en choisissant l'année prochaine ou mieux dans deux ans, oui dans deux ans, en 89, Claire aurait 45 ans et moi…, et moi 39 ans, ça n'est pas très éloigné. Juste 6 ans d'écart, cela ne change pas grand-chose et moi je gagne quelques années…

— Cela change que le transfert peut rater du fait de cette différence d'âge. Goarem m'a assuré qu'il a eu lui-même des soucis lors d'opérations qui avaient été mal calibrées, parfois juste pour quatre à cinq ans de décalage. Et moi, je te rappelle que je débute ! Tu veux risquer le coup ?

— Non, non, on va faire comme tu proposes mais 46 ans…, ce n'est pas donné le passage ! Et 21 ans de perdus…

— C'est peut-être mieux que de tout perdre ! D'après Goarem, tes années volées ou envolées s'ajouteront à mon capital personnel… Je vous l'avais expliqué, je crois, à toi et Simon. Comment crois-tu que j'aie pu arriver à 116 ans ? Par l'opération du Saint-Esprit ? Et puis, il faut bien que mes sept Bêtes et moi-même nous gagnons un peu notre croûte, tu ne crois pas ? Grâce à toi, je devrais atteindre les 137, le top non ? Mais Gwen, ne fais pas cette tête-là… Je plaisante encore !

— En attendant, qu'est-ce qui se passe pour moi pendant trois ans ?

demanda Gwen.

— Eh bien, je n'en sais pas plus que toi. Si tu es d'accord, je te propose d'enclencher ta dismigration maintenant et après, je n'ai rien de mieux à te proposer que ce que tu viens de dire : tu attends ! Mais si tu as de meilleures solutions, rien ne t'empêche. L'Église romaine te propose un voyage gratuit là-haut, auprès de la sainte Trinité, le Père, le Fils… C'est séduisant, non ? Il y a d'autres « écoles » possibles, le bouddhisme, l'hindouisme, le chintoïsme…, il faut choisir, Gwen, personne ne peut le faire à ta place…

— Tu sais très bien qu'en venant te voir, Logide, j'avais déjà choisi. Alors, Claire, dans deux ou trois ans, que faut-il faire ?

— Dans trois ans ! rétorqua Zurbaritze agacé. Qui est-ce qui commande à la fin ? C'est tout de même incroyable d'être têtue à ce point…

— Même pas un petit effort pour me faire plaisir, Logide ! Deux ans, trois ans…

— Même pas ! Si tu es décidée pour 1990, mon dernier mot, on fait la même chose que tout à l'heure : le bâton cérémoniel, les mains, on ferme les yeux et cette fois, on essaie de penser à Simon et à Samain…

— Et à Claire en 1989…

— Et à Claire en 1990 ! répliqua Zurbaritze de plus en plus irrité. Normalement, pour bien faire, il nous faudrait même avoir recours aux forces dégagées par un élément naturel : air, eau, feu ou terre. Faute de mieux, le bois de ce bâton va faire l'affaire. Le bois tout de même, c'est déjà bien, le bois, la feuille, la forêt, c'est un peu la terre. Et puis, nous avons l'aide d'Esculape qui, de tous temps a soulagé la souffrance, et dont la mue est symbole de renaissance permanente. Cette canne et tous ses charmes bénéfiques nous emmènent, je le sens, dans la bonne direction…

Ils saisirent tous deux le bâton et se concentrèrent à nouveau longuement. Quelques minutes plus tard, ils rouvrirent les yeux.

— Alors, ça a marché ? demanda Gwen.

— Ben, je pense que oui…

— Tu penses que oui…, tu n'es pas sûr ? s'inquiéta Gwen.

— Pas sûr, pas sûr, on n'est jamais sûr de rien, Gwen ! Mais oui, ça a marché ! Néanmoins, si la dismigration est faite, n'oublie pas qu'elle n'interviendra réellement que dans trois ans…

— Ou deux ?

En fait, Zurbaritze n'était certain de rien. Mais il ne l'avoua pas, pour ne pas inquiéter Gwen. Y avait-il une preuve, une certitude de l'accomplissement et de la réussite du rituel ? Il avait beau chercher, il ne voyait rien de particulier. Il finit par se rappeler les paroles de Goarem — « Il faut que tu te fasses confiance, Logide, tu dois mettre fin au doute permanent qui t'habite et croire en tes pouvoirs »— et décida de s'en remettre à sa bonne étoile. Pour ne pas s'éterniser sur ce sujet embarrassant, il demanda à Gwen :

— Ça ne te gêne pas de te retrouver dans la peau d'une autre, en l'occurrence celle de Claire ? Tu ne m'en as pas parlé. Ce n'est tout de même pas rien, non ?

— Oui, ce n'est pas rien mais ça ne me dérange pas. D'abord, je fais confiance à Simon, il n'a pas pu choisir n'importe qui comme compagne. Je serai à ses côtés et puis le journalisme, je sens que ça va m'intéresser…

— Et bien je suis ravi, Gwen, oui, je suis content… Mais l'heure passe, il est déjà presque midi et il va falloir que j'aille m'habiller. Je ne vais pas célébrer la fête de Simon en pyjama et robe de chambre. Qu'est-ce que tu décides de faire ? Tu restes ? Tu reviens avec Simon ? Tu ne reviens pas ?

— Écoute Logide, ce que tu m'as dit m'a mis un sérieux coup. Alors, si ça ne te dérange pas, je vais directement rentrer chez moi pour me reposer. En passant, je vais laisser un message à l'école pour Simon : je vais lui dire que je suis fatiguée et que je ne l'accompagne pas chez toi comme prévu. D'ailleurs, je compte sur ta discrétion, Logide, pour ce qui vient de se passer. En revanche, dis-lui bien que je viendrai manger et coucher à Bel Air ce soir. Quoi ? Pourquoi me regardes-tu avec ces grands yeux ? Ce n'est pas du tout ce que tu crois ! C'est juste qu'il m'a proposé de m'accompagner chez le cardiologue demain matin. Comme c'est de très bonne heure, c'est plus pratique de partir de chez lui. Et, crois-moi Logide,

je vais y aller à ce rendez-vous médical, car je n'ai plus que ce dernier espoir auquel m'accrocher !

— Et à ta dismigration, Gwen ?

— Et au passage, Logide.

Elle embrassa Logide et monta dans sa voiture. La Golf noire prit l'allée principale de Lann Kerdeven. Elle s'éloigna de la maison presque au pas, comme si elle avait été mise sur pilote automatique. Gwen avait la tête ailleurs. Elle était submergée par toutes sortes de pensées qui, quant à elles, défilaient à toute vitesse. Au sortir de la propriété, elle s'engagea dans le bois de résineux dévasté par la tempête.

— Ah, c'est vrai, pesta-t-elle, il va falloir refaire du slalom ! Ils pourraient au moins dégager un peu la…

Elle n'eut pas le temps de finir sa phrase. À son passage, un pin colossal s'effondra soudainement dans un craquement du tonnerre. Sans doute déstabilisé par l'ouragan, il était jusqu'ici resté debout par on ne sait quel miracle. Il s'abattit sur l'arrière de la Golf qui, comme catapultée, s'envola pour aller s'encastrer dans un fouillis inextricable de souches et de grosses branches en contrebas de la route.

28 LES VIEILLES PIERRES DE BIHIT

Mercredi 28 octobre 1987

Mercredi, 12 h 00

Le train de Simon arriva en gare de Lannion à l'heure prévue, midi pile. Il retrouva sa voiture sur le parking de la gare et se rendit directement à Loupelec pour chercher Gwen. Il attendit devant l'école mais ne la vit pas. Il regarda sa montre :

— Presque midi et demi, se dit-il, la classe est finie, elle devrait être sortie.

Il entra dans le bâtiment, alla au bureau de monsieur Lannerie-Rouette qui lui dit qu'elle était en arrêt maladie depuis la veille. Elle avait eu un petit malaise.

— Non, non, assura le directeur. Rien de bien méchant, elle est même repartie chez elle en voiture. Un peu de fatigue, je pense… Ah, nous ne faisons pas un métier facile, monsieur Rotram.

— Je peux téléphoner pour avoir des nouvelles ?

— Mais bien sûr, voilà le combiné, faites comme chez vous…

Simon laissa sonner longtemps mais ça ne répondit pas.

— Ce malaise…, pensa Simon. Si ça se trouve, elle est partie directement chez Logide. Elle ne tenait déjà plus en place avant-hier, elle n'a pas pu m'attendre… Je vais certainement la retrouver là-bas.

— Alors, monsieur Rotram. Ça ne répond pas ? Elle doit se reposer et n'entend pas le téléphone…

C'était une autre possibilité mais il y en avait bien d'autres. Il salua le directeur et décida d'aller d'abord chez Logide. Si elle n'y était pas, ils aviseraient à ce moment-là. Lann Kerdeven n'était tout de même qu'à un quart d'heure de Saint-Michel-en-Grève… Il était presque arrivé chez Zurbaritze quand, dans les deux derniers kilomètres, il dut descendre de

voiture. Un gros arbre barrait en partie la chaussée.

— Il n'est pas tombé depuis longtemps celui-là, se dit Simon, il n'a même pas été tronçonné… Bon ! Ce n'était pas prévu… Si ça se trouve, je vais être bon pour finir la route à pied !

En contournant le pin, il vit que le tronc n'obstruait que la moitié de la chaussée. En prenant un peu sur la berme, il allait peut-être pouvoir passer en voiture.

— J'ai de la chance, dit-il à voix haute. Mais il faut encore que j'arrive à dégager ces deux grosses branches cassées et ça, ce n'est pas gagné…

Simon se mit à la tâche et, tirant de toutes ses forces, réussit finalement à faire glisser par à-coups les ramures jusqu'au fossé.

— Bon, voilà une bonne chose de faite, se dit-il. Je n'ai plus que quelques saloperies à retirer et ça devrait le faire…

Il avait presque fini quand, en jetant les derniers branchages en lisière du bois, il remarqua une forme noire qui dépassait à peine du fatras végétal.

— Mais c'est une bagnole…

Il sauta au bas du talus, s'approcha comme il put, enjambant les troncs et les racines enchevêtrés, écartant les branches.

— Oui, c'est une bagnole…, pas une épave… Putain ! Mais…, mais…, une Golf, c'est la voiture de Gwen !

En pleine furie cette fois, il continua sa difficile progression, pliant, tordant, cassant les barreaux tenaces de la prison végétale. Il s'arrachait les mains sur les bois rétifs, mais il s'obstinait. Son torse et son visage étaient fouettés par les scions sournois, mais il avançait. Il arriva enfin au niveau de la portière avant.

— Putain, mais elle est encore dedans ! Gwen ! Gwen ! Réponds-moi ! Gwen !

À coups de talon rageurs, il dégagea à grand peine les dernières branches coincées dans la carrosserie, tira comme un forcené sur la porte qui ne s'ouvrit qu'un peu, ne lui permettant que de passer le bras à l'intérieur. Gwen était inerte, toujours assise au volant, apparemment

indemne, juste la tête penchée sur son épaule gauche.

— Gwen, Gwen ! Il faut que tu te réveilles ! dit Simon en se contorsionnant pour lui tapoter les joues. Je vais te sortir de là…, mais il faut que tu m'aides…

Elle ne réagit pas. Simon souleva sa manche, prit son pouls et, au bout d'un court moment, se mit à pleurer doucement. Les yeux noyés de larmes, il la regarda longtemps, longtemps…, comme pour mieux garder son visage inscrit au plus profond de lui. Il lui parla, soupira, cria, puis s'acharna encore et encore sur la portière coincée par les grosses branches, sans succès. Il finit par la refermer et, dévasté, impuissant, il escalada à nouveau l'enchevêtrement végétal, s'éloigna et se laissa tomber au bord de la route. Assis, les mains au sol, tête penchée entre les bras tendus, il y resta là, prostré, sanglotant, submergé par le chagrin, de longues minutes, une éternité…

— Logide, je te dis qu'elle nous a quittés, tu m'entends Logide, elle est partie pour toujours ! Elle est dans le bois, à deux pas d'ici, coincée dans sa bagnole, sous un pin… Je n'ai même pas réussi à la sortir, les portières sont bloquées. L'arrière de la voiture est en miettes mais elle, elle n'a presque rien, deux trois égratignures au visage, on dirait qu'elle dort… Mais crois-moi, Logide, j'ai pris son pouls au poignet, à la carotide, j'ai vérifié et vérifié encore, c'est fini ! Est-ce que tu l'as vue avant ? Elle venait chez toi ou elle en repartait ?

— Oui, je l'ai vue, elle était encore là il y a une heure. Elle m'a annoncé qu'elle était malade, qu'en tout cas c'est ce que ses médecins lui avaient dit, elle voulait savoir si je pouvais faire quelque chose, la guérir. Je l'ai auscultée, je n'ai pas mis très longtemps à constater, moi aussi, un problème cardiaque très sérieux, bien trop complexe pour mes compétences et je lui ai donc aussitôt avoué mon impuissance. En fait, en venant me trouver, elle était persuadée que j'allais tout arranger en un clin d'œil. Depuis qu'elle avait consulté, elle était littéralement traumatisée. Elle ne supportait pas l'idée de pouvoir disparaître sans raison, comme ça,

à n'importe quel moment. Pour ma part, je pense que si elle n'avait rien su, sa fin de vie aurait été plus heureuse. Elle serait partie en un battement de cil, sans même s'en rendre compte. Parce que, tu vois Simon, plus que la maladie, c'est souvent de savoir qu'on est malade qui est insupportable… Bref, après ce que je lui ai dit, elle est repartie dans tous ses états. Elle voulait rentrer directement chez elle, à Saint-Michel-en-Grève. Elle m'a juste dit de te rappeler qu'elle viendrait bien coucher chez toi ce soir.

— Oui, c'était prévu. On devait aller voir son cardiologue tôt demain matin. Maintenant, tout cela me paraît bien absurde. Tu sais, je peux te le dire Logide, avec elle, je perds beaucoup. Je crois que j'avais enfin trouvé mon âme-sœur, même si de son côté, elle n'était pas encore trop décidée… Pour moi, en tout cas, c'était la personne idéale, celle qu'on ne choisit pas, celle qu'on ne rencontre qu'une fois…

Simon sentit à nouveau une grosse boule se former dans sa gorge. Il avala avec difficulté, se frotta vigoureusement les yeux et détourna son visage vers la fenêtre pour ne pas pleurer devant Logide.

— Mais Simon, tu as Claire également…

— Oui, mais ce n'est pas pareil. Claire, c'est la grande sœur que j'aime, mon bras droit, mon *alter ego*. Au départ, notre relation s'est construite sur un accord mutuel, une sorte de décision rationnelle ; dans le fond, je crois que j'aurais pu avoir les mêmes rapports avec bien d'autres femmes tout aussi intéressantes. Aujourd'hui, on se connaît tellement, on a tellement tout partagé, on fait tellement le même métier, qu'on tient l'un à l'autre presque par habitude. Il n'y a plus vraiment de surprises… Je crois que cet amour-là pourrait continuer, même si nous faisions de nouvelles rencontres.

— Je vois, je vois, amour passion, amour affection…

— Avec Gwen, il me restait tellement à découvrir. Et là, je perds tout, d'un coup, subitement. Toute une vie possible qui disparaît avec elle…

— Et si moi, Simon, je pouvais te proposer cette vie dont tu rêves, qu'en dirais-tu ?

— Comment ça, Logide ? Comme Jésus, tu peux ressusciter les morts ?

— Non Simon, bien sûr que je ne peux pas ressusciter les morts ! Ou du moins, pas encore…

— Tu plaisantes, là, j'espère ?

— Oui, je plaisante. Mais en revanche, tu te souviens de ce que je vous ai dit il y a quelques temps, à Gwen et à toi. Nous sommes le 28 octobre, le jour de ta fête, Simon, le début de Samain. Aujourd'hui, c'est le passage de la saison claire à la saison sombre…

— Tu veux dire qu'avec ton passage, je peux retrouver Gwen ?

— Ce n'est pas avec mon passage, Simon, mais plutôt avec le tien… que, soit dit en passant (petit rire…), je ne devrais pas avoir à te proposer. Car d'ordinaire, c'est plutôt au voyageur d'en faire la demande ! Mais en effet, je peux même t'offrir bien mieux que de rejoindre Gwen dans son ultime demeure : il s'agit, tout au contraire, d'aller partager sa vie !

— Partager sa vie, comment ça ?

— Partager sa vie, Simon, car il y a un moyen que je viens d'apprendre de la bouche-même d'un grand sage ! Alors Simon, veux-tu connaître le secret de Goarem Boltram qui pourrait te permettre de vivre quelques temps avec Gwen ?

— Bien sûr que je veux, Logide, même si je ne crois pas un traître mot de ce que tu vas me dire…

— Écoute Simon, lança Zurbaritze agacé, il va tout de même falloir faire un effort sinon, tu t'en doutes, ça ne peut pas fonctionner ! Es-tu prêt à jouer le jeu, Simon ? Jure-le, jure…

— De toutes manières, je n'ai pas grand-chose à perdre, je l'ai déjà perdue. Oui, je vais jouer le jeu, Logide, je te le promets, même si je n'en comprends pas les règles…

— Les règles, les voilà ! Comme tu le sais déjà, la Saint-Simon est une période favorable pour les passages et il faut vraiment qu'on profite de ce jour. Alors écoute bien… Dans la plupart des réincarnations, les individus transmigrent au moment de leur mort. Mais Goarem vient de me livrer une information incroyable. Il n'est pas indispensable de mourir pour

passer dans un autre corps ; on peut également rester en vie et, par dédoublement de la personnalité, aller occuper une autre enveloppe charnelle : c'est la dismigration et c'est, Simon, ce que je te propose. Pour retrouver Gwen, tu vas partager l'identité d'un de ses proches et comme elle est disparue, la chose n'est possible que dans le passé. Pour moi, le plus simple, c'est que tu gagnes le corps de son petit ami, un certain Sami…

— Oui, j'ai déjà entendu parler de lui. J'espère au moins que c'est un mec valable !

— Comment peux-tu dire ça, Simon ! Si tu aimes Gwen, tu ne peux pas croire qu'elle n'ait pas choisi un gars bien !

— C'est vrai, je n'y avais pas pensé, Logide. Mais c'est peut-être lui qui l'a choisie ?

— Simon, il faut toujours que tu cherches la petite bête ! Laisse tomber la critique et écoute plutôt la suite. Pour que tu puisses rejoindre le corps de Sami, il faut que tu aies en gros le même âge que lui, à l'époque où tu vas le retrouver. C'est une question de bon sens, mais c'est surtout une condition imposée du passage qui échoue si la concordance des âges n'est pas respectée au mieux. D'un autre côté, comme Sami et Gwen ne se connaissent que depuis trois ans, ça limite les possibilités, comme tu vas le voir. Car enfin, tu dois savoir qu'une de nos années en vaut sept lors d'une dismigration. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais strictement rien, c'est ce que m'a affirmé Goarem et on ne peut que s'y tenir. Pour conclure, si un choix relatif s'offre à nous, la marge de calcul pour ta migration est néanmoins très limitée. Sans faire de savantes opérations, la meilleure opportunité me semble être celle-là : Sami a 24 ans, tu vas en avoir 42, donc tu as une vingtaine d'années à perdre. Comme 3 fois 7 font 21, il nous faut revenir trois années en arrière. C'est donc en 1984 que tu pourrais retrouver Gwen à l'époque de sa rencontre avec Sami et, tout comme ce dernier, tu aurais 21 ans. Ça te va ?

— Ça me va, ça me va…, c'est vite dit ! Parce que pour le moment, je n'ai que 41 ans… Donc j'aurai 20 ans en 1984 et non pas 21. Tu ne vas pas

me carotter une année comme ça, Logide !

— Quand je dis que tu cherches la petite bête, Simon ! Tu vas avoir 42 ans le 2 novembre, donc tu ne vas pas m'enquiquiner pour 5 jours ! En 1984, tu auras 21 ans, que ça te plaise ou non ! C'est comme ça, un point c'est tout !

— Calme-toi, Logide. Il faut bien que je t'embête un peu… Mais c'est tout de même la dictature, ce passage…

— Oui, c'est la dictature, Simon ! Et si tu continues à ergoter, je t'envoie retrouver Gwen en Sibérie !

— Et au bout des 3 ans, il se passe quoi ?

— Eh bien, ton double quitte le corps de Sami pour revenir dans le tien. Sami est à nouveau entièrement Sami ; et toi, tu es à nouveau entièrement un Simon de 42 ans.

— Il va me rester des souvenirs de ces trois années ?

— Goarem ne m'en a pas trop parlé… Mais je pense que tu dois conserver certains traits de caractère de ton hôte, peut-être pas des souvenirs précis, mais plutôt des réminiscences… Toi et Sami, vous allez tout de même partager l'existence de l'autre pendant trois longues années, ça ne peut que laisser des traces, chez les deux…

— Mais en fait, Logide, ce retour après trois années, il est programmé pour aujourd'hui, le jour-même de la disparition de Gwen, le jour-même de mon passage…

— Tout à fait, pour aujourd'hui, le 28 octobre 1987, le jour de la Saint-Simon, de Samain.

— Écoute Logide, quand j'y repense, ce matin il m'est arrivé un truc étrange. J'ai croisé un jeune type à Montparnasse, j'aurais juré déjà le connaître. Ça m'a d'ailleurs incité à lui parler un peu. Il s'est arrêté pour me demander l'heure, on a discuté deux minutes, il partait pour le Canada. Quand on s'est serré la main pour se quitter, j'ai eu une drôle de sensation. C'était Sami ?

— Oui Simon, c'était Sami. Pendant votre échange, la dismigration s'est terminée et chacun a repris en main sa propre destinée… Je ne pense

d'ailleurs pas que cette rencontre ait été prévue, écrite. C'est certainement le fruit du hasard…

— Mais c'était ce matin vers 8 heures, il est près de 15 heures et nous n'avons pas encore tenté ce passage…

— C'est le décalage horaire ! argumenta Zurbaritze en souriant. D'ailleurs, il faut qu'on se presse de réaliser ton passage.

— J'apprécierais mieux ton humour en d'autres circonstances ! Mais maintenant, il me tarde de retrouver Gwen. Mais pour commencer, on appelle les secours. On ne peut pas la laisser comme ça !

— Écoute, Simon. Je sais que ce n'est pas bien, mais si on appelle les pompiers et les gendarmes maintenant, c'est sûr, on va être bloqué ici et la nuit va venir vite. Or, il faut qu'on aille à Trébeurden pour le passage…

— À Trébeurden ?

— Oui à Trébeurden, je vais t'expliquer. Alors, je te propose d'attendre demain pour signaler l'accident. Tu m'as dit qu'on ne voyait pratiquement pas la voiture de la route… On peut peut-être la laisser là-bas quelques heures de plus, maintenant, ça changera quoi ? Elle est à l'abri ?

— Oui, j'ai bien refermé la portière.

— Tu sais, Simon, j'ai déjà vécu ce genre de situation jadis. C'est difficile, un peu malsain mais qu'est-ce qu'on y peut. Cet accident, ce n'est pas notre faute et le temps nous manque… Demain matin, on fera comme si on venait de la découvrir. Qu'est-ce que tu en penses ?

— OK Logide, on fait comme tu dis. Et puis comme ça, elle sera un peu là avec nous, pour ma fête à Lann Kerdeven. Allez, tu m'expliques…

— Sauf que pour ta fête, Simon, ça se passe maintenant à Trébeurden…

En effet, comme les résultats de la dismigration de Gwen laissaient Zurbaritze encore profondément perplexe, non pas que le passage ait raté mais plutôt qu'il n'y avait aucune preuve tangible de sa réussite, Zurbaritze avait décidé de « taper » plus fort pour son deuxième coup d'apprenti-passeur. Peut-être pourrait-il alors espérer des signes plus clairs de l'accomplissement du rite… ? Il avait donc choisi, pour cette seconde dismigration, de s'appuyer sur des forces plus puissantes que celles

dégagées par le bâton d'Esculape. Là encore, il allait mettre ses pas dans ceux de Goarem Boltram qui lui avait vanté les mérites d'un élément naturel « solide, efficace et presque inusable », ou peut-être bien « immuable », Zurbaritze ne se rappelait pas précisément du terme employé par le mage…

Mercredi, 16 h 30

— Mais qu'est-ce qu'on vient faire Logide, mais qu'est-ce qu'on vient faire ici au lieu d'être restés auprès de Gwen ! se lamentait Simon.

— Je vais t'expliquer en bas.

Après une petite demi-heure de route, ils étaient entrés dans Trébeurden. Maintenant, la 4L commençait à quitter la ville pour s'engager plein sud sur la petite route de Porz Mabo. La vallée sèche et pentue, encaissée d'une cinquantaine de mètres et très boisée, dégringolait vers la mer. Le temps était clément et sur la rive opposée de la Baie de Lannion, on apercevait Locquémeau et les pointes de Séhar et du Dourven.

— On pourrait presque voir Lann Kerdeven de l'autre côté du Léguer, fit remarquer Zurbaritze. On a de la chance, la marée est basse, ça sera idéal pour tout à l'heure… Tu ne trouves pas que c'est beau, Simon ?

Par moment, ces purs instants de contemplation étaient interrompus par les longs cris d'agonie lancés par les freins de la 4L. Puis le silence revenait, simplement troublé par les chamailleries de quelques goélands argentés.

— On est bientôt arrivés à la plage de Porz Mabo. Si je me souviens bien, Goarem m'avait parlé de prendre à droite vers la pointe de Bihit. Allons-y !

— Si je me souviens bien…, soupira Simon.

500 mètres plus loin, ils garèrent la voiture et continuèrent à pied par le chemin de Mez An Aod.

— Bon, c'est bon, c'est bon…, on y est presque, dit Zurbaritze.

Maintenant il va falloir crapahuter un peu pour descendre à la plage de Porz Raden.

Ils traversèrent un bosquet, dévalèrent les derniers mètres entre bouquets d'ajoncs et pierrailles instables. Enfin, ils descendirent le petit talus rocailleux qui bordait le rivage. La marée basse avait découvert la grève où alternait bancs de roches émoussées et langues de sable.

— Nous y voilà ! s'exclama Zurbaritze.

— Nous y voilà où ? demanda Simon.

Ils s'avançaient maintenant sur le platier rocheux. Il ressemblait à une planche à découper, gris foncé, où les coups de couteau auraient laissé dans les deux sens des entailles très longues mais peu profondes. Elles se recoupaient pour former une sorte de vaste maillage orthogonal.

— Asseyons-nous Simon, je vais t'expliquer. Pour que tu comprennes bien pourquoi nous sommes ici, il faut que nous reparlions du passage, mais sur un plan plus technique cette fois. Voilà… Pour la plupart d'entre nous, pour une réincarnation, nous avons besoin d'un « passeur » qui nous prenne sous son aile. Je vais tenter d'être le tien. Mais il faut que tu saches, Simon, qu'il s'agit également pour moi d'une sorte de voyage initiatique. Non, je ne débute pas tout à fait. Mais j'ai encore beaucoup à apprendre sur les rites du voyage que, jusqu'ici, Goarem s'est chargé de me transmettre.

— J'espère qu'il a bien fait son travail et que tu es un bon élève ! souffla Simon. Je ne voudrais pas me retrouver transbahuté, comme dans certains films, au Moyen Âge ou chez les Romains, alors qu'il faut juste que je recule de trois années pour rejoindre Gwen !

— Si tu le souhaites, Simon, tu peux trouver un autre passeur…

— Mais non, Logide ! dit Simon en tapant amicalement dans le dos de Zurbarizte. Tu sais bien que tu es mon passeur préféré… Et puis, ai-je vraiment d'autres choix ?

— Donc, ton passeur préféré peut continuer ? C'est sûr…? Alors, écoute au lieu de faire le zigoto ! Comme tu le sais maintenant, outre la réincarnation après la mort, il existe aussi la dismigration. Ce

dédoublement de la personne, de son vivant, est un rite plus subtil et plus délicat à mener. Comme je débute, Goarem m'a conseillé de mettre le plus de conditions favorables de mon côté. Avec le temps, paraît-il, je deviendrai plus autonome.

— Attends Logide, laisse-moi participer un peu ! Je vais t'aider à rassembler ces cartes indispensables. D'abord, il faut, comme tu me l'as dit, choisir un jour idoine : la Saint-Simon et Samain sont bien sûr de ceux-là. Ces moments se prêtent au passage, mais aussi à fêter et visiter les morts, comme à la Toussaint et au 1er novembre, ou à les repousser lorsqu'ils s'invitent comme à Halloween. Ces parenthèses hors du temps servent également à séjourner chez les Dieux dans le Sidh, cet Autre Monde des Celtes.

— Je vois, Simon, que tu as bien appris ta leçon… Ensuite, il faut savoir que les liens de l'amour ou de l'amitié construisent un pont physique et psychique solide entre le passager et sa cible. Ces deux êtres seront plus proches, grâce à leur quête commune.

— Enfin, il faut que le passeur ait des facultés singulières, et là je m'y connais un peu grâce à mes voyages. Ces aptitudes peuvent être innées, en gros, il faut avoir un don. Elles peuvent aussi être apprises, par transmission ou par expérience. Elles sont parfois artificielles, en général, c'est le pétard ou la coke ; ou encore sacerdotales, avec un cérémonial bien particulier. Ce rituel peut aller jusqu'à la transe, dans certaines coutumes chamaniques. C'est ce que j'ai observé avec certains spirites de Chine, de Sibérie, de Turquie, du Mexique…

— C'est vrai, Simon. Mais il n'y a pas que les qualités du passeur qui importent. Je vais tout de même te rappeler deux choses essentielles que tu as oubliées. Tout d'abord, il faut également que le « migrant » ait aussi des dispositions particulières : il doit être réactif, capable de pratiquer l'introspection bref, il doit être sensible et là-dessus, mon Simon, tu as des progrès à faire…

— Tu as raison, il faut que j'arrive à me concentrer…

— Enfin, et Goarem a fortement insisté sur ce point, le passeur et le

passager doivent s'appuyer sur des forces qui gouvernent le monde et vont favoriser le rituel.

— De quelles forces s'agit-il, Logide ?

— Il s'agit des quatre éléments naturels que tout mage peut solliciter ou subir lorsqu'il pratique une invocation. D'après Goarem, les trois premiers, le feu, l'eau et l'air, nécessitent une forte expérience du mage, car ils sont changeants, presque « animés » et donc moins maîtrisables. J'ai déjà eu à faire à deux d'entre eux et crois-moi, j'ai vite été dépassé par les événements ! L'utilisation du quatrième, plus stable, présente moins de dangers. C'est pourquoi Goarem m'a conseillé de le choisir en cas de besoin : c'est la terre et, en l'occurrence ici, la pierre. Son immuabilité, du moins à l'échelle humaine, est un caractère sur lequel on peut s'appuyer avec une relative confiance. Ce sont ces rochers qui vont nous être utiles…

— Plus stable, plus stable…, embraya Simon, il y a aussi les éboulements, les glissements de terrain, les tremblements de terre et tout le tintouin, si ça ça n'est pas dangereux…

— Tu pinailles, tu pinailles encore Simon. Bien sûr qu'il y a des risques, tout est risqué, tout est menaçant, notre vie n'est qu'un risque ! Mais je t'ai bien parlé d'une « relative confiance » et il y a menace et menace : le déluge, l'inondation, la tempête, la grêle, l'incendie, la foudre me semblent bien plus dangereux par leur soudaineté, leur violence que nos bonnes vieilles pierres qui, je te le concède néanmoins, bougent et voyagent parfois…

— OK, OK Logide, mais pourquoi ces rochers-là spécialement ?

— Parce que leur grand âge va nous être d'une aide exceptionnelle. Simon, je te présente les vieilles roches. Elles connaissent le temps comme leur poche, si je puis dire, car elles sont ici depuis deux milliards d'années, tu m'entends, deux milliards d'années… Tout un symbole ! C'est Goarem qui m'a indiqué le formidable pouvoir « conducteur » de ces pierres qu'il a déjà testées pour plusieurs dismigrations.

— Parce qu'il accompagne fréquemment des passages ?

— Fréquemment, je ne sais pas, Simon. Mais de temps à autre, oui,

c'est sûr et ces pierres font un peu partie de sa panoplie.

— Et donc, tu affirmes que les cailloux anonymes qui sont sous nos yeux n'ont pas d'âge ?

— Oui, Simon, ces roches vénérables sont particulièrement anciennes.

— Et tu peux me dire d'où Goarem sort que ces pierres ont deux milliards d'années ? Deux milliards d'années, non mais Logide, deux milliards, tu te rends compte…, presque la moitié de l'âge de la Terre !

— Il ne le sort pas de dessous son chapeau, Simon, d'ailleurs il n'en porte pas ! Non, il tient ça d'un géologue, un certain Auvray qui, il y a à peine 7 ans, a identifié ces roches dans le Trégor et a réussi à les dater. Ce sont les plus vieilles d'Europe. Elles appartiennent à une montagne antédiluvienne, totalement burinée par le temps, qu'on appelle la chaîne Icartienne. Il n'en reste que quelques reliques, entre ici et Ploumanac'h.

— C'est curieux, moi qui n'ai jamais fait de géologie, j'ai déjà entendu parler de ces reliefs Icartiens, mais à quelle occasion ? Impossible de le dire… Pourtant, ils ne sont pas très connus, tout au plus par une poignée de scientifiques. Peut-être m'en a-t-on parlé au cours d'un voyage, peut-être au Royaume-Uni ? Je ne me souviens plus… Mais en revanche, je me rappelle parfaitement que le nom de cette montagne vient d'Icart Point, un cap méridional de l'île de Guernesey où ces roches ont été décrites pour la première fois…

— …vers 1967 et datées dans sa thèse par un Anglais, un certain C.J.D. Adams. Ce brillant géologue est également une vieille relation de Goarem qui a été très fier de m'annoncer les découvertes de son ami, comme si ces cailloux faisaient partie de sa famille !

— Et elles ont un nom ces vieilles pierres ? C'est du quoi ? demanda Simon en montrant du doigt la roche. Regarde, il y a comme des grumeaux allongés en surface…

— Oui, répondit Zurbaritze, ce sont des gneiss qui ont été cuits et recuits ; plus précisément, il s'agit d'orthogneiss oeillés. En effet, on y trouve des inclusions de feldspath rosés qui font un peu comme des yeux. Adams a d'ailleurs donné à Goarem une bague qu'il a fait faire avec un

échantillon de cette pierre. Mais le plus curieux, c'est que Goarem m'a affirmé que Gwen a possédé un moment un anneau en tout point similaire au sien !

— C'est dément, Logide, comment cela peut-il être possible ?

— Ça, mon petit Simon, je n'en sais foutre rien ! Mais ce doit être vrai car Goarem a également d'incroyables facultés de prescience. C'est un grand visionnaire et, pour te dire, il y a quinze jours, il avait anticipé le passage de l'ouragan !

— C'est complétement dément ce que tu me racontes, Logide. Mais ce qui est également insensé, c'est que j'ai l'impression d'avoir déjà vu cette bague et ces minéraux quelque part… mais où et quand ? Ça, je suis incapable de m'en rappeler ! Tout à l'heure d'ailleurs, je prendrai bien un petit fragment de cette pierre, juste pour le souvenir et juste pour Gwen, si tu me dis qu'elle l'a portée…

— En attendant, il faut qu'on s'y mette Simon, sinon on va se faire prendre par la nuit. Car si la mémoire peut nous jouer des tours, l'heure également si l'on n'y prend garde !

— Bon, eh bien allons-y Logide ! Comment faut-il procéder ?

— Ce n'est pas compliqué. Tu n'as qu'à poser tes deux mains sur la roche, tu fermes les yeux et tu te concentres sur Gwen et Sami…

— Sur Gwen !

— Sur Gwen si tu veux. Moi, je t'attrape par le poignet gauche et je pense à Gwen et Sami, à la date que nous avons choisie. Tant que je te serre, nous allons voyager ensemble. Dès que je te lâche, une part de toi reste en 1984 et nous, c'est-à-dire moi et l'autre « bout » de toi, nous revenons ici.

— Mais, Logide, je vais me souvenir de quelque chose ?

— Tant que je te tiens, oui… De tout ! Mais dès que je vais desserrer mon emprise, je ne sais pas trop. Ton double continuera sa vie autonome en 1984, toi, tu seras toujours le Simon de 1987 : il ne devrait te rester de ton « séjour » que quelques vagues impressions, tu vois, juste des sensations imprécises. C'est du moins ce que Goarem m'a laissé entendre.

Néanmoins, à t'entendre parler d'Icart Point, et surtout de cette bague, on peut penser que ton inconscient a conservé bien d'autres choses. Et elles sont obligatoirement liées à ton passage : car si tu connais cette bague que tu ne devrais pas connaître, c'est bien que tu as rencontré Gwen dans le passé et donc que le passage que tu t'apprêtes à faire a réussi ! Tout cela semble de très bon augure… Et tu vois, tu réponds toi-même à ta question : oui, tu te souviendras de certains épisodes de ton voyage, même après que j'aie desseré mon étreinte…

— D'accord, Logide, mais pour plus de sécurité, lâche-moi tout de même le poignet le plus tard possible, on ne sait jamais…

— Je vais faire de mon mieux, mais Simon, on ne va pas non plus coucher sur cette plage !

— Mais si moi là-bas je couche avec Gwen, Logide, il faut que je m'en souvienne…

— On ne couche pas ensemble dès le premier soir, Simon, tu devrais le savoir. Et, en plus, tu ne crois tout de même pas que je vais tenir la chandelle ! Bon, on y va ?

— On y va, Logide…

Simon, campé dans une large fissure, appliqua ses deux mains sur la paroi froide. Logide lui saisit le poignet. Ils fermèrent les yeux…

29 UNE CRÉMAILLÈRE CHEZ GALICE

Dimanche 28 octobre 1984, 17 heures 30

Depuis une bonne demi-heure, la fête battait son plein chez Galice Portefeu qui pendait la crémaillère dans son nouvel appartement. C'était un trois pièces superbe au sud du Marais. Par une des fenêtres, on apercevait la Seine et même, en se penchant dangereusement au balcon, un peu plus loin, le haut d'une des tours de Notre-Dame.

— Mais Galice, comment tu as fait pour trouver un appart quai de l'Hôtel de Ville ? demanda Gwen.

— Et surtout, comment tu fais pour payer, quand on connaît le prix des loyers à Paris ? ajouta Annelise, une rouquine rigolote en train de siroter un gin fizz avec une paille. C'est trop tendance le quartier, ça doit coûter un max…

— C'est la chance, j'ai toujours de la chance, les filles. Ce sont des amis de mes parents, des enseignants, qui partent en coopération pour trois ans à Madagascar. Ils me laissent ce petit bijou pour un loyer modique, du moment que je ne casse rien et que je m'occupe de leurs deux chats qu'ils ne peuvent pas emmener. Et moi les chats, j'adore… dit Galice faisant mine de montrer les griffes à ses amies, tout en grognant comme une tigresse : Grrrrrrrr….

Il y avait là une petite vingtaine de personnes et, bien que la pièce soit de bonne taille, on ressentait une sorte de promiscuité favorable aux retrouvailles et à l'échange. Devant les deux fenêtres, on pouvait même parler de confusion, car quelques excités de la première heure dansaient déjà sur le rock de l'année, Born in USA de Bruce Springsteen. Au sortir de passes maladroites, ils bousculaient au passage de petits groupes de convives qui bavardaient verre et toast à la main. À l'autre bout de la salle, Galice avait dressé un buffet, inabordable comme à l'accoutumée, car une solide bande de pachydermes, vissés comme des ruminants devant le râtelier, en bloquait l'accès. À 17 h 30, après un long coup de sonnette, Galice alla ouvrir au dernier groupe d'invités.

— Raphaëlle, Gus, Sami, j'ai cru que vous n'alliez jamais arriver ! Bienvenue ! Entrez dans mon palais, faites comme chez vous, allez vous servir au buffet si vous arrivez à approcher… Mais Sami, ça ne va pas ? Tu es tout blanc…

— Je ne sais pas ce que j'ai, la tête qui tourne, comme un étourdissement… Ça ne m'arrive jamais ce genre de truc ! Là, ça m'a pris sévère en montant les escaliers et je ne suis toujours pas dans mon assiette. C'est violent, ça me tape dans les tempes…

— Peut-être un coup de froid, viens t'asseoir, dit-elle en lui attrapant le bras pour le diriger vers une chaise installée dans l'entrée de l'appartement. Ici, tu vas être plus au calme. Je vais te chercher un verre d'eau… En attendant, Gwen, remplace-moi auprès de lui, viens jouer les infirmières… C'est un excellent copain, je ne voudrais pas qu'il meure chez moi. À peine emménagée, et déjà un cadavre sur les bras ! Non, non, ça ne ferait pas sérieux. Et les voisins, Sami, tu y as pensé aux voisins ? Bon, faut que je m'occupe de mon petit monde, je reviens Sami, avec le verre d'eau…

— Vas-y, vas-y, ça va passer…, marmonna Sami tout patraque alors que Galice s'éloignait.

— Ça va mieux ? demanda Gwen en s'accroupissant devant le garçon pour le regarder dans les yeux en attendant sa réponse.

— Moyen, moyen, il faut attendre un peu, mais ça va revenir, je me sens, je me sens…, en fait beaucoup mieux depuis, depuis… ce que je vois, s'entendit répondre Sami en levant le nez vers sa nouvelle interlocutrice.

Il pensa subitement qu'il devait être complétement fou, qu'il délirait peut-être pour s'adresser ainsi à une fille qu'il n'avait jamais vu. Non, ce n'était pas lui, faire du gringue comme ça ouvertement ! Hébété, les yeux rivés sur l'immense sourire épanoui devant lui, il s'entendit rependre :

— Mais en fait, non ! Je crois que je dois aller beaucoup plus mal. J'ai des hallucinations maintenant ! Pourtant de jolies hallucinations, et avec un de ces sourires…

— Je ne sais pas si c'est la fièvre qui te fait délirer, mais au moins, tu ne

manques pas d'aplomb ! rétorqua Gwen un peu espiègle mais surprise par cette entrée en matière inattendue.

— Si, j'en manque justement et tu devrais me soutenir et me serrer dans tes bras si tu ne veux pas que je m'écroule…

— Ta ta ta…, tu m'as l'air d'aller beaucoup mieux au contraire ! Ça t'arrive souvent ce genre de malaise ?

— Non, non, jamais…, dit Sami en reprenant son sérieux. C'est la première fois que ça m'arrive. J'ai eu comme une sorte de flash, un grand éblouissement…

— Tu ne vas pas remettre ça ?

— Non, non…, je t'assure, je ne te raconte pas de salades… Mais d'un autre côté, je suis à peine remis que je vois déjà les anges…, ajouta Sami en souriant…

— Pouuuuuh… soupira Gwen mimant la lassitude, il faudrait changer de disque...

— Qu'est-ce qu'il faudrait changer ? demanda Galice à Gwen, en revenant un verre d'eau à la main.

— Les bêtises de ton copain, répondit Gwen.

— Ce n'est pourtant pas son genre…, conclut Galice. Gwen, je te présente Sami qui est en archi avec moi à l'ENSA. Sami, voici Gwen, une copine d'enfance qui veut devenir instit, la pauvre. Elle et moi, on ne s'est pas quittées de l'école primaire au lycée. Il y a deux ans, quand mes parents ont été mutés à Lille, je les ai suivis pour faire mes deux premières années d'architecture là-bas. Mais aujourd'hui, avec cet appart, coucou me revoilou à la Capitale pour la licence. Paris me manquait trop, les copines, les boutiques, les soirées !

Galice avait le type espagnol et son prénom rappelait cette petite région du nord-ouest de la péninsule ibérique. Ses parents, originaires de Saint-Jacques-de-Compostelle, l'avaient appelée Galicia mais l'enfant, qui était née à Paris, leur avait rapidement imposé la version francisée de son petit nom. Jolie brune au teint mat, cheveux longs souvent attachés dans le dos, traits fins et pommettes hautes, yeux marron et regard fier, Galice

était en effet ce qu'on appelle un « tempérament ». Très tôt, elle avait su dicter à son entourage le moindre de ses caprices et ses quatre volontés : la première de celles-ci avait consisté « à ne pas passer pour une boniche espagnole avec un prénom comme celui-là ! » Galice menait donc son monde par le bout du nez, mais sa séduction naturelle gommait ce caractère autoritaire qui aurait pu vite devenir un travers gênant. Par ailleurs, elle appréciait le faste et l'apparat et était très fière de la réussite sociale de son père qui, de réfugié en 39, était devenu en une vingtaine d'années, un des piliers d'une importante entreprise de transports routiers.

— Bon, allez ! Vous aurez bien le temps de discuter plus tard… Sami, ça a l'air d'aller mieux, va vite manger quelque chose au buffet, ordonna Galice.

Le jeune homme qui avait repris des couleurs s'exécuta et les deux filles restèrent seules.

— Viens, Gwen, suis-moi dans la cuisine… Tu vas m'aider à emporter des plateaux de toasts au buffet, il faut refaire le plein.

— Il est toujours comme ça avec les filles, ton copain ? demanda Gwen.

— Comment ça, comme ça ? Il t'a draguée ?

— Gentiment, mais oui, on peut dire ça…

— Tu sais, je ne le connais pas depuis très longtemps, à peine deux mois, répondit Galice. C'est Gus et Rapha qui me l'ont présenté. Ils étaient déjà ensemble en archi, à Paris-La Villette, les deux premières années. Mais ça m'étonne, ce que tu me dis. C'est plutôt quelqu'un de réservé, presque timide je dirais…

— Un drôle de timide, Galice…

— En tout cas, moi, il ne m'a jamais baratinée…

— Il a sûrement eu peur !

— Hein, hein…, c'est marrant ! Si ça t'intéresse, il n'a pas dragué Rapha non plus, on en a discuté toutes les deux. Moi, je me le serais bien fait, s'il avait commencé sur ce terrain ! C'est un beau mec, tout de même, un peu

discret à mon goût, mais très sympa. Parce que, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Un truc du genre qu'il allait beaucoup mieux depuis qu'il me voyait, que j'étais une jolie apparition…

— Eh bien ma vieille, tu l'as révélé : ce n'est vraiment pas le gars que je connais… *A priori*, il y aurait donc deux Sami, ou plutôt un Sami avec une double personnalité : un mister Sami Lediscret et un mister Sami Mastuvu ! Maintenant, ce qu'il t'a dit, ce n'est pas lourdingue non plus, c'est plutôt gentil. Moi, à ta place, j'y réfléchirais à deux fois… Bon, ceci dit, je vais faire le tour des popotes, voir si personne ne manque de rien. Je vais en profiter également pour voir, parmi tout ce beau monde, si je ne trouve pas un garçon à ma pointure ou plutôt « à mes pieds », Grrrrrr…, tu sais, la tigresse ! Ne t'inquiète pas, je te laisse ton Sami pour ce soir mais attention ! Après…

— Je ne m'inquiète pas, Galice, je ne m'inquiète pas. Tiens, je vais même aller voir si nos mères ne s'ennuient pas trop dans leur coin là-bas.

Car il y avait là, en plus d'une grande majorité de jeunes gens, quelques cinquantenaires que Galice avait également conviés à cette pendaison de crémaillère. En effet, malgré son tempérament indépendant, elle entretenait une relation quasi fusionnelle avec une mère pour laquelle elle était prête à perdre sa sacro-sainte intimité. Elle l'avait donc invitée, une fois de plus. Afin qu'elle ne soit pas trop perdue parmi toute cette jeunesse insouciante, folle et alcoolisée, elle avait également « mobilisé », une fois encore, les mères de Gwen et d'Annelise : toutes trois se connaissaient depuis d'antédiluviens spectacles de fin d'année scolaire. Si le père d'Annelise accompagnait toujours sa femme dans ces fêtes, les deux autres n'étaient jamais présents. Celui de Galice avait toujours trop de travail. Celui de Gwen se partageait méthodiquement les invitations avec son épouse : quand l'un était là, le second ne venait pas. Car les deux époux, bien que demeurant toujours sous le même toit, vivaient dans une totale indifférence dont l'objet était de cacher le profond mépris que chacun vouait à l'autre. C'est ainsi que la mère de Gwen, Marguerite

Lankerloc'h, bien que toujours mariée, car le divorce n'était pas vraiment de mise à l'époque, avait choisi de reprendre son nom de jeune-fille. Elle se faisait appeler Marguerite Chavez, au grand dam de sa fille qui trouvait que son père ne méritait pas ça.

— Alors les mémés, dit Gwen en plaisantant, on fait tapisserie ! Vous n'avez pas encore trouvé de beau cavalier pour vous inviter à danser ?

— Les mémés, les mémés…, répondit Marguerite, fais-nous déjà des petits, on en parlera après !

— Et, pour commencer, c'est plutôt à toi de te trouver un beau cavalier, ajouta Julia, la mère de Galice. Regarde ta copine, elle, elle s'est déjà dégotté un nouveau chéri, un de plus, ça n'arrête plus, depuis la troisième… Son père et moi, nous sommes dépassés. Et ça minaude, et ça se frotte en dansant, une vraie chatte, regarde-la…

— Plutôt une tigresse, tu ne crois pas, Julia ? demanda Gwen.

— Tu as raison, une tigresse… Son problème à elle, ce n'est pas de trouver les mecs mais plutôt de les garder… À Lille, elle s'était déniché un gars gentil, un certain Étienne, il nous plaisait bien…, et puis Pouiiit…, disparu !

— Allez, ma fille…, dit Marguerite, ne reste pas avec les mémés, va chercher le tien… Nous les hommes, on a déjà don…

Marguerite Lancherloc'h, ou plutôt Marguerite Chavez, ne put terminer sa phrase car un aficionado venait de monter à fond le volume de la chaîne pour le dernier titre de Michael Jackson, *Thriller*. Le refrain, repris à tue-tête par quelques danseurs excités, couvrit toutes les conversations :

« *Cause this is thriller, thriller night.*

And no one's gonna save you from the beast about to strike. You know it's thriller, thriller night.

You're fighting for your life inside a killer, thriller tonight, yeah… ».

— Attendez les gars ! hurla Galice accourue pour baisser le son. Il y a des voisins ici ! Vous ne croyez pas que je vais me faire virer le jour même de mon arrivée !

Un calme relatif revint dans l'appartement où combinaison entre

musique et conversations semblait à nouveau possible.

— C'est tout de même quelque chose, Michael Jackson ! reprit Marguerite. Je me demande si je ne vais pas utiliser un ou deux morceaux pour l'une de mes prochaines scénographies…

— Ah, parce que toi, tu aimes ça ? s'étonna Gwen.

— Tu nous prends vraiment pour des dinosaures, ma petite chérie ! Nous n'avons pas deux cents millions d'années, juste cinquante ans… Le son de Thriller, ma poulette, on le doit à Quincy Jones et, si tu veux savoir, j'écoutais déjà ce trompettiste avant que tu ne sois née !

— Bon, eh bien la poulette laisse les mélomanes entre elles. Excusez-moi, je vais chercher l'homme de ma vie. Et comme vous le savez, le soir, dans notre jungle, les grands mâles vont toujours s'abreuver au bar…

— Bonjour les stéréotypes ! s'offusqua le père de Galice.

— Elle plaisante, elle plaisante juste…, ajouta Marguerite pour défendre sa fille.

Lorsque Gwen arriva près du buffet, Sami s'approcha d'elle.

— Je te sers quelque chose, pour me faire pardonner pour tout à l'heure ?

— Oui, je veux bien de la sangria, mais te pardonner de quoi ?

— Me pardonner de la façon dont je t'ai abordée. Je ne voudrais pas que tu te fasses une fausse idée, que tu puisses penser que je suis un baratineur qui ne cherche qu'à séduire les filles…

— Parce que ce n'est pas ça ? demanda Gwen en souriant. Non, je plaisante…, mais c'est vrai, on peut être surprise. Tu es très direct…

— À vrai dire, ce n'est pas mon habitude. Mais pour rencontrer une personne inconnue, il faut bien commencer par quelque chose. Y aller sans détour, ça peut éviter de se prendre les pieds dans le tapis, surtout quand on n'est pas spécialement beau parleur…

— Je trouve que tu ne t'exprimes pas si mal, Sami.

— C'est sans doute que c'est mon jour de chance…

Dans le brouhaha des conversations, *Time after time* de Cyndi Lauper

se fit entendre.

— Tu danses ? demanda le jeune homme.

— Oui, pourquoi pas, sinon ma mère qui est là-bas va encore penser que je vais coiffer Sainte-Catherine. Il faut que je lui rabatte un peu son caquet…

— Ah, parce que ta mère est ici ?

— Oui, pourquoi ? ça change tes plans ?

— Pas du tout, au contraire ! répondit Sami. J'aime bien les parents des autres, la vie de famille. C'est sans doute parce que les miens ne sont pas là souvent. Mon père est médecin à Los Angeles, et si mère habite Paris, elle est toujours en vadrouille… Alors, on ne se voit guère. Mais ce soir, je fais d'une pierre deux coups : je rencontre la fille et la mère en même temps, je demande ta main à ta maman et je n'ai plus qu'à voir ton père pour intégrer le clan…

— Tu as peut-être grillé une étape ?

— Ah bon, laquelle ?

— Celle où tu me demandes à moi ?

— Oui, c'est vrai, excuse-moi, je me voyais déjà en famille et j'avais complètement oublié… Alors, on va attendre un peu, histoire d'apprendre à mieux se connaître ? Et voilà la première leçon qu'il faut que tu retiennes : je ne sais pas danser le rock, c'est pour ça que j'invite les filles sur les slows. Je préfère anticiper car tu vas vite t'en apercevoir : même les slows, je les danse particulièrement mal…

— Oui, je vois ça ! Alors, deuxième leçon, qui me concerne cette fois : tu n'as qu'à me suivre car, comme te l'a dit Galice tout à l'heure, je viens d'entrer à l'école normale et je suis particulièrement pédagogue.

— Alors, d'accord, je vais tenter de suivre ma cavalière… Est-ce que je peux parler en même temps ?

— Normalement non…, répondit Gwen. Il faut être concentré quand on apprend, mais pour une fois, comme tu m'as l'air d'être assez doué, j'accepte. Tu peux faire les deux à la fois.

— Eh bien, je voudrais revenir sur mon attitude de tout à l'heure… À

bien y réfléchir, je me dis que j'ai été un peu trop direct, je ne sais pas trop pourquoi. Il faut m'excuser, c'est certainement par peur de rater l'opportunité de cette première rencontre. Mais je n'avais devant moi qu'une toute petite fenêtre, une seule chance dont il fallait que je profite au plus vite ; parce qu'en te voyant, me sont également revenus les vers d'Antoine Paul, tu sais, ceux que chante Brassens… :

« Je veux dédier ce poème
À toutes les femmes qu'on aime
Pendant quelques instants secrets
À celles qu'on connaît à peine
Qu'un destin différent entraîne
Et qu'on ne retrouve jamais »

— À part ça, tu dis que tu ne sais pas parler, Sami… Pourtant, ta ligne de défense me paraît tout à fait au point ! Tu as de la chance, j'adore cette chanson, les Passantes. Quoi de plus beau qu'une déclaration d'amour à une femme anonyme, donc à toutes… Mais ôte-moi d'un doute, demanda Gwen enfin, ton malaise, c'était aussi du cinéma ?

— Mais non, non, pas du tout ! J'ai vraiment eu comme un étourdissement, je ne me sentais pas bien, une sensation bizarre, un truc qui m'a cassé la tête pendant un moment !

Ce soir-là en effet, la chance était du côté de Sami car le disc-jockey, enchaînant les titres, avait continué la série des slows par *Purple rain* de Prince et *I just called to say I love you*.

— J'adore Stevie Wonder, dit Sami, c'est vraiment un chanteur et un musicien fabuleux ! Ce dernier titre est tout simple mais, comme d'habitude, ça sonne… Et toi, tu aimes ?

— Oui, j'aime bien la soul et le jazz, j'ai attrapé le virus avec ma mère qui n'écoute que ça, et du classique…

— C'est peut-être elle que je devrais épouser…

— Tu peux aller l'inviter à danser, si tu préfères…

— Non, non, je suis totalement satisfait des cours de ma cavalière, je la garde…

Gwen, un large sourire aux lèvres, regardait droit dans les yeux Sami qui, un peu embarrassé, détournait parfois le regard. Il avait un beau visage hâlé, les traits fins, le nez grec, droit presque dans le prolongement du front et ses yeux marron clair laissaient transparaître une sorte de bienveillance native. Barbe taillée courte et cheveux ondulés noirs un peu longs, il incarnait l'idée qu'on se fait généralement du type méditerranéen et ses racines lointaines, du côté maternel, étaient libanaises et chypriotes.

— Et donc, tu es en licence d'architecture avec Galice, Rapha et Gus ? demanda Gwen.

— Oui, à La Villette, à l'ENSA, l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture. Mais j'habite chez ma mère dans le 18ème vers Barbès. Elle travaille dans la mode et la couture, à la Goutte d'Or, au Sentier, bref, elle n'est jamais là. Et quand elle y est, elle est chiante et me répète toujours la même chose : « Oui, Samuel, ta ta lère… Pourquoi tu t'obstines avec ton architecture ? La mode, ça c'est fait pour nous… »

— Pour nous ? Demanda Gwen. Pour nous qui ?

— Eh bien, pour notre communauté, les juifs, évidemment ! La Goutte d'Or, le Sentier, tu crois quoi ?

— Ta famille est juive ? Note bien que je te le demande juste comme ça, parce que je n'ai aucun a priori…

— Ma mère, oui ; mon père, non ; et donc moi, à moitié. Si c'est la zigounette qui t'inquiète…, mais ça y est, je repars dans le grivois ! C'est ma première rencontre avec toi et je te parle déjà de sexe…

— De ton sexe…, reprit Gwen, ce n'est pas pareil.

— C'est vrai, de mon sexe, alors comme ce n'est pas pareil, j'ai le droit d'en parler ? Eh bien voilà. Ma mère et sa famille, bien sûr, voulaient qu'on pratique la *Brit Milah*. Mais my father, British et de confession protestante, s'y est toujours farouchement opposé, et ce bien avant ma naissance. Mon médecin de père disait qu'une mutilation, même minime, n'était pas anodine et qu'elle constituait même un abus de pouvoir parental. Bref, ma

mère s'est résignée et je n'ai pas été circoncis. Mais, en échange, elle a obtenu de mon libéral paternel le choix du prénom. En représailles, elle en a pris un qui ne pouvait pas prêter à confusion : Samuel, qui en Hébreu signifie « son nom est Dieu ». Très vite, mon père a contourné le problème en m'appelant Sami, mais pour mon obstinée de mère, je suis Samuel, rien que Samuel !

— Et toi, tu es de confession juive ou catholique ? demanda Gwen.

— Le « Nom de Dieu » est un demi-juif athée ! Paradoxal, non mais un peu classique quand tes parents pratiquent la guerre de religion ? Et toi ?

— J'ai été élevée dans la tradition catholique, baptême, communion… Mais depuis, je ne sais plus trop si je crois ou non en un dieu quelconque. Je dois dire aussi que ce n'est pas non plus ma principale préoccupation…

— Pour en revenir à ma mère, elle me saoule de plus en plus avec ses Samuels, ses kippas et sa couture… Bref, j'aimerais bien pouvoir mettre les voiles de chez elle au plus vite. Mais pour ça, il faudrait que je trouve un petit boulot, à côté des études, pour subvenir à mes besoins, en toute autonomie…

— Et ton père, il ne peut pas t'aider financièrement ?

— Il donne déjà pas mal de ronds à ma mère, pour les études. Je lui en ai déjà parlé et lui, ce qu'il veut, c'est que je le rejoigne à Los Angeles. Il me saoule dans un autre genre : il me dit que tous les grands architectes sont aux States ; que les meilleures écoles aussi ; que « qu'est-ce que c'est que mon ENSA de merde », de la roupie de sansonnet ; qu'il pourrait me présenter des gens, des stars de la poutrelle et du béton armé…

— Et ça ne t'intéresse pas d'aller aux États-Unis ? C'est tout de même une sacrée chance…

— Non, ça ne m'intéresse pas trop. Il y a déjà la barrière de la langue. Je parle anglais bien sûr, comme tout le monde, mais d'ici à tenir une conversation, à comprendre les cours… C'est déjà assez compliqué comme ça sans en rajouter ! Je ne suis qu'un demi-dieu, je te le rappelle… Et puis, les voyages, ce n'est pas mon truc. Bien sûr, je vais le voir de temps à autre, pendant les vacances mais les transports, l'avion, c'est d'un ennui

mortel, c'est du stress également… En fait, je suis bien là où je suis, là où je connais et Paris me convient parfaitement.

— Moi, au contraire, j'aime bien voyager… Mais pour en revenir à ton petit boulot, j'ai peut-être quelque chose pour toi… Ça t'intéresse ?

— Ça dépend pour quoi faire, répondit Sami.

— Il faut garder un magasin trois quatre heures par jour, trois à quatre jours par semaine, ça t'irait ?

— Mais c'est parfait, ça serait génial. Et c'est un magasin de quoi ?

— De photo.

— De photo, c'est intéressant. J'en fais déjà pas mal en archi, mais question développement, tirage je n'y connais pas grand-chose…

— Eh bien ce sera l'occasion d'apprendre. De toutes manières, il s'agit surtout de recevoir les clients, de réceptionner les pellicules, de vendre un peu de matos…

— À qui faut-il que je m'adresse ? C'est une annonce ?

— Non, c'est ma mère, viens, je vais te la présenter. Après, comme ça, tu n'auras plus qu'à rencontrer Lucien.

— Lucien ?

— Oui, Lulu, c'est mon père. Ce n'est pas cela que tu voulais aussi ? Et puis après, il y a tout de même mes deux sœurs, elles ont leur mot à dire aussi…

Marguerite Lankerloc'h, ou plutôt Marguerite Chavez était une toute petite femme mais une vraie montagne d'énergie. Elle avait mené son mari à la baguette pendant un quart de siècle avant de se décider à l'ignorer ; elle avait élevé ses trois filles avec exigence avant de se résoudre à les laisser partir ; elle avait dirigé ses affaires avec ténacité et avait encore trouvé le temps de s'accomplir dans les arts photographiques et scénographiques. À l'occasion, elle ne rechignait pas à se mettre devant un piano —elle était premier prix de conservatoire—, ou encore à écrire de petits recueils de poésie, c'était son violon d'Ingres. En bref, elle comptait parmi ces femmes modernes et émancipées de l'après-guerre qui avaient,

malgré les nombreux obstacles, entièrement su se réaliser et vivre leurs passions. Marguerite Chavez était une toute petite femme mais, derrière ses lunettes demi-lune pour presbyte, son regard aiguisé portait loin. Elle avait toujours un nouveau projet sous le coude et, bien entendu, jamais le temps... Pour s'en donner, elle cherchait à cette époque un employé à temps partiel qui pourrait la libérer quelque peu des gardes de sa boutique. En effet, elle tenait, entre autres, un magasin de photographie à Montrouge, rue Ginoux. Comme elle ne se prenait pas au sérieux, elle l'avait appelé par dérision le Studio Lambda : le studio moyen, très quelconque, à une époque où d'autres, plus prétentieux, appelaient le leur Sigma : le plus du plus, la somme de.

— Maman, je te présente Sami, un copain de Galice, il serait intéressé pour t'aider au magasin.

— Bonjour Sami. Moi c'est Marguerite… Et il pose ce beau jeune homme ? J'aimerai bien le prendre en photo un de ces jours, un véritable Apollon…

— Maman, voyons… dit Gwen sur un ton réprobateur. Tu vois Sami, ma mère est un peu dans ton genre, directe… Mais ne l'écoute pas, elle plaisante tout le temps…

— Si on ne peut plus faire de compliment ! répliqua Marguerite. Tu n'aimerais pas, toi, qu'on te dise que tu es mignonne ! N'est-ce pas qu'elle est jolie, ma fille ?

— Hmmm, Hmmm… fit Sami qui avait rougi et, plutôt gêné, s'était raclé la gorge.

Face à ce bout de femme exubérante, le jeune-homme avait perdu la parole et sa belle assurance du début de soirée.

— Ah, je vois ! Le joli grec est un peu timide. En tout cas, Gwen, je te félicite pour ton choix !

— Maman…, arrête ! D'abord, il n'est pas grec, mais d'origine libanaise.

— Grec, Libanais, Turc, Italien, tout ça c'est la Méditerranée ! Et quant au choix, je parlais bien sûr pour la boutique. Ce petit jeune-homme va faire très bien derrière le comptoir, je crois que je vais augmenter ma

clientèle féminine… Et tu t'y connais en photo, Sami ?

— Oui, madame, un peu, je photographie surtout des édifices, je viens de rentrer en licence d'architecture.

— Pas de madame, Sami, si on doit travailler ensemble, c'est Marguerite, ou Margot, ou Mama comme m'appelaient les enfants il y a bien longtemps… Pour les clichés, on pourrait bien s'entendre. Je me suis spécialisée moi aussi dans la photo de bâtiments, mais plutôt industriels, en construction, en ruine : futurisme urbain et archéologie industrielle, voilà ma devise… Tu pourras me faire la courte échelle pour monter aux échafaudages, j'ai de plus en plus de mal à lever la jambe…

— Maman, tu exagères…

— Si on ne peur plus rigoler un peu… Bon, voilà, Gwen a dû te dire… Je me lance dans la scénographie pour des musées, des entreprises, fondus enchaînés, sons et lumières, j'ai plusieurs commandes. Je vais donc être obligée de m'absenter et pour tenir le magasin à Montrouge, j'aurai besoin de quelqu'un une vingtaine d'heures par semaine, trois matinées ou après-midi au choix mais souvent les samedis toute la journée. Les samedis, ça peut-être aussi pour des photos de mariage que je te confierai. Ça te va ?

— Impeccable ! Je ne pouvais pas espérer mieux.

— Et rien ne t'empêche de bouquiner ou de réviser tes cours quand tu seras derrière la caisse, en attendant le chaland. Je ne suis pas un monstre malgré les apparences !

— Ça me convient vraiment, Marguer…

— Et pour le salaire, tu ne demandes pas pour le salaire ?

— Et pour le salaire ? demanda Sami un peu gêné.

— Viens, on va en discuter un peu plus loin juste tous les deux, tu vas m'offrir un verre au buffet. Il ne faudrait pas que ma fille entende ça, elle serait bien capable de vouloir revenir travailler au magasin !

— Mam…

30 AU STUDIO LAMBDA

Samedi 8 décembre 1984

— Alors Sami, cet emménagement ?

— Impeccable, Marguerite. Les copains sont venus nous aider. J'avais loué une fourgonnette et en trois voyages c'était réglé. À 18 heures, on prenait l'apéro dans notre joli petit studio ! Le plus dur dans l'affaire ? Certainement les bouquins de Gwen ! Elle avait fait des cartons trop grands, lourds mais lourds, je ne te dis pas… Les livres, ça peut être aussi chiant à porter qu'à ouvrir, je t'assure… Quatre étages sans ascenseur avec ses colis piégés, la galère… Le canapé à côté, de la rigolade ! Enfin, on y est tout de même arrivé et nous voilà chez nous. Il faut encore qu'on s'installe, trouver la place définitive de chaque chose, s'occuper de la déco. Mais dans 20 mètres carrés, ça ne va pas traîner, et on n'a pas grand chose comme meubles…

— Nous, mon petit Sami, si nous devions partir, ce ne serait pas la même histoire. Je n'ose même pas y penser ! En vingt ans, on a accumulé tellement de saloperies qu'il faudrait au moins trois camions de déménagement… Et les filles qui ramènent et stockent dans leurs anciennes chambres tout ce qui ne les intéresse plus mais qu'il faut garder… Bref, le jour où les rats quitteront le navire, la ville de Montrouge sera obligée d'ouvrir une nouvelle décharge !

— Là, tu exagères un peu, non ?

— Ah mais pas du tout ! s'exclama Marguerite. Si tu veux, j'apporte dans ton joli studio tout ce qu'il y a dans la chambre de Gwen et là, tu peux sortir l'échelle de corde et la lampe frontale… Ceci mis à part, ça se passe bien vous deux ?

— On ne peut mieux. Déjà l'appart est super bien situé. On a eu de la chance de trouver dans le petit Montrouge. Ensuite, ce n'est pas très loin du Quartier Latin et de chez Galice qu'on voit souvent. D'ailleurs, on pourra faire les trajets ensemble pour aller à la fac. Après, pour venir chez toi au studio Lambda, j'ai juste le Boulevard périphérique à traverser et, de

l'autre côté, Montparnasse est à deux pas. Enfin, en bas de chez nous, dans le coin de la rue d'Alésia, il y a tous les commerces de proximité, primeur, boulanger…, et plein de petits restos, des crêperies, des bistrots sympas. Il va même falloir qu'on surveille nos sorties parce que sinon, les études vont en prendre un coup !

— Tout nouveau, tout beau…

— Et puis, on s'entend très bien avec Gwen. Ta fille est parfaite…

— Quand on dit que l'amour rend aveugle…, soupira Marguerite en soufflant et haussant les épaules. Parce que je peux te le dire moi, on l'aime bien Gwen, mais quand elle s'y met, c'est une sacrée emmerdeuse ! Ceci dit, pas plus, pas moins que ses deux sœurs. Tout le portrait de leur père, ce cher Lucien... Ce n'est pas pour rien qu'ils sont Bretons ces quatre-là, têtus comme des vieilles biques !

— Parce que toi tu n'es pas bretonne ?

— Non, mon petit Sami, moi je suis alsacienne d'origine. Je viens de Strasbourg. Mais on n'est pas là pour parler de moi et il faut que je me presse. J'ai une réunion en début d'après-midi en Normandie. J'ai été retenue pour une scénographie, projections, bande son et commentaires, pour mettre en lumière les plages du Débarquement dans un nouveau musée.

— Super, ça change de la photo de mariage…

— Oui, mais la photo de mariage, il ne faut pas cracher dessus, parce que c'est une bonne part du quotidien. Et puis, on trouve toujours des trucs originaux pour que les mariés aient l'air moins nouille… Tout reste à faire, mon petit Sami, tout reste à faire…. En attendant, tu vas être le maître du studio pour la journée. J'espère que tu as pris de quoi bouquiner, parce que les permanences, ça peut être long. Mais un jour ne fait pas l'autre : parfois, on s'enquiquine sérieux ; parfois, on est total débordé. Donc voilà : ici, tu as les travaux à remettre aux clients. Tu te souviens des tarifs, ils sont là, en fonction du format. Il ne faut surtout pas confondre tirages standards et développements maison. Le grand rouleau, ici, c'est un noir et blanc pour une déco intérieure. Tu le montres à

monsieur Raymond et tu vois avec lui si ça convient. Sinon, tu prends des notes et on retirera. Les pellicules à développer, mais là tu sais déjà, c'est dans ce bac-là, et surtout, tu remplis bien les fiches, noms, adresses…, sinon on va être ennuyés au retour. Bon, la caisse, tu sais comment ça fonctionne, tu ne laisse jamais trop de liquide dedans et tu as de la monnaie dans l'arrière-boutique. Pour les petites pièces, si tu n'en as plus, va faire le change à la banque de l'autre côté de la rue. Mais tu fermes le studio pendant ce temps-là. Sur la porte, tu as la petite pancarte : « Fermé pour quelques instants ». Tu la retournes le temps de ton absence.

— Marguerite, je n'ai pas dix ans…, dit Sami en souriant.

— Teu teu teu ! On sait comment ça marche. Tiens, d'ailleurs, montre-moi comment tu ouvres la caisse enregistreuse et comment tu t'en sers. C'est primordial. Et ce soir, ne te laisse pas dépasser par les clients de dernière minute. Tu as une demi-heure pour faire la caisse de la journée et crois-moi, parfois, ce n'est pas de trop.

Sami fit une opération fictive sur la machine et termina en ouvrant le tiroir-caisse, comme s'il avait à rendre la monnaie.

— C'est parfait, c'est parfait…, dit Marguerite. Je suis contente de toi, ou je devrais plutôt dire de mon acquisition. Car tu m'appartiens Sami, ne l'oublie pas, tant que tu es dans ma boutique, tu es MON employé !

— Si ça peut te faire plaisir…

— Et n'oublie pas non plus d'être très serviable et de sourire aux clientes. Elles sont plus difficiles que les hommes et elles aiment ça, qu'on s'occupe d'elles ! Il faut que je profite du capital « charme » de mon joli vendeur !

— C'est peut-être pour compenser les pertes masculines liées au caractère bougon et à l'éternel attifement de garçon de la patronne ?

En effet, Marguerite Chavez, coiffée court à la garçonne, portait d'éternels pulls tricotés main, unis ou à motifs « ski », et des pantalons à la coupe informe. Parfois, on pouvait noter une variante gros pull irlandais artisanal en pure laine qui, par son épaisse rusticité, accentuait encore sa petitesse. Mais l'élément essentiel de sa défroque consistait en un cache-

col bleu marine qu'elle gardait quelle que soit la saison et la température constamment autour du cou, à la Aristide Bruant. Le studio lui ressemblait : c'était un cube sans fioritures, à la décoration résumée à l'essentiel : l'image. S'y entassaient de multiples objets et articles sélectionnés avec soin pour leur utilité ou leur originalité, et qui tous renvoyaient à l'univers défendu par la photographe.

— N'importe quoi, mon petit mec ! répliqua Marguerite en envoyant une grande tape dans le dos de Sami. Moi, les clients, ils ne viennent pas pour mon look mais pour mes idées.

— Je n'en doute pas, mais un peu plus de féminité et de bonne humeur feraient peut-être également grimper les statistiques de fréquentation du magasin ?

— Pouuuuf ! soupira Marguerite. J'ai déjà assez de boulot comme ça. Allez, referme ce tiroir-caisse, je file…

— Tiens, tu pratiques également le troc ? demanda Sami en montrant un bijou mélangé avec les pièces jaunes. Qu'est-ce que c'est ?

— Oh, j'ai mis cette bague ici parce que je ne savais pas trop quoi en faire. Et je peux te dire qu'elle attend là depuis un moment ! On me l'a donnée il y a une bonne dizaine d'années, lors d'un travail sur les Îles anglo-normandes, un fondu-enchaîné. Un jour j'étais à Guernesey, pour des recherches liées à cette commande, et j'y ai rencontré un géologue, un certain Adams, au Town Hall de l'île, à la mairie. J'y avais exposé quelques photos dont l'une d'Icart Point qui lui plaisait bien, je vais te dire pourquoi : figure-toi qu'il avait identifié quelques temps auparavant dans cette baie les roches les plus anciennes d'Europe. Bien sûr, il en avait ramassé des échantillons pour les faire dater et quand il a eu les résultats, il en a fait monter quelques-uns en bijoux. Moi, en rigolant, je lui avais dit que je lui offrais volontiers une photo contre un repas. Le soir, quand on a mangé ensemble dans un pub, je lui ai apporté le tirage et lui, en retour, il m'a offert cet anneau.

— La pierre est jolie. C'est quoi ?

— Oh, ça n'a pas de valeur marchande : le rose, si je me souviens bien,

c'est du felspath, le gris, du gneiss. En revanche, cette pierre a deux milliards d'années ! Mister Adams m'a expliqué que c'est une relique de la plus ancienne montagne européenne qu'il a appelé la chaîne Icartienne au regard de l'endroit où il a trouvé le gisement, Icart Point, la pointe d'Icart...

— Et tu ne la portes pas du tout ?

— Quoi ? La chaîne Icartienne ? Non, ce serait trop lourd…

— Elle est bien bonne… Non, la bague bien sûr !

— Oh moi, tu sais… Je n'aime pas les bijoux, tu vois, je ne porte même pas d'alliance : mais là, c'est aussi pour faire bisquer Lulu, mon cher mari très à cheval sur les traditions ! Tu vois, Simon, j'aime avoir les mains libres, au sens propre comme au sens figuré. Mais si l'anneau te plaît, je te l'offre…

— Tu es sûre ? Oui, il me plaît bien, c'est original. Je pourrai l'offrir à Gwen.

— Ah bien, en plus, si ça reste dans la famille. Vas-y, prends-la, tu me fais plaisir et ça plaira à Gwen, j'en suis sûre… Mais ne dis pas que ça vient de moi, invente quelque chose. Moi, je ne lui ai pas donné parce qu'il y a aussi les deux autres, et ça aurait encore fait des histoires…

— Comment tu parles de tes filles !

— J'en parle comme je veux, mon petit Sami. Ce sont les miennes ! Tout comme toi, quand tu es dans ma boutique, ne l'oublie pas…

— Je ne risque pas de l'oublier, ça fait déjà deux fois que tu me le dis en cinq minutes… Je la prends alors ? Sûre, sûre ?

— Oui, tu la prends et moi je m'en vais ! Allez, à mardi 14 heures, Sami et attention à ma boutique pour ton premier samedi tout seul. Une journée, c'est long et on peut en faire des conneries, en une journée…

C'était un samedi pluvieux, et donc tranquille. Sami n'eut que trois clients dans la matinée. Vers quinze heures, alors qu'il s'était plongé dans le « précis des leçons d'architecture données à l'École Royale Polytechnique » par Jean-Nicolas-Louis-Durand, édition de 1817, la porte du studio s'ouvrit sur une cliente inattendue.

— Gwen, mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Je suis venue t'encourager pour ta première journée en solo à la boutique. Tu as l'air tout gêné, tu n'es pas content de me voir ?

— Bien sûr que si, mais là je ne m'attendais pas, je suis au travail… dit Sami qui s'était levé pour sortir de derrière le comptoir et aller au devant d'elle.

— Au travail de ma mère, ce n'est pas pareil, mon Sami ! dit-elle en l'attrapant par le cou en lui tendant ses lèvres.

— Tu es toute mouillée, dit-il en essuyant quelques gouttes roulant sur ses joues.

— C'est un peu normal quand il pleut ! Tu vois les efforts que je fais pour venir te voir. Pour toi, j'ai quitté notre studio douillet pour affronter les éléments, le vent, la tempête, la neige…

— N'exagérons rien, mais retire ton manteau et pends-le à côté du mien, sur la patère à l'entrée du magasin.

— Si, si, je te jure, de la neige fondue, on approche de Noël, Sami…

— Alors raison de plus, si tu restes couverte, tu vas vite attraper la crève… C'est intenable ici, j'ai essayé de baisser le chauffage mais je n'y arrive pas, il faudra que je demande à ta mère.

— Voilà, à vos ordres ! dit-elle en accrochant son trench-coat et son écharpe.

Elle en profita pour donner un tour de clef et retourner le petit écriteau attaché à la porte.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? Je suis au boulot là… Si les voisins racontent ça à ta mère, je suis viré…

— Mais non, je connais la combine, tu sais, j'ai déjà tenu la boutique avant toi ! Tu diras que tu étais parti en face faire de la monnaie. Juste cinq minutes d'intimité, Sami, ça ne va pas ruiner le commerce de Marguerite, ajouta Gwen en le tirant vers l'arrière-boutique.

— Mais tu es folle, Gwen, bégaya Sami en essayant de résister. Il faut rouvrir…

— Oui, oui, un peu folle…, mais surtout de toi, embrasse-moi !

Elle lui prit un long baiser. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, Sami se retrouva enlacé à Gwen sur l'antique canapé en skaï noir qui meublait le coin de la pièce sans fenêtres. S'y entassaient de nombreux objets étranges dont l'obscurité voilait l'identité. La remise était juste éclairée par une sorte de lumière poisseuse, rouge et blafarde, diffusée par un néon qui indiquait : « Attention ! Labo photo » au dessus d'une petite porte fermée.

— Mais arrête un peu…, on ne va pas faire ça là…, pendant mes heures de travail !

— J'ai toujours rêvé de faire l'amour dans l'arrière-boutique de ma mère, ou dans un ascenseur, ou mieux, dans une cabine d'essayage… Mais si tu préfères, on peut faire ça au labo, entre l'agrandisseur et les bains de développement… C'est un fantasme inassouvi, le confinement doit m'exciter !

— Eh bien, continue de rêver, c'est à ça que servent les fantasmes ! Si tu les réalises, ils perdent tout leur intérêt…

— Tu ne veux pas assouvir mes désirs les plus fous, Samuel Greenpool ? demanda Gwen espiègle en l'embrassant à nouveau.

— Non ! En tout cas, pas ici !

— Eh bien, au moins, voilà qui a le mérite d'être clair. Tu n'as pas envie de moi, tu ne m'aimes donc pas ?

— Bien sûr que si, tu le sais bien, mais là…

Gwen se redressa, tout en lui ébouriffant les cheveux.

— Mais gros bêta, je plaisantais. Je t'ai juste demandé ça pour te taquiner. Tu ne croyais tout de même pas qu'on allait faire l'amour dans ce débarras poussiéreux, sur ce canapé sordide ! Rien que l'idée du skaï collant à mes fesses, beurk… Pendant tes heures de travail en plus ! Figure-toi, mon petit bonhomme, que je veille aux affaires de la famille, moi ! Le bon fonctionnement du studio, c'est mon héritage, l'assurance de ma petite retraite…

— On passe très vite de la nymphomane, de la femme vénale à l'employeur sans scrupule, je commence à ne plus m'y retrouver…, dit

Sami avec un sourire radieux traduisant son soulagement. En définitive, l'odieuse petite chef d'entreprise, elle veut quoi exactement ? Elle a été envoyée par sa maman pour surveiller si le vilain employé ne fait pas de bêtises ? S'il sourit suffisamment aux clientes pour augmenter le chiffre d'affaire ?

— Parce qu'elle t'a demandé ça ?

— Mais bien sûr, tu vois bien mon beau sourire ? Ce matin, je m'en suis déjà envoyé trois de clientes, hop, hop, derrière le comptoir ! Tu ne me crois pas ? Leurs noms sont écrits sur le registre là, c'est ton exploiteuse de mère qui m'a demandé de le tenir…

— N'importe quoi, gros vantard ! Tu ne veux même pas coucher avec moi dans l'arrière-boutique et tu ferais des galipettes avec des femmes mariées venues déposer leurs pellicules ? dit-elle en lui donnant une petite tape sur le bras. Tu es un méchant salarié Samuel Greenpool et je ne viendrai plus te voir…

— Gwen, ce n'est pas gentil ce que tu dis, d'autant que j'ai un petit cadeau pour toi…

— Un petit cadeau pour moi ? demanda Gwen en minaudant. C'est quoi, mon Sami ?

— Je voulais te l'offrir en rentrant ce soir, mais puisque tu es là… Il n'y a rien de précieux, c'est tout simple, précisa Sami en tendant la bague.

— Elle est super jolie, merci, merci ! dit-elle en s'accrochant à son cou. Tu as trouvé ça où ?

— Ça, je ne peux pas te le dire, c'est un secret. Mais la pierre vient de Guernesey et elle a deux milliards d'années…

— Non ? Deux milliards d'années ? C'est incroyable…, autant que ce que va durer notre amour ?

— Ce n'est pas une plaisanterie, je te le jure Gwen, deux milliards d'années, elle appartient à la plus vieille montagne européenne connue !

— Mais je te crois, répondit Gwen en faisant glisser l'anneau à son doigt, elle est vraiment jolie, rose et grise…

— D'ailleurs, cette bague me donne une idée… L'année prochaine, on

pourrait se faire *a journey*, un petit périple si tu veux, aux îles Anglo-Normandes pour voir l'endroit d'où provient la pierre. Ça vaut le coup non ? Une roche si ancienne, ça mérite bien le déplacement… Tu te rends compte, voir de nos propres yeux cette montagne, l'escalader peut-être ! On pourrait même profiter de l'occasion pour aller ensuite en Cornouailles. Mon père a de la famille là-bas, son frère et sa femme, et je suis sûr qu'ils pourraient nous accueillir quelques temps. Qu'en dis-tu ?

— Bien sûr que ça me dit ! Aux vacances de Pâques, ce serait formidable. Et je mettrai la bague, pour qu'elle puisse revoir sa mère… Mais je croyais que tu n'aimais pas trop bouger, pas trop les voyages. C'est bien ce que tu m'as dit quand on s'est rencontré, non ?

— C'est vrai, je suis assez pantouflard, en tout cas c'est ce que disent les copains, entre autres Galice, Rapha et Gus… Il paraît qu'ils ont tout le mal du monde à me sortir de chez moi, même pour aller boire un verre. J'admets. Mais, avec le temps, on peut changer, non ? Et puis là, ce serait différent. Ce serait notre voyage de rencontre, *our romantic encounter's journey*. J'emporterais un appareil photo : Marguerite m'y incite de plus en plus, pour que je me fasse la main pour les mariages. Là-bas, nous jouerions les journalistes partis faire une sorte de reportage-photos, genre « *special correspondent in Great Britain* ».

Soudain, le ton de Sami passa de l'enthousiasme au plus grand des sérieux :

— Et toi, tu pourrais poser sur les clichés : tu serais à la fois mon égérie et mon échelle des hauteurs. C'est très important pour pouvoir apprécier l'ampleur des paysages, la taille des monuments, on nous le répète constamment à l'ENSA…

— En effet, Sami, c'est très important et surtout très romantique : un voyage de fiancailles où je ferai l'accessoire de mesure… On ne m'avait encore jamais proposé ça ! Alors, *OK for the journey*, mais pour jouer l'échelle graphique, on en reparlera là-bas…

31 UN SYNDROME DU QT LONG ?

Mercredi 28 octobre 1987

Zurbaritze et Simon, toujours coincés dans leur fissure, s'étaient adossés à la micro-falaise de gneiss et se frottaient tous deux les reins courbaturés par la longue posture debout.

— Mais Logide, pourquoi m'as-tu lâché le poignet ?

— Tu ne te rends pas compte, Simon. J'ai déjà fait un sacré effort pour tenir jusqu'à maintenant. Ça fait largement plus d'une heure qu'on est là, la nuit est tombée depuis un bail, je suis frigorifié et il faut encore retrouver la voiture dans la pénombre… Heureusement qu'il y a cette petite lune qui éclaire un peu, allez, on rentre !

— Si, Logide… Justement, je me rends compte. Je ne la reverrai plus, maintenant…

— Oui, mais tu es sûr aussi que tu es avec elle, il y a trois ans. Même si tu ne peux pas te souvenir de tout, tu vas partager sa vie, comme tu me l'as demandé, jusqu'à aujourd'hui. Et cette soirée, tu t'en souviens ?

— Oui, c'est incroyable, parfaitement : la crémaillère de Galice, les amis de Sami, Marguerite Lankerloc'h…

— Oui, Marguerite Chavez… Te voici apprenti photographe, Simon…

— Et toi aussi, tu te souviens ? demanda Simon.

— Oui et ça me rassure d'ailleurs sur mes capacités, parce que pour certaines affaires, je suis resté un peu sur ma faim…

— Comment ça, certaines affaires ? Tu as foiré des passages et tu m'as tout de même entraîné là-dedans ?

— Mais non, pas du tout ! Ce que je veux dire, c'est que dans certaines circonstances, le passeur ne connaît pas le résultat de ses invocations. Il doit se contenter de croire en ses pouvoirs, en ses actes et c'est plus difficile. Ici, pour ce qui est de cette soirée, tout est clair : je me souviens très bien de ton incarnation et du vertige de Sami, de cette première approche pas très conventionnelle avec Gwen, des slows langoureux et surtout de *Thriller* : quelle équipe ce Michael Jackson et ce Quincy Jones !

Je vais acheter l'album au plus vite. Et quelle femme, quelle artiste cette Marguerite ! Si je n'avais pas mon âge, je crois bien que je l'aurais invitée à danser aussi !

— Et cette rencontre à l'arrache, tu crois que ça vient de Sami ou de moi ? J'ai été surpris quand il a cité les Passantes de Brassens car à la première visite de Gwen, le mois dernier à l'Ouest-Télégramme, ces quelques vers m'étaient également venus à l'esprit.

— Tu en poses des drôles de questions ! Mais vu le tempérament plutôt réservé de Sami, ce genre de comportement ne peut venir que d'un malotru de ton espèce ! Je pense que durant ces trois années, toi et Sami, vous allez vous apporter et vous supporter mutuellement.

— Alors, sans moi, Sami n'aurait peut-être pas séduit Gwen ?

— Peut-être, Simon, on ne peut pas savoir. Mais ne sois pas trop prétentieux. Il aurait pu tout à fait la charmer d'une autre façon, plus classique…

Dans la nuit éclairée par une faible lune, la Manche commençait à remonter et l'on entendait se rapprocher le déferlement des vagues brossant les sables et les rochers. Avant de quitter la plage, comme un petit Poucet soucieux de retrouver une trace de sa mémoire enfouie, Simon ramassa à tâtons deux ou trois galets de gneiss qu'il mit sous son mouchoir, bien au fond de sa poche.

Après une remontée quelque peu laborieuse, ne voyant guère où ils posaient les pieds, ils retrouvèrent enfin la 4L et prirent la direction de Lann Kerdeven. Il devait être 19 h 00 quand ils passèrent à l'endroit où Gwen était sortie de la route. Dans les lumières des phares, ils scrutèrent le fourré où la Golf s'était enfoncée mais ne virent rien.

— C'est sûr, c'est ici, dit Simon. Je reconnais le gros pin et les branches que j'ai tirées. La bagnole est en contrebas, cachée par le fatras de branchages.

— C'est aussi bien comme ça. Personne n'a pu la remarquer. Tu veux qu'on redescende voir ?

— Non, non, c'est inutile, il faudrait au moins une lampe de poche et

pourquoi, sinon nous faire encore du mal ?

— Eh bien soit ! Demain matin, on préviendra les secours avant que le paysan d'à côté ne vienne déblayer la route. Allez, Simon, ne fais pas cette tête-là ! Ce n'est pas une nuit dehors qui va maintenant changer quelque chose pour elle. Aux aurores, on appellera la gendarmerie et on dira que c'est en repartant de chez moi que tu as vu la voiture, en voulant dégager ton passage à cause du pin. Allez, viens, on va manger et boire un coup pour se remettre ! Et n'oublie pas, nous sommes également avec Gwen ce soir, il y a trois ans, pour célébrer la Saint-Simon et ta fête, cher Grand Maître !

— Ah oui, j'avais oublié ! Dans cette affaire, je fais un bien triste, un bien pitoyable Grand Maître des Simoneux… En revanche, toi Logide, tu as passé avec succès ton examen de passeur. C'est Goarem qui va être fier de toi ! Tu vas enfin pouvoir jouer dans la cour des grands…

— Des grands, des grands…, dit Zurbaritze, on va encore attendre un peu. Il me reste encore pas mal de petites choses à apprendre pour y parvenir. Quant à toi, tu es peut-être bousculé mais il faut bien avouer que vivre deux vies, ça n'est pas banal non plus !

Jeudi 29 octobre 1987

Alors que Zurbaritze, comme à l'accoutumée, dormit comme un bébé, Simon passa la nuit dans un songe éveillé : il était dans les bras de Gwen, à la pendaison de crémaillère de Galice, à danser et à redanser sur Time after time :

« If you're lost you can look and you will find me
Time after time
If you fall, I will catch you, I'll be waiting
Time after time… »

— Putain…, pensa-t-il en traduisant les mots dans sa tête, cette chanson est faite pour nous : *« Si tu es perdu tu peux regarder et tu me trouveras. Jour après jour. Si tu tombes, je te rattraperai, j'attendrai. Jour après jour… »*. Jour après jour, je crois bien que je n'ai pas fini de repenser à toi… Mais est-ce que tu vas me rattraper, Gwen ? Est-ce que tu vas attendre ?

Aux aurores, après un rapide petit déjeuner, ils appelèrent les secours qui arrivèrent rapidement sur les lieux de l'accident. Après un grand raffut de tronçonneuses taillant rageusement dans les branches, le corps de Gwen avait été désincarcéré de l'habitacle et emmené par les pompiers à Lannion. Maintenant, c'était au tour d'une dépanneuse de treuiller la Golf vers la chaussée, alors que les gendarmes finissaient d'interroger Zurbaritze et Simon.

— Donc, monsieur Rotram, vous êtes arrivé en début d'après-midi à Lann Kerdeven et avez passé la nuit chez votre ami. C'est en repartant ce matin pour aller travailler que vous l'avez trouvée, c'est ça ?

— Oui, tout à fait, répondit Simon. Cet arbre était sur la chaussée. Je suis descendu de voiture pour dégager les branches et c'est en les jetant en contrebas que j'ai aperçu le véhicule. J'ai tout de suite été voir, mais il n'y avait plus rien à faire. Je suis retourné aussitôt à Lann Kerdeven et on vous a appelés.

— Et la jeune fille, vous la connaissiez ? Qu'est-ce qu'elle faisait par là, vous savez ? demanda un gendarme en se tournant vers Zurbaritze.

— Oui, elle s'appelle Gwen Lankerloc'h, c'est une amie, elle est institutrice à l'école de Loupelec. Elle est passée me rendre visite hier matin. Elle est repartie vers midi et je n'ai plus eu de nouvelles. Je pensais qu'elle était rentrée chez elle, à Saint-Michel-en-Grève. C'est en sortant d'ici qu'elle a dû avoir l'accident.

— Vous me dites qu'elle est passée vous rendre visite hier matin, mais, monsieur Zurbaritze, hier, on était mercredi et il y a de la classe le mercredi matin…

— C'est vrai, mais elle était en arrêt maladie depuis la veille, elle a fait

un malaise à l'école. Elle consultait depuis peu, on lui avait diagnostiqué des problèmes cardiaques…

— Vous pouvez vérifier, ajouta Simon, elle avait même un rendez-vous ce matin chez son cardiologue à Lannion, le docteur Féniel.

— On va vérifier mais ça confirme bien ce que les pompiers viennent de nous dire : elle a sûrement fait une crise cardiaque au volant, mort subite... L'avis du médecin va être déterminant et sans doute nous aider à identifier les causes ? Elle était tout de même très jeune…

— Dernière petite question…, demanda un autre gendarme. Comment se fait-il que vous n'ayez trouvé la Golf que ce matin ? Vous nous avez dit être allé rejoindre monsieur Zurbaritze hier en début d'après-midi, la route devait déjà être bloquée ?

— Non, ou plutôt peut-être, répondit Simon. Mais je suis arrivé par l'autre côté, par la ferme…

— En fait, continua Zurbaritze, pour venir à Lann Kerdeven, avant de prendre la longue allée qui mène à la propriété, on arrive par cette petite route, mais par la droite ou la gauche. À droite, il y a d'abord la grande ferme, ensuite ça va à Lannion, en passant par le Yaudet. À gauche, on rejoint Locquémeau puis ça file plein sud, vers Saint-Michel-en-Grève et Plestin-les-Grèves…, et c'est pour cette raison que Gwen est partie par là.

— Et pour ça que je suis passé par l'autre côté car je venais de Lannion.

En fait, Simon savait pertinemment qu'en venant de l'école de Gwen et de Loupelec, on pouvait aussi bien passer par la droite que la gauche. C'était le hasard qui lui avait fait prendre à gauche. Il savait aussi que, de toutes manières, tout cela était invérifiable.

— Nous sommes même ressortis dans l'après-midi, ajouta Zurbaritze, mais pour aller à Trébeurden, donc par la ferme.

— Eh bien, reprit le gendarme, tout me semble en ordre, on ne va pas vous retenir plus longtemps. On vous dira pour votre amie, une fois qu'on aura les conclusions du cardiologue. Nous, dans un premier temps, on va rechercher et prévenir la famille, vous avez une idée ?

— Oui, dit Zurbaritze, sa mère s'appelle Marguerite Lankerloc'h. Elle a

un magasin de photographie à Montrouge, en région parisienne.

— Moi, dit Simon, je peux prévenir l'école, si ça vous arrange. Je dois y passer en début d'après-midi car je travaille avec les enfants.

— Oui, merci, on va faire comme vous proposez, répondit l'officier. Ça va nous avancer. Car dans ces circonstances, on se déplace généralement, parce que le téléphone, vous comprenez… En tout cas, encore toutes nos condoléances…, perdre une amie si jeune… Ça ne va pas être facile d'annoncer ça aux parents…

— Vous prendrez bien un café chez moi, à Lann kerdeven ? proposa Zurbaritze.

— Ben, ce n'est pas de refus parce qu'à cette heure-là, il fait un peu frisquet. Justement, la dépanneuse vient de terminer, la voiture est sur le pont, prête à partir.

Pour quatorze heures, Simon avait demandé au directeur de réunir tous ses élèves et d'être présent dans la classe de Gwen. À son arrivée, il fut accueilli par une petite remplaçante qui, en signe d'humilité, se rangea aussitôt sur le côté, près de monsieur Lanerie-Rouette. Celui-ci, une fois n'était pas coutume, se tenait debout, ventre en avant et mains dans le dos. Simon monta sur l'estrade et se campa devant le bureau inoccupé.

— Bonjour les enfants. Ce que j'ai à vous annoncer n'est pas facile…

— Mademoiselle Lankerloc'h n'est pas avec vous ? Elle est toujours malade, c'est grave ? demanda Armel que la tournure cérémonieuse de cette réunion rendait soucieux.

— Mademoiselle Lankerloc'h ne viendra plus, les enfants, elle est partie…

— Comment ça partie ? demanda Solenn. On l'aime bien nous, elle n'a pas le droit de nous faire ça… Hein, vous tous, qu'on l'aime bien ! Il faut qu'elle revienne…

Simon ne put répondre car il sentait une grosse boule lui monter dans la gorge.

— Ce que veut dire monsieur Rotram, dit le directeur, c'est qu'elle est partie et qu'elle ne pourra plus revenir, elle a eu un accident, un accident très grave…

— Comment ça très grave ? demanda Armel de plus en plus inquiet.

— Mademoiselle Lankerloc'h, reprit le directeur, a eu un accident de voiture et elle est…

— Elle est morte, c'est ça que vous voulez dire… ? demanda Trifin la larme à l'œil.

— Oui, mes enfants, elle est partie hier…, reprit Simon.

Sa voix avait du mal à s'échapper du concert de pleurnichements déclenché par sa révélation.

— Pourtant elle conduisait super bien ! réussit à ajouter Armel entre deux sanglots.

— C'est un gros arbre, ébranlé par la tempête, qui s'est abattu sur sa voiture, dit le directeur.

— Est-ce qu'elle a souffert ? demanda la remplaçante avec une petite voix.

— Non, répondit Simon, elle n'a pas souffert, elle est morte sur le coup. Les enfants, j'aurais pu laisser monsieur le directeur vous annoncer cette mauvaise nouvelle. Si j'ai voulu vous en informer moi-même, c'est pour vous dire qu'on peut pleurer mais qu'il faut également faire autre chose… Ce qu'elle aurait voulu, elle, c'est qu'on continue ensemble les articles des Chroniqueurs du CM2. Est-ce que vous êtes d'accord ?

Un oui unanime, ponctué de quelques reniflements sonores, s'éleva dans la classe.

— Eh bien, je pense que pour commencer, une courte épitaphe serait la bienvenue.

— Moi, mon père, y veut pas que je fume, décréta Erwan.

— Il n'est pas question de fumer, reprit Simon. Une épitaphe, c'est un court poème pour dire tout le bien qu'on pense d'une personne disparue. Mais attention ! Pour que l'article ait de l'intérêt, il faudrait qu'on le publie lundi au plus tard. Les parents de votre maîtresse auraient certainement

plaisir à le lire. Est-ce que vous pensez pouvoir travailler ce texte avec eux, mademoiselle ? demanda Simon en se tournant vers la remplaçante.

— Oh oui, mademoiselle, s'il-vous-plaît ! répondit la classe d'une seule voix.

— Faire de la poésie, ça ne peut pas faire de mal, décréta la remplaçante avec un sourire.

— Et toi, Morgane, est-ce que tu as une photo de Gw.., de mademoiselle Lankerloc'h pour illustrer l'article ?

— Oui, j'en avais pris sur le bateau.

— Bien, dit Simon, c'est parfait. Je vais vous laisser et on fait comme d'habitude : Solenn, tu m'apportes texte et photo au journal quand ils sont prêts. Et pour le rythme des articles, je pense que, pour la suite, il est plus sage de passer à un par mois, en tout cas tant que vous n'aurez pas de nouvelle maîtresse. Mais peut-être mademoiselle… ?

— Oh, non ! Moi, normalement, je suis juste ici jusqu'à demain soir…

— En tout cas, vous n'oubliez pas de les faire travailler sur l'épitaphe, promis ?

— C'est promis, monsieur Rotram, vous aurez votre poème, un peu original, comme vous aimez…

Simon sortit de la classe suivi de monsieur Lanerie-Rouette.

— Eh bien, dites-donc, ça c'est plutôt bien passé ! Je m'attendais à pire… Cette pauvre mademoiselle Lankerloc'h ! Qui aurait pu croire… Et quand je pense qu'ils m'enlèvent sa remplaçante demain, trois jours qu'ils me l'auront laissée, une fille que j'ai eu tout le mal du monde à dénicher. Le parcours du combattant commence, monsieur Rotram, je peux vous assurer que la relève de mademoiselle Lankerloc'h n'est pas prête d'arriver ! Je sens que je vais encore me prendre la tête avec cette histoire, comme si j'avais besoin de ça en ce moment…

Quand on le sollicita pour établir le certificat de décès, le docteur Féniel déclara une mort par arrêt cardiaque. Dans le commentaire, il précisait que la patiente était suivie pour troubles du rythme mais qu'un diagnostic

précis n'avait pu être posé par manque d'examens complémentaires. La raison exacte du décès n'était pas certaine. Il était difficile de dire si la mort avait été causée : soit par la chute d'un arbre sur la voiture ayant engendré une frayeur à l'origine de l'arrêt ; soit par fibrillation ventriculaire et mort subite précédant l'écroulement de l'arbre avec perte corrélative du contrôle du véhicule, la patiente présentant les signes d'un potentiel syndrome du QT long qui n'avait pu être diagnostiqué avec certitude.

Lundi 2 novembre 1987

Simon ne se rendit pas à l'enterrement de Gwen, près de Quimper, dans un village de la Cornouaille où habitaient les grands-parents Lankerloc'h. Elle prit, dans le caveau familial, la place normalement réservée à Lulu, son père toujours vivant malgré les guet-apens et les offensives régulièrement orchestrés par sa femme, la reine Marguerite. Mais ce jour-là n'était pas voué aux escarmouches, et la pauvre femme, totalement abattue, était soutenue à bras le corps par ses deux filles. Lucien, hagard et hébété, ne valait guère mieux et tendait une main distraite aux amis venus l'assurer de leur soutien. Zurbaritze assista à la cérémonie. Simon ne l'avait pas accompagné car il ne souhaitait pas garder de Gwen un souvenir si douloureux. Il préférait regarder la photo soigneusement rangée dans son porte-feuille, celle d'une Gwen tout sourire que lui avait remis Morgane pour illustrer l'article de l'Ouest Télégramme qui parut ce même lundi :

Épitaphe
À Mademoiselle Gwen Lankerloc'h

Titi tata… La maîtresse d'école a suivi son destin
À l'ouest au-delà de l'horizon de la mer
Titi tata… Dans les îl's magifiqu's les lacs et les rivières
En arrêtant son cœur elle a brisé le mien

Titi tata… Si tu vois ma maîtress' dans la tour de cristal
Dis-lui qu'elle nous manqu' et que la classe est vide
Titi tata… Son sourire s'est éteint et ce bout de journal
Lui dit que tout va mal car nos yeux sont humides

Notre maîtresse avait le sourire d'un ange
Tata titi… Sa bouche avait des mots aussi doux que le miel
C'est un haut pin qui l'a emporté dans ses branches
Tata titi… Lui faisant comme un grand escalier vers le ciel

Les chroniqueurs du CM2

Simon, à la lecture du poème, n'avait bien entendu pas reconnu le style d'Armel, Youenn, Enora, Solenn et des autres. Puis il avait souri, en pensant que la petite remplaçante avait du talent et qu'aussi, elle avait dû veiller bien tard pour trouver des mots si beaux et si touchants…

32 THE WELSH PROJECT

Dimanche 9 décembre 1987

Quelques semaines plus tard, Zurbaritze avait tenu à faire les honneurs de Lan Kerdeven à ses nouveaux amis, Goarem et Llanpeg, qui n'y étaient jamais venus. Quand ils arrivèrent vers 18 heures, ils furent surpris, à peine descendus de voiture, par un bruit inquiétant. On n'aurait su dire s'il s'agissait du cri d'agonie d'une porte qui rechigne à l'ouverture ou de la plainte d'un grand fauve tout juste égorgé, ou des deux à la fois. En fait, Zurbaritze, planté en haut de la falaise, en front de mer, s'essayait à la bombarde et en tirait des sons déconcertants.

— Tu fais des progrès, risqua Goarem.

— Oui, je suis assez content, répliqua Zurbaritze, mais c'est du travail…

— Je veux bien le croire…, ajouta Llanpeg.

— Vous avez fait bonne route ? s'enquit Zurbaritze. Venez, la fraîcheur tombe, on va se rentrer et prendre l'apéro, j'ai une petite myrtille fabrication maison…

— La route a été sans encombre, répondit Llanpeg. J'étais chez un ami en forêt de Paimpont…, pardon de Brocéliande et, en remontant, je suis passé prendre Goarem dans son repère, à Cor Toulic. Juste le temps d'un petit débarbouillage et nous voilà…

— C'est vrai qu'il sent bon la savonnette, celui-là…, dit Zurbaritze en tirant familièrement sur le lobe d'oreille de Goarem comme pour l'inspecter.

— Ça va, ça va, grogna l'intéressé, on n'est pas au bal des débutantes. Il va falloir arrêter avec toutes ces histoires de toilette de demoiselles… Moi, je sens le cochon comme tous les cochons, et je n'en ai pas honte !

— Oui, mais il y a une limite à tout, dit Llanpeg en lui pinçant la joue amicalement. Il y a du petit cochon rose et tout propre et il y a du gros cochon tout dégoûtant…

— Baaaah ! maugréa Goarem en signe de résignation.

Ils s'installèrent à table, Zurbaritze servit l'apéritif pendant qu'un rôti

de sanglier finissait de cuire au four et emplissait la pièce d'un fumet irrésistible.

— Je l'ai préparé à l'ancienne, aux airelles. C'est une patiente que je soigne pour ses varices, madame Lessouzic, qui me l'a fait apporter par Armel, son gamin que je connais bien. C'est du cochon tout noir mais pas dégoûtant du tout que le père a tué dans une battue vers chez eux.

— J'ai hâte de goûter ta cuisine, Logide. Et tu vas rester encore longtemps en Bretagne ? demanda Llanpeg à Zurbaritze.

— Non, non, ça fait déjà trois mois que je suis ici, je crois que j'ai un peu fait le tour de ce que je cherchais. Maintenant, il faut que je rentre à la maison pour m'occuper de mes petites affaires. Ce qu'il y a de bien, c'est que je peux revenir ici à tout moment. Les propriétaires qui sont des vieux amis me prêtent Lann Kerdeven sans réserve, il me suffit de leur demander. Un jour je vous les présenterai, ils sont supers. C'est l'un d'eux, le Tintin, qui m'emmène la semaine prochaine prendre mon avion pour la Suisse. Un de ces jours, il faudra d'ailleurs que vous passiez me voir dans mon petit coin montagneux du canton de Vaux. J'apprendrai à Goarem à faire du ski…

— Du ski ? N'importe quoi… souffla Goarem.

— Bon, de la luge si tu préfères. Mais en attendant, je ne vous remercierai jamais assez, tous les deux et Gwenc'hlan, pour tous vos conseils. Maintenant, je sais que la Saint-Simon n'est pas morte et que, comme Samain, elle a une véritable signification. En fait, ce n'est pas le cérémonial le plus important. Si un jour la procession a lieu de nouveau, tant mieux. Mais ce n'est que l'habit, le déguisement. Ce qui est essentiel c'est, comme le dit le poète, « ce qui est caché derrière »… C'est pour vous remercier pour toutes vos révélations que je souhaitais vous revoir une dernière fois avant mon départ. J'avais invité Gwenc'hlan également, mais il avait une sorte de congrès…

— Ahhhh…, soupira Goarem, ses réunions, sa paperasse le perdront ! C'est dommage, il n'a pas encore compris que la quête est ailleurs…

— Et toi, Llanpeg, tu retournes au Pays de Galles bientôt ? En fait, que

fais-tu en Bretagne ? Tu cherches également quelque chose ? demanda Zurbaritze.

— Non, rien ne me presse. Je retournerai dans les Preseli mountains quand j'y retournerai… Pour le moment, je visite, je me nourris des paysages, je les observe et j'essaie de comprendre. Certaines personnes disent que la nature elle-même est divine, que Dieu pourrait être le monde et que nous participons de cette Divinité. J'y réfléchis et, par moments, je veux bien le croire : c'est tellement beau, tellement profond. Mais tout cela pourrait aussi bien fonctionner sans dieu. Il faut continuer à creuser, tout en profitant de ce qui nous entoure…

— Tu vois, Logide, il faut que tu saches…, dit Goarem. Llanpeg n'est pas qu'un joueur de harpe, conteur de poèmes anciens et barde de pacotille, dans la lignée de cette celtomanie romantique qui a atteint toutes les élites intellectuelles depuis Chateaubriand. Comme son aïeul, Llywarch Hen, il est capable d'une grande analyse, d'une incroyable introspection, capable de se fondre dans ce qui nous entoure. Parfois, il ne chante pas la nature, c'est la nature qui chante par sa bouche, c'est un grand prodige…

— Hé là, Goarem, tout doux l'ami ! Ce n'est pas pour quelques fulgurances, quelques voyances qu'il faut faire ma louange aux quatre vents !

— Il fallait que ce soit dit, ajouta Goarem sentencieux.

— Non, plus simplement, Logide, ce qu'il faut retenir de moi, c'est que je voyage, continua Llanpeg. Et, je dois le reconnaître, c'est le monde celte qui m'attire le plus, je ne sais pourquoi. Peut-être une question de lignée. Dans quelques semaines, d'ailleurs, je vais partir en Galice, visiter un vieil ami.

— Mais Goarem, reprit Zurbaritze, tu n'es pas un peu dur avec ta « celtomanie romantique ». Je suppose que la Garsett et Gwenc'hlan en font partie ?

— Peut-être bien…, mais on peut dire du mal d'eux, ils ne sont pas là ! répondit Goarem en souriant.

— Ne l'écoute pas, Logide, conseilla Llanpeg. Il plaisante, c'est un vrai

pince-sans-rire ! À dire vrai, les nouveaux druides partent de bonnes intentions et la démarche de Gwenc'hlan est sincère, mais leur quête est un peu trop théorique à notre goût. Ils pourraient bien, à terme, s'égarer dans des dédales liturgiques et y perdre leur celte. Parce qu'il n'y a pas que la Garsett ! Il y a aussi la Foi celtique, les Druides philosophes, les Émules de Dahut…, autant de groupements qui se réclament du néodruidisme. Nous voulions t'en informer.

— C'est vrai que cela pose question, reconnut Zurbaritze. D'un autre côté, c'est mieux que rien du tout. Mais on s'éloigne quelque peu de Samain, de la Saint-Simon…

— Eh bien justement…, répondit Llanpeg. Si tu étais prêt à te déplacer, Goarem et moi, on aurait des choses très samaniques à te faire partager. Mais il faudrait que tu fasses le voyage au Pays de Galles, chez moi, dans le Pembrokeshire.

— Des choses, comment ça des choses ?

— Oui, des choses édifiantes, ajouta Goarem. Mais vieux malin, tu n'en sauras pas plus, tant que tu ne seras pas venu nous accompagner dans les Preseli Mountains !

— Eh bien je vais y venir, parole de rebouteux. Mais quand, ça je ne sais pas et certainement pas tout de suite. Je ne peux pas être en villégiature toute l'année… Il faut que je vive, moi, et il n'y a pas encore de retraite pour les hommes-médecine ! En attendant, ce n'est pas le tout, si on passait au cochon ?

Ils s'installèrent à la table où Zurbaritze posa le plat qu'il venait de sortir du four. La conversation reprit.

— Au fait, l'apprenti, tu ne nous as pas parlé de tes deux « passages » de la Saint-Simon. On aimerait tout de même savoir, bien qu'on ait notre petite idée là-dessus ! Alors, ça a marché ? s'enquit Goarem.

— Pour l'un des deux, j'en suis certain. C'était celui de mon filleul Simon, justement le jour de sa fête, pour un dédoublement. J'ai suivi tes conseils et nous nous sommes rendus à Porz Raden…

— Ah, la pointe de Bihit, l'Icartien, les rochers immuables…, murmura

Llanpeg.

— Oui c'est cela, je vois que tu connais... Simon a posé ses mains sur la roche, je lui ai serré le poignet et hop, nous nous sommes retrouvés trois ans plus tôt, en 84. Simon est entré dans la peau d'un dénommé Sami et moi, comme je le tenais, j'ai assisté à sa première soirée. Trois ans plus tard, c'est-à-dire il y a un peu plus d'un mois, son double a rejoint le Simon d'aujourd'hui et tout est rentré dans l'ordre, j'en suis convaincu. Depuis, on ne s'est guère revus, Simon et moi : l'un et l'autre, nous étions toujours partis à droite à gauche.

— Ah, bien ça fait plaisir d'avoir des élèves qui apprennent aussi bien, annonça Goarem en souriant.

— Oui mais, en revanche, pour la seconde migration qui, en fait, est la première du point de vue de la chronologie, je suis beaucoup plus perplexe. J'ai sans doute péché par une confiance inconsidérée, ou par paresse ce qui ne vaut guère mieux. Je m'en veux car cette fois-là, j'ai négligé la force naturelle des vieilles pierres pour n'utiliser que les facultés du bâton cérémoniel. J'aurais pourtant pu emmener aussi cette jeune-femme à la pointe de Bihit ! Depuis, je ne sais rien, je n'ai pas la moindre information, pas le moindre signe de réussite de son passage ! Le devenir de Gwen me tracasse pourtant plus, car elle nous a quittés et cette dismigration est sa seule chance de retour.

— Oui, mais Logide, nos croyances ne sont pas faites de certitudes. Il faut s'y résoudre, dit Llanpeg.

— En revanche, tu dois avoir foi en tes pratiques et y mettre toute ton énergie pour qu'elles aient une chance d'aboutir, ajouta Goarem.

— C'est ce que je crois avoir fait, mais c'est tellement frustrant de ne pas avoir de réponse.

— Si nous pouvions avoir la réponse à tout…, dit Llanpeg pensif. En revanche, avoir la question à tout, c'est possible et voici la mienne. Au téléphone, tu as dit nous avoir préparé une petite virée pour demain ?

— Oui, c'est quelque chose qu'on m'a fait découvrir il n'y a pas longtemps. Je vous ai concocté un petit itinéraire qui devrait vous plaire.

Bon, ce n'est pas à côté, il y a une heure et demie de route, c'est dans le Finistère. Mais vous ne devriez pas regretter, ça vaut le détour. Connaissez-vous le Bossu ?

— Non, répondit Llanpeg, je n'en ai jamais entendu parler.

— Idem, inconnu au bataillon… C'est un mage ? demanda Goarem.

— Tsss, tsss, tsss…, vous verrez bien demain, répondit Zurbaritze. Alors, voilà le programme. Demain matin, on roule ; le midi, repas au Conquet, c'est moi qui invite ; et l'après-midi, visite au Bossu !

Le lendemain, la petite 4L poussa d'abord jusqu'à la pointe de Saint-Mathieu, *Loc-Mazé*, parce que Llanpeg affirma qu'on ne pouvait pas passer par là sans aller jusqu'au bout du Finistère, en fait au bout du monde, à la Fin de Terre : *Loc-Mazé, Pen ar Bed*. Ce matin-là, le ciel était dégagé mais le vent soufflait fort, en solides rafales qui décoiffaient les trois visiteurs. Saint Mathieu avait bien choisi son coin : qu'importe les bourrasques, pour celui qui n'avait qu'un cheveu sur la tête ! C'est du moins l'explication que Goarem proposa à ses amis avant de poursuivre :

— Et regardez ce vent, ces vagues énormes qui battent les rochers avec fureur, c'est magistral ! C'est presque aussi beau que Cor Toulic, mais avec la mer en plus, il faut bien l'admettre…

— Il faut bien l'admettre, répéta Zurbaritze avec un sourire, il y a bien la mer…

— Là-bas, dit Llanpeg en tendant le doigt, ce doit être l'île de Béniguet ; et de l'autre côté, la presqu'île de Crozon…

— Allons faire un tour sur le chemin des douaniers, ensuite nous terminerons par l'abbaye.

Vers midi, ils entrèrent sous les vestiges de la nef et les voûtes du chœur.

— C'est très romantique, tout ça, dit Goarem. Cette ruine au bout du monde, on pourrait presque tourner des séries télévisées, là-dedans…

— Voilà ce qui reste parfois des grands projets, même de civilisations

entières… Il faut rester humble, ajouta Llanpeg.

— Oui, il faut rester humble et aller manger, nous l'avons bien mérité. Ce vent m'a littéralement desséché le gosier, pas vous ? demanda Zurbaritze très prosaïque.

Ils sortirent du monument, reprirent la 4L et parcoururent les quelques kilomètres qui les séparaient du Conquet. Ils s'arrêtèrent au vieux port.

— Le Conquet, dit Zurbaritze, c'est un de nos plus grands ports crabiers. Alors je vous invite à déguster un de ces plateaux de fruits de mer, mes amis, vous allez m'en dire des nouvelles ! Et les invités d'honneur de ce midi, bien entendu, ce sont les tourteaux. Ils nous attendent…

Deux heures plus tard, le festin touchait à sa fin.

— Je n'en peux plus ! s'exclama Goarem. Le petit père Gide n'avait pas tort. Les nourritures terrestres sont également bien agréables, on ne peut le nier. Je ferai bien une petite sieste, moi…

— Tu la feras dans la voiture…, commanda Zurbaritze, mais profite-s-en bien, il n'y a qu'une quinzaine de kilomètres. Après les dormeurs, sus au Bossu !

Ils prirent la route et s'engagèrent sur un vaste plateau qui, tout en ondulant mollement, s'élevait progressivement avec l'éloignement de la mer. La campagne, le plus souvent, n'était plus habillée que de vastes parcelles sans haies où les labours destinés au maïs ou aux blés d'hiver déjà en pousses se partageaient les grands espaces.

— Fini le tourisme, constata Llanpeg. M'est avis que ton Bossu doit plutôt faire dans l'agriculture industrielle ?

— Non, non, sois patient, tu vas voir, répondit Zurbaritze.

Peu avant un lieu-dit du nom de Kerloas, ils se garèrent en bord de route dans un bosquet dont les quelques arbres arrogants semblaient défier l'univers de la grande culture. Ils réveillèrent Goarem qui ronflait du sommeil du juste.

— Nous sommes arrivés, dit Zurbaritze en secouant doucement Goarem. Il faut faire le reste à pied.

Quelques mètres plus loin, ils s'arrêtèrent, levèrent tous les trois la tête au ciel, comme sidérés.

— Ouaaah ! s'exclama Llanpeg. Je n'en ai jamais vu d'aussi grand, il valait bien le détour

— En fait, dit Goarem en en faisant le tour, j'en avais déjà entendu parler mais je ne l'avais jamais vu. Il faut bien reconnaître qu'il mérite sa réputation… C'est le menhir de Kerloas ? Combien de hauteur ?

— Oui, c'est le menhir de Kerloas. On l'appelle aussi le menhir de Kervéatoux, du nom d'un petit bois situé juste derrière, ou encore le « Bossu ». Avec ses 9,50 mètres au-dessus du sol, c'est certainement le plus grand monolithe encore debout d'Europe. Il y a bien le grand menhir d'Er Grah, à Locmariaquer dans le Morbihan, 18,5 mètres, un record ! Mais cette ancienne pierre levée est brisée en quatre morceaux et gît au sol. Celui de Kerloas devait d'ailleurs atteindre à l'origine les 11 à 12 mètres de hauteur, car on dit qu'il a été décapité par la foudre au 17e siècle.

— Mais pourquoi l'appelle-t-on aussi le Bossu ? demanda Llanpeg en posant sa main sur le menhir.

— Là, regarde…, répondit Zurbaritze, à un mètre de hauteur, il y a deux bosses diamétralement opposées, comme sculptées dans le granite…

— Un peu comme les testicules d'un sexe gigantesque, commenta Goarem.

— Un peu, poursuivit Zurbaritze. On allègue également que ces protubérances auraient pu servir au transport de la pierre, pour bloquer ou attacher des liens. Quoi qu'il en soit, ce Bossu a plutôt été perçu par les gens du cru comme un symbole phallique, ce qui a encouragé certains rites de fécondité. Au 19e siècle, on rapporte que les jeunes mariés venaient se frotter le nombril contre les bosselures de ce pilier. De cette pratique surprenante, l'homme pouvait espérer une descendance mâle, la femme être la maîtresse absolue en sa maison, ce qui constitue, il faut bien le dire, les deux aspirations essentielles des paysans bretons de l'époque…

— Et de nos clients d'aujourd'hui, ajouta Goarem. Les vœux pour lesquels nous sommes régulièrement sollicités, toi, Llanpeg et moi, tournent toujours autour de ces trois mêmes sujets : la famille, la richesse et le pouvoir…

— Tu oublies l'amour, Goarem, fit remarquer Llanpeg.

— C'est vrai, je reconnais, il y a aussi l'amour. Cela élève un peu le débat et redonne une certaine foi dans l'homme.

— Il y a aussi l'art, ajouta Zurbaritze.

— Oui, mais Logide, l'art est une sorte d'amour, c'est un amour des choses abonda Llanpeg en appuyant plus fort sur la pierre, des deux mains cette fois. Je sens justement dans cette pierre beaucoup d'amour laissé par des générations d'hommes et de femmes, un supplément d'amour qui ne demande qu'à s'échapper. Il y a là aussi l'éclair qui a laissé sa marque, la passion… Écoute leur message, Logide, écoute les mots du Bossu, ils pourraient bien t'intéresser…

Et, d'une voix remarquable, cristalline et pleine, Llanpeg Hen se mit à chanter une gwerz hermétique dont Zurbaritze ne retint que la fin :

« …Écoutez donc mon chant voler vers la Grande Ourse
La Blanche est partie loin derrière l'horizon
L'arbre aux cent mille branch's voulut stopper sa course
Mais même un cœur brisé aura toujours raison
Le bois appell' le bois un bâton de fortune
Redressera le tronc de l'arbre moribond
C'est écrit dans le ciel c'est écrit dans mes runes
Fêtez la retrouvaille et Blanche à la maison »

— C'est une prédiction, Llanpeg ? Goarem m'a dit que les chants des bardes peuvent être prophétiques… Le bâton, c'est le bâton cérémoniel de Gwenc'hlan ? Cela signifie-t-il que ma première incantation, mon premier « passage » a réussi ? Mais pourquoi Blanche, pourquoi ce prénom ?

— Tu ne comprends pas ? demanda Goarem.

— Non, pas vraiment, est-ce une allégorie pour dépeindre la fille, la femme, pures comme la couleur blanche ?

— Un peu, mon Logide, précisa Goarem. Blanc, en breton, c'est *Gwenn* !

Ils remercièrent le Bossu, lui souhaitèrent bonne continuation et prirent la route du retour.

33 AN HAPPY BEGINNING

Simon passa les années qui suivirent la disparition de Gwen dans une véritable déshérence affective, sorte de no man's land psychologique, de période vague et vide de sens où seul son travail était encore capable de le ramener à la réalité. En dehors de l'Ouest-Télégramme, il vivait donc dans un monde flou où rien n'avait véritablement d'importance. Il se moquait de tout et ce désintérêt pour les gens et les choses fatiguait de plus en plus son entourage. Les six premiers mois, ses amis du Trégor, les Bouteloup, Évangéline et Goulwen, prenaient régulièrement de ses nouvelles. Mais à force, ils s'étaient lassés car Simon trouvait toujours de faux prétextes pour éviter leurs invitations. La première à faire véritablement les frais de ce détachement chronique fut Claire qui avait le double tort d'essayer régulièrement de le sortir de sa torpeur, et d'être encore vivante. Sans le savoir, elle avait pris la place de Gwen et on avait l'impression que Simon le lui reprochait par tous les moyens à sa disposition. Leur relation s'était donc dégradée petit à petit jusqu'à presque atteindre un point de non retour. Tout avait commencé par les refus de Simon, d'abord épisodiques, puis systématiques que Claire avait toujours encaissés sans trop broncher : sorties, visites, activités, repas chez des amis, tout l'indisposait ou, au mieux, ne l'intéressait pas. Quand elle venait à Lannion, ou qu'il « montait » à Paris en fin de semaine, elle avait l'impression de vivoter à ses côtés et d'attendre que le week-end s'use de lui-même, à force de ne

rien faire et de rester cloîtrés. Ensuite, les mots étaient venus meubler cette atmosphère pesante : tout d'abord, des mots qu'on dit pour se justifier ou faire réagir ; bientôt, des mots qu'on lance pour blesser ; enfin, des mots qui dépassent les pensées et sur lesquels on ne peut revenir. Les silences ne valaient guère mieux et, lourds de signification, traduisaient un mépris devenu mutuel : une indifférence crasse s'était installée entre eux deux et, au mieux, ils s'évitaient. Au bout de deux ans, ils ne se voyaient quasiment plus, juste pour régler quelques problèmes financiers, administratifs ou familiaux. Au mariage de Camille, une petite nièce du côté de Claire, elle avait voulu le rendre jaloux, en s'affichant après le repas avec le jeune témoin du marié. Si cette conduite déplacée avait choqué une bonne part de la noce, Simon n'avait pas bronché. Il avait quitté la soirée on ne sait comment, sans esclandre et sans la voiture avec laquelle ils étaient venus tous les deux. Et la vie avait continué… Quelques mois plus tard, sans raison apparente, il pensa tout d'un coup qu'il n'aurait jamais dû venir s'enterrer à Lannion et que tous ses malheurs venaient de là. Il se mit à en vouloir à la Bretagne entière et décréta un beau matin qu'il ne pouvait y rester un instant de plus.

Fin août 1989, soit deux ans après son arrivée à l'Ouest-Télégramme, il démissionna de la direction du journal, rendit les clés du pavillon-villon et, par ses relations, retrouva rapidement du travail dans une agence parisienne de presse. Il demanda à Claire, très surprise, s'il pouvait de nouveau venir s'installer rue Rubens avec elle, au moins pour un temps. Elle accepta, lui rappelant qu'il y était aussi chez lui mais ne sut comment prendre ce brusque revirement. Pour elle, tout semblait fini et elle lui avait même déjà proposé de racheter sa part du trois pièces. Ils s'installèrent donc dans un *statu quo* plutôt froid au départ. Mais elle s'étonna bientôt, au fil des jours, de la nette amélioration de la situation. S'ils ne se voyaient qu'en soirée, s'ils faisaient bien entendu chambre à part, ils revivaient néanmoins quelques moments de partage, même si ces derniers restaient encore limités : le temps qu'il a fait, les projets de travail, la préparation

des repas, le choix d'un programme télé ou d'un disque à poser sur la platine… Le nouvel emploi de Simon, la vie parisienne accaparante, avaient l'air de lui avoir fait du bien et, globalement, changé les idées. Il recommençait à plaisanter, à sourire à Claire et, un soir, ils allèrent même au restaurant. Elle n'en revint pas d'y retrouver le Simon d'avant qui, pour sa part, avait complètement oublié sa traversée du désert. Mais c'est vraiment deux mois plus tard qu'elle constata le changement radical de Simon, transformation qu'elle s'empressa d'accepter sans poser de questions : il était à nouveau drôle, souriant, charmant, proche d'elle au point d'en devenir entreprenant. Un soir, il se déclara à nouveau, après 22 ans de vie plus ou moins commune…

Dimanche 27 janvier 1990

Quelques temps après, Claire et Simon s'étaient totalement retrouvés et vivaient, comme le disent les poètes, un amour sans mélange et une vie sans nuages. Ce jour-là, c'était l'anniversaire de Claire. Pour l'occasion, Simon avait invité rue Rubens de vieux amis qu'il n'avait pas vus depuis longtemps : Zurbaritze de Logide qui avait fait le voyage de Suisse ; et, en provenance des Côtes-d'Armor, Évangéline Tanesrauft et Goulwen *Guézennec, le Zèphe et le Tintin* Bouteloup ainsi que Murielle et Fanny, leurs épouses respectives. Il y avait aussi un invité inattendu que le Tintin s'empressa de présenter à Claire et Simon dès leur arrivée. Il avait pourtant longuement hésité à l'emmener car sa présence aurait pu raviver des souvenirs trop pénibles. Mais Simon allait mieux, beaucoup mieux. Preuve en était l'organisation de ces retrouvailles qui mettaient définitivement un terme à une longue et difficile période de silence.

— Celui-là n'était pas prévu, dit le Tintin en frottant énergiquement la tête d'un jeune garçon qui renâcla aussitôt. Mais il m'a tellement tarabusté, pendant des jours et des jours, qu'à la fin j'ai cédé. Il voulait absolument voir son grand ami Logide. Et que toi aussi Simon, il te connaissait. Et que s'il n'avait jamais vu ta femme, il savait tout de même

qu'elle était journaliste. Et qu'il n'était pas gros et qu'il y avait une cinquième place dans la voiture du Zèphe… Tu le remets Simon ? Sinon, on le recolle dans le premier train pour la Bretagne…

— Monsieur Rotram, vous vous souvenez, c'est moi… s'empressa de dire le grand ado aussitôt coupé par le Tintin

— Tsss, tsss, tsss, mon gaillard ! laisse Simon deviner, ou alors ton grand pote, le mage Zurbaritze de Logide.

— Tu vois qui ça peut être ? demanda Simon à Zurbaritze.

— Oui, je crois bien avoir mon idée. Cet air rigolard…, un rien effronté, ces cheveux blonds en brosse…, qu'on ne peut pas toucher ! Certes, il a un peu monté en graines… Ce n'est plus du petit cornichon, c'est de la grande asperge aujourd'hui ! Mais on le reconnaît encore… Tu ne vois toujours pas Simon ?

— Si, si, maintenant, ça y est, j'ai trouvé… Claire, je te présente un de nos amis journalistes.

— Un très jeune journaliste, alors ? s'étonna Claire en souriant.

— Oui, c'est un chroniqueur, un chroniqueur du CM2, tu sais, je t'en avais parlé. Tu as devant toi notre cher Armel, Armel…

— …Lessouzic ! poursuivit Zurbaritze. En fait, c'est une sorte de paparazzi qu'on croise dans tous les anniversaires importants. Il était déjà là pour mes 116 ans ! Claire, tu devrais être flattée.

— Je le suis, je le suis, Logide. Mais votre paparazzi a dû oublier son appareil photo…

— Non, non ! rétorqua Armel avec précipitation. Il est dans ma valise. Je l'ai apporté pour tirer le portrait de Logide. Parce que personne ne veut me croire quand je dis que je connais un grand vate. Alors, j'ai décidé de revenir avec des preuves…

— Eh bien, voilà au moins qui a le mérite d'être clair. Moi qui croyais que tu étais venu pour mon anniversaire, avoua Claire d'un faux air dépité. En fait, Armel, ce n'est pas moi que tu es venu prendre en photo ! Je tombe de haut ! Je suis pourtant pas mal, ajouta Claire en mimant la pose.

— Oui, oui, vous êtes super bien ! reprit l'intéressé. En fait, avec votre

permission, je vais vous prendre tous les deux : avec la presse à ses côtés, Logide fera encore plus vrai ! Et puisque c'est votre métier, vous pouvez même me prendre avec lui et là, on sera bien obligé de me croire : une photo d'une journaliste, tout de même ! Mais je suis aussi venu pour votre anniversaire…

— Ah ça, c'est gentil ! conclut Claire.

— Et au bout de ces deux ans, qu'est-ce-que tu deviens ? demanda Simon à l'intéressé.

— Oh, la routine. Je suis en cinquième maintenant. Heureusement qu'il y a le garage…

— Le garage ? questionna Logide.

— Oui, je vais chercher Mémel quand je peux, répondit le Tintin, et on bricole au garage. Il se débrouille pas mal…

— Et dans trois ans, le CAP de mécanique auto, je pourrai faire mes stages à Tréguier, hein Tintin ?

— Ça se pourrait, Mémel, ça se pourrait, s'ils ne m'ont pas fermé la boîte avant !

— Ça y est ! s'exclama Fanny. Le voilà reparti dans ses lamentations, que l'État-ci, que l'URSSAF-ça… Que je sache, tu ne roules pas encore à pied !

— Tu ne roules pas encore à pied…, répéta Armel. Celle-là, elle est bien bonne, surtout pour un garagiste.

— Toi, Mémel, on ne t'a pas klaxonné ! coupa le Tintin.

— Et comment notre papagaragiste a-t-il su qu'on fêtait l'anniversaire de Claire aujourd'hui ? et que Logide serait présent ? demanda Simon.

— Eh bien, au garage évidemment ! répondit Fanny. Mémel et Tintin, c'est devenu la fine équipe, et ça cause, et ça devise, et ça bacouette. Et comme le Tintin c'est une vraie commère, le petit l'a vite appris. Et comme le Tintin ne sait rien refuser…

— Alors Armel, reprit Simon, bienvenue parmi nous, bienvenue à Paris !

On était donc un peu tassés, à dix autour de la table et Simon avait dû

emprunter quelques chaises à son voisin de palier. On approchait du moment du dessert. Le repas avait été bien arrosé et le Zèphe venait de servir un crémant de Bourgogne blanc qu'il avait rapporté des caves familiales. Jusqu'ici, seul Armel avait tourné à l'eau plate et lorgnait avec insistance sur le fond d'une des deux bouteilles.

— Allez ! s'exclama le Zèphe, on va tout de même lui en mettre un verre, à l'apprenti garagiste.

— À votre santé ! lança Évangéline en levant son verre. Et surtout à celle de Claire. Alors, quel âge ?

— 46, si je me souviens bien…, répondit l'intéressée avec un sourire. Mais je me trompe peut-être…

— Certainement, dit Simon, car tu en fais dix de moins.

— Tu es trop mignon, mon chéri… dit Claire en lui passant affectueusement un bras autour du cou.

— Et toi Simon, combien ? demanda Goulwen.

— Oh, beaucoup moins, je suis bien plus jeune, 45 ans en fin d'année…

— Ah, elle est bonne ! s'exclama Zurbaritze. Un an de moins, la belle affaire !

— Tss, tss, tss…, Logide, si on compte les mois, 21 mois, presque deux ans. Ce n'est pas rien, on peut en faire des choses en deux ans…

— Oui, répondit le Zèphe, avec ces deux ans, si tu les mets au début de ta vie, tu peux salir tes couches, enquiquiner tes parents et manger environ 1200 petits pots, à raison de deux par jours. C'est à peu près ce que je vends à chaque parent pour la même période…

— Eh bien, dit Armel, pharmacien ça doit gagner plus que guérisseur !

— Et il ne te parle pas des couches, ajouta Murielle. 6 par jour en moyenne et par enfant, si je fais le calcul rapidement de tête, on arrive à environ 3800 ! La couche, mon vieux Logide, c'est l'Eldorado de l'apothicaire !

Pendant ce temps, Armel avait griffonné quelques opérations sur un coin de la nappe en papier.

— Les deux ans, dit Armel en examinant ses chiffres, si on les met à

l'autre bout de la vie, ce n'est pas mal non plus. Ma grand-mère qui vit à la maison, elle a un pilulier taille XXL. Le truc, tu croirais une boîte à couture pleine de boutons ! Une fois j'ai fait le compte : 15 cachets différents à prendre tous les jours. Alors, sur deux ans pour une seule personne, ça fait tout de même 10 080 médocs. Vous imaginez, dix mille cachets par grand-mère !

— C'est encore le pharmacien qui se frotte les mains, dit Zurbaritze.

— Et surtout les labos, ajouta le Zèphe en soupirant.

— Bon, vu sous cet angle, dit Simon en souriant, ces 21 mois, tout bien réfléchi Claire, je te les laisse… 45, 46, on ne va pas pinailler… Allez, mon bébé, je te les offre ces deux années ! Mais quand je te regarde comme ça, jamais je ne pourrais croire que tu as souillé 3800 couches et ingurgité 1200 petits pots ! Et on ne parle pas du nombre de tétines, de bavoirs et de tubes de pommade pour les fesses…

— Ça te dérangerait, mauvais gars, de ne pas parler de mes fesses devant tout le monde ! dit-elle en lui donnant une petite tape sur la main. Et en plus, il y a des enfants !

— Je ne suis plus un gamin, ronchonna Armel.

— En tout cas, continua Simon, 45 ou 46 ans, ça ne nous rajeunit pas…

— Et moi alors, qu'est-ce que je devrais dire ? demanda Zurbaritze.

— Eh bien moi, ajouta Murielle, âge ou pas âge, la retraite, je l'attends avec impatience ! Le Zèphe a 59 ans, moi 57, dans cinq ans, finis les médocs, la pharmacie et, à la place, bonjour le farniente et les voyages !

— Ta belle retraite, ce ne serait pas tout bonnement un piège pour t'entraîner, consentement pris, vers « l'autre bout » ? demanda Simon ironique.

— L'autre bout ? « À l'ouest, au-delà de l'horizon de la mer, dans des îles magnifiques… », comme dit Logide ? Ce voyage-là, vers le Sidh, j'ai encore tout le temps de le faire, mon p'tit gars ! Pour le moment, à la retraite, nous allons nous contenter de trucs plus simples : les Maldives par exemple, le Mexique, l'Empire du soleil levant, hein mon chéri, qu'en penses-tu ? questionna Murielle en se tournant vers le Zèphe.

— Moi, je vais avoir 47 ans cette année, annonça Fanny, et je ne vais pas courir après la retraite, oh que non ! Je compte bien profiter de ma vie pendant que je suis encore en forme. Déjà que je me traîne le Tintin, un vrai boulet qui n'aspire qu'à une chose : rester chez lui… Sorti de son garage, rien n'existe, qu'est-ce qu'il peut être chiant ! Murielle, il est comme ça, le Zèphe ?

— Pas du tout. Il est charmant…, et riche, avec le trafic des couches…

— C'est ma chance…, reprit Fanny. Moi je me tape les week-ends entiers où il restaure des vieilles chignoles soit disant vintage, le foot et ses copains… Et maintenant, les potes, il les choisit même en culottes courtes !

— Je n'ai plus de culottes courtes, renauda Armel. J'ai 12 ans !

— Là aujourd'hui les amis, poursuivit Fanny, je peux vous dire qu'il s'agit d'un petit miracle. Monsieur Tintin a accepté de monter à Paris... Claire, ton anniversaire a fait des miracles ! Le Tintin a quitté son Tréguier natal pour venir à la capitale !

— D'abord, je ne suis pas né à Tréguier. Ensuite c'est le Zèphe et Murielle qui nous ont emmenés et il y avait Logide à voir.

— Ah oui, Logide, celui-là, c'est le Dieu incarné… Qu'est-ce qu'il ne ferait pas pour voir son Zurbaritze de Logide, le piment de son enfance, la prunelle de ses jeux !

— Mais je n'y suis pour rien, moi ! se défendit Zurbaritze.

— Bien sûr, je sais, je sais, dit Fanny. Je plaisante, Logide, je plaisante...

— Dis-moi, Logide, demanda Évangéline pour changer de sujet, tu es arrivé hier soir ?

— Oui, hier soir, c'est ça. Ça faisait un bail que je n'étais pas venu à Paris ! 30, 35 ans ? s'exclama Zurbaritze.

— Goulwen et moi, la dernière fois, ce devait être en 65, ou 66…, juste avant de partir pour Trégastel. Ça ne nous rajeunit pas non plus, une tranche de vie qui s'abîme sous les nouveaux décors de la Capitale… Qu'est ce que ça a changé, mais qu'est ce que ça a changé !

— Et vous rentrez quand ? demanda Goulwenn.

— Eh bien, comme vous, demain. Certes, il fallait bien marquer ces

retrouvailles d'une pierre blanche mais j'ai des affaires qui ne peuvent guère attendre. Deux jours, c'est déjà bien…

Pendant que les conversations suivaient leur cours, Murielle et Simon s'étaient éclipsés dans la cuisine. Ils revinrent avec le gâteau sur lequel avaient été méthodiquement allumées 46 bougies. On éteignit la lumière et, après les quelques tergiversations d'usage, Claire souffla le tout d'un coup, au son du traditionnel « Happy birthday » gentiment écorché par l'ensemble des convives.

— J'aurais dû apporter la bombarde, dit Zurbaritze.

— Et moi la corne de brume, ajouta Goulwen.

— Et moi mon klaxon à deux sons, renchérit le Tintin.

— Ce n'est pas un gâteau, ce n'est plus qu'une bougie ! pesta le Zèphe chargé de découper et de servir le dessert.

On offrit les cadeaux qui, une fois déballés, valurent un mot gentil à chaque contributeur. Celui d'Armel fut particulièrement apprécié : c'était un splendide bouquet de roses blanches.

— Alors là, tu m'épates, Armel. Il est magnifique ton bouquet. Tu es trop, trop gentil, mon petit paparazzi ! avait dit Claire en lui passant la main dans les cheveux.

Pour une fois, il ne s'était pas esquivé. Il était resté figé là, sans mot dire, grand échalas un peu hébété, perdu dans la contemplation de celle qui lui souriait. En fait, Armel était un peu amoureux. Mais soudain, rêve brisé, il sortit de sa torpeur lorsque Claire se jeta au cou de Simon pour l'embrasser : toute excitée, elle venait d'ouvrir la petite enveloppe que ce dernier lui avait tendu :

— Des billets d'avion, le Népal, tous les deux ! C'est un super cadeau, ça me fait vraiment plaisir… Merci Sami, merci, merci, merciiii Sami !

— Il s'appelle pas Sami, objecta Armel. Son nom à lui, c'est Simon !

— Mais c'est vrai, reprit Claire, pourquoi t'ai-je appelé comme ça ? Je ne connais aucun Sami, ni de près, ni de loin, en tout cas, je ne crois pas…

— Sami, Simon, faut dire que ça se ressemble…, ajouta Zurbaritze tout

en lorgnant vers Simon. Le vieux mage semblait prendre l'incident avec beaucoup d'intérêt, voire de sérieux, malgré un petit sourire de satisfaction accroché au coin des lèvres, et lançait des œillades répétées à un Simon visiblement ému.

— C'est quoi cet air de connivence à tous les deux ? Il y a quelque chose qu'on devrait savoir ? demanda Évangéline. Parce que moi, même si je ne connais pas de Sami, j'en ai déjà entendu parlé, comme vous deux d'ailleurs : c'était le petit ami de Gwen.

— Une fille très chouette, toujours souriante, qui nous a quitté il y a deux ans juste après le passage de l'ouragan. Un véritable drame…, ajouta Goulwen.

— C'était ma maîtresse à Loupelec, ajouta Armel.

— C'est vrai qu'on a tous connu Gwen, convint Simon, sauf toi Claire. Mais je t'en ai parlé plusieurs fois… En revanche, je ne pense vraiment pas avoir mentionné de Sami dans nos conversations.

— Je confirme, dit Claire, Sami ça ne me dit rien du tout, Ma sortie de tout à l'heure, ça ne peut donc pas être un lapsus, alors pourquoi t'avoir appelé…

— Bon, on ne va pas coucher sur ce Sami toute la soirée… Comme l'a si justement fait remarquer Armel, moi c'est Simon et j'ai encore un petit cadeau à te faire, Claire. Il n'y a rien de précieux, c'est tout simple, précisa-t'il en tendant une petite bague.

— Elle est super jolie, merci, merci ! dit-elle en s'accrochant à nouveau à son cou. Tu as trouvé ça où ?

— Ça, je ne peux pas te le dire, c'est un secret.

— Un secret ? demanda Claire intriguée.

— Mais non, je rigole… En fait, j'ai retrouvé il n'y a pas très longtemps trois petits cailloux dans une poche d'un vieux pantalon resté dans un sac jamais ouvert depuis mon retour de Bretagne.

— Je me souviens, ajouta Zurbaritze. C'était il y a deux ans. On avait ramassé quelques galets en nous promenant sur une plage près de Trébeurden. Je m'en souviens car ils étaient sympas : gris et rose. J'en

avais pris aussi mais, à vrai dire, je ne sais pas ce que j'en ai fait…

— Quand je les ai retrouvés, ça m'a fait sourire. Je ne sais pas pourquoi, j'en ai choisi un qui me plaisait bien, je l'ai fait tailler et monter sur un anneau et aujourd'hui, il est pour toi : un souvenir de mes divagations armoricaines…

— Alors, lança Zurbaritze en levant son verre : à Claire ! à Simon ! à nous tous ! et bien sûr, à Gwen également ! et, pourquoi pas, à Sami !

Le regard de Zurbaritze de Logide se remplit alors d'émotion, mais aussi d'une certaine fierté. Il avait enfin la preuve qu'il attendait depuis une certaine matinée d'une fin d'octobre : celle d'avoir rempli sa mission. Néanmoins, tout d'un coup, la date de l'anniversaire en cours, ce dimanche 27 janvier 90, lui traversa l'esprit. Aussitôt, un large sourire éclaira son visage. Tout en regardant droit dans les yeux la femme debout devant lui, en train de faire tourner machinalement, comme pour jouer, la petite bague autour de son annulaire gauche, il songea :

— Eh bien, toi tu n'es pas un rien têtue, une vraie Bretonne ! Si je compte comme Simon a compté tout à l'heure, du 28 octobre 1987 à aujourd'hui, dimanche 27 janvier 1990, ça fait peut-être 3 ans mais ça fait surtout 27 mois, oui 27 mois… Donc au final, 2 ans et 3 petits mois ! Dans l'histoire, Gwen, tu as tout de même réussi à me carotter 7 bonnes années, ou presque…

DES GENS

Boltram Goarem, mage vivant dans le cahos de Cor Toulic vers Callac.
Bouteloup Coralie, mère du Zèphe et du Tintin, sœur de tante Eulalie.
Bouteloup Fanny, épouse du Tintin).
Bouteloup Joseph (dit le Zèphe), pharmacien à Guingamp, frère du Tintin.
Bouteloup Murielle, pharmacienne, épouse du Zèphe.
Bouteloup Quentin (dit le Tintin), garagiste à Tréguier, ancien de La Ferrière, 54 ans en 1987, propriétaire avec le Zèphe de Lann Kerdeven.
Chavez Marguerite (dite Margot), voir Lankerloc'h.
Claire, reporter télé à Paris, compagne de Simon, 43 ans en 1987.
Dadé, facteur, petit ami de Galice en 1985.
Dodlher Manu, naturaliste dans les Monts d'Arrée.
Greenpool Margh, médecin, père de Sami, vit à Los Angeles.
Greenpool Michel, oncle de Sami. Habite les Cornouailles à Altarnum.
Greenpool Pamela (dite Pam Yesmydear), épouse de Michel.
Greenpool Samuel (dit Sami), étudiant en architecture, petit ami de Gwen.
Guézennec Goulwen, pêcheur à Locquémeau, compagnon d'Évangéline.
Guinglin-Sülan Louwen et Maïwenn, deux cueilleuses de bonnes herbes.
Gus et Rapha (Raphaëlle), amis de Gwen et Sami en 1985.
Gwenc'hlan, grand Druide de la Garsett, habite à Brasparts.
Hen Llanpeg, barde gallois, habite au Pembrokeshire (Royaume Uni).
Kowarski Adrian, ami d'enfance des frères Bouteloup et de Vovo.
Lanerie-Rouette (dit l'âne à roulettes), directeur de l'école de Loupelec.
Lankerloc'h Gwen, institutrice à Loupelec, 25 ans en 1987.
Lankerloc'h Lucien (dit Lulu), père de Gwen.
Lankerloc'h Marguerite (née Chavez, dite Margot), photographe au studio Lambda à Montrouge, mère de Gwen.
Le Gloarec Soazic, conteuse des monts d'Arrée.
Lessouzic Armel (dit Mémel), élève de Gwenn à l'école de Loupelec.
Portefeu Galice, amie d'enfance de Gwen, suit des études d'architecture.
Rahel, couturière à Barbes, mère de Sami, séparée de Margh Greenpool.

Rotram Jean (dit Rotram le Lion), mari de Paulette, père de Simon.
Rotram Simon, directeur de l'Ouest Télégramme à Lannion.
Tanesrauft Évangéline, propriétaire du « Grand loup de mer » à Trégastel, compagne de Goulwen, 66 ans en 1987.
Techsielski Wojtek (dit Vovo), ami des frères Bouteloup.
Trépalous Justine et Armand, agriculteurs en 59 à Costelongue.
Troncadet, porcher à Crec'h Touldu (Côtes-du-Nord).
Troubonec Eulalie (tante), sœur de Coralie, tante du Zèphe et du Tintin.
Utah Sixte, fermier de La Ferrière, enfoudré en 1938.
Zurbaritze de Logide (dit Logide), guérisseur, habite en Suisse.

Photographie de 1ère de couverture : la plage de Trégastel

Photographie de 4ème de couverture : la Pointe de Bihit et les falaises de Traou Meur et Porz Raden, avec la présence de rochers Icartiens âgés d'environ 2 milliards d'années

Achevé d'imprimer
sur les presses de
CORLET IMPRIMEUR

© Éditions le l'Inconnu 2024 –
CE Labadille Tous droits réservés /
Tous droits réservés pour tous pays
Dépôt légal mai 2024 ISBN 978-2-9548518-8-4

Zurbaritze de Logide est un guérisseur réputé et aussi le Grand-Faiseux de la Saint-Simon, une cérémonie sur le déclin dans la Bourgogne d'où il vient. Le rebouteux est invité en Bretagne où il espère trouver, au sein des traditions locales encore vivaces, un certain renouveau à l'ancien culte voué à Simon le Magicien.

Il découvre auprès de la Confrérie des Druides et Bardes de Bretagne qu'on y célèbre encore Samain, une vieille fête celtique elle aussi dédiée au « passage », au passage de la saison claire à la saison sombre, au passage de la vie à la mort...

C'est à Lannion que Logide retrouve également le fils d'un vieil ami. Simon Rotram est journaliste à l'Ouest Télégramme et va lui présenter une de ses dernières exclusivités, Gwen Lankerloc'h.

C'est également en Bretagne que Zurbaritze de Logide rencontre Goarem Boltram, un grand vate qui vit dans le chaos granitique de Cor Toulic où il lui transmet d'incroyables secrets.

C'est enfin du 15 au 16 Octobre 1987 que passe l'ouragan qui va défigurer la Bretagne et changer définitivement l'ordre des choses annoncées...